This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

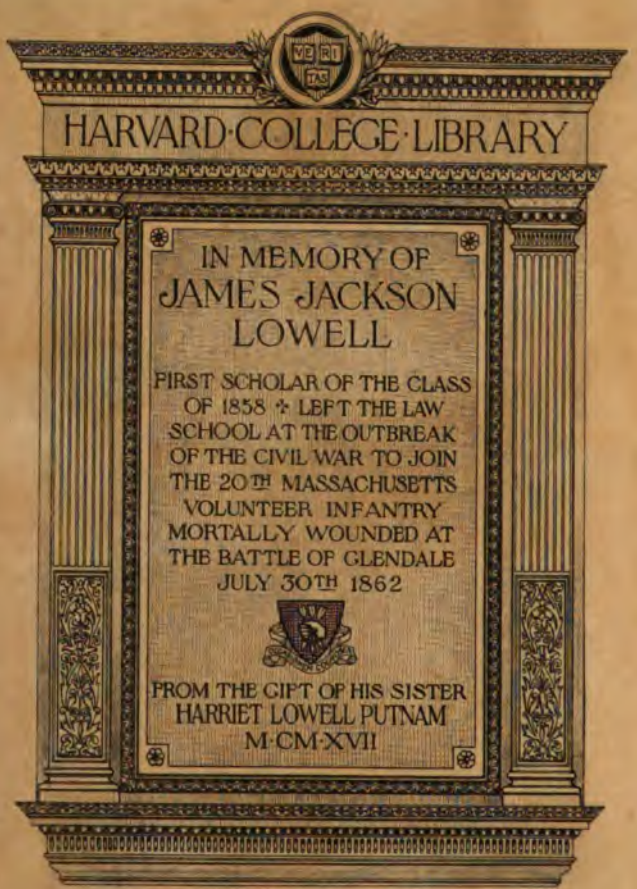
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

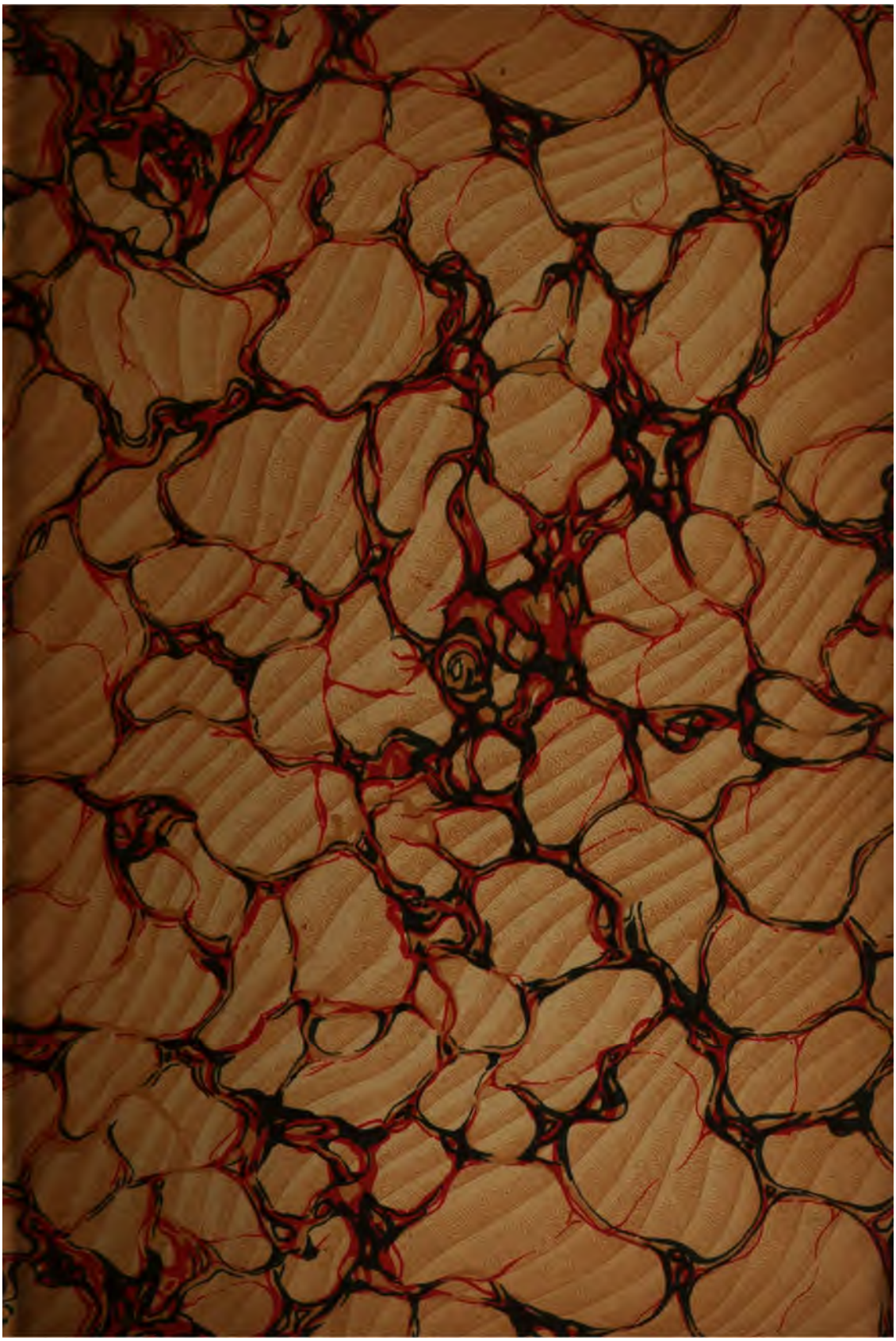
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Philol
42.10


VE RI TAS
HARVARD·COLLEGE·LIBRARY
IN MEMORY OF
JAMES JACKSON
LOWELL
FIRST SCHOLAR OF THE CLASS
OF 1858 ✣ LEFT THE LAW
SCHOOL AT THE OUTBREAK
OF THE CIVIL WAR TO JOIN
THE 20TH MASSACHUSETTS
VOLUNTEER INFANTRY
MORTALLY WOUNDED AT
THE BATTLE OF GLENDALE
JULY 30TH 1862
FROM THE GIFT OF HIS SISTER
HARRIET LOWELL PUTNAM
M·CM·XVII



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE LITTÉRATURE WALLONNE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME XIX.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE

LITTÉRATURE WALLONNE

DEUXIÈME SÉRIE

TOME XIX

LIÉGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE
Rue St-Adalbert, 8.

1892

Philol 42.10

Harvard College Library
May 18, 1922
J. J. Lowell fund

TABLEAU

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU 15 JANVIER 1893.

Bureau.

DEJARDIN, Joseph, *Président.*
CHAUVIN, Victor, *Vice-Président.*
DELAITE, Julien, *Secrétaire.*
LEQUARRÉ, Nicolas, *Trésorier.*
DEFRECHEUX, Charles, *Trésorier-Adjoint.*
DEFRECHEUX Joseph, *Bibliothécaire-archiviste.*

Membres titulaires.

DEJARDIN, Joseph, ancien notaire, rue d'Artois, 41, à Bruxelles, (décembre 1856, fondateur).

HOCK, Auguste, rentier, quai Mativa, 21, (décembre 1856, fondateur), vice-président honoraire.

DESOER, Auguste, propriétaire du *Journal de Liége,* place St-Lambert, 9, (février 1860).

DELBŒUF, Joseph, professeur à l'Université, boulevard Frère-Orban, 32, (août 1862).

DE THIER, Charles, conseiller à la Cour d'appel, boulevard Frère-Orban, 30, (août 1862).

BRACONIER-DE MACAR, Charles, industriel, boulevard d'Avroy, 78, (mai 1869).

LEQUARRÉ, Nicolas, professeur à l'Université, rue André-Dumont, 37, (janvier 1871).

BODY, Albin, archiviste, à Spa, (novembre 1871).

MATTHIEU, Jules, bibliothécaire de la Ville, rue du Gymnase, 4, à Verviers, (novembre 1871).

DORY, Isidore, professeur honoraire à l'Athénée, rue des Clarisses, 36, (février 1872).

DEMARTEAU, Jos.-Ern., professeur à l'Université, quai Orban, 58, (décembre 1878).

POLAIN, Léon, conseiller à la Cour d'appel, quai de l'industrie, 24, (décembre 1878).

CHAUVIN, Victor, professeur à l'Université, rue Wazon, 52, (janvier 1879).

DUCHESNE, Eugène, professeur à l'Athénée, rue du Pot-d'Or, 51, (février 1885).

HUBERT, Herman, ingénieur des mines, rue Fabry, 66, (février 1885).

PEROT, Jules, vice-président au Tribunal et conseiller communal, rue de Sclessin, 8, (février 1885).

DEFRECHEUX, Joseph, aide-bibliothécaire à l'Université, rue Bonne-Nouvelle, 88, (février 1887).

REMOUCHAMPS, Edouard, meunier, rue du Palais, 46, (mars 1887).

SIMON, Henri, artiste-peintre, rue de la Casquette, 38, (novembre 1887).

DEFRECHEUX, Charles, commis à l'Administration communale, rue Bonne-Nouvelle, 73, (janvier 1888).

VAN DE CASTEELE, Désiré, archiviste de l'Etat, rue de l'Ouest, 58, (février 1888).

D'ANDRIMONT, Paul, directeur du charbonnage du Hasard, bourgmestre à Micheroux, (février 1888).

CHAUMONT, Léopold, contrôleur d'armes, rue Masset, 2, à Herstal, (novembre 1888).

DELAITE, Julien, chimiste, rue Hors-Château, 50, (décembre 1888).

MARTINY, Jules, négociant, rue Léopold, 38, (mars 1889).

RASSENFOSSE, Armand, artiste-peintre, rue St-Gilles, 334, (mars 1889).

NAGELMACKERS, Ernest, banquier et sénateur, boulevard d'Avroy, 27, 1889).

DELSAUX, Louis, avocat, quai de Longdoz, 67, (janvier 1890).

JAMME, Emile, ancien membre de la Chambre des représentants, rue Courtois, 36, (janvier 1890).

Membres honoraires (anciens titulaires).

LE ROY, Alphonse, professeur émérite à l'Université, rue Fusch, 36, (fondateur).
STECHER, Jean, professeur à l'Université, quai de Fragnée, 36.
GRANJEAN, Mathieu, bibliothécaire de la ville à l'université, rue Fabry, 66.

Membres d'honneur.

Le Gouverneur de la Province.
Le Président du Conseil provincial.
Le Bourgmestre de Liège.
DE BURLET, Jules, avocat et ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, à Bruxelles.

Membres correspondants.

BREDEN, professeur au gymnase d'Ansberg (Allemagne).
DE BACKER, Louis, homme de lettres, à Noord-Peene (France).
DE CHRISTÉ, imprimeur, à Douai.
DECLÈVE, Jules, archiviste, à Mons.
DE NOUE, Arsène, docteur en droit, à Malmedy.
ETIENNE, Edmond, littérateur, rue de la Bruyère, à Jodoigne.
GOMZÉ, Corneil, homme de lettres, à Paris.
LEROY, A., contrôleur des postes, à Tournai.
MAGNÉE, Gustave, vérificateur des douanes, à Herve.
RENARD, M. C., vicaire à l'église du Sablon, à Bruxelles.
RENIER, J. S., peintre, rue Saucy, 34, Verviers.
VERMER, Alfred, docteur en médecine, à Beauraing.
WILKIN, J., rue du Centre, 68, à Verviers.

Membres adjoints.

ABRAS, Charles, ingénieur-constructeur, à Sclessin.
AERTS, Auguste, notaire, rue Hors-Château, 29.

ANGENOT, Remi, candidat notaire, rue du Chéra, 5.
ANCIAUX, Gustave, assureur, rue du Pont-d'Ile, 49.
ANTOINE, Édouard, rue St-Gilles.
ARNOLD, Léon, sous-lieutenant d'artillerie, à Termonde.
ATTOUT, Émile, fils, rue Hors-Château.
ATTOUT, Louis, rue Jonruelle, 25.
AUVRAY, Michel, appariteur à l'Université, rue des Houblonnières, 34.

BALAT, Alphonse, architecte, à Bruxelles.
BANNEUX, Phil., directeur du Horloz, à Tilleur.
BARON, Henri, auteur wallon, rue de l'Ouest, 14.
BARTHOLOMÉ, négociant, rue Neuvice, 49.
BASTIN, Paul, professeur à l'Athénée, rue des Clarisses.
BAUDRIHAYE, Alfred, brasseur, quai St-Léonard, 64.
BAUGNIET, André, vérific. de l'enregistrement, rue de la Cathédrale, 59.
BAYARD, Victor, employé au chemin de fer du Nord, rue Moulan, 8.
BEAUJEAN, Émile, ingénieur, rue Basse-Wez, 269.
BEER, Sylvain, ingénieur-constructeur, à Tilleur.
BÉNARD, Auguste, éditeur, rue Lambert-le-Bègue, 13.
BENOIT, capitaine, quai des Pêcheurs, 43.
BERNARD, Lambert, industriel, quai Coromeuse, 86.
BERNARD, Guillaume, industriel, place du Théâtre.
BERTRAND, Omer, fils, rue Royale, 4.
BERTRAND, Oscar, notaire, place de la Cathédrale, 11.
BEURET, Auguste, rentier, boulevard d'Avroy, 85.
BIA, Joseph, rue Trappé, 24.
BIAR, Nicolas, notaire, place de la Cathédrale, 20.
BIDAUT, Georges, au château de Curange, par Hasselt.
BIDEZ, J., Dr en Phil., chez M. de Sélys, boulevard de la Sauvenière, 34.
BIDLOT, Ferd., chef de clinique, quai de l'Université, 10.
BLANPAIN, Jules, conseiller communal, rue des Guillemins.
BLANDOT, docteur en médecine, à Tilff.
BOCKSRUTH, Vincent, avocat, rue Vivegnis.
BODSON, Jos., architecte, rue Bonne-Femme, 18.
BOINEM, Jules, prof. à l'Ath., Chaussée de Willemeau, 34, à Tournai.
BORGUET, Louis, avocat, à Doyon, par Havelange.
BORGUET, Louis, docteur en médecine, rue Chaussée-des-Prés, 22.

Boscheron, Léon, brasseur, rue du Coq, 1.
Bouhon, professeur d'athénée, rue Sainte-Marguerite, 297.
Boulboulle, L., professeur à l'Athénée, rue Conscience, 32, à Malines.
Bourgeois, Nestor, ingénieur des mines, rue Paradis, 104.
Bourgeois, Paul, ingénieur, rue des Augustins, 43.
Bourguignon, Henri, notaire, à Marche.
Boussart, Ld, chef de bur. au Bur. de bienf., 31, r. Haute-Sauvenière.
Bovy, Théophile, imprimeur, rue de Hesbaye, 201.
Bozet, Lucien, notaire et conseiller provincial, à Seraing.
Brachet, Albert, étudiant, quai de Longdoz, 57.
Braconier de Macar, boulevard d'Avroy, 71.
Braconier, Frédéric, sénateur, rue Hazinelle, 4.
Braconier, Léon, rentier, quai de l'Industrie, 16.
Braconier, Maurice, avenue Rogier, 10.
Braconier, Raymond, rue Hazinelle, 4.
Brahy, Henri, typographe, rue Jonruelle, 79.
Brasseur, Jean, industriel, rue de la Casquette, 30.
Breuer, Gustave, rentier, quai de Maestricht, 15.
Brixho, Noël, instituteur communal, à Micheroux.
Bronkart, Henri, place du Sud, 26, à Charleroi.
Bronckart, Arnold, directeur de l'Institut du Sud, rue Wazon, 53.
Bronne, Gustave, fabricant d'armes, Mont-St-Martin, 50.
Bronne, Louis, ingénieur, rue d'Archis, 40.
Brouha, Maurice, étudiant, place de la Cathédrale, 12.
Brouhon, marchand de bois, à Seraing.
Brunin, E., lieutenant au 8e de ligne, Anvers.
Buissonnet, Armand, architecte, avenue Rogier, 3.

Califice, Paschal, rue Dartois, 18.
Canter, Ch., docteur en médecine, boulevard de la Sauvenière, 172.
Cap, Joseph, industriel, rue Jonruelle, 64.
Cartuyvels, Eug., rue Traversière, 98, à Bruxelles.
Casterman, Charles, architecte, rue Louvrex, 117.
Chandelon, Th., docteur en médecine, rue Louvrex, 47.
Chantraine, Ad., secrétaire de l'admin. de l'Univ. à Herstal.
Chantraine, Joseph, pharmacien, à Herstal.
Charlier, Gust., ingénieur, rue Dartois

CHARLIER, Jules, ingénieur au Horloz, à Tilleur.
CHARLIER, Jules, négociant, rue de Fragnée, 82.
CHARLIER, Gustave, architecte, rue de l'Université, 66.
CHAUMONT, Léop., Dr en philosophie, rue Hayeneux, 102, à Herstal.
CHAUMONT, Louis, rue des Guillemins, 48.
CHEHET-ALLARD, L.-J., négociant en grains, 20, rue Dartois.
CHEMANNE, L., rue Spintay, 15, à Verviers.
CHENEUX, Louis, directeur des Hauts-Fourneaux, à Ougrée.
CHOT, Edm., professeur à l'Athénée, rue Terre-Neuve, 33, à Bruges.
CLAES, Théophile, ingénieur, rue Bassenge, 34.
CLAUDE, Joseph, géomètre, rue Coupée.
CLERFAYT, Adolphe, ingénieur, à Esneux.
CLERX, Oscar, avocat, boulevard Audent, à Charleroi.
CLOCHEREUX, Henri, avocat, rue de la Casquette, 38.
CLOCHEREUX, Henry, fils, à Sprimont.
CLOSE, François, architecte, rue des Anglais, 20.
CLOSON, Jules, horticulteur, rue de Joie, 74.
COIRBAY, J., secrétaire de la Ville de Liège, quai de la Boverie, 9.
COLLARD, Mathieu, comptable, Cornesse Pepinster.
COLLETTE, Bertrand, quai de Fragnée, 12.
COLLETTE, docteur en médecine, à Herstal.
COLSON, Oscar, instituteur communal, rue de Campine, 184.
COMBLEN, Armand, ingénieur, boulevard, Frère-Orban, 31.
CONDÉ, Osc., chef de bureau à l'Adm. com., quai de la Boverie, 75.
CONSTANT, Ernest, rue de la Paix, 26.
CONSTANT, Isidore, agent commerc., place de la Liberté, à Bruxelles.
CORAIN, professeur de musique, rue St-Léonard, 291.
CORNÉLIS, Gustave, négociant, rue St-Léonard, 393.
CORNIL, chef de station, à Namur.
COSTE, J., industriel, à Tilleur.
COULET, V., étudiant, rue Vinâve-d'Ile, 21.
CRAHAY, B., libraire, rue de l'Université, 32.
CRALLE, Edmond, place du Théâtre, 25.
CRILLEN, Ed., commis à l'Adm. com., place Verte, 7.
CRISMER, L., pharmacien, Montagne Ste-Walburge, 12.
CROUGHS, Ch., contr. d'armes pens., rue St-Hubert, 9 (fond de la cour).
CRUTZEN, Édouard, rue Méan, 28. Liège.

CRUTZEN Joseph, négociant rue Méan, 28, Liége.

DABIN, Henri, rue de l'Université, 43.
DABIN, Jules, quai St-Léonard, 7.
DALIMIER, C., propriétaire de l'hôtel de Suède rue de l'Harmonie, 7.
DAMRY, Paul, comptable à l'Université, avenue d'Avroy, 75.
DANDOY, courtier en grains, rue de la Cathédrale, 43.
D'ANDRIMONT, Gustave, avocat, rue de la Casquette.
D'ANDRIMONT, Maurice, ingénieur, boul. de la Sauvenière, 88.
D'ANDRIMONT, Léon, représentant, rue Forgeur, 32.
DANLY, Fernand, ingénieur aux Forges, à Aiseau.
D'ARCHAMBEAU, J., instituteur, rue de Bruxelles, à Ans.
DARDENNE, Jos., propriétaire, à Visé (Devant-le-Pont).
DAUNOY, ingénieur, rue Basse-Chaussée 22.
DAVID, Edouard, comptable, à Verviers.
DAVID, Léon, boulevard de la Sauvenière, 75.
DAVREUX, Paul, inspecteur, rue Vondel, 77, à Bruxelles.
DAWANS-CLOSSET, Adrien, conseiller provincial, rue St Remy, 1.
DAWANS-ORBAN, Jules, fabricant, Rendeux-Haut, par Melreux.
DAXHELET, Auguste, ingénieur à la Société Cokerill, à Seraing.
DE BOECK, G., fils, pharmacien, rue Ste-Marie, 7.
DEBRUS, Guillaume, banquier, rue Lamarck.
DE BUGGENOMS, rentier, rue de la Paix, 6.
DECHAINEUX, boulevard de la Constitution, 124.
DECHANGE, Jules, docteur en médecine, 7, rue Lamarck.
DECHANGE, Ernest, comptable, rue Douffet, 26.
DECHARNEUX, Émile, quai de l'Université, 13.
DECHARNEUX, Auguste, négociant, rue des Carmes, 13.
DECHESNE, Lambert, architecte, boulevard Frère-Orban, 13.
DE CLOSSET, François, avocat, rue Ste-Croix, 10.
DECORTIS, Victor, instituteur, à Blegny-Trembleur.
DECLOON, Léopold, avoué, boulevard Frère-Orbau, 14.
DEFELD, G., docteur en médecine, boulevard de la Constitution, 39.
DEFELD, Rodolphe lieutenant, Malines.
DEFIZE, Jos., iugénieur et conseiller communal, quai de Longdoz, 53.
DEFRECHEUX, Albert, garde général des eaux et forêts, à Hasselt.
DEFRECHEUX, Émile, comptable, rue Hayeneux, à Herstal.

DEFRECHEUX, Paul, agent commercial, à Statte-Huy.
DEGAND, E., notaire, à Mons.
DEGIVE, ingénieur, à Grâce-Berleur (Ans).
DEGIVE, Léon, conseiller provincial, à Ramet.
DEGIVE, Adolphe, à Ivoz (Val-St-Lambert).
DEGRAUX, Auguste, ingénieur au chemin de fer de l'Etat, à Malines.
DEGUISE, Édouard, avocat, boulevard Piercot, 7.
DEHAN-MERCIER, négociant en vins, boulevard d'Avroy, 22.
DEHASQUE, Raymond, rue Méan, 11.
DE HASSE, Fernand, rue de l'Association, 67, à Bruxelles.
DE HASSE, Lucien, rue d'Archis, 19
DEHIN, François, fils, fabricant d'orfèvreries, rue Hullos.
DE JAER, Jules, ingénieur en chef, à Mons.
DEJARDIN, P.-H.-L., brasseur, rue Pont-d'Ile, 44.
DEJARDIN-DEBATTY, Félix, ingénieur. rue de l'Ouest, 56.
DEJARDIN, Émile, rue d'artois, 41, à Bruxelles.
DE KONINCK, L., professeur à l'Universite, quai de l'Université, 1.
DELAET, Gustave, fils, rue des Meuniers, 12.
DELAITTE, Pierre, sous-chef de bureau à l'Adm. com. r. St-Gilles, 288.
DELAITTE, P., sous-chef de bur. à l'Adm. com., rue Charles Morren, 33.
DELAVEUX, Théodore, à Herstal.
DELBOUILLE, Louis, à Ostende.
DELBOVIER, docteur en médecine, rue Lonhienne, 7.
DELCHEF, André avocat, rue Mathieu-Laensbergh.
DELHEIXHE, changeur, rue Vinâve d'Ile, 44.
DE LEXHY, Désiré, ingénieur, à Grâce-Berleur.
DELHAISE Alex., avocat à Angleur.
DELHASSE, Félix, homme de lettres, à Bruxelles.
DELHAYE, Henri, rue André-Dumont, 30.
DELHEID, Jules, docteur en médecine, place de l'Acclimatation, 4.
DE LHONEUX, Hyacinthe, Marché aux bêtes, à Huy.
DELIÉGE, Alfred, notaire, à Chênée.
DE LIMBOURG, Ph., propriétaire, à Theux.
DELIZE-LASSEAU, à Grivegnée.
DELLEUR, Léopold, négociant, rue Pont d'Avroy, 45.
DELLOYE, Émile, banquier à Charleroi.
DELRÉE, A., industriel, quai Marcellis, 42.

DELVEAUX, Lambert, doct. en philos rue Paradis, 21.
DELVAUX, Alfred, rue St-Jean-Baptiste, 1.
DE MACAR, Charles, député permanent, rue Mont-St-Martin, 45.
DE MACAR (baron), Ferdinand, représentant, à Presseux ou à Bruxelles.
DE MACAR, Ghislain, rue Mont-St-Martin, 45.
DEMANY, Laurent, architecte, boulevard d'Avroy, 79.
DEMANY, directeur du Horloz, par St-Nicolas.
DEMANY, Jules, cap. comm. au 11e de ligne, rue de Campine, 89.
DEMARTEAU, Lucien, conseiller à la Cour, rue Bassenge, 48.
DEMARTEAU, G., substitut du procureur du roi, rue Louvrex, 90.
DEMARTEAU, Jules, commissaire d'arrondissement, rue de Chestret, 1.
DEMEUSE, Henri, rue Monulphe, 7.
DE MOLL, Théophile, employé à la Vieille-Montagne, rue Vivegnis, 279.
DEMONCEAU, Marcel, rentier, rue Beckman, 39.
DENEFFE, Jules, industriel, quai Orban, 115.
DEPAS, Alexandre, rue Hocheporte, 64.
DEPOUILLE, industriel, place Delcour, 3.
DEPREZ-DOCTEUR, rue de la Cathédrale, 9.
DEPREZ, William, avocat, boulevard Beauduin, 19, à Bruxelles.
DE RASQUINET, Léon, docteur en médecine, rue des Augustins, 29.
DE RASQUINET, Pierre, avocat, rue Louvrex, 111, Liége.
DERBEAUDRINGHIEN, Joseph, commissaire de police, à Herstal.
DEREUX, Léon, avocat, place Rouveroy, 6.
DE ROSSIUS, Charles, rentier, rue du St-Esprit, 91.
DÉSAMORÉ, Hubert, rue des Franchimontois, 25.
DESART, directeur de houillère à Herstal.
DESCHAMPS, François, avocat, rue St-Séverin, 143.
DESEFAWE, Joseph, meunier, à Nandrin.
DE SÉLYS-LONGCHAMPS (baron), sénateur, boul. de la Sauvenière, 34.
DE SÉLYS-FANSON (baron), Ferdinand, rentier, quai Marcellis, 11.
DESOER, Charles, place St-Christophe, 8.
DESOER, Florent, avocat, à Cheratte.
DESOER, Oscar, rentier, place St-Michel, 18.
DESOIE, Jules, agent commercial, rue Entre-deux-Ponts, 5.
DESTEXHE, Oscar, avocat, place Saint-Jean, 3.
DESTINEZ, P., conservateur à l'Université, rue Sainte-Julienne, 9.
DESTRÉE, cond. pr. des ponts et ch., Th. de la Chartreuse, à Bressoux.

DE THEUX, Xavier, rentier, à Aywaille.
DE THIER, Léon, homme de lettres, boulevard de la Sauvenière, 12.
DE THIER, Maurice, boulevard de la Sauvenière.
DETROOZ, Auguste, président honoraire, rue Fabry, 5.
DE VAUX, Adolphe, ingénieur, rue des Anges, 15.
DE VAUX, Émile, ingénieur, rue du Parnasse, 15, à Bruxelles.
DEVROYE, Jos., doct. en méd. et échevin à Braine l'Alleud.
DE WAHA (Mme la baronne), rue Saint-Gilles, 147.
DEWANDRE, Jules, industriel, rue Douffet, 37.
D'HEUR, Émile, artiste peintre, prof. à l'Acad., rue Ste-Marguerite, 83.
D'HOFFSCHMIDT, L.,cons. à la cour d'appel, rue de l'Université, 17.
DIGNEFFE, Émile, avocat, rue Fusch, 26.
DIGNEFFE, Léonce, rentier, rue des vingt-Deux, 29.
DISCAILLES, Ernest, professeur à l'Université de Gand.
DOCHEN, Gh., avocat, rue Neuve, à Huy.
DOCTEUR, Eugène, ingénieur en chef, rue Scarron, 31, Bruxelles.
DOMMARTIN, Léon, homme de lettres, à Bruxelles.
DONCKIER-JAMME, Ch., rue de Joie, 29.
DONCKIER Ferdinand, rue Henricourt, 29.
DOR, chef de bureau au charb. de Marihaye, à Flémalle-Grande.
DOUFFET, avocat, quai Orban, 7.
DOUHARD, Ch., chef du service topographique, rue Grétry, 15.
DOUTREPONT, professeur à Herve.
DRESSE, Armand, industriel, 132, boulevard de la Sauvenière.
DREYE, Alexis, boulevard de la Sauvenière 17.
DUBOIS, notaire, boulevard d'Avroy, 60.
DUCULOT, docteur en médecine, rue Agimont, 33.
DUMONT, Fernand, Thier-de-Cornillon. 6 Bressoux.
DUMONT, H., fabricant de tabac, rue Saint-Thomas, 26.
DUMONT, Marc, à Hermalle S/Argenteau.
DUMONT, Nestor. employé, rue Hayeneux, à Herstal.
DUMOULIN, Aug., fabricant d'armes, boulevard de la Sauvenière, 86.
DUMOULIN, François, frabricant d'armes, rue Saint-Laurent, 99.
DUMOULIN, Victor, négociant, rue Vînave-d'Ile, 17.
DUPARQUE, Alfred, rue du Pont-d'Ile,17.
DUPONT, Armand, avocat, rue d'Archis, 32.
DUPONT, Emile, avocat et sénateur, rue Rouveroy, 8.

DUPONT, E., professeur à l'Athénée de Charleroi.
DUPONT, Henri, sous-lieutenant d'artillerie, rue St-Laurent.
DUPONT, Jules, ingénieur, rue Jonruelle, 74.
DUPUIS, Sylvain, professeur au Conservatoire, rue Jonfosse, 6 bis,
DURIEU, Félix, directeur de Patience et Beaujonc, rue en Bois, 10.
DURIEUX, Charles, négociant en vins, à Marche.
DURY, Odon, juge au tribunal de Marche.
DUVIVIER, Henri, industriel à Verviers.
DUVIVIER, Pierre, rue de l'Université, 45.

ETIENNE, Etienne, rentier, à Bellaire.

FALISSE, Clément, docteur en droit, quai de l'Industrie, 1.
FANSON, Ch., négociant, 92, rue Jean d'Oturemeuse.
FAYN, Joseph, directeur de la Soc. du Gaz, rue Lambert-le-Bègue, 36.
FELLENS, Léon, employé, rue Souverain-Pont, 13.
FELLER, Jules, prof. à l'Athénée, rue de Franchimont, 3, à Verviers.
FERON, instituteurcommunal, rue de la Paix, 48.
FETU-DEFIZE, J.-F.-A., industriel, quai de Longdoz, 49.
FETU, Joseph, industriel, rue du Chimiste, 39, à Cureghem.
FILOT, Jules, négociant, rue du Ruisseau, 49,
FINCŒUR, Ed., curé de St-Lambert, à Herstal.
FIRKET, Ad., ingénieur et professeur, rue Dartois, 28.
FIRKET, Ch., professeur à l'Université, rue Louvrex, 125.
FIVÉ, constructeur-ingénieur à Seraing.
FLECHET, Ferdinand, représentant, à Warsage.
FLECHET, L., industriel, rue Lairesse, 31.
FLECHET, Th., notaire, rue St-Adalbert, 3.
FLEURY, Jules, professeur honoraire à l'Athénée, rue Chéri, 32.
FLEURY, Félix, négociant, rue Souverain-Pont, 36.
FOCCROULLE, Georges, avocat, rue André-Dumont, 35.
FOCCROULLE, Henri, docteur en médecine, rue des Vennes, 133.
FOETTINGER, docteur en médecine, rue des Augustins, 26.
FOIDART, professeur à l'Athénée, Thier de la Fontaine.
FORGEUR, Paul, avocat, rue d'Archis, 30.
FORIR, H., répétiteur à l'École des mines, rue Nysten, 25.
FOUQUET, Guill. dir. émérite de l'École agric. de Gemblous, à Tilff.
FRAIGNEUX, Eugène, quai de Londoz, 27.

FRAIGNEUX, Hubert. industriel, quai de Longdoz, 27.
FRAIGNEUX, Laurent, industriel, 15, rue Douffet.
FRAIGNEUX, Jean, ingénieur, quai de Longdoz, 27.
FRAIGNEUX, Louis, avocat, rue Grétry, 5.
FRAIKIN, P. Jos. à Roclenge s/Geer.
FRAIPONT, Julien, professeur à l'Université, Mont St-Martin, 17.
FRAIPONT, F., docteur en médecine, rue d'Archis, 26.
FRANÇOIS, ingénieur, à Seraing.
FRANCOTAY, Ch., industriel, rue St-Léonard, 338.
FRANCOTTE, Ernest, fabricant d'armes, rue Mont St-Martin, 66.
FRANCOTTE, X., docteur en médecine, quai de l'Industrie, 15.
FRANKIGNOULLE, Léandre, directeur de charbonnages, à Montegnée.
FRANKIGNOULLE, Alph. docteur en médecine, rue Maghin, 68.
FRANKIGNOULLE, Clément, ingénieur civil, à Gilly.
FRANKIGNOULLE, greffier, rue du Midi, 8.
FREDERICQ, Paul, prof. à l'Université, rue des Boutiques, 9, à Gand.
FRENAY, instituteur communal, rue de Bex, 7.
FRÈRE-ORBAN, Walthère, représentant, à Bruxelles.
FRÈRE, Georges, conseiller à la Cour, boulevard Frère-Orban, 20.
FRÈRE, Walthère, fils, administrat^r de la Banque nationale, à Ensival.
FRÉSART, Édouart à Jupille.
FRÉSART, Jules, rue Sœurs-de-Hasque, 11.
FRÉSON, Arm., avocat, rue des Augustins, 32.
FROMENT, Hubert, architecte, rue St-Laurent, 71.
FRYNS, Alphonse, industriel, boulevard d'Avroy, 5.
FURNÉMONT, Jos., comptable, quai sur Meuse, 16.
FUSS, Gustave, avocat et échevin. à Schaerbeek.

GADISSEUR, Clément, industriel, rue St-Laurent, 288.
GARDESALLE, François, rue Hullos, 75.
GARRAY, rue Sur-Meuse, 15.
GASPARINI, Fernand, chimiste, rue Natalis, 16.
GATHOYE, député permanent, rue des Écoles, à Verviers.
GENET, Walthère, Place St-Pierre, 8.
GÉRARD, F., rue St-Pétersbourg, à Ostende.
GÉRARD, Fernand, quai Sur-Meuse, 13.
GÉRARD Léo, ingénieur et bourgmestre, rue Louvrex, 76.

GÉRARD, rue Marie-Thérèse 37, Bruxelles.
GERSON, Jos. pharmacien à Malmedy.
GERNAY, notaire, à Spa.
GEVAERT, Paul, rue des Dominicains, 20.
GHAYE, Alexis, géomètre, rue de la Sèche.
GILKINET, Alf., professeur à l'Université, rue Renkin, 13.
GILLON, A., professeur à l'Université, avenue Rogier, 47.
GITTÉE, professeur à l'Athénée royal, rue Fond-Pirette, 184.
GOETHALS, Albert, rue des Douze Apôtres, 28, à Bruxelles.
GOLLE, Frédéric, fils, rue Monulphe, 45.
GOMRÉE, Ernest, industriel, quai de l'Ourthe, 43.
GORDINNE, Henri, papetier, rue Méan, 22.
GORDINNE-BURY, Ch., quai Marcellis, 8.
GORET, Léopold, ingénieur, rue Ste-Marie, 21.
GORRISSEN, rue Raikem, 19.
GORRISSEN, Zénobe, appariteur à l'Univ. rue Pied du Thier-à-Liége.
GORRISSEN (Mlle), régente à l'Ecole normale, rue Raikem.
GOTHIER, Charles, imprimeur, rue St-Léonard, 203.
GRANDFILS, Alph., directeur de l'exploitation des phosphates rue Vieille Voie de Tongres, 71.
GRANDFILS, Charles, comptable, à Beauquesne (France).
GRAINDORGE, J., professeur à l'Université, rue Paradis, 92.
GRÉGOIRE, Alph., employé, rue St-Gilles, 84.
GRÉGOIRE, Camille, greffier au Trib. de com., boul. de la Sauvenière, 64.
GRÉGOIRE, Gaston, conseiller provincial, quai des Pêcheurs, 54.
GRÉGOIRE, Henri, professeur à l'Athénée, rue des Augustins, 25.
GROULARD, Victor, secrétaire communal, rue du Palais, 118, Verviers.
GRUMSEL, industriel, boulevard de la Constitution.
GUGENHEIMER, J., rue de la Casquette.
GUIDÉ, Guillaume, prof. au Conserv., rue de la Presse, 16, à Bruxelles
GUILLOT, Camille, rentier, boulevard de la Sauvenière, 156.
GUILLOT, Lucien, avocat, rue de l'Académie, 10.

HAAS, place du Théâtre, 25.
HABETS, Alfred, professeur à l'Université, rue Paul Devaux, 4.
HABETS, Paul, ingénieur des mines, à Montegnée.
HALKIN, Emile, commandant de place, rue Louvrex, 68.

HALLET, bourgmestre et conseiller provincial, à Hannut.
HALLEUX, Nicolas, rue Latour, 7.
HANNAY, Charles, cordier, à Montegnée.
HANON DE LOUVET, échevin, à Nivelles.
HANSEN, Jos., avocat, Mont St-Martin, 18.
HANSET, Gustave, négociant en vins, rue du Nord, 3.
HANSON, G., avocat, rue Paradis, 100.
HANSSENS, L., avocat et représentant, rue Ste-Marie, 10.
HARDY, G., docteur en médecine, rue sur la Fontaine, 80.
HARZÉ, Émile, directeur des mines, place de l'Industrie, 25, à Bruxelles.
HAUDRY, industriel, rue des Béguines, à Seraing.
HAULET, contrôleur au chemin de fer, rue Varin, 83.
HAUST, J., professeur à l'Athénée, rue de l'Académie.
HAUZEUR, Adolphe, industriel, au Val-Benoît.
HAUZEUR, Oscar, industriel, au Val-Benoît.
HÉNOUL, L., avocat-général, rue Dartois, 36.
HENRARD, Georges, ingénieur, rue Masset, à Herstal.
HENRARD, Max., à Mesvin, Ciply, lez-Mons.
HENRIJEAN, docteur en médecine, rue d'Archis, 50.
HENRION, François, rue Jonruelle, 69.
HENRION, Emile, rue de la Madeleine, 18.
HENROZ, Emile, rue Louvrex, 51.
HENRY, Eugène, à Vottem.
HERLA, Gustave, à Stoumont.
HERMANN, docteur en médecine, à Herstal.
HERMANS, Joseph, professeur à l'Athénée, rue Fabry, 72.
HEYNE, Jean, commis à l'Adm. com., Montagne de Bueren, 16.
HICGUET, Maurice, négociant, rue Dartois, 41.
HOCK, Gér.-Aug., fils, quai Mativa, 21.
HODEIGE, Arthur, ingénieur au chemin de fer de l'Etat, à Etterbeek.
HONLET, Robert, à Huy.
HOUTAIN, avocat, rue Delfosse, 23.
HOVEGNÉE, Ar., professeur, place St-Pierre, 2.
HUBAR, ingénieur au Corps des mines, place Ste-Germaine, 2, à Mons.
HUBERT, Alph., docteur en médecine, à Rocour.
HUBIN, Sylvain, étudiant en droit, à Bende (Ampsin-Amay).
HULLET, Jean, comptable, à Bressoux.

HUMBLET, Jean, à Comblain-au-Pont.
HUMBLET, Léon, avocat, rue de l'Académie, 41.
HUYNEN, maréchal-ferrant, rue des Clarisses, 37.

ISAYE, Eug., prof. au Cons. de Bruxelles, 435, Chaussée de Waterloo.
ISERETANT, professeur à l'Athénée royal, à Malines.
ISTA, Alfred, papetier, rue Féronstrée, 81.

JACOB, avoué, rue Bertholet, 2.
JACOB, H., commissionnaire-expéditeur, rue de la Syrène, 13.
JACQUEMIN, Achille, rue de la Syrène, 17.
JACQUEMIN, Sylvain, ingénieur à la Société Cockerill, à Seraing.
JACQUET, L., rue du St-Esprit, 22.
JADOT, Emm., étudiant, à Marche.
JAMAR, Emile, rentier, rue des Clarisses, 41.
JAMAR, Gustave, rentier, rue Fabry, 19.
JAMAR, Armand, ingénieur, place de Bronckart, 16.
JAMME, secrétaire de *La Wallonne*, rue St-Maur, 170, à Paris.
JAMME, Henri, directeur de la Vieille-Montagne, à Moresnet.
JAMME, Jules, avocat, rue du Pot-d'Or, 30.
JAMOLET, Servais, tanneur, conseiller com., quai des Tanneurs, 60.
JAMOTTE, Jules, notaire, à Dalhem.
JAMOTTE, Victor, avocat, à Huy.
JANSON, Eug., capitaine commandant, rue Jonruelle, 28.
JANSSEN, J., fabricant d'armes, rue Lambert-le-Bègue, 4.
JASPAR, industriel, rue Jonfosse, 20.
JASPAR, André, ingénieur, rue Grandgagnage, 3.
JASPAR, Emile, décorateur, rue du Pot-d'Or, 37.
JASPAR, Paul, architecte, boulevard de la Sauvenière, 135.
JEANNE, Émile, avocat et représentant, rue du Midi, 13.
JENICOT, Philippe, pharmacien, à Jemeppe.
JENOT, Alf. chef de bureau à l'adm. comm., quai Mativa, à Liége.
JENOT, Armand, commis à l'Am. com., rue Eugène Simonis, 10.
JOASSART, Nicolas, négociant, rue St-Adalbert, 7.
JOANNÈS, ingénieur, rue Hayeneux, à Herstal.
JONNIAUX, Ad.. rentier, rue des Anges, 7.
JOPKEN, Ernest, préfet des études à l'Athénée royal, à Tournai.
JORISSEN, A., agrégé à l'Université, rue Sur-la-Fontaine, 106.

JORISSENNE, Gustave, docteur en médecine, rue des Urbanistes, 1.
JOTTRAND, Félix, directeur de la manufacture de glaces Ste-Marie d'Oignies, rue Defacq 4, a Bruxelles.
JOURNEZ, Alfred, avocat, place St-Jacques, 1.
JOWA, Léon, ingénieur, quai de la Boverie.
JULIN, Jules chargé de cours à l'Université, rue Bassenge, 46.
JUPSIN, Jacques, industriel, à Dison.

KEPPENNE, Jules, notaire, place St-Jean, 27.
KERKHOFS, J.-G.. rentier, rue des Clarisses, 6.
KIMPS, Charles, à Charleroi.
KINET, receveur de la Soc. liég. des Maisons ouvr., r. Ste-Julienne, 67.
KIRSCH, Antoine, armurier, rue Chapeauville, 9.
KIRSCH, Charles, rue Villette.
KLEYER, Gustave, avocat et échevin, rue Fabry, 21.
KOISTER, Émile, rue St-Mathieu, 6.
KRÉMER, Hubert, professeur à l'Athénée, rue Wazon, 110.

LABEYE, Frédéric, avoué à la Cour, avenue, d'Avroy, 114.
LABROUX, secrétaire-trésorier de l'Athénée, rue du Vertbois, 84.
LAFONTAINE, directeur, de la Société linière, quai St-Léonard, 36.
LAGASSE, Philippe, propriétaire, quai de Maestricht, 7.
LAHAYE, Joseph, directeur de charbonnage, à Thimister.
LALOUX, Adolphe, propriétaire, avenue Rogier.
LAMARCHE, Émile, rue Louvrex, 89.
LAMBERT, chef du service commercial du Hasard, au Trooz.
LAMBERT, Gustave, ingénieur, rue Lebeau, 2.
LAMBIN, fabricant d'armes, rue Trappé.
LAMBINON, Eugène, négociant, rue St-Séverin, 27.
LAMBREMONT, Jos., artiste-wallon, rue Jean-d'Outremeuse, 79.
LANCE, B., tailleur, rue du Pont-d'Ile, 15.
LAOUREUX, Léon, rue Bertholet, 7.
LAOUREUX, Henri, négociant, boulevard de la Constitution, 37.
LAOUREUX, Armand, rue Sur-Meuse, 12.
LAPORT, Guillaume, fabricant d'armes, quai St-Léornard, 17.
LAPORT, Heuri, fabricant d'armes, rue Laport, 1.
LAPORTE, Léopold, directeur du charbonnage aux Produits (Hainaut).
LATOUR-DEPAS, (Mme), changeur, place Verte, 1.

LAUMONT, Gustave, rue de l'Université, 16.
LECHAT, Émile, ingénieur, place St-Jean, 18.
LECRENIER, Joseph, avocat, à Huy.
LEDENT, Jean, professeur à l'Athénée, à Verviers.
LEDENT, Joseph, chef-comptable à Gérard-Cloes, rue St-Léonard, 436.
LEENARS, Lucien, industriel, quai des Pêcheurs, 30.
LEHANE, directeur de charb., rue Derrière Coronmeuse, à Herstal.
LEJEUNE, H., négociant, rue Ste-Marie, 5.
LEJEUNE-VINCENT, industriel, à Dison.
LEJEUNE, Ferdinand, avocat, rue Sur-Meuse, 10.
LEMOINE, Edg., docteur en médecine, rue de l'Official, 1.
LENGER, docteur en médecine, rue St-Denis, 10.
LENS, rentier, rue Mozart, 26, à Anvers.
LENS, Adolphe, agent commercial, avenue Isabelle, 60, à Anvers.
LÉONARD, Constant, malteur, rue du Vieux-Mayeur, 26.
LEPERSONNE, Henri, directeur du Val-St-Lambert, au Val.
LEPLAT, docteur, rue des Augustins, 26.
LEQUARRÉ, Alph., professeur à l'Athénée, rue Jardon, 30, à Verviers.
LEROUX, Charles, président au Tribunal, rue du Vertbois, 76.
LEROUX, Alfred, assistant à l'Unversité, rue Douffet, 46.
LESUISSE, Joseph, professeur, rue St-Laurent, 120.
LHOEST, Paul, fabricant de papiers peints, rue Robertson, 33.
L'HOEST, Isidore, ch. de service au ch. de fer du Nord, place du Parc, 7.
LIBEN, Charles, contrôleur des contr. pensionné, rue Cathédrale, 36.
LIBERT, industriel, rue Grétry, 40.
LIBOTTE, ingénieur des mines, à Namur.
LIBOTTE, négociant, rue de l'Université.
LINCHET, fils, boulevard de la Sauvenière, 42.
LIVRON, Albert, ingénieur, rue St-Léonard, 72.
LIVRON, Hyppolite, ingénieur, rue Paul Devaux.
LIXHON, Camille, appariteur à l'Université et bourgmestre, à Cheratte.
LOHEST, Max.., ingénieur, à Rivage (Comblain-au-Pont).
L'OLIVIER, Henri, ingénieur, rue des Quatre-Vents, 25, à Bruxelles.
LONGTAIN, instituteur communal, à Verviers.
LOSSAUX, Léon, avocat, rue de Nimy, à Mons.
LOUETTE, H.-J., directeur de Bonne Fortune, rue Burenville, 70.
LOUIS, Mathieu, négociant, rue de la Liberté.

LOVENS, Ignace, rue Saint-Thomas, 9 et 13.
LOVINFOSSE, Michel, secrét. du Bur. de Bienf., rue St-Gangulphe, 7.

MACORPS, Alf., médecin-vétérinaire du Gouv., rue Saint-Adalbert, 5.
MAGIS, Jules, place de la Cathédrale, 7.
MAGNÉE, Gustave, vérificateur des douanes, à Herve.
MAGNERY, Em., meunier, à Seraing.
MAGNETTE, Charles, avocat, rue Grétry, 4.
MAIRLOT, docteur en médecine, à Theux.
MALAISE, directeur de charbonnage, à Wandre.
MALEVEZ, René, étudiant, boulevard Saucy, 1.
MALHERBE, Fréderic, rue Turbigo, 19, à Paris.
MALMENDIER, Pierre, rentier, rue Raikem, 1.
MALVOZ, Ernest, docteur en médecine, rue de Bruxelles.
MANNE, Jacques, ingénieur, rue du Bronze, 8, à Anderlecht.
MAQUET, ingénieur au corps des mines, à Mons.
MARCELLIS, François, fabricant, boulevard Piercot, 3.
MARCHAL, Joseph, rue Dehin, 75.
MARCOTTY, Georges, avocat, à Jemeppe.
MARCOTTY, Joseph, fils, moulin des Aguesses, à Angleur.
MARCOTTY, industriel, Chaussée de Dusseldorf, à Duisburg (Allemagne).
MARÉCHAL, R., ingénieur des mines, place St-Michel, 16.
MARÉCHAL, Léon, industriel, rue des Vingt-Deux, 33.
MARÉCHAL, Mme, rue Cornet de Grez, à Bruxelles.
MARQUET, Ad., ingénieur, à Dombasle (Meurthe et Moselle).
MARQUET, Charles, négociant, à Ougrée.
MASQUELIN, Emile, avocat, rue Neuve, 8.
MASSANGE, Ad., ingénieur en chef, rue Malibran, 83, à Bruxelles.
MASSART, Emile, industriel, rue Sœurs-de-Hasque, 17.
MASSART, Henri, propriétaire, échevin, à Jupille.
MASSIN, Oscar (Paris), avenue d'Avroy, 64, à Liége.
MASSON, Ch., avocat, boulevard de la Sauvenière, 62.
MASSON, Emile, ingénieur, rue de Chavannes, 31, à Charleroi.
MÉDARD, docteur eu médecine, à Tilleur.
MERSCH, François, notaire, à Marche.
MERSCH, Joseph, fils, avocat, à Marche.

MESTREIT, Joseph, avocat, rue Paul Devaux, 6.
MEUNIER, J.-B,. typographe, rue Haute-Sauvenière.
MEURT-GOURMONT, Nouveau Marché aux Grains, 7, à Bruxelles.
MEYER, Nathan, matériel d'imprimerie, rue des Charbonniers, à Bruxelles.
MICHA, Alfred, avocat et conseiller communal, rue Louvrex, 73.
MICHEL, Ch., professeur à l'Université, avenue d'Avroy, 110.
MIGNON, commissaire en chef de la ville de Liége, rue Méan.
MINSIER, Camille, ingénieur au corps des mines, à Charleroi.
MODAVE, Léon, directeur de l'École Burenville, 69, rue Dehin.
MONIQUET, Victor, comptable, rue de Harlez, 52.
MONSEUR, prof. à l'Univ. de Bruxelles, avenue d'Avroy, 20, à Liège.
MOREAU, Ernest, notaire, boulevard de la Sauvenière, 128.
MOREAU, Joseph, ingénieur des ponts et chaussées, à Louvain.
MOREAU, Henri, industriel, à Vaux-sous-Chèvremont.
MORISSEAUX, Ch., fabricant d'armes, rue des Bénédictines, 5.
MOSSOUX, négociant, rue des Mineurs, 12.
MOTTARD, Albert, ingénieur civil, à Herstal.
MOTTARD, Georges, avocat, boulevard d'Avroy, 85.
MOTTARD, Julien, quai de Maestricht, 9.
MOUCHET, Louis, instituteur communal, rue Mosselmann, 33.
MOUTON-TIMMERHANS, brasseur, rue Fabry, 34.
MOXHON, Emile, avoué et conseiller provincial, place St-Pierre, 20
MURAILLE, négociant, rue Féronstrée, 84.

NAGANT, Théophile, restaurateur, place du Sud, à Charleroi.
NAGELMACKERS, Arm., consul d'Espagne, rue du Pot-d'Or, 55.
NAMUR, François, artiste-peintre, place Verte, 5.
NANDRIN, François, négociant, boulevard Frère-Orban, 29.
NEEF, Jules, bourgmestre de Tilff, avenue Rogier, 4.
NEEF, Léonce, avocat, avenue Rogier, 9.
NEEF-CHAINAYE, Alfred, industriel, à Verviers.
NEEF, Georges, industriel, à Verviers.
NÉLIS, François, industriel, à Grivegnée.
NEUJEAN, Xavier, avocat et représentant, boulevard Frère-Orban, 7.
NEURAY, mécanicien, rue des Gris, à Herstal.
NICOLAÏ, Léon, industriel, à Verviers.

NIHOUL, meunier, à Lize-Seraing.
NIZET, Henri, rosiériste, Coronmeuse, à Herstal.
NOÉ, frères, rentiers, rue d'Archis, 8.
NOIRFALISE, Jules, négociant, quai de l'Université, 5.
NONDONFAZ, Alph., rue Sur-Meuse, 34.
NOTAERT, professeur à l'Athénée, rue Lairesse, 66.
NYST, Pierre, rue Méan, 23.

ODEKERKEN, Henri, commis à l'Adm. com., rue du St-Esprit, 63.
OFFERMAN, Guido, ingénieur, rue d'Arenberg, 18, à Bruxelles.
OLIVIER, Henri, négociant, à Verviers.
ORBAN, Jules, industriel, rue du Jardin-Botanique, 35.
ORTH, Albert, avocat, rue Nysten, 26.
ORTH, Ad., lieutenant, chaussée d'Ixelles, 294, à Ixelles.

PAQUES, Érasme, quai d'Amercœur, 20.
PAQUET, Joseph, rue Vivegnis, 250.
PAQUOT, directeur-gérant de la Société du Bleyberg.
PAQUOT, Joseph, banquier, rue de la Casquette, 19.
PARENT, Henri, fabricant d'armes, rue St-Gilles, 46.
PARMENTIER, Édouard, avocat, rue de Soignies, 21, à Nivelles.
PARMENTIER, L., prof., à l'Univ., boulevard du Château, 20, à Gand.
PASQUES-BEKKERS, chemisier, boulevard Anspach, 14, à Bruxelles.
PAVARD, Camille, place Cathédrale.
PAVARD, Lucien, capitaine commandant d'artillerie, à Tirlemont.
PECQ, Léonard, ingénieur, rue Hors-Château, 118.
PECQUEUR, Oscar, professeur à l'Athénée, rue des Anglais, 22.
PÉRALTA (marquis de), ministre plénipotentiaire, avenue Rogier, 29.
PÉRARD, Georges, rentier, place St-Jacques, 22.
PÉRÉE, François, fabricant, rue Bois-l'Évêque, 26.
PÉTERS, Gustave, fabricant, rue de Joie, 56.
PETIT, Léon, ingénieur, à Nivelles.
PETITBOIS, Gustave, ingénieur et conseiller communal, rue Louvrex, 97.
PETY DE THOZÉE, gouverneur de la province, au Palais provincial.
PIETTE, Charles, préparateur à l'Université, rue Fond-Pirette, 62.
PIRENNE, Henri, professeur à l'Université de Gand.
PHILIPPI, Ch., chef de bureau à l'administr. com., rue de Waremme, 5.

PHILIPS-ORBAN, Charles, rentier, rue Forgeur, 12.
PHOLIEN, C., subs. du Proc. gén., boul. de Waterloo, 86, à Bruxelles.
PICARD, docteur en médecine, quai de la Boverie, 8.
PICARD, Edgar, directeur à Valentin Coq, à Hollogne-aux-Pierres.
PIRARD, Arthur, sous-chef de bur. à l'Adm. com., rue Fond-Pirette, 37.
PIRLOT, Eug., rentier, boulevard de la Sauvenière, 120.
PIROTTE, Alex., chef de bureau à l'Adm. com., rue Jonruelle, 32.
PLESSERIA, God., secrétaire du Crédit général, quai de Longdoz, 63.
PLOMDEUR, Jean, négociant, rue de la Madeleine, 16.
PLUCKER, Th., professeur à l'Université, rue des Anges, 3.
PLUMIER, ingénieur des mines, place de la Licour, à Herstal.
POISMAN, boulevard de la Sauvenière, 123.
POLAIN, E., avocat, rue Bassenge, 45.
POMMERENKE, Henri, pharmacien, place St-Pierre, 4 *bis*.
PONCELET, Félix, dessinateur, à Esneux.
PONCIN, Olivier, négociant, rue Ste-Marguerite, 29.
POSTULA, Henri, directeur d'institut, rue Chevaufosse, 11.
POSWICK, Eugène, à Engihoul par Engis.
POULET, Georges, rue de l'Harmonie, 5.
PREUDHOMME-PREUDHOMME, industriel, à Huy.

PROST, Henri, rue de la Casquette, 41.
PROTIN, Mme veuve, rue Féronstrée, .
PUTZEYS, Félix, professeur à l'Université, boulev. Frère-Orban, 15.
RAHIER, P, rue Jonruelle, 22.
RASKIN, Victor, directeur du Théâtre wallon, rue des Guillemins, 7.
RASSENFOSSE, Armand, boulevard Frère-Orban. 33.
RAXHON, Henri, industriel, avenue Hamlet, 7 Heusy.
RAZE DE GROULARD, Alph., industriel, à Esneux.
RAZE, Aug., ingénieur à Ougrée.
RAZE, Joseph, industriel, à Esneux.
REBLÉ, Louis, directeur de la fabrique d'armes, rue du Vertbois, 52.
REMACLE, secrétaire communal, à Dinant.
RÉMONT, Joseph, architecte, quai de l'Industrie, 19.
RÉMONT, Lucien, avenue Rogier, 25.
REMOUCHAMPS, Em., architecte provincial, rue d'Archis, 1.
REMOUCHAMPS, Joseph, négociant, rue du Palais, 46.

RÉMION, Charles, à Verviers.
REMY, Alfred, à Chokier.
REMY, notaire, rue André-Dumont, 16.
RENARD, conseiller cammunal, rue des Vennes, 263.
RENARD, Maurice, avocat, rue Fusch, 12.
RENKIN, François, fabricant d'armes, rue de Joie, 43.
RENKIN, Henri, banquier, à Marche.
RENKIN, François, à Ramioul (Val-St-Lambert) et place de Bronckart1, 15.
RENNOTTE, Nicolas, rentier, boulevard de la Constitution, 24.
RENSON, Antoine, conseiller à la Cour, rue du Parc, 5.
RÉSER, Arthur, directeur du pensionnat de l'Athénée, à Tournai.
REULEAUX, Fernand, avocat et échevin, rue Basse-Wez, 48.
REULEAUX, Jules, consul général de Belgique dans la Russie méridionale, à Odessa (rue Hemricourt, 33).
RICHARD, conseiller à la Cour d'appel, place de Bronckart, 7.
RIGA, artiste-musicien, rue Royale, 162, à Bruxelles.
RIGA, commissaire-voyer, à Chokier.
RIGAUMONT, cap. comm. d'art., rue du Péry, 51.
RIGO, Jos., chef de bureau à l'Adm. com., rue Nysten, 16.
RIGO, Pierre, chef de bureau à l'Adm. com., Fond Saint-Servais, 4.
ROBERT, Georges, avoué à la Cour, rue d'Archis, 44.
ROBERT, Victor, avocat et conseiller provincial, rue Louvrex, 64.
ROBERT, Albert, chimiste, boul. d'Anderlecht, à Bruxelles.
ROBERTI, D., rentier, rue Naimette, 9.
ROBERTI-LINTERMANS, ingénieur principal des Mines, chaussée de Vleurgat, 92, à Ixelles.
ROCOUR, G., ingénieur, avenue Rogier, 16.
ROLAND, Jules. négociant, rue Velbruck, 7.
ROLAND, Léon, rue Bonne-Nouvelle, 77.
ROMEDENNE-FRAIPONT, J.-F., banquier, place du Théâtre.
ROMIÉE. H., docteur en médecine, rue Bertholet, 1,
RONKAR, E., chargé de cours à l'Université, rue St-Gilles, 263.
ROSE, John, fils, industriel, à Seraing.
ROSIER, Joseph, artiste-peintre, rue du Pot-d'Or, 7.
ROSKAM, Alphonse, docteur, place St Jean, 7.
ROUFFART, place Saint-Lambert, 28.

ROUMA, Antoine, rue Libotte, 14.
ROUMA, Olivier, directeur d'Institut, Fond-St-Servais, 8.
ROUSSEL, Charles, échevin, à Ath.
RUFER, Philippe, artiste-musicien, Gentiner Strasse, 37, à Berlin.
RUTTEN, Toussaint, commissionnaire-expéd., rue Bonne-Nouvelle, 59.
RUTTEN, échevin, rue Dartois, 26.

SAUVENIÈRE, Jules, professeur à l'Athénée, rue Bassenge, 17.
SCHAEFFERS, Nestor, rue Guinard, à Gand.
SCHIFFERS, docteur en médecine, boulevard Piercot, 18.
SCHMIDT, Paul, avocat, boulev. Frère-Orban, 37.
SCHOLBERG, A., fabricant d'armes, rue Forgeur, 22.
SCHREDER, bourgmestre d'Esneux.
SCINSTOUSS, éditeur, Malmedy.
SCHUIND, Nic., commis des postes de 1re classe, rue Naimette, 10.
SEMERTIER, Ch., pharmacien, rue Ste-Marguerite, 78.
SERVAIS, photographe, rue Nagelmackers, 6.
SIMONIS, J., instituteur, à Trasenster (Fraipont).
SIOR, Em., rentier, rue Marexhe, à Herstal.
SMEETS, docteur en médecine, place St-Barthélemy, 4.
SNYERS, docteur en médecine, rue de l'Evêché, 18.
SOUBRE, Joseph, avocat, à Verviers.
SOUGNEZ, E., étudiant en droit, place de Bronckart, 11.
SPRING, W., professeur à l'Université, rue Beeckmann, 32.
STASSE, A., chef comptable à la station, rue Rogier, 24, à Verviers.
STES, Gustave, rue Féronstrée, 37.
STÉVART, A., ingénieur et échevin, rue Paradis, 75.
STREEL, J.J., huissier, rue Léopold à Seraing.
SWAEN, A., professeur à l'Université, rue de Pitteurs.

TAILLARD, pharmacien, rue Chaussée des Prés, 59.
THALOPE, Gaston, chef de bureau à l'Administration communale, rue Antoine-Clesse, 5, Mons.
TASKIN, Léopold, industriel, à Jemeppe.
TASSET, Henri, rue Puits-en-Sock, 7.
TERFVE, Oscar, professeur à l'Athénée, à Namur.
TERMONIA, Ed., avocat, boulevard du Nord, 110, à Bruxelles.

THIRIAR, Léon, place Verte, 9.
THIRIART, Auguste, négociant, rue Chaussée-des-Prés.
THIRIART, Gustave, imprimeur, quai de la Batte, 5.
THIRIART, Léon, ingénieur, rue Simon Dister, à Ans.
THIRY, Fernand, professeur à l'Université, rue Fabry, 1.
THONNARD, Jules propriétaire, boulevard d'Avroy, 47.
TONNARD-APEL, G., boulevard de la Sauvenière, 135.
THUILLIER, Philippe, quai des Pêcheurs, 47.
THYS, Albert, capitaine d'état-major, admin. de l'Etat indépendant du Congo, rue Thérésienne, 16, à Bruxelles.
THYS, Joseph, ingénieur agricole, rue des Croisiers, 4.
TIHON, docteur en médecine, à Burdinne.
TILKIN, Alph., réd. en chef du journ. *Li Spirou*, rue Lambert-le-Bègue, 7.
TILMAN, Gustave, rentier, à Bernalmont.
TINLOT, fils, industriel, rue Petite-Voie, à Herstal.
TOUSSAINT, Joseph, ingénieur, rue St-Quentin, 15, à Bruxelles.
TOUSSAINT, Aug.-Joseph, avocat, rue St-Séverin, 84.
TRASENSTER, Paul, ingénieur, boulevard d'Avroy, 53.
J. TRICOT, E., professeur au Conservatoire, rue Beckman, 29.
TRUFFAUT, Constant, pharmacien militaire, à Ostende.

VAILLANT-CARMANNE, H., imprimeur-éditeur, rue St-Adalbert, 8.
VAILLANT, Charles, étudiant en droit, rue St-Adalbert, 8.
VALENTIN, Louis, agent d'assurance, rue des Eburons, 27.
VAN AUBEL, Charles, rue Louvrex, 107.
VAN BECELEARE, avocat, rue du Marteau, 15, à Bruxelles.
VANDENBERGH, Paul, notaire, quai de l'Université.
VANDENBERGH, Edouard, rentier, rue Forgeur, 8.
VAN GOIDSNOVEN, L., étudiant, rue de la Casquette, 45.
VAN HAGENDOREN, avocat, rue de Pitteurs, 35.
VAN HOEGARDEN, P., représentant, boulevard d'Avroy, 7.
VAN MARCKE, Ch., représentant, avocat, rue des Clarisses, 30.
VAN ORMELINGEN, avocat, rue d'Amercœur, 60.
VAN SCHERPENZEEL-THIM, direct.-général des mines, rue Nysten, 34.
VAN SCHERPENZEEL-THIM, Armand, juge de paix, à Houffalize.
VAN SCHERPENZEEL-THIM, Louis, consul général de Belgique à Moscou (rue Nysten, 34).
VAN STRYDONCK-LARMOYEUX, qnai des Tanneurs, 4.

VAN WERT, architecte, rue Louvrex, 8.
VAN ZUYLEN, Ernest, place St-Barthélemy, 6.
VAN ZUYLEN, Joseph, négociant, rue Bois-l'Evêque, 59.
VAN ZUYLEN, Léon, ingénieur, boulevard Frère-Orban, 51.
VAPART, Léopold, boulevard Piercot, 24.
VARLEZ, Léopold, directeur de l'Hôpital des Anglais, Montagne-Sainte-Walburge.
VERDIN, Louis, rue Hocheporte, 71.
VILAIN, avocat, à Pâturages.
VINCENT, bandagiste, rue Sur-Meuse, 1.
VIOT, Léon, rentier, boulevard de la Sauvenière, 7.
VIVARIO, Nic., rentier, rue Lonhienne, 2.
VOUÉ, Joseph, propriétaire, à Laroche.

WALEFFE, Pierre, directeur d'école, rue de Sluse, 15.
WARNANT, Julien, avocat et représentant, avenue Rogier, 16.
WASSEIGE, Joseph, industriel, rue Lebeau, 6.
WATHELET, Alf., docteur en droit, rue Grétry, 25.
WATHELET, Emile, négociant, rue Grétry, 25.
WAUTERS, Edouard, rentier, boulevard Piercot, 10.
WEBER, Armand, ingénieur-opticien, à Verviers.
WERSON, Antoine, quai Henvard, à Bressoux.
WESMAEL, Adolphe, cap. commandant, à Mariembourg.
WILLAME, Georges, rue de Charleroi, 77, à Nivelles.
WILLEM, Joseph, président du Caveau liégeois, à Chênée.
WILMET, rentier, rue des Guillemins, 28.
WILMOTTE, propriétaire, à Anvers.
WILMOTTE, Maurice, professeur, rue Ferdinand-Henaux, 2.
WINCQ, Félicien, à Beloeil.
WITMEUR, Alphonse, rue Jonruelle, 26.
WITMEUR, Henri, ingénieur et professeur à l'Université, rue d'Écosse, 12, à Bruxelles.
WOOS, notaire, à Rocour.

ZANARDELLI, Tito, professeur, rue du Pepin, 19, à Bruxelles.
ZEYEN, Hubert, photographe, boulevard de la Sauvenière, 137.
ZILLÈS, Joseph, typographe, rue du Bosquet, 13.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1890

RAPPORT DU JURY SUR LE 11e CONCOURS (CONJUGAISON WALLONNE.)

MESSIEURS,

Le premier article des statuts de la Société de Littérature wallonne lui donne pour mission de « fixer autant que possible l'orthographe et les règles de notre idiôme, et d'en montrer les rapports avec les autres langues romanes ».

Jusqu'à ce jour, cette partie de son programme n'a pas été sérieusement abordée. Il n'y a pas lieu de tenir compte de quelques tentatives isolées, dont l'objet était le plus souvent restreint, quelque méritoires qu'elles aient été.

Nous ne parlerons pas non plus de son projet d'orthographe, issu de compromis ayant pour but pratique d'acheminer les auteurs à se plier à une orthographe définitive encore à déterminer.

Quant à la grammaire, elle est à faire ; nous entendons une grammaire véritablement scientifique, personne ne songerait à qualifier telle l'ébauche informe, quoique précieuse, de Micheels.

Ce n'est pas que la Société ait perdu de vue son but. A plusieurs reprises, elle s'est réunie pour discuter tel ou tel point grammatical ou fixer telle ou telle règle d'orthographe ; elle a même été jusqu'à nommer des commissions. Mais tous ces efforts ont échoué et devaient échouer. Ces sortes de travaux ne se font pas par l'alliance des bonnes volontés.

C'est pourquoi elle est entrée dans une autre voie, celle des concours. C'est par là qu'elle a cherché à enrichir son dictionnaire, et dernièrement à provoquer l'éclosion d'un traité de la conjugaison wallonne. Elle a tout lieu de se féliciter de sa détermination. Le concours a produit trois œuvres de très inégales valeurs, mais il a été fructueux.

La première a pour devise : *La clarté est le vernis des maîtres.* C'est un traité très élémentaire et fort incomplet de la conjugaison wallonne. L'auteur est loin d'épuiser toutes les formes possibles des verbes, et se fait une idée assez fausse de ce que peut être un verbe irrégulier en wallon. C'est ainsi que, d'après lui, *fârder* est un verbe irrégulier.

Pourtant l'on pourrait y glaner par ci par là quelque bonne remarque.

Le n° 3 a pour devise : *Voluntas.*

C'est une œuvre remarquable et à laquelle nous aurions peut-être accordé un premier prix, si nous n'avions pas le n° 2, qui a pour devise : *C'est dans l'observation* etc.

De sorte qu'il ne nous reste plus qu'à faire connaître les motifs de notre préférence.

Mais auparavant nous avons un aveu à faire.

L'un des membres du jury s'est récusé.

Un autre, que la Société nous avait adjoint, n'a pas voulu se charger du rapport à cause de sa connaissance imparfaite du wallon liégeois.

Le troisième s'est rallié aux conclusions que nous ferons connaître.

Le quatrième est l'auteur de la question et c'est lui qui s'est chargé du rapport.

Mais il tient à se mettre tout de suite à l'aise.

Il confesse son incompétence. Les auteurs des œuvres n° 2 et n° 3 en savent évidemment, sur n'importe quel point, infiniment plus que lui. Si maintenant on lui demande pourquoi il s'est chargé d'une pareille mission, la réponse est fort simple : il n'a pas pu trouver de remplaçant. Et si on lui demande sur quoi il a fondé son jugement, la réponse est tout aussi simple. Il s'est borné à constater lequel des deux traités soumis à son appréciation lui avait le plus appris, lequel avait le mieux résolu ses doutes, lequel avait le plus complètement répondu aux problèmes que la conjugaison wallonne n'a cessé de susciter dans son esprit.

Il a pu voir que le n° 2 lui fournissait la solution des problèmes que le n° 3 laissait en état.

Cette confession faite, sa tâche est assez facile.

Le style des deux mémoires est en général négligé, surtout celui du n° 3. Ce défaut tient évidemment à la hâte que les auteurs ont dû mettre à les terminer en temps utile.

L'un et l'autre font preuve d'une grande science. Mais celle de l'auteur du n° 3 a l'air d'être de fraîche date et acquise pour la circonstance.

Je serai bref dans l'appréciation de ce mémoire.

L'un de nous à fourni les remarques qui suivent :

« Le plan du n° 3 manque un peu de clarté; la 1re et la 2e partie sont des travaux différents.

On regrette quelquefois un manque de précision dans l'énoncé des lois phonétiques : « un fait assez général », « fréquent », etc. L'auteur assimile des phénomènes d'ordre différent, par exemple la chute de l'*r* dans l'infinitif *chanté*, et dans *vind(r)e* (*vendere*) (page 10).

Tout le plan du chapitre II laisse à désirer : on n'écarte pas les irrégularités par un artifice de classification (p. 16 en bas). Il fallait plutôt distinguer : 1° le ou les types vivants et productifs (réguliers) de conjugaison, 2° les types anomaux en expliquant leur origine et en montrant les analogies qui tendent à les assimiler aux types ordinaires. Il fallait se servir du français comme point de comparaison et non comme point de départ, ainsi qu'il apparaît très souvent au chapitre II.

Pages 12-13 : pourquoi ces énumérations, d'ailleurs incomplètes, de verbes réguliers pour le wallon ?

Page 19. 1° La *composition* du participe passé et de l'infinitif, etc., n'est pas une *simplification*. 2° L'auteur confond des phénomènes syntaxiques avec des phénomènes morphologiques.

Page 21 et suiv. L'idée de comparer les désinences wallonnes et françaises dans un tableau était bonne, mais les résultats de cette comparaison ne sont pas assez clairement exposés.

Pages 24-25-26. Manque d'ordre; discussion inutile, répétition.

Page 33. On voit par ce tableau que les flexions sont en somme identiques dans les 4 conjugaisons imaginées par l'auteur. Ne fallait-il pas plutôt : 1° d'abord étudier à part les flexions pour elles-mêmes, sans établir des conjugaisons différentes; 2° étudier à part les modifications propres aux radicaux des verbes, les expliquer par l'origine latine, diviser ceux-ci en différentes classes d'après les modifications qu'elles subissent? De là, le manque d'ordre et de classement et, pages 36-37-48-87, etc., la confusion des altérations du radical et de la flexion.

Page 34. ans = amus? Cela ne me paraît point sûr : *manus* a donné *main*.

Page 60. Eu, û, etc. ne sont pas diphtongues. Même erreur à d'autres endroits.

Page 89. Une tentative d'explication qui n'éclaire rien.

Page 93. Dans ces doubles formes d'infinitifs, l'une est la continuation phonétique régulière du latin (videre), l'autre une formation analogique.

Page 97. On n'a pas le droit de faire abstraction des pronoms personnels dans une étude de la conjugaison.

Page 99. Le chapitre sur les préfixes est inutile et d'ailleurs incomplet.

La seconde partie, qui contredit souvent la 1re, est en somme une répétition. »

J'ajouterai, pour ma part, que l'ordre choisi par l'auteur ne laisse pas d'être assez commode pour celui qui voudrait faire des recherches. Il classe les verbes en 4 conjugaisons bien caractérisées, dont la 4e, — purement factice, je le reconnais — contient presque tous verbes irréguliers; il examine ensuite chaque temps tour à tour et passe en revue toutes les particularités de la conjugaison wallonne. Cet ordre lui permet de faire des dénombrements qui paraissent complets et qui facilitent singulièrement les rapprochements. Enfin il a l'air de connaître pratiquement le wallon, ce qui le met à même de signaler des irrégularités de formation ou de prononciation. Il y a là bon nombre de pages dont on pourrait tirer profit. Ajoutons encore qu'il ne laisse pas que de trouver parfois des explications originales de certains phénomènes embarrassants.

Le n° 2 est l'œuvre d'un érudit qui connaît tous les ouvrages ayant trait de près ou de loin à la conjugaison dans les langues romanes. Il a dénombré et classé méthodiquement tous les phénomènes linguistiques dont il avait à rendre raison ; son plan est ferme et méthodique ; et sa critique est tout à fait à la hauteur de la science.

L'hésitation n'était donc pas possible. Ce n'est pas à dire que l'œuvre soit sans défaut. Je serais assez

tenté d'y relever quelques sentences générales un peu ambitieuses dans la forme; par exemple page 3: « Le travail continu qui s'opère dans l'esprit de l'homme est souvent moins un perfectionnement qu'une tendance à l'ordre et à la méthode? » J'avoue ne pas comprendre *un travail qui est une tendance, ni une tendance à l'ordre qui n'est pas un perfectionnement.*

A la page suivante je lis : « *L'illettré sans notion des lois* qui ont présidé à la formation des mots, obéissant à *une logique* inconsciente mais *rigoureuse*, sacrifie la *vérité* d'expression aux *caprices* de son oreille,..... et il *élimine* du mot des articulations *essentielles.* » Une logique rigoureuse qui sacrifie la vérité à des caprices, et élimine l'essentiel ! Si cette logique est rigoureuse, comment qualifiera-t-on celle qui sacrifie le caprice à la vérité et maintient l'essentiel ? Si dans ces lignes il y a une idée, ce que je veux croire, la phrase est évidemment à refondre. L'auteur a commis plusieurs de ces phrases et je lui donne le conseil de les revoir avec soin.

La division de l'ouvrage page 4, n'est pas nettement marquée : On ne sait de quelles parties et de quels chapitres l'auteur veut parler.

Les en-tête font défaut ; et devant chaque partie comme devant chaque chapitre, il serait à désirer que l'auteur donnât un sommaire des points qu'il compte traiter. Cette précaution enlèverait probablement ce désordre apparent — je parle naturellement ici en profane — qui fait revenir l'examen de la même forme à plusieurs reprises, et qui semble laisser

inachevé tel paragraphe dont le complément vient plus loin. Fort souvent il m'est arrivé de noter une observation à laquelle une phrase ultérieure enlevait toute raison d'être.

Voici un de ces cas. Je lis page 49 : « Les dialectes wallons ont une tendance à introduire un *y* entre deux voyelles pour éviter l'hiatus. » Je me hâte d'ajouter en marge : *ou un w*. Je m'étais trop hâté. La phrase suivante dit : « Lorsque celui-ci se produit entre deux voyelles labiales [1], on y obvie par l'intercalation d'un *w*. » C'est bien, mais alors la première est mal rédigée. Ceci est une minutie. Mais ce qui se voit ici en petit, se retrouve en grand dans maints endroits. Il est bon de prévoir une objection et d'y répondre ; mais il vaut mieux encore, quand on le peut, la prévenir.

D'ailleurs j'ai consigné au crayon, au fur et à mesure que je lisais, mes remarques dont la plupart, appliquées au fond, seraient à effacer, mais qui sont parfois l'indice d'un défaut dans la forme.

J'aurais beaucoup de détails de l'espèce à signaler, mais l'énumération n'en présenterait aucun intérêt. Je voudrais plutôt — et je ne le fais pas sans une grande défiance de moi-même, — poser à l'auteur quelques questions ? Pour ceci, je suis le mémoire page par page.

Page 6. Pourquoi conjuguer avec l'euphonique :

[1] Ne serait-il pas plus exact de dire : dont la première est une labiale ? Le wallon prononce un *bowa* (boa), *avouwer*, *pouwi* (puis).

j'a-t-avou, etc. D'abord on peut conjuguer sans euphonique, ce qui me paraîtrait préférable, quitte à mettre une note; ensuite l'euphonique la plus ordinaire est *st*; pourquoi l'exclure ?

Page 7. Pourquoi ne pas ajouter la seconde forme de l'infinitif *avu stu ?*

Le tableau du verbe *avoir* est loin d'avoir épuisé toutes les formes. Pourquoi n'en mettre que quelques-unes ? ou, si l'on croit devoir le faire, pourquoi ne pas mettre un *etc.* ? Ainsi l'imparfait du subjonctif a, entre autres, la forme *j'avasse*, mentionnée ailleurs. Pourquoi n'y pas faire figurer aussi les formes du participe passé ?

Page 8. Pourquoi les verbes wallons se rangent-ils en quatre conjugaisons ? Est-ce à l'imitation du latin ou du français ? En français déjà on devrait mettre parmi les verbes irréguliers tous ceux de la 3e, et faire deux conjuguaisons de la seconde ? Mais en wallon, n'avons-nous pas le droit de nous affranchir des traditions ? Le tableau dressé par le n° 3 est plus clair et plus complet, malgré le malheureux artifice de sa 4e conjugaison qui se confond du reste avec la 3e du n° 2, puisque on y met, *ji m' fèye; nos nos fiyans ?* Pourquoi prendre comme modèle un verbe pronominal *s' fiyî* au lieu d'un verbe ordinaire comme *spiyî ?* Il va me dire qu'il a pris un pronominal précisément pour donner un paradigme de la conjugaison réfléchie, ce qui était nécessaire ? Dans ce cas, il aurait dû nous prévenir. Au reste cette manière de procéder n'est pas pédagogique.

Dans quelle conjugaison doivent rentrer des verbes comme *doirmi, batte, crehe*, etc. ? Je me doute bien que c'est dans la 2e ou la 4e; mais encore est-il qu'ils se conjuguent autrement que *sinti* ou *rinde*, puisque à l'indicatif, ils font *ji doime, ji batte, ji crehe*, avec un *e* muet ? L'auteur pourrait trouver de bonnes indications dans le mémoire de son concurrent. Enfin, pourquoi ne pas signaler dans le tableau, la conjugaison en *êye*, par exemple, *ji sposêye* ?

J'arrête ici mes questions, ne doutant pas que l'auteur a sans doute des réponses satisfaisantes à y faire. Je terminerai cependant par trois désiderata.

Peut-être serait-il intéressant d'énumérer tous les verbes qui appartiennent à la 3e et à la 4e conjugaison. Ils ne doivent pas être bien nombreux.

Puisque je parle listes, je voudrais, quand il n'y a pas d'inconvénient, que l'auteur ne se bornât pas à renvoyer aux ouvrages où on les trouve dressées (page 12 et passim), mais qu'il les reproduisît. Tout le monde n'a pas une bibliothèque romane à sa disposition.

Enfin je voudrais un tableau abrégé contenant tous les paradigmes de la 1re conjugaison, par exemple *foumé, ji fome; miné, ji mône; trové, ji trouve; d'moré, ji d'meure, etc.; poirté, ji poite; boirdé, ji boite; tourné, ji toûne, etc.*; ce qui permettrait d'entrevoir d'un seul coup d'œil toutes les modifications que peut éprouver régulièrement un radical.

L'auteur n'a pas toujours soin d'approprier les exemples à la règle. Voici un spécimen de ce genre de

négligence (page 18) : « Une fois créée, cette flexion (*êye*) a fait fortune dans la 1re conjugaison. La première raison de son extension est la nécessité pour le liégeois qui ne fait jamais sentir l'e muet, d'avoir un appui pour l'émission de la deuxième consonne de groupes tels que *pt*, *dl*, *br* qui lui sont antipathiques : *ji m'abotnêye* (?), *ji m'agadlêye*, *ji m'agraptêye* (1). Où est le *br* et que vient faire *ji m'abotnêye*?

Quelquefois l'exemple manque. A la page 25, il parle des imparfaits en *ève*, *ive* et *eu* ; il cite des exemples des deux premiers, mais non du troisième.

Nos publications s'adressent à des lecteurs qui, tous, pour ainsi dire, sont étrangers à la science linguistique. Il serait donc nécessaire d'expliquer la signification des signes diacritiques dont l'auteur fait un emploi fréquent.

De même, il doit expliquer certains termes en usage, sans doute, chez ceux qui sont de la partie, mais qui sont des énigmes pour les autres. Ainsi je ne sais pas, page 35, ce que peuvent être les classes *habui*, *debui*, *valui*, *volui*. Je crois bien voir quelque chose, mais je suis si peu sûr d'avoir bien vu que je n'oserais en dire davantage. Ainsi encore il est bon qu'il nous dise ce que c'est qu'un *e* ou un *r* *entravé* (p. 51). Et dans le même ordre d'idée, il ne ferait pas mal d'expliquer comment il y a une métathèse

(1) L'auteur doit distinguer, comme je le fais, cette terminaison *êye* qui est longue de celle qu'on trouve dans *ji spèye*, *ji m'rafèye*, et qui est brève.

dans *askure*, *prusti*, *dovri*, etc. (page 57). Son ouvrage gagnera en intérêt auprès des simples curieux.

Enfin, puisqu'il a abordé, avec raison, le chapitre des pronoms personnels, il ferait bien, à moins que cela ne sorte tout à fait de son cadre, de le compléter par l'indication des métamorphoses qu'éprouvent les pronoms quand ils sont combinés.

On dit : *Dinéme*, *dinéle*, mais *dinémèl* (donnez-le moi); *ji tèll a d'né* (je te l'ai donné), en faisant sonner deux *ll;* etc.

Un mot encore. L'auteur a tenu — et il faut lui savoir gré de sa déférence — à se conformer aux règles orthographiques édictées dernièrement par la Société. Mais souvent il est obligé de mettre des lettres entre parenthèses, ou de faire observer que ces prétendues règles laissent subsister des anomalies injustifiables. Il dira par exemple (page 26) : « Les consonnes finales des flexions en français se perçoivent par la vue, mais échappent à l'oreille. Si l'on transcrit la conjugaison wallonne en évitant de la surcharger de consonnes qui ne se prononcent pas, on est immédiatement frappé de ce fait : c'est que, sauf quelques exceptions, les divers temps de nos verbes n'ont que deux terminaisons, l'une pour le singulier l'autre pour le pluriel. » Or nos règles, on le sait, établissent l'uniformité pour le singulier et la proscrivent pour le pluriel ; de sorte que nous avons donné en modèle , le composé suivant : *j'esteu* , *t'esteu*, *il esteu*, *nos estis*, *vos estîz*, *il estît*.

Il est clair que, dans un ouvrage savant comme ce-

lui-ci, l'auteur ne peut suivre les bizarreries de cette orthographe transactionnelle et provisoire.

Conclusion. A l'unanimité le jury décide d'accorder le premier prix à l'auteur du mémoire n° 2, ayant pour devise : « C'est dans l'observation etc. »

Il a été plus embarrassé quant à la décision à prendre à l'égard du n° 3, qui a pour devise *voluntas*.

En effet, l'impression du mémoire n° 2 rend inutile celle du mémoire n° 3. D'un autre côté, celui-ci eût emporté le prix, si le n° 2 n'était venu le rejeter dans l'ombre

Peut-on couronner un ouvrage qu'on n'imprimera pas ? Telle est la question que le jury soumet à la Société. Si elle ne voit pas une contradiction entre ces deux termes, couronne et refus d'impression intégrale, le jury verrait avec plaisir accorder un second prix à l'auteur de ce mémoire.

Pour le cas où l'impression ne serait pas accordée, il voudrait que l'auteur du n° 2 compulsât le mémoire n° 3, où il trouverait sans nul doute des observations précieuses ou simplement utilisables, des listes notamment et qu'il en fît son profit en citant l'auteur, si celui-ci se donne à connaître.

Le jury,

I. Dory,
Léon Parmentier,
J. Delboeuf, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 15 avril 1891, a donné acte au jury de ses conclusions. Elle décide d'accorder un second prix, soit une médaille de vermeil, à l'auteur du mémoire n° 3, avec impression de la plus grande partie de son œuvre, celle qui ne fait pas double emploi.

L'ouverture des billets cachetés, accompagnant les pièces couronnées, a fait connaître que M. Georges Doutrepont de Herve, est l'auteur du mémoire n° 2, et M. Julien Delaite, de Liège, celui du mémoire n° 3. L'autre billet cacheté a été brûlé séance tenante.

TABLEAU ET THÉORIE

DE LA

CONJUGAISON DANS LE WALLON LIÉGEOIS

PAR

Georges DOUTREPONT

PROFESSEUR AGRÉGÉ POUR LA PHILOLOGIE FRANÇAISE.

DEVISE :

« C'est dans l'observation de la partie mécanique du phénomène que doit aujourd'hui se concentrer l'effort des linguistes : cette observation n'est vraiment complète que quand elle est historique et comparative.... »

GASTON PARIS, *Romania*, X, 608.

PRIX : MÉDAILLE D'OR.

BIBLIOGRAPHIE.

Table des auteurs cités et des abréviations employées dans ce mémoire [1].

Adam.	Lucien Adam. *Les patois lorrains.* Nancy-Paris, 1881.
Alt.	Altenburg. *Versuch einer Darstellung der wallonischen Mundart.* 3 parties. Eupen, 1880.
Bartsch.	K. Bartsch. *La langue et la littérature françaises depuis le XIe siècle jusqu'au XIVe siècle.* Paris, 1887.
Behrens.	Behrens. Unorganische Lautvortretung innerhalb der formalen Entwickelung des franz. Verbalstammes. (*Französische Studien*, G. Körting et E. Koschwitz, III.)
Burguy.	G. F. Burguy. *Grammaire de la langue d'oïl ou grammaire des dialectes français aux XIIe et XIIIe siècles.*
Bull.	*Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne.*
Chabaneau.	C. Chabaneau. *Histoire et théorie de la conjugaison française.* Paris, 1878.
Chambure.	E. de Chambure. *Glossaire du Morvan.* Autun, 1878.
Chavée.	Fr. Chavée. *Français et Wallon*, parallèle linguistique. Bruxelles, 1857, in-12.

[1] Je ne cite pas les dictionnaires de Grandgagnage, Scheler, Littré, etc.

Clédat. L. Clédat. *Grammaire élémentaire de la vieille langue française.* Paris, 1885.

Léon Clugnet. *Glossaire du patois de Gilhoc* (Ardèche). Paris, 1883.

Constans. *Essai sur l'histoire du sous-dialecte de Rouergue.* Montpellier, 1880.

Diez. F. Diez. *Grammaire des langues romanes.* Trad. franç.

Gilliéron. Patois de la commune deVionnaz (Bas-Valais). *Bibl. de l'Ecole des Hautes-Etudes,* t. XL.

Görlich, Nordw. D. Die Nordwestlichen Dialekte der Langue d'Oïl (Bretagne, Anjou, Maine, Normandie) E. Görlich. (*Französische Studien,* V, 3.)

Grundriss. *Grundriss der romanischen Philologie,* Gustav Gröber. Strassburg, 1888 : Die französische und provenzalische Sprache und ihre Mundarten, Hermann Suchier.

Horning, Ostfr. Die Ostfranzösischen Grenzdialecte zwischen Metz und Belfort, A. Horning, 1887 (*Französische Studien,* V, 4.)

Joret. *Caractères et extension du patois normand.*

P. Marchot. Le Patois de St-Hubert (Luxembourg belge). Extrait de la *Revue de philologie française et provençale.* Paris, 1890.

Meyer-Lübke. *Grammaire des langues romanes,* trad. Rabiet. T. I. Phonétique. Paris, 1890.

Micheels. L.Micheels.*Grammaire élémentaire liégeoise* (française-wallonne). Liége, F. Renard, 1863, in-8o.

Moyen Age. *Le Moyen Age.* Revue de Philologie et d'Histoire. A. Marignan et M. Wilmotte. Paris.

A. Odin. *Etude sur le verbe dans le patois de Blonay.* Halle a.S., 1887.

Raynaud.	G. Raynaud. *Etude sur le dialecte picard dans le Ponthieu (XIIIe et XIVe s.). Bibl. Ecole des H. Etudes*, XXXVII.
Romania.	*Romania*. G. Paris et P. Meyer.
	Romanische Studien. E. Bœhmer.
R. des P. G.-R.	*Revue des Patois Gallo-Romans*. Recueil trimestriel publié par J. Gilliéron et l'abbé Rousselot.
Stürzinger.	J. James Stürzinger. *Remarks on the Conjugation of the wallonian Dialect.* (Transactions of the Modern Language Association of America, vol. 1, p. 204.)
	Versions wallonnes de la Parabole de l'Enfant Prodigue. *Bull.* VII, 1re série.
	F. Talbert. *Du dialecte blaisois et de sa conformité avec l'ancienne langue.* Paris, 1874.
	Zanardelli. *Classification des patois wallons*, basée sur la phonétique.
Zs. f. R. P.	*Zeitschrift für romanische Philologie.* (H. Suchier : Die Mundart des Leodegarliedes, t. II. Horning : Zur Kunde des Neuwallonischen, t. IX.

TEXTES DIVERS EN PROSE ET EN VERS.

	Poésie wallonne inscrite au recto d'un *Acte du 18 Juillet 1636* (manuscrit communiqué).
Aiw. di T.	Les Aiwe di Tongue (1700) par L. de Richmann. Texte critique publié par A. Body. *Bull.* VIII, 2e série, 1886.
B. et D.	*Choix de chansons et poésies wallonnes* (pays de Liége) recueillies par MM. B*** et D*** Liége, F. Oudart, 1844.
Body.	*Chansons et épigrammes* concernant la révolution liégeoise de 1789, de 1787 à 1795. *Bull.* t. VI, 2e sér.

Defrecheux.	Defrecheux. *Œuvres poétiques.*
Dial. P. G.	*Li Dialoge Grégoire lo Pape*, publiés par W. Fœrster, 1876.
Dialogue de 1665.	*Dialogue entre Jollet et Mussay sur les affaires du temps,* 1665 (manuscrit communiqué).
F. di H. si Pl.	Li Fièsse di Hoûte-si-Ploût (1757). *Théâtre liégeois.* Liége, 1854.
Gloses de Darmstadt.	Gloses wallonnes du ms. 2640 de Darmstadt, ms. provenant du couvent de St-Jacques à Liége, M. Wilmotte. *Etudes romanes* dédiées à Gaston Paris. E. Bouillon, 1891.
G. E.	Archives des Cours : *Grand Greffe des Echevins de Liége.* Convenances de mariages et testaments. 1454-57. a. 136. 10.
Hypocondes.	Les Hypocondes (1758). *Théâtre liégeois.*
J. d'H.	*Miroir des Nobles de Hesbaye et Abrégé de la guerre des Awans et des Waroux.* Ms. 763 de la Bibliothèque de l'Université de Liége.
	Collection des chroniques belges. Corps des chroniques liégeoises.
J. d'O.	*Geste de Liége*, par Jean des Preis, dit d'Outremeuse, répartie sur les six volumes du *Myreur des Histors.* (Glossaire philologique de la *Geste de Liége*, par A. Scheler. *Mémoires de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* XLIV, 1882.)
J. de St.	*Chronique* de Jean de Stavelot, éd. A. Borgnet.
Lîgeois ègagî.	Li lîgeois ègagî (1757). *Théâtre liégeois.*
Malignant.	Li Malignant (1789). *Théâtre liégeois.*
Moralité (après 1623).	Moralité du commencement du XVIIe siècle (après 1623). *Bull.* II, 1re sér.
Noëls Doutrepont.	Recueil de Noëls wallons, publié par A.

	Doutrepont. *Revue des Patois Gallo-Romans.* 1887.
Ode de 1620.	*Bull.* I, 1re sér.
Pasqueille de 1675.	Pasqueille plaisante entre Piron et Pentcosse, 24 mars 1675. *Bull.* II, 1re sér.
Pasquée so l' médiçenne.	Pasquée critique et calotenne sot les affaires de l' mediçenne, 1732. A Visé (Liége) à mon Mathi et Jacques Bourgeois etc... (sans date, in-12). (Publié dans le recueil de B. et D.)
Paskaye de 1714.	Paskaye mémoriale de la première pierre mise dans les fondements de la maison de ville dans Liége le 14 d'aoust 1714. (*Annuaire de la Soc. liég. de litt. wall.*, 1867.)
Pasqueie de 1700.	Body. Paskey dit Quarem et Charmée 1700 ? *Bull.* VI, 1re sér.
P. M.	Poème moral (XIIIe s.) publié par W. Cloetta dans les *Romanische Forschungen*, t. III, fasc. I, 1886.
Response de Calottin.	*Bull.* IV, 1re sér.
Remouchamps, Savetî, Tâtî.	E. Remouchamps. Comédies : *Li Savetî* (1858), *Bull.* II, 1re sér. *Tâtî* (1885).
Sonnet de 1622.	*Le Chasteau du moine opposé à la Babel de Hochedé Nembroth de la vigne,* par Louis du Chasteau (1622). Sònè ligeoi. F. Hoùbiè.
Simonon.	N. Simonon. *Poésies* en patois de Liége précédées d'une dissertation grammaticale sur ce patois et suivies d'un glossaire. Liége, Oudard, 1845, in-8o. (Pièces citées : Li Mârtico, Li Côparei, Lè Creû d'Vervî, Matant' Sarâ, Cont' lé duwèl, Li Spér.)
Thiry.	M. Thiry. Inne Copenne so l' mariège, *Bull.* II, 1re sér. Inne cope di grandi-

veûs, III, 1re sér. Moirt di l'octroi, IV, 1re sér.

Tilkin Jône et Vî. — Jône et Vî, comèdeie es treu ake par Alphonse Tilkin. *Bull.* X , 2e sér.

V. di Chaudf. — Voyègge di Chaudfontaine. *Théâtre liégeois.*

Ch. W. L., N. — Etudes de dialectologie wallonne, par M. Wilmotte. Chartes wallonnes de L(iége) et de N(amur). *Romania*, XVII (Liége), XIX (Namur).

ABRÉVIATIONS.

afr.	Ancien français.
aha.	Ancien-haut-allemand.
asax.	Anglo-saxon.
a. w.	Ancien wallon.
b. l.	Bas-latin ou latin du moyen âge.
fr.	Français.
l., lat.	Latin.
l. v.	Latin vulgaire.
mha.	Moyen-haut-allemand.
nha.	Nouveau-haut-allemand.
vfr.	Vieux français.
*	Forme supposée en latin vulgaire, celle du latin classique n'étant pas conforme aux données du parler moderne.
> =	Devenu.

INTRODUCTION.

Depuis un certain nombre d'années, la science des langues a porté son attention sur les parlers populaires. Partout les ouvrages sur les patois se sont multipliés. *La Société liégeoise de littérature wallonne* n'est pas restée étrangère à ce courant d'idées; elle a pris sa part du mouvement général. Comprenant que plus les travailleurs restreignent le champ de leurs recherches, plus ils ont de chances qu'elles soient utiles et fécondes, elle établit, cette année, un concours sur un point limité de la grammaire wallonne : TABLEAU ET THÉORIE DE LA CONJUGAISON DANS LE WALLON LIÉGEOIS.

La conjugaison wallonne n'a été, jusqu'aujourd'hui, l'objet de recherches que de la part de Micheels et de M. Stürzinger. MM. Altenburg, Horning et Zanardelli n'ont fait que jeter, en passant, quelques notes sur la question au milieu d'observations se rapportant à la phonétique. Il faut encore signaler les *Etudes de dialectologie wallonne* de M. Wilmotte et, pour le namurois, le parallèle linguistique *Français et Wallon* de l'abbé Chavée.

On s'est chargé, avant moi, de juger la grammaire de Micheels et de la juger sévèrement. Pour ma part, je n'en citerai qu'un passage qui montre bien la fausseté de sa conception linguistique. A propos des lettres euphoniques, il dit, p. 38 : « Certains Liégeois emploient, dans les temps composés, des *t* ou *st* euphoniques devant *aou* : *j'a st-aou, il a t-aou, nos âris t-aou*; cela ressemble trop au langage français du faubourien :

j'ai t-été, j' veux t-être un chien ». Le détail est insignifiant, mais il suffit à caractériser l'œuvre d'un grammairien qui s'est chargé de réformer le wallon en le soumettant aux règles du français. Et pourtant, à l'époque où Micheels écrivait (1863), Diez avait fait paraître sa *Grammaire* depuis 19 ans (1844).

L'étude de M. Stürzinger est consacrée au wallon de Malmédy, mais ses résultats sont souvent applicables à toute la région wallonne. Elle est le fruit d'un travail minutieux; j'y ai glané plus d'une observation précieuse. Malheureusement, dans ses remarques restreintes, il n'a pu forcément qu'esquisser deux points d'importance capitale : l'usage du latin vulgaire, point de départ de toute recherche qui veut remonter historiquement le cours de l'évolution d'un patois moderne; les rapports du français et du wallon.

« Les patois, dit M. Gaston Paris [1], sont le résultat de l'évolution spontanée, variée suivant les lieux, du latin importé en Gaule par la conquête romaine. Il est du plus haut intérêt de retrouver, quand on le peut, les étapes successives qu'ont parcourues, à travers tant de siècles, les sons, les formes, les mots, les constructions, en se transmettant, de bouche en bouche, jusqu'aux lèvres des paysans. On voit alors les différences en apparence les plus inconciliables s'effacer dans des rapprochements successifs et on comprend que la nature ne fait pas plus de sauts dans le temps que dans l'espace. » Pour bien apprécier les formes grammaticales du wallon actuel, on doit remonter à ses origines, qu'on retrouve dans la langue parlée par les écrivains du moyen âge.

Voulant exposer les phénomènes linguistiques d'après leur développement historique, j'ai cherché des renseignements sur l'état ancien de l'idiôme wallon dans les *Chartes* en langue vulgaire du XIIIe siècle, publiées par M. Wilmotte (*Romania*),

(1) *R. des P. G. R.*, VII, 170-171 : Les parlers de France, lecture faite à la réunion des Sociétés savantes, le samedi 26 mai 1888.

et dans le *Poème moral*; j'ai extrait mainte forme intéressante de la *Geste* de Jean des Preis et de la *Chronique* de Jean de Stavelot; enfin j'ai cité copieusement le *Miroir des nobles de Hesbaye*, de Jacques de Hemricourt, un des ouvrages les plus dignes d'étude pour la connaissance de l'ancienne langue. Le texte qu'en a donné Salbray est malheureusement fort incorrect; aussi ai-je pris mes notes sur une très ancienne copie de l'Université de Liége, qui m'offrait des garanties beaucoup plus sûres (1).

Connaître un mot, c'est en savoir l'histoire; et quand on parle de la conjugaison wallonne, il s'agit de rechercher comment, à travers les formes très diverses qu'ils ont revêtues, beaucoup de verbes s'y laissent ramener à des verbes du latin vulgaire qui se sont modifiés d'après des lois rigoureuses. Par là, il apparaît que le wallon est, dans certains cas, plus rapproché de son origine que le français. Aussi l'"étude de ces lois constitue-t-elle une des deux bases fondamentales de mon travail, où chaque transformation de radical ou de flexion que je signale est précédée de la règle phonétique qui l'a déterminée.

Mais, dit M. G. Paris, la nature ne fait pas plus de sauts dans l'espace que dans le temps. En effet, les patois se perdent très souvent les uns dans les autres par des nuances insensibles. Lorsqu'on les étudie sur place, à un point de vue purement phonétique, on constate plutôt des faits à combinaisons infinies que des groupes nettement caractérisés. Toutefois, si on les examine à un point de vue grammatical, on arrive plus aisément à tracer des circonscriptions marquées par tel ou tel phénomène.

(1) Il m'est permis, à cette heure, d'être plus explicite sur la provenance de mes indications relatives à Jacques de Hemricourt. Je les extrais de ma thèse agréée en juillet 1890, à l'Ecole normale supérieure de Liége : *Etude linguistique sur Jacques de Hemricourt et son époque*. Conformément aux conclusions des rapports de MM. Bormans, Le Roy et Stecher, la classe des lettres de l'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique vient de la faire imprimer dans ses *Mémoires* in-8°.

Dans le présent travail, j'emploie, pour désigner le patois qui en fait l'objet, le mot « wallon » (rarement « liégeois »), entendant par là le parler de Liége et celui des communes ou régions environnantes qui ont, en commun avec lui, les traits dont je parle. Je ne me suis pas toujours borné aux phénomènes phonétiques de ces localités. Dans des excursions pédestres, j'ai suivi certains d'entre eux de village en village, j'en ai noté les gradations diverses et j'ai donné ici quelques résultats de mes recherches.

Le vieux français et le wallon ont souvent subi des changements parallèles. Aussi, au cours de cette étude, ai-je presque toujours pris le premier comme point de comparaison, comme type, et ai-je rarement exposé un trait du wallon sans le rapprocher de lui.

L'accent a joué un rôle considérable dans la constitution de la conjugaison, un rôle double, analogue à celui qu'il joue dans la composition et la dérivation. Il importe d'avoir bien présente à l'esprit, en lisant ce travail, la loi de persistance de l'accent latin : l'accent tonique est resté sur la voyelle qui le portait en latin. Sa persistance en français sur la dernière syllabe a occasionné anciennement des variations de radical que le wallon a maintenues. Dans d'autres cas, son intensité a eu pour effet d'affaiblir les voyelles qui précèdent et même de les faire tomber. L'accent a aussi été déplacé et de nouvelles formes ont été créées.

Les langues changent constamment; cela tient à deux causes : la première est l'action des lois phonétiques dont je viens de parler; la seconde est l'analogie, qui arrête le plus souvent les effets de ces lois; son rôle a été d'une importance capitale dans la constitution des patois. Ceux-ci sont dans une perpétuelle évolution et leurs changements s'accomplissent dans le sens de leur génie propre, sans rester soumis aux règles des grammairiens.

Le perfectionnement continu qui s'opère dans l'esprit de

l'homme n'est souvent qu'une tendance à l'ordre et à la méthode. Tant que l'homme sait apprécier la valeur des désinences dans la conjugaison et qu'il sait comment chacun des éléments constitutifs du mot concourt à l'expression de sa pensée, il respecte l'organisation des mots. Mais l'illettré, sans notion des lois qui ont présidé à la formation des mots, obéissant à un sentiment instinctif d'uniformité, identifie, pour la facilité de sa langue, des flexions qui avaient chacune une marque particulière et il élimine du mot des articulations essentielles. Du besoin d'unité naissent surtout les formes analogiques. Les verbes, au moyen âge, se conjuguaient sur des nombreux types différents. Il répugnait au peuple d'employer plusieurs procédés pour exprimer un même rapport. De là les réductions de deux ou même trois radicaux à un seul, des trois formes du nombre à une seule, etc., etc.

Ce grand travail d'unification s'est opéré naturellement aussi au sein du français, mais le wallon a poussé l'assimilation plus loin. La partie qui avait été, chez lui, formée régulièrement, d'après des principes fixes, a été de plus en plus réduite, à tel point qu'on peut dire que, sauf les formes d'infinitif, de participe passé des verbes auxiliaires et de quelques verbes en *eûr*, il n'a plus qu'une conjugaison. La conjugaison forte de l'ancien français n'y est plus représentée que faiblement. En français, l'infinitif et le participe passé établissent une distinction entre la conjugaison des verbes en *re* et celle des verbes en *oir*. En wallon, les deux participes s'étant identifiés, *ou*, il ne reste entre elles d'autre différence que celle qui résulte des flexions de l'infinitif.

Dans la partie phonétique de la grammaire, le wallon reste donc plus fidèle à l'état de choses ancien que la langue littéraire, tandis que, dans le domaime morphologique et plus particulièrement dans la conjugaison, il obéit plus qu'elle à l'analogie. Ce sont là les deux points caractéristiques de notre dialecte.

Les remarques qui précèdent contiennent déjà implicitement la division de mon travail : l'examen des deux éléments constitutifs du mot-verbe c.à.d. TERMINAISON, RADICAL au point de vue de la PHONÉTIQUE et de l'ANALOGIE. En d'autres termes, j'étudie, dans la PREMIÈRE PARTIE, les *modifications propres aux flexions*, dans la SECONDE, celles qui sont *propres aux radicaux*. Chacune de ces deux parties comprend deux CHAPITRES qui sont consacrés, le PREMIER, à l'*étude des formes des verbes qui sont le résultat pur et simple des lois phonétiques*, le SECOND, à celle des *formes dues à l'analogie*.

La troisième partie comprend la conjugaison des auxiliaires *aveûr* et *èsse*.

Mon plan diffère donc de celui qu'on trouve d'ordinaire dans les études de ce genre. Ce dernier aurait été ici fort peu approprié à son objet parce que je n'ai pas en vue de constater simplement des formes, mais d'en retrouver la genèse [1].

[1] La conjugaison est la partie de la langue que les idiomes romans ont le plus profondément renouvelée. Sur les voix perdues, les modes et les temps nouveaux créés, on peut consulter plusieurs ouvrages indiqués dans la *Bibliographie*.

ORTHOGRAPHE.

Je dirai volontiers deux mots d'un point particulièrement scabreux, l'orthographe. M. Delbœuf, qui me sait gré d'avoir observé celle de la Société, m'indique plusieurs fois, en marge de mon manuscrit, telle ou telle lettre parasite à faire disparaître. J'avoue ne pas avoir toujours tenu compte de ses observations.

J'aurais désiré adopter un système graphique, reproduisant le plus fidèlement possible la prononciation de notre dialecte.

La Société n'en possède pas encore. Or, l'orthographe actuelle de celle-ci, si on veut bien lui pardonner des anomalies de détail, se recommande pour le but de la comparaison scientifique des langues. Elle ne s'écarte de l'orthographe française qu'en cas de nécessité. J'ai déjà dit que je m'appuyais souvent dans mon travail sur la langue littéraire. On comprend, dès lors, combien j'étais à l'aise avec le système d'orthographe de la Société. Il m'a permis d'exposer clairement le développementhistoriqu e des formes.

Les signes qui marquent la personne, qui rappellent l'étymologie etc., aident beaucoup à l'intelligence de la *forme* du mot. La *forme*, c'est ce qu'il importe de figurer avant tout, et non le *son* dans un travail de morphologie.

J'ai pris parfois des libertés avec le système graphique de la Société. J'ai retranché, par exemple, l'*s* et le *t* des première et troisième personnes puriel des temps passés, parce que ces lettres sont en désaccord avec les données historiques que j'expose dans mon travail.

Pour ceux qui savent le patois et qui liront ce travail, l'orthographe française a donc des avantages; les sons leur étant connus, elle ne réclame d'eux aucun effort de mémoire. Pour ceux qui ne le connaissent que scientifiquement, j'indique ici quelques nuances de prononciation :

â = *ȧ* = *a* large intermédiaire entre *a* et *o*.

ai = *ȅ*.

è = *ĕ* (*èye*, *èt*).

ê = *ȅ* (*êye*).

er, *ez* finales de l'infin. et de l'impf. indic. = valeur des finales françaises.

î = *ī*.

eû = *œ̄*.

eu = *œ* ouvert.

o = *ȯ*.

ô = *ŏ* généralement.

oû = *ou* long.

û = *ū*.

oi (*doirmi*) = *wè*.

nas. *in*, *an*, *on*, *un* = valeur des nasales françaises.

ch = *tch*.

j = *dj*, de même *g* + *e*, *i*

gn représente le même son qu'en français dans *digne*.

La consonne des syllabes terminales *be*, *ve*, *de*, *ge*, *gue*, se prononce dure (¹).

Me conformant au désir du jury, je donne ici l'explication de certains termes spéciaux employés dans ce travail :

E ouvert en roman répond à *ĕ* bref du latin classique et à la diphtongue *ae* dans une série de mots peu nombreux, p. ex. quaerere.

A *e fermé* en roman répondent, en latin classique, *ē* long, *ĭ* bref, la diphtongue *oe* (poena) et dans quelques mots la diphthongue *ae* (praeda) = proie.

I fermé en latin vulgaire répond à *ĭ* du latin.

O ouvert en roman répond à *ŏ* bref du latin classique.

Ō et *ŭ* du latin classique se sont confondus dans le latin populaire en un même son *o fermé*.

Ū long du latin classique est devenu *u fermé* dans le latin populaire.

Division en conjugaisons.

Le rapporteur me demande « pourquoi les verbes wallons se rangent en quatre conjugaisons, si c'est à l'imitation du latin

(¹) Les exceptions ou prononciations spéciales seront signalées en note.

ou du français ?... » Le passage suivant de mon travail répond déjà en partie à ces questions.

Le terme de « conjugaison » implique l'idée d'une série de formes qui se distinguent d'une autre série, à laquelle on donnera, par exemple, le nom de deuxième conjugaison, deuxième par rapport à celle-là que nous supposerons être la première. On lit chez Diez [1] : « Le français est parmi toutes les langues sœurs celle qui a le plus effacé les différences des conjugaisons. Le présent de l'indicatif au pluriel, le présent du subjonctif tout entier, l'imparfait indicatif (pas dans tous les dialectes) et le gérondif sont identiques dans toutes les conjugaisons. » C'est seulement à l'infinitif que subsistent encore quatre terminaisons répondant aux quatre conjugaisons latines.

Les principaux caractères de la conjugaison latine *ăre er* ont été conservés aux autres temps; mais, à ceux-ci, les trois conjugaisons en *ēre*, *ĕre*, *īre* (fr. *oir*, *re*, *ir*) ont été, pour ainsi dire, fondues en une seule. Si l'on ajoute à cela que le wallon a, au prétérit et à l'imparfait du subjonctif de presque tous les verbes, les flexions *a*, *ahe*, on comprendra combien ce terme de « conjugaison » est dépourvu de sens lorsqu'on l'emploie à propos de ce dialecte [2].

J'ajouterai à ces remarques quelques mots pour justifier la classification arbitraire en quatre conjugaisons que j'ai adoptée : dans une étude qui a la prétention d'aller de l'état le plus ancien de la langue, du latin où on distinguait quatre conjugaisons à son état présent, et où je veux rendre raison de la diversité d'origine des formes, cette classification me permet d'exposer l'évolution de celles-ci avec bien plus de clarté et de précision qu'une classification basée sur l'état actuel de la langue. De plus, elle facilite de beaucoup l'intelligence des comparaisons que j'établis entre le patois et le français.

(1) *Grammaire*, II, 210.

(2) Le radical des verbes inchoatifs *ih*, étant devenu, comme on le verra plus loin, un signe arbitraire en wallon, n'est plus, comme en français, la caractéristique d'un groupe spécial ou conjugaison.

Je passerai en revue les particularités des verbes wallons en prenant, comme principe de classement, la flexion du présent de l'indicatif.

Les observations précédentes renferment implicitement la réponse à la question que me pose M. Delbœuf : « Dans quelle conjugaison doivent rentrer des verbes comme *doirmi, batte, crexhe*, etc.? » *Doirmi* dans la 2e, *batte, crexhe* dans la 3e. *Si ji doime, ji batte, ji crexhe*, ont un *e* muet à l'indicatif, tandis que *ji sin, ji rind* en sont privés, c'est en vertu de raisons données au *chapitre des flexions* (présent de l'indicatif).

Afin de faciliter l'intelligence des explications qui vont suivre, j'énumère les verbes que je rattache à la 3e et à la 4e conjugaison, c'est-à-dire les verbes répondant à des types latins en *ēre* ou en *ĕre*.

3e conjugaison : *Aparçûr (conçûr, riçûr); aveûr (avu); deûr (diveûr); falleûr, oiseûr, poleûr,* (**polēre*), *saveûr, soleûr, valeûr, veûr, voleûr* et leurs composés.

4e conjugaison : *Absoûde (rèsoûde) ac'moide, batte, beûre* (bibere) *boûre* (bullere), *braire, clôre, crainde, crèhe* (crescere), *creûre, cûre, dire, dihinde, dispande* (dispandere?) *dûre, esclûre, esprinde, ètinde* (et composés de *tinde*, tendere), *èsse, finde, fonde, fûr, heûre* (excutere), *jonde, keûre, keûse, kinohe, lére, lûre, mètte, moûde, moûre, parète, piède, pinde, plainde, ploûre, ponde, ponre, prinde, responde, rinde, rire, scrire, sûde* (sourdre), *spâde* (répandre), *strinde, sûre (aksûre), tèhe, tinde* (tingere), *toide, tonde, vinde, vôre* (volvere).

Hére, ôre, quire, tinre = *tére*, existent à côté de *haï, oï, qwèri, tini* et sont dus à l'analogie. Une forme telle que *assîr* ne se laisse proprement rattacher à aucune conjugaison.

Tableau de la conjugaison wallonne.

Conjugaison du verbe AVEÛR, AVU.

Temps simples.	Composés.	Simples.	Composés.
		INDICATIF.	
Présent.	*Passé indéfini.*	*Imparfait.*	*Plus-que-Parfait.*
J'a.	J'a avou (1), avu, aou, awou.	J'aveû, avéve.	J'aveû, avéve avou, etc.
T'a.	T'a —	T'aveû, avéve.	T'aveû, avéve
Il a.	Il a —	Il aveû, avéve.	Il aveû, avéve
Nos avans.	Nos avans —	Nos avî.	Nos avî.
Vos avez.	Vos avez —	Vos avîz.	Vos avîz.
Is ont.	Is ont —	Is avî.	Is avî.
Futur.	*Futur antérieur.*	*Passé défini.*	*Passé antérieur.*
J'ârè.	J'ârè avou, etc.	J'ou, eû, ouri, eûri, ava, âya.	Très rarement : qwand j'ou, eû, ourî, eûri, ava, âya avou, etc,
T'ârè.	T'ârè —	T'ou, eû, ouri, eûri, ava, âya.	
Il ârè.	Il ârè —	Il ou, eû, ouri, eûri, ava, âya.	
Nos ârans.	Nos ârans —	Nos ourî, eûrî, ourî, eûrî, avî, âyî.	
Vos ârez.	Vos ârez —	Vos ourîz, eûrîz, ourîz, eûrîz, avîz, âyîz.	
Is âront.	Is âront —	Is ourî, eûrî, ourî, eûrî, avî, âyî.	
		SUBJONCTIF.	
Présent.	*Parfait.*	*Imparfait.*	*Plus-que-Parfait.*
Qui j'âye.	Qui j'âye avou, etc.	Qui j'ouhe, eûhe, ourihe, eûrihe, avahe, avasse, âyahe.	Qui j'ouhe, eûhe, eûrihe, ourihe, avahe, avasse, âyahe, avou, etc.
Qui t'âye.	Qui t'âye —	Qui t'ouhe, eûhe, ourihe, eûrihe, avahe, avasse, âyahe.	
Qu'il âye.	Qu'il âye —	Qu'il ouhe, eûhe, ourihe, eûrihe, avahe, avasse, âyahe.	
Qui nos âyansse.	Qui nos âyansse —	Qui nos ouhî, eûhî, ourihî, eûrihî, avahî, avassî, âyahî.	
Qui vos âyésse, yisse.	Qui vos âyésse —	Qui vos ouhîz, eûhîz, ourihîz, eûrihîz, avahîz, avassîz, âyahîz.	
Qu'is âyèsse.	Qu'is âyèsse —	Qu'is ouhî, eûhî, ourihî, eûrihî, avahî, avassî, âyahî.	
CONDITIONNEL.		**IMPÉRATIF.**	
Présent.	*Passé.*	*Présent.*	
J'âreû.	J'âreû avou (2), etc.	âye.	
T'âreû.	T'âreû —	âyans, âyansse.	
Il âreû.	Il âreû —	âyez, âyîz, âyisse.	
Nos ârî.	Nos ârî —	**INFINITIF.**	
Vos ârîz.	Vos ârî —	*Présent.*	*Passé.*
Is ârî.	Is ârî —	Aveûr, avu.	Aveûr avou, etc.
		PARTICIPE.	
		Présent.	*Passé.*
		âyant, avant.	âyant, avant avou, avu, aou, awou.

(1) Je signale dans les temps composés les euphoniques *t* et *st* dont la dernière est la plus fréquente : *j'a-t-avou*, *a-st-avou*. Dans mon manuscrit, j'avais conjugué avec la première et mentionné la seconde en note.

(2) On se sert aussi pour ce temps des formes de l'imparfait du subjonctif.

Tableau de la conjugaison wallonne.

Conjugaison du verbe ÈSSE.

Temps simples.	Composés.	Simples.			Composés.
		INDICATIF.			
Présent.	*Passé indéfini.*	*Imparfait.*			*Plus-que-Parfait.*
Ji so.	J'a stu.	J'èsteû,	èstéve.		J'aveû, avéve stu.
T'è.	T'a —	T'èsteû,	èstéve.		T'aveû, avéve —
Il è.	Il a —	Il èsteû,	èstéve.		Il aveû, avéve —
Nos èstans.	Nos avans —	Nos èstî,	èstî.		Nos avî, —
Vos èstez.	Vos avez —	Vos èstîz,	èstîz.		Vos avîz, —
Is sont.	Is ont —	Is èstî,	èstî.		Is avî, —
Futur.	*Futur antérieur.*	*Passé défini.*			*Passé antérieur.*
Ji sèrè.	J'àrè stu.	Ji fou,	fouri,	èsta.	Formes du passé défini de aveûr + stu.
Ti sèrè.	T'àrè —	Ti fou,	fouri,	èsta.	
I sèrè.	Il àrè —	I fou,	fouri,	èsta.	
Nos sèrans.	Nos àrans —	Nos fourî,	fourî,	èstî.	
Vos sèrez.	Vos àrez —	Vos fourîz,	fourîz,	èstîz.	
Is sèront.	Is àront —	Is fourî,	fourî,	èstî.	
		SUBJONCTIF.			
Présent.	*Parfait.*	*Imparfait.*			*Plus-que-Parfait.*
Qui ji seûye.	Qui j'àye situ.	Qui ji fouhe,	fourihe,	èstahe, estasse.	Formes de l'imparfait subjonctif de aveûr + situ.
Qui ti seûye.	Qui t'àye —	Qui ti fouhe,	fourihe,	èstahe, —	
Qu'i seûye.	Qu'il àye —	Qu'i fouhe,	fourihe,	èstahe, —	
Qui nos sèyansse.	Qui nos àyansse —	Qui nos fouhî,	fourihî,	èstahî,	
Qui vos sèyésse, -ylsse.	Qui vos àyésse —	Qui vos fouhîz,	fourihîz,	èstahîz,	
Qui sèyèsse.	Qu'is àyèsse —	Qu'is fouhî,	fourihî,	estahî,	

CONDITIONNEL.

Présent.	*Passé.*
Ji sèreû.	J'àreû stu.
Ti sèreû.	T'àreû —
I sèreû.	Il àreû —
Nos sèrî.	Nos arî —
Vos sèrîz.	Vos àrîz —
Is sèrî.	Is àrî —

IMPÉRATIF.

Présent.

Seûye.
Sèyans, sèyansse.
Sèyez, sèylz, sèylsse.

Présent.	INFINITIF.	*Passé.*
Èsse.		Aveûr, avu situ, stu.

Présent.	PARTICIPE.	*Passé.*
Èstant.		Ayant, avant stu, situ.

Tableau de la conjugaison wallonne.

VOIX ACTIVE.

INDICATIF.

Temps simples.

		1re conjugaison.		2e conjugaison *a*.	2e conjugaison *b*.	3e conjugaison.	4e conjugaison.
Temps principaux.	*Présent.*	Ji chante.	Ji spèye (1).	J'inteûr.	Ji sin.	Ji finihe.	Ji rind.
		Ti chante.	Ti spèye.	T'inteûr.	Ti sin.	Ti finihe.	Ti rind.
		I chante.	I spèye.	Il inteûr.	I sin.	I finihe.	I rind.
		Nos chantans.	Nos spiyans.	Nos intrans.	Nos sintans.	Nos finihans.	Nos rindans.
		Vos chantez.	Vos spiyiz.	Vos intrez.	Vos sintez.	Vos finihez.	Vos rindez.
		Is chantèt.	Is spiyèt.	Is intrèt.	Is sintèt.	Is finihèt.	Is rindèt.
	Futur.	Ji chant'rè.	Ji spèyerè.	J'inturrè.	Ji sint'rè.	Ji finih'rè.	Ji d'vrè.	Ji rindrè.
		Ti chant'rè.	Ti spèyerè.	T'inturrè.	Ti sint'rè.	Ti finih'rè.	Ti d'vrè.	Ti rindrè.
		I chant'rè.	I spèyerè.	Il inturrè.	I sint'rè.	I finih'rè.	I d'vrè.	I rindrè.
		Nos chant'rans	Nos spèyerans.	Nos inturrans.	Nos sint'rans.	Nos finih'rans.	Nos d'vrans.	Nos rindrans.
		Vos chant'rez.	Vos spèyerez.	Vos inturrez.	Vos sintrez.	Vos finih'rez.	Vos d'vrez.	Vos rindrez.
		Is chant'ront.	Is spèyeront.	Is inturront.	Is sint'ront.	Is finih'ront.	Is d'vront.	Is rindront.
Temps secondaires.	*Imparfait.*	Ji chantéve.	Ji spiyive.	J'intréve.	Ji sintéve.	Ji finihéve.	Ji d'véve.	Ji rindéve.
		Ti chantéve.	Ti spiyive.		Ti sintéve.	Ti finihéve.	Ti d'véve.	Ti rindéve.
		I chantéve.	I spiyive.		I sintéve.	I finihéve.	I d'véve.	I rindéve.
		Nos chantî.	Nos spiyî.		Nos sintî.	Nos finihî.	Nos d'vî.	Nos rindî.
		Vos chantîz.	Vos spiyîz.		Vos sintîz.	Vos finihîz.	Vos d'vîz.	Vos rindîz.
		Is chantî.	Is spiyî.		Is sintî.	Is finihî.	Is d'vî.	Is rindî.
	Passé défini.	Ji chanta.	Ji spiya.	J'intra.	Ji sinta.	Ji finiha.	Ji d'va.	Ji rinda.
		Ti chanta.	Ti spiya.		Ti sinta.	Ti finiha.	Ti d'va.	Ti rinda.
		I chanta.	I spiya.		I sinta.	I finiha.	I d'va.	I rinda.
		Nos chantî.	Nos spiyî.		Nos sintî.	Nos finihî.	Nos d'vî.	Nos rindî.
		Vos chantîz.	Vos spiyîz.		Vos sintî.	Vos finihîz.	Vos d'vîz.	Vos rindîz.
		Is chantî.	Is spiyî.		Is sintî.	Is finihî.	Is d'vî.	Is rindî.

Temps composés.

Temps principaux.	*Passé défini.*						
	J'a chanté.	J'a spiyî.		J'a sintou.	J'a fini.	J'a d'vou.	J'a rindou.
	Futur antérieur.						
	J'àrè chanté.	J'àrè spiyî.		J'àrè sintou.	J'àrè fini.	J'àrè d'vou.	J'àrè rindou.
Temps secondaires.	*Plus-que-Parfait.*						
	J'aveû chanté,	spiyî,		sintou,	fini,	d'vou.	rindou.
	Formes du passé défini de			*Passé antérieur.*			
	aveûr + chanté,	spiyî,		sintou,	fini,	d'vou,	rindou.

(1) Spiyî = briser ; pour l'étymol. voy. Grandgagnage.

Tableau de la conjugaison wallonne.

VOIX ACTIVE.

SUBJONCTIF.

		1re conjugaison.		2e conjugaison *a*.	2e conjugaison *b*.	3e conjugaison.	4e conjugaison.
Temps simples. Temps principal. *Présent.*	Qui ji chante.	Qui ji spèye.	Qui j'inteûr.	Qui ji coûre, sinte.	Qui ji finihe.	Qui ji deûsse.	Qui ji rinde,-sse.
	Qui ti chante.	Qui ti spèye.	Qui t'inteûr.	Qui ti coûre.	Qui ti finihe.	Qui ti deûsse.	Qui ti rinde,-sse.
	Qu'i chante.	Qu'i spèye.	Qu'inteûr.	Qu'i coûre.	Qu'i finihe.	Qu'i deûsse.	Qu'i rinde,-sse.
	Qui nos chantansse.	Qui nos spiyansse.	Qui nos intransse.	Qui nos coransse.	Qui nos finihansse.	Qui nos d'vansse.	Qui nos rindansse.
	Qui vos chantésse.	Qui vos spiyésse.	Qui vos intrésse.	Qui vos corésse.	Qui vos finihésse.	Qui vos d'vésse.	Qui vos rindésse.
	Qu'is chantèsse.	Qu'is spiyèsse.	Qu'is intrèsse.	Qu'is corèsse.	Qu'is finihèsse.	Qu'is d'vèsse.	Qu'is rindèsse.
Temps secondaire. *Imparfait.*	Qui ji chantahe.	Qui ji spiyahe.	Qui j'intrahe.	Qui ji sintahe.	Qui ji finihahe.	Qui ji d'vahe.	Qui ji rindahe.
	Qui ti chantahe.	Qui ti spiyahe.		Qui ti sintahe.	Qui ti finihahe.	Qui ti d'vahe.	Qui ti rindahe.
	Qu'i chantahe.	Qu'i spiyahe.		Qu'i sintahe.	Qu'i finihahe.	Qu'i d'vahe.	Qu'i rindahe.
	Qui nos chantahî.	Qui nos spiyahî.		Qui nos sintahî.	Qui nos finihahî.	Qui nos d'vahî.	Qui nos rindahî.
	Qui vos chantahîz.	Qui vos spiyahîz.		Qui vos sintahîz.	Qui vos finihahîz.	Qui vos d'vahîz.	Qui vos rindahîz.
	Qu'is chantahî.	Qu'is spiyahî.		Qu'is sintahî.	Qu'is finihahî.	Qu'is d'vahî.	Qu'is rindahî.

Note : *he* est fréquemment remplacé aujourd'hui par *sse*.

Temps composés.

Temps principal. — *Parfait.*

Qui j'âye chanté,	j'âye sipiyî (1),		sintou,	fini,	d'vou,	rindou.

Temps secondaire. — *Plus-que-Parfait.*

F. de l'imparf. de aveûr + chanté,	sipiyî,		sintou,	fini,	d'vou,	rindou.

CONDITIONNEL.

Temps simple. *Conditionnel présent.* Ji chant'reû.	Ji spèyereû.		Ji sint'reû.	Ji finih'reû.	Ji d'vreû.	Ji rindreû.
Ti chant'reû.	Ti spèyereû.		Ti sint'reû.	Ti finih'reû.	Ti d'vreû.	Ti rindreû.
I chant'reû.	I spèyereû.		I sint'reû.	I finih'reû.	I d'vreû.	I rindreû.
Nos chant'rî.	Nos spèyerî.		Nos sint'rî.	Nos finih'rî.	Nos d'vrî.	Nos rindrî.
Vos chant'rîz.	Vos spèyerîz.		Vos sint'rîz.	Vos finih'rîz.	Vos d'vrîz.	Vos rindrîz.
Is chant'rî.	Is spèyerî.		Is sintrî.	Is finih'rî.	Is d'vrî.	Is rindrî.

IMPÉRATIF.

	Chante.	Spèye.	Sin.	Finihe.	Beû (2).	Rind.
	Chantons.	Spiyans.	Sintans.	Finihans.	Buvans.	Rindans.
	Chantez.	Spiyîz.	Sintez.	Finihez.	Buvez.	Rindez.

INFINITIF.

Présent.	Chanter.	Spiyî.	Intrer.	Sinti.	Fini.	Deûr, d'veûr.	Rinde.
Passé.	Aveûr chanté,	spiyî,	intré,	sintou,	fini,	divou, d'vou,	rindou.

PARTICIPE.

Présent.	Chantant.	Spiyant.	Sintant.	Finihant.	Divant.	Rindant.
Passé.	Chanté.	Spiyî.	Sintou.	Fini.	Divou, d'vou.	Rindou.

(1) Après une consonne ou une syllabe féminine, le wallon intercale un *i* après *s* du groupe initial *s* + cons.
(2) Deûr n'a pas d'impératif.

Tableau d'un verbe à la voix réfléchie.

Indicatif.

Présent.	*Passé indéfini.*	*Imparfait.*	*Plus-que-Parfait.*
Ji m' fèye. Ti t' fèye. I s' fèye. Nos nos fiyans. Vos v' fiylz. Is s' fiyèt.	Ji m'a fiyî.	Ji m'fiylve.	Ji m'aveû fiyî.
	Futur antérieur.	*Passé défini.*	*Passé antérieur.*
	Ji m'àrè fiyî.	Ji m' fiya.	Ji m'ou, eû, ava, etc. fiyî.

Subjonctif.

Présent.	*Parfait.*	*Imparfait.*	*Plus-que-Parfait.*
Qui ji m' fèye.	Qui ji m'àye fiyî.	Qui ji m' fiyahe.	Qui ji m'ouhe, eûhe, avahe, etc. fiyî.

Conditionnel.		Infinitif.		Impératif.	Participe.	
Présent.	*Passé.*	*Présent.*	*Passé.*		*Présent.*	*Passé.*
Ji m' fèyereû.	Ji m'àreû fiyî.	Si fiyî.	S'aveûr fiyî.	Fèye-tu.	Si fiyant.	S'ayant, avant fiyî.

Sur les verbes conjugués interrogativement et à la voix réfléchie v. *Remarques sur les pronoms*. Les verbes intransitifs se conjuguent aux temps composés de l'actif à l'aide de l'auxiliaire *aveûr, avu*. Le wallon distingue, par deux expressions différentes, l'action et l'état qui en résulte : *il a, è v'nou*. Il n'y a jamais accord du participe, quels que soient sa place, son complément ou le verbe qui le précède : *èlle s'a touwé, les pâges qui j'a scrit*. Des dialectes anciens se refusaient déjà à l'accord; les patois s'y refusent également, malgré l'influence contagieuse du français.

Le participe construit avec *èsse*, joue le rôle d'un simple adjectif qualificatif; il marque l'état ou la manière d'être : *èlle è aîmêie, haîtêye*.

PREMIÈRE PARTIE

LES FLEXIONS DU VERBE

CHAPITRE PREMIER.

Flexions dues à l'action libre des lois phonétiques.

Explication par l'origine latine des types vivants et productifs (réguliers) de conjugaison. — Deux classes distinctes dans la première conjugaison, suivant que les verbes répondent à un type latin terminé en are ou que cette flexion est précédée d'un *i* primaire ou secondaire (1). — Extension analogique de la syllable inchoative *ih* de iscere. — Conjugaison en *eûr*. — Verbes à flexion latine en *ĕre* — Participes passés des deux premières conjugaisons. — Origine de la terminaison participiale *ou*. — Influence de la première conjugaison sur les trois dernières au présent de l'indicatif. — Quelles formes au présent du subjonctif, à l'impératif et à l'imparfait de l'indicatif rappellent l'origine latine ?

Infinitif.

Ire CONJUGAISON.

PHONÉTIQUE : *A tonique libre* se change en *ei*, en aw. C'est un trait caractéristique de l'Est et du Nord-Est. Il est connu depuis Arras jusqu'en Bourgogne, en comprenant dans ce

(1) On appelle *i* primaire, un *i* d'origine latine, *i* secondaire, un *i* d'origine romane, c'est-à-dire provenant des consonnes latines palatales *c*, *g*, *x*, (équivalant à *c* + *s*) qui ont, en certains cas, la propriété soit de se résoudre vocaliquement en *i*, soit de dégager un *i*, tout en persistant. Cet élément, *i* semi-voyelle (désigné *y* ou *j*) se nomme souvent en phonétique *jod*.

domaine phonétique la Wallonie et la Franche-Comté : amare = *ameir*; tornare = *torneir*, *raleir*, *adjosteir* etc.

Le patois moderne a développé de cet *ei*, *e* fermé: *pére* (patrem); *mére* (matrem); *clér* (clarum); *féve*, (*fève* faba); *chanter* (cantare); *souwer* (sudare); *trover* (*tropare?); *jower* (jocare); *hoûter* ((a)scoltare).

Il sera question plus loin de l'amuissement de *r* finale dans les verbes dérivés de types latins en are et y-are.

A devient ié et non é en afr.: 1° dans les mots dont le radical se terminait par une palatale *ch*, *g*, ou une consonne mouillée, *gn*, *ill*; 2° après les dentales *t*, *d*, ou bien après *s*, *ss*, *n*, *r*, précédés d'un *i* provenant d'une gutturale vocalisée ou de *ti*; 3° après *i*, *ei*, *oi* provenant d'un *ĭ* latin (1). Ex.: *cerchier*, *chief*, *chier*, *chien*, *pechier*, *congié*, *chalengier* (de calumnia), *jugier*, *araisnier* (ad-rationare), *tesmoignier*, *conseillier*, *merveillier*, *affaitier*, (ad-factitare), *anuitier*, *Poitieve*, *aidier*, *cuidier* (cogitare), *plaidier*, *baisier* (basiare), *laissier*, *repairier*, *empirier*, *irier*, *tirier*, *priier*, *ploiier*.

Une confusion d'assez fraîche date (à partir du XV° siècle) a fait disparaître du français mainte forme en *ier*: les consonnes *ch*, *g* ont absorbé l'élément *i*. La confusion a été favorisée aussi par ce fait que certains verbes présentaient la sifflante suivie d'*e* pur à côté d'autres qui avaient le même son palatalisé. On avait *danser* à côté de *nuncier*. Les deux catégories ont fini par se fondre. *Ier* s'est maintenu pourtant après *i*, *ei*, *oi* là même où, quand l'orthographe ne l'indique pas, la prononciation fait encore sentir deux *i* (*pri-ier*, *tournoi-ier*, *pai-ier* (2).

L'*ie* de la catégorie des verbes latins en y-are s'est main-

(1) Cette règle générale de phonétique française a été désignée du nom des deux philologues qui l'ont établie : *Loi Bartsch-Mussafia*. On peut en lire la discussion critique dans *Germania* VII, 178, VIII, 51.369, *Jahrbuch für neufranz. Sprache und Literatur*, VII, 115.

(2) Voy. Gast. Paris, *Romania* IV, 122.

tenu, en wallon, sous la forme contractée *î*. Cette réduction *ie* = *î*, quelle que soit son origine, est un des traits les plus caractéristiques de ce dialecte. Je ne donne que quelques exemples de l'ancien wallon, le phénomène étant trop général pour beaucoup y insister.

P. M. V. ex. que donne Cloetta, qui, p. 47, dit que le poète prononçait *ie* comme *i*.

Ch. W. L. R. 1274 le constate: « *watiers c'om apelle wotir* ».

J. d'O : *araisnire* 3254; *devinent* 3528; *achire* 3874, 3942; *mostire* 4408; *Pire* 4870.

J. d'H. : (1) *bin* passim, *brakenirs* 3 v , *ligois* 51 v, *potir* 165 r, *dangir* 178 v, *pice* 199 r.

J. de St. : *vinent* 27, *tinent* 31.

Afin d'appropier le plus possible les exemples au sujet de cette étude, je cite, du wallon moderne, de préférence des verbes : *bin* (bene); *nin* (nec-entem); *vîle* (vec'lam *de* vetulam); *pîd* (pedem); *mî* (melius); *bârbî* (barba-arium); *voltî* (voluntarii + *s* adverbiale); *chin* (canem); *aîdî*; *agacî*; *chèstî* (castigare); *nêyî*; *magnî* (manducare); *sègnî*; *chessî* (captiare); *pehî* (piscare); *coukî* (afr. *couchier* collocare); *chôkî* (calcare); *bâhî* (basiare); *ècrâhî* (incrassiare); *plaiti* (placitare); *dibâchî* (débaucher), etc.

D'où provient la réduction *ie* : *î*? Ce phénomène ne peut être attribué qu'à la prédominence de l'accent sur *i*, laquelle, au XIIIe siècle, est assurée dans toute la région du nord par de nombreux documents. Il n'est pas propre au wallon. On le retrouve en Picardie, en Lorraine et jusque dans la partie septentrionale de la Champagne.

En second lieu, on a le témoignage des langues germaniques qui, ayant subi dès le XIIe siècle l'influence française, rendent, au XIIIe, *ie* par *i*. C'est que, dans l'émission de la diphtongue,

(1) *r* = recto; *v* = verso.

l'*i* était parvenu le plus solidement à l'oreille des traducteurs. *Parcival* de Wolfram : *forehtir, fir* (fier), *manire.*

Comme troisième et dernière preuve de la prédominance de l'accent sur l'*i*, on peut invoquer l'exemple des autres dipthongues qui, toutes, ont eu d'abord l'accent sur le premier élément. Voyez les rimes du **Poème moral** : *ie*: *i*, 72a *bin : sien*. **J. d'O** : *droiturier* 3249 : *martir* 3250 : *desdire* 3251 : *baptisier* 3253. — *entier* 4404 : *mostire* 4408 : *dire* 4418, etc.

Chute de r dans a r e, i r e. Il est difficile de fixer l'époque de l'amuissement de *r* finale. Elle a dû être anciennement sonore, car elle rime [1] et cela jusque dans le XVIe siècle. Cfr. Bèze (1584), p. 37; Chiflet *Essai d'une grammaire française* (1659). Malherbe a encore *chair* : *pécher* ; *consumer*: *mer*.

Le plus ancien exemple de l'amuissement se trouve dans les **Gloses de Darmstadt**, v. p. 242 : « Les consonnes finales, isolées ou non, ont une tendance à s'amuir; c'est ce qu'attestent les nombreux acc. plur.sans *-s*; les 2e pers. sing. verbales; les infinitifs sans *-r* (*mongie* 37,50; *deportet* 38,51; *espargies* 38,66; *sormontes* 38,69; etc. cf. les graphies contraires *noier* (part. passé) 38v°,33; *detier* 38v°,9; 39v°,8; *desservir* (part. passé) 40,7. etc. » Quoi qu'il en soit, le sort de l'*r* finale en français moderne après *é, ié,* paraît dépendre de conditions spéciales: on la prononce dans *amer, cher, mer*! Dans la flexion *ir* répondant à i r e latin, elle se prononce encore.

Il résulte de ce qui précède, que la 1re conjugaison offre deux classes distinctes suivant que le radical reçoit simplement la terminaison a r e ou qu'il est *infecté* d'un *y* primaire ou secondaire. Micheels, pour avoir ignoré une règle déjà formulée de son temps par Diez, II, 212, et constatée pour le namurois par l'abbé Chavée, p. 97, 107, en termes vagues il est vrai, est tombé dans des confusions déplorables. La classe des verbes en *î* ne diffère, en liégeois, de celle des verbes en *é*,

[1] Quicherat. *Traité de versification française.* 2e éd. p. 334.

que par la perpétuelle contraction de *ie* à l'infinitif, au participe passé, à la deuxième personne du pluriel du présent et de l'imparfait de l'indicatif, en un *î* long et accentué [1]. En dehors de cela, tout est commun entre elles. Bon nombre de patois ont maintenu cette distinction.

IIe CONJUGAISON.

Elle se divise en deux en français, l'une répondant à la conjugaison latine en ire, l'autre, qui en diffère par un allongement du radical en *iss* aux temps de la première série et qui reproduit celle des verbes inchoatifs latins en isco.

a. Ire donne régulièrement *i* en wallon : *doirmi* (dormire), *sinti* (sentire), *minti* (mentire), *sièrvi* (servire), *vini* (venire), etc. Par opposition à *î* long de la première conjugaison, cet *i* est bref.

La première classe, qui possède 26 verbes simples, dont quelques-uns sont hors d'usage ou n'ont jamais été employés en patois, ne les a pas tous reçus de la conjugaison latine en ire. Plusieurs lui sont venus de celle en ére et de celle en ere. Voici la liste de Chabaneau, p. 74 : *Gésir* (jacére); *repentir* (pœnitére); *tenir* (tenére); *courir* (currére); *quérir* (quœrére) *cueillir* (colligére); *faillir* (fallére); *fuir* (fugére); *offrir*, *souffrir*, (offérre, sufférre).

Remarques : *Fuir*, en wallon *fûr*, a perdu la marque distinctive de la conjugaison, à savoir l'*i* de l'infinitif. Celui-ci s'est fondu, sous l'action des lois phonétiques, avec l'*u* qui précédait.

Boûre dérive d'une forme bullere (et non bullire qui a donné *bouillir*).

Les autres formes d'infinitifs des verbes compris dans la liste de Chabaneau, seront expliquées au cours du travail.

b. L'infinitif des verbes inchoatifs, ayant la terminaison

[1] Des exemples seront donnés plus loin pour chacun de ces temps.

'ere (en français *'re*) précédée de la syllabe isc, devait être en *istre* avec *t* euphonique : isc(e)re, scr = *str*, car le groupe *sc'r* a été traité comme *ss'r*, c'est-à-dire qu'il a été adouci par l'insertion d'un *t*, p. ê. *croistre* (crescere), *paistre* (pascere). Nous trouvons, au contraire, pour tous ces verbes, en français comme en italien, la flexion *ir* sans syllabe inchoative. En wallon, l'infinitif régulier serait terminé en *he : finihe* (finiscere). Il est en *i*. *Ir* et *i* sont empruntés à la 1re catégorie.

L'extension de la syllabe *ih-* (pron. *ī*χ, *iss-* français) à d'autres temps qu'à l'infinitif dans de nombreux verbes wallons étant du domaine de l'analogie, il n'en sera parlé que plus loin.

IIIe Conjugaison.

PHONÉTIQUE : *e fermé libre* (provenant de *ē*, *ĭ* latins) passe à *eû* en wallon: *treûs* (trois, tres); *deûgt* (digitum); *keû* (*quetum pour quietum); *peûr* (pira) ; *beû* (bibo); *beûre* (bibere); *creû* (credo); *creûre* (credere); *peû* (*pisum); *siteûle* (*stela); *aveûr* (habere); *saveûr* (sapere; *valeûr* (valere); *falleûr* (fallere); *soleûr* (solere); *poleûr* (*polere); *diveûr* (debere); *heûr* (excutere); *aveû* (habebat); *qui j'seûye* (*siam), etc.

Ont subi ce changement à la flexion : l'infinitif de la 3e conjugaison, le singulier de l'imparfait de l'indicatif des deux auxiliaires et de quelques autres verbes d'emploi fréquent et appartenant à cette conjugaison : *saveû, falleû, poleû, voleû*; au radical : le singulier du présent du subjonctif de *èsse* et celui du présent de l'indicatif de quelques verbes de cette même conjugaison : *ji veû, deû, heû*.

Le passage de *e fermé* à *eu* est ancien en wallon : **Ch. W. L.**: 1274 *savoer*. **J. d'O.** Exemples nombreux : *peuse* (pèse) 2405, 4195; *voleur* 5169; *saveur* 11073; *peure* 14535; *treus*, (tres) II, 184; *beure* (bibere) 18414; *Sainte Creux* II, 11739, etc. **J. d'H.**: *savoer* 5 r; *avoer* 134 v, 163r.

Les verbes de la 3e conjugaison ont tous régulièrement *eû* à l'infinitif. Les formes qui font exception sont le plus souvent analogiques, comme on le verra plus tard.

IVe Conjugaison.

La voyelle *ĕ* de *ĕre*, étant atone, disparaît; il en résulte que la consonne qui la précède forme alors avec celle qui la suit un groupe de lettres d'une émission difficile. Aucun mot véritablement liégeois ne se termine par deux articulations. Le wallon simplifie et mutile le groupe pour en adoucir la prononciation. Par exemple, dans *dre, tre*, (dere, tuere, tere), la liquide tombe et la muette douce *d* devient forte *t* : *batte, dihinte* (1), *dispante, esprinte, finte, fonte, mètte, printe, jonte, parète, stoite* (de battuere, descendere, dispandere, ex-prendere, findere, fundere, mittere, prendere, jungere (jonde), parescere (pare(s)tre), tordere, etc. Dans le groupe *s'r* final, *r* tombe; essere, *es'* qu'on écrit d'ordinaire *ēsse*, consuere = *keûse*, en lorrain : *kos* (*cos're*).

La douce reparaît dans les dérivés de ces verbes et devant un mot commençant par une voyelle ou une sourde : *findou*. Quelques cas spéciaux seraient traités dans la partie : *Radicaux des verbes*. Quant à la chute de l'*r* dans toutes les formes précitées, elle est attestée de bonne heure par les dialectes : **Gloses de Darmstadt**, p. 243 : muette + *r* : *ramembans* (rememorans) 37, 48; *maisse* (= il maîtrise) 39 ve, 56. **Ch. W. L.**: *prope* VII, *priestes* XIII. **J. d'H.** : *prope* 13 v; *perde* (perdere) 52 r; *chantes* (cantor) 74 r; *apprende* 162 r; *entreprende* 183 v. Au XIVe siècle, le *Psautier lorrain* écrit *este, croisse*; un peu plus tard, Philippe de Vignolles : *orfewe, feneste*.

(1) Force m'est ici, pour les besoins de la discussion, de m'écarter des règles orthographiques de la *Société de littérature wallonne*.

Participe Passé.

Tous les participes, à part quelques exceptions qui sont de véritables archaïsmes ou des emprunts faits au français, sont faibles en wallon.

Ire Conjugaison.

Masculin. Conformément à l'ancienne langue, le wallon a, au participe de même qu'à l'infinitif, deux terminaisons : l'une en *é* (répondant à atum = *eit*, *et*) l'autre en *î* (répondant à y-atum, *y-et*, *iet*, *ie* = *î*).

J'a chanté, *bagué* (afr. *bagues*; *baguer* = déménager), *mâqué* (manqué), *souwé*, etc.

J'a jugî, *houkî* (afr. *houquer*), *hossî* (hocher), *grognî*, etc.

Féminin: *ata*=*eie*. Cette finale est un vestige de l'ancienne langue. Rare dans les **chartes wallonnes**, fréquente dans les **Dial. P. G.**: *parleies* 7, 1; *consecreie* 165, 22; *desclareie* 221, 2, etc. **P. M.**, p. 44, *exposeie*, *leie* (lata), *avaleie*. **J. d'O.** : *espeie* (spatha) 4298. **J. d'H.** : *appeleie* 31r; *governey* 67r; *declareie* 124v; *porteiez* 127 v. **J. de St.** : *traweie* 47.

L'*i* ne me paraît pas représenter « la réduction de *t* intervocalique à une voyelle », comme le prétend M. Meyer-Lübke, § 236. *Ata* = *eie* est bien conforme à la loi qui détermine la transformation *a* = *ei* en wallon. D'ailleurs, la chute de *t* = *d* entre voyelles était un fait accompli depuis le commencement du XIIe siècle ou la fin du XIe siècle, comme le prouvent les textes de cette époque.

Exemples modernes : *aîmêye*, (*aî* = *ĕ*) *happêye*, *chantêye*, *baguêye*, *intrêye*, *inflêye*, *brosdêye*, *èdamêye* (entamée), *hinêye* (1) (fendue, de *hène*, aw. *xhine*).

(1) Tandis qu'en français, la différence entre *é* et *ée* disparaît totalement pour l'oreille, le wallon a su distinguer les deux finales.

Le participe féminin des verbes soumis à la loi *Bartsch-Mussafia* présentait anciennement la triphtongue *ieie, iée*. Elle s'est réduite à *ie*. **Ch. W. L.** : *chachie* XXI. **J. d'H.** : *ensachie* 1 r, *ensengnie* 3r, *chachie* 3r, 4r, *conselhie* 67 v, *fowagie* 86 r. Or *i*, dans le voisinage d'une voyelle, d'une consonne palatale ou d'une *l* mouillée, en un mot, lorsqu'il est en hiatus, devient *ê, è*. *magnêye* (manducata); chèssêye (captiata); vèye (vita); fèye (filia); marèye (maria); *vessèye* (vessica). D'où les participes féminins : *bahêye*, *aîdêye* (adjutata, aidiee), *finèye* (finita), *haitêye* (afr. *haitie* pour *haitiée*).

Ch. W. L. XVI, 558 : D. 1289 *Maree*; S. J. 1268 *Luseie*; D. 1297[2] *corteil*.

IIe Conjugaison.

Itum = *i, fini, sinti, minti, siervi*.

La règle de phonétique en vertu de laquelle la finale féminine *i(t)a, ia*, se transforme en *èye*, vient d'être exposée à propos de la réduction *iee* = *ie* : *pourèye* (* putrita) *rwèrèye* (guérie) *nourèye* (nutrita).

La différence d'origine de *êye* (ata) et *èye* (ita) est accusée par une différence de prononciation. Dans le premier cas, la terminaison est longue (*êy*), dans le second, brève (*ĕy*) (1).

IIIe et IVe Conjugaisons.

Je réunis ces deux conjugaisons parce qu'elles marchent de pair dans le traitement du participe. On sait la fortune obtenue en français par la flexion faible en *u* (*ut*) que le roman avait empruntée aux verbes latins en 'uere et 'vere, tels acuere, battuere, consuere; diluere, minuere, solvere, statuere, tribuere, acutum, battutum, con-

(1) Cf. Delbœuf. *Bull.* X, 70 n. 13.

sutum, etc. L'*u* se prononçait comme une consonne à l'infinitif et, redevenant voyelle au participe, reprenait l'accent, d'où battuere, battutum, *battu*, consuere, consutum, *consu*. En wallon *ou* a envahi presque totalement la troisième et la quatrième conjugaison. Voy. chapitre de l'*Analogie*.

Ū latin a donné *ü* presque dans toute l'étendue du domaine gallo-roman; il faut en excepter une infime région au Sud-Ouest le long des Pyrénées et le Nord wallon et lorrain. *Ū* = *ou* est-il un phénomène ancien ou moderne? La prononciation actuelle dérive-t-elle du latin utum ou celui-ci a-t-il d'abord donné en Wallonie *ü*, puis *ou*? Il est vraisemblable qu'au XIIIe siècle *ū* latin donnait *ou*. Voy. *Romania* XVII, 558; l'orthographe des *chartes* plaide en faveur de cette supposition. Quoi qu'il en soit, utum, *ut*, *u* = *ou*, et uta, après la syncope du *t*, *ua* = *owe* (*ŏw*) aujourd'hui en wallon. L'oreille distingue aisément le genre du participe d'après sa terminaison, tandis qu'en français le masculin et le féminin sonnent de même. Exemples : *battou*, *cosou*, *suvou* (secutum afr. *soü*) *pièrdou*; *battowe*, *cosowe*, *suvowe*, *pièrdowe*.

Présent de l'Indicatif.

Ce temps présente des phénomènes flexionnels qui demandent à être examinés en détail.

SINGULIER.

D'après les lois de la phonétique, les désinences latines, *o* de la première personne du singulier des quatre conjugaisons, *es*, *ies*, *et*, *it* des deuxième et troisième personnes du singulier des deuxième, troisième et quatrième conjugaisons ont disparu en français et en wallon. L'*a* atone de la deuxième et de la troisième personne du singulier de la première conjugaison subsiste dans celui-là sous la forme d'*e* muet.

Par suite de ces altérations phonétiques, la forme employée présente au singulier, en wallon, le radical dénudé de toute flexion. La différence entre les trois personnes n'est plus que graphique en français : les formes verbales *j'aime, tu aimes, il aime* se ramènent dans la prononciation à un thème *aim', èm*. On sait que c'est un usage irrationnel, devenu général seulement à la fin du XVIe siècle, qui a établi dans les 2e, 3e et 4e conjugaisons l'*s* finale de la première personne (1). Les *t, d* des troisièmes personnes du singulier de ces conjugaisons ne se prononcent plus, pas plus que l'*s* de la deuxième personne du singulier.

Il en résulte donc que la similitude des 3 personnes du singulier est complète en français et en wallon :

I. cánto cántas cántat	*chant'*	II*a*) séntio séntis séntit	*sin*	*b*) finisco finiscis finiscit	*finih'*
III. débeo débes débet	*deû*	IV. réndo réndis réndit	*rin.*		

L'e de eo déjà assimilé à l'i de io dans le latin populaire, eut, en français, la même action que ce dernier sur le radical de quelques verbes; il en mouilla la consonne ou en diphtongua la voyelle, par exemple *voil, vueil* de voleo, forme vulgaire à côté du classique volo. L'influence de cet *e* ou *i* « consonnifiable », comme l'appelle Clédat, est difficilement discernable en wallon. Elle a dû y être restreinte.

Quel a été le sort des consonnes finales du radical? Après la consonne finale *h* de la 2e conjugaison *b*) et les consonnes finales *t, d*, précédées d'une voyelle à la 4e conjugaison, le wallon fait

(1) Au XVIIe siècle encore, *vien, crain, doi*, qui n'ont pas cessé d'être admis en poésie (V. A. Dumas fils : *Bijou de la Reine*, etc.) et qu'on a considérés plus tard comme le résultat de la suppression d'une *s* par licence poétique.

entendre un *e* muet comme à l'infinitif. La dentale *t* est irrégulière dans *ji sôrte*, qui existe à côté de *ji sôrs* (sorti). Elle peut provenir d'une réaction analogique de l'infinitif.

Deux flexions propres au singulier du présent de l'indicatif de la première conjugaison.

1° Traitement des verbes a radical terminé par *i* suivi de *e*.

Comme nous l'avons vu, *ier* des verbes soumis à la loi de Bartsch-Mussafia a, depuis longtemps, disparu du français pour faire place à *er* pur, sauf après *i*, *ei*, *oi*. En wallon, l'*i* a été absorbé au présent de l'indicatif par les consonnes *ch*, *g*, *gn* : *ji sèche*, *ji m'bagne*, *ji kange*.

Mais le souvenir de la 2e et de la 3e classe des anciens verbes en *ier* est resté vivace au singulier de ce temps. Les exemples modernes attestent un double traitement : 1° *ĭc* est devenu *ôi* : *nôye*, *noyî* (nego-are); *lôye*, *loyî* (ligo-are); *plôye*, *ployî* (*plico-are) *frôye*, *froyî* (frico-are) *brôye*, *broyî* (brico-are, got. *brikan*).

Ji nèye (neco) peut être refait sur *nèyi* (necare) ou avoir été formé pour éviter la confusion de neco avec nego. Car en afr. on dit : *a nòy* : *a noe* (*Guill. d'Engl.*, page 146) *à no* (*Berte*, vers 824) ou *à nou* (Joinville, éd. *de W.*, § 191) [1]. On a aussi *ji prèye*. En présence des formes de l'afr. en *oier* (icare) que donne M. Behrens p. 35, 36, 63, 72, je n'oserais pas affirmer que *ei*, soit organique (*ieig*, *iy* > *ĕy*), soit analogique, n'a pas existé à côté de *oi* dans ces formes cf. carricat = *i chèrêye*, *guèrèye*, et les composés de ficare : *mortifiyèye*, *sanctifiyèye*. 2° Mais ce qui me paraît hors de doute, c'est que le wallon doit la flexion *èye* du présent de l'indicatif,

[1] *R. des P. G. R.*, III, 227. Wilmotte.

dans les verbes qui la possèdent seule, à des types latins en itare, idare et i-ly-are, y-are. Ceux-ci devaient donner *i-er*; mais ils ont été transformés en *iier* : vfr. *oubli-ier* (*oblitare). L'*i* radical se maintient donc séparé : *fyî* (fidare) *pyî* (pilare) *consyî* (consiliare) *mervyî* (* mirabiliare).

L'*i* se trouvant en contact avec l'*e* (*a*) de l'indicatif s'est transformé en *è* d'où *ève* (cfr. *ie* = *ève* p. 47). *Ji m'fève, ji m'disfève, ji pève* (pilare), *ji rouvève, ji m'marève* (maritare) *j'èvève* (invidiare) *ji consève, ji m'mèrvève, ji m'habève, ji m'rafève, ji crève* (quiritare).

Remarque sur le verbe RIRE :

De ridere s'est formé en wallon un verbe qui a la flexion du présent de l'indicatif, première conjugaison, *ève*. En effet *ri* + *e* = *rève*. Le futur et le conditionnel présentent même cette désinence : *F. di H. S. P.* II, 4 : *reiereûs*; III, 25 : *reieret. Hypocondes* II, 5 : *j'reieret*. Remouchamps, *Savetî* II, 3 : *reirît, reiereut, reirans*. Ce qui prouve qu'ici le *y* n'est pas de même nature que dans les verbes précités, c'est le traitement de ce verbe *à* l'imparfait de l'indicatif : *riyève* et non *îve*.

EXTENSION ANALOGIQUE DE LA FORME TERMINALE ÈVE.

Une fois créée, cette flexion a fait fortune dans la première conjugaison. La première raison de son extension est la nécessité pour le liégeois qui ne fait jamais sentir l'*e* muet d'avoir un appui pour l'émission de la deuxième consonne de groupes tels que *dl, pt, dr* [1] qui lui sont antipathiques : *ji m'agadlève, ji m'agraptève, j'afondrève.*

Elle a été souvent introduite dans des verbes dont le singulier du présent de l'indicatif, consistant en un monosyllabe sourd et atone, déplaisait à des oreilles wallonnes; on a donné

[1] Micheels, 32.

à ce monosyllabe plus de plénitude en lui ajoutant une finale sonore : *ji sposèye* au lieu de *ji spose, ji tintèye* pour *ji tinte, ji wastèye* pour *ji waste, ji gostèye* pour *ji goste, ji gîstrèye* (*gîstré-gîté*) pour *ji gîstre.*

D'autre part, cette flexion a paru suffire pour défranciser un mot et lui donner droit de cité en patois : *i s'arrestèye, i ripostèye, j'acoustumèye.*

Ajoutez à ces raisons une dernière qui n'est pas la moins importante des quatre, une raison d'euphonie. L'homme du peuple prend à chaque instant de grandes privautés avec sa langue. Il la modifie selon les nécessités harmoniques de la phrase commencée. Il dira, au lieu de *j'ècombre, j'ècombrèye,* si la seconde forme lui plaît mieux que la première.

D'où : *ji hèvenèye* (tisonne), *hovetèye* [1] (de *hover*, b. l. scopare) *macenèye* (maçonner) *ji m'godinèye* à côté de *ji m'godèye* de *godî* (gaudere?), *j'assotèye,* (*V. di Chaudf.* III), au lieu de *j'assotihe.*

Parfois la forme en *èye* existe à côté d'une autre en *e* muet : *ji nètte, ji nettèye* (nettoyer). Simonon : *Li mârtico,* S. 63 *on nahe*; 62 *on nahei* (fatigue, étym. difficile).

Note sur le futur des verbes qui ont ÈYE *au présent de l'indicatif.*

Le futur des verbes qui ont régulièrement *èye* à l'indicatif présent conserve cette flexion devant *rè* : *ji crèyerè, ji m'marèyerè.* Ceux où elle est analogique, se comportent à ce temps comme les verbes en *er* = are : *ji s'pos'rè, ji m'arrest'reû.*

Pour rester d'accord avec le principe de division de ce travail, j'aurais dû reporter au chapitre de l'*Analogie* ces cas d'extension de *èye.* Mais une pareille rigueur dans l'observation du plan adopté eût nui à la clarté de l'exposition.

[1] *ève, ove,* pron. *ĕf, ŏf.*

2° Traitement des verbes a radical terminé par une muette suivie d'une liquide.

Un procédé, déjà mentionné, du wallon est de laisser choir des consonnes à la fin des mots. Il a évité leur rencontre par un autre moyen dans les verbes de la première conjugaison dont le radical était terminé par une muette suivie d'une liquide qui est *l* ou *r* : *bl, pl, fl, vl, cl, tl, vr, tr.*

Ces groupes de consonnes lui étant antipathiques, il a intercalé une voyelle d'appui entre la muette et la liquide et déplacé l'accent. Comme o de intro, subilo, est tombé de bonne heure, on peut faire remonter le phénomène très haut. La voyelle d'insertion devenue tonique a pris une teinte qui varie avec les localités et d'après la consonne dont elle est suivie [1]. Elle est tantôt *e* (bœuf), tantôt *è* (elle), tantôt *eu* (sœur), tantôt *eû* (fameux), tantôt *u* suivant les lieux et dans ces lieux, parfois suivant la consonne qui suit.

A Liége *eû* devant *r*, *j'oûveûre, j'inteûre, ji liveûre ; è* devant *l, j'accâbèle, ji dobèle, ji gonfèle, hâspèle* (devider, fl. *haspe, haspel* = devidoir), *houpèle* (héler, mha. *hoppen*), *hufèle* (subilo), *infèle, mâvèle* (de *mâva*, mauvais fâché), *meubèle, rinâkèle*, (renâcler), *rinoufèle* (renifler), *ronfèle, rûtèle* (*rûtler*, chanter), *sofèle, tingèle* (raidir), *tripèle* (afr. *treper, triper*), *troubèle, troufèle* (troquer).

A Verviers (et dans l'Est) *eu* devant *r* et *l* : *j'inteure, ji hufeule, ji dobeule.*

A Dolhain, Bilstain : *j'inteûre.*

A Saint-Hubert : *il intur* (il entre), *i choful* (il siffle), *hopul* (saute), *andul* (enlève).

Le phénomène a pris naissance de la manière suivante :

[1] Changement constaté par M. Horning, *Ostfr.*, p. 92, et M. Talbert. *Dialecte Blaisois*, p. 305, 321. En wallonie, *eu* a précédé *eû* dans les formes citées ci-dessus. — En écrivant *j'inteûre, j'accabèle*, je ne fais que me conformer à la tradition suivie par les auteurs wallons ; l'*e*, étant inorganique, n'a qu'une valeur graphique.

On a essayé d'abord une prononciation telle que Henri-Chapelle l'offre encore : *ji soff.r(e). ji huff.l(e)* et on a involontairement intercalé un *e* entre les deux consonnes, comme font encore les Allemands qui prononcent *raisonnab(e)l, bouk(e)l,* au lieu de *raisonnable, boucle.* La preuve que *j'ouvr* est primitif, c'est que le son *ou* des formes toniques a passé à l'atone *j'oûveûre* et n'est pas devenu *o* comme dans *nos ovrons, j'ovréve.* (Voy. VARIATIONS DU RADICAL DES VERBES.)

Deux ou trois verbes de la seconde conjugaison ont aussi subi ce changement : *ji doûveure, coûveure, j'offeure, ji soffeure.*

Mais à Liége, ils présentent la réduction du groupe final : *ji souffe, ji v'offe, ji doûve, ji discoûve.*

A Bra : *ji droûv'.*

Le traitement du futur de ces verbes se règle naturellement sur celui du présent de l'indicatif.

En afr., quand un groupe de consonnes, composé d'une muette + liquide *r* (*fr, vr, tr*), soutenait l'*e* de l'infinitif d'un verbe de la première conjugaison, cette *r* tombait ou se déplaçait au futur pour renforcer celle de la flexion : *ouvera* (de *ouvrer*) *desmembrera, enterra, monsterra, delivrera,* etc. Le wallon actuel a des formes *j'oûvurrè, ji livurrè, j'inturrè,* etc., *ji dobèlrè, ji hufèlrè,* etc. qui correspondent à celles du présent de l'indicatif et qui ont été créées en vertu de la même loi qui y détermine la destinée de la finale des verbes précités, à savoir la *loi du moindre effort.* La voyelle est aussi diversement nuancée au futur. **B. et D.** XIV : *ouvèr',* XXIII, 7 : *ouverront; Malignant* II, 8 : *oûverrez.* Ces formes existent encore.

Les verbes wallons de la deuxième conjugaison *a*, perdent l'*i* de l'infinitif au futur (v. plus loin). Mais le besoin de soutenir les groupes de muette + liquide exigea en français la présence d'une voyelle devant l'*r* de l'infinitif, voyelle qui fut primitivement *e* muet. De là, des formes telles que *overra*, métathèse

de *ovrera (ouvrira)*. Cet *e* muet est redevenu *i* sous l'influence de l'infinitif, tandis que le wallon, qui avait évité très anciennement le choc de consonnes au moyen d'une voyelle euphonique, la possède encore aujourd'hui : *ji doûverrè, ji doûvurrè.*

Déjà dans le **poème moral** on trouve : *sofferrat*, 72 b, *soferunt* 239 c.

Les formes *oûveûre, inteûre, hufèle, dobèle,* deviennent régulièrement au pluriel de l'indicatif présent *nos ovrans, nos intrans, nos huflans, nos doblans.*

PLURIEL.

Première personne. La flexion de la première personne pluriel du présent de l'indicatif *ons* est encore, à cette heure, une énigme pour le monde philologique. Le latin amus aurait dû donner régulièrement *ains*, emus, *eins*. Or ces formes ne se rencontrent jamais. On trouve a) *ons* (*uns*) b) *on* (*un, um*), c) *omes* (*ommes*), d) des formes en *ps*, mais seulement dans le *Saint Léger, cantomps, devemps.*

En wallon, amus, > *ans* peut être primitif, mais rien ne l'établit, les anciens textes wallons ayant *ons*.

D'autre part a + m, n, = *ain*, en wallon *main, grain, strain* (stramen) *d'main* (demane), mais *pan* (panis). **J. d'O.**: *Troians* 98. *Romans* 553. **J. d'H.** conserve aussi parfois *a* intact devant *n* : *romans* 63r, *Castelans* 178v, *castelan* 138r, 185v, *prochans* 195v.

Cette origine, bien que vraisemblable puisque l'ancienne langue possède am, an > an, n'est pas attestée par des exemples suffisants [1].

[1] M. Foerster. *Zs. f. R. P.*, XIII, explique les formes du vfr. *cante* (comitem) *dame, danzel, volantiers, volanté, dangier* (* dominiarium) par l'influence d'une loi phonétique, d'après laquelle un *o* atone devant *n* + *cons.* s'affaiblit en *e*. M. Gaston Paris, *Romania*, XIX, 352-354, a montré combien cette théorie était peu fondée; rien n'autorise à regarder le *ans* wallon comme une conséquence de cette loi. Mais dans d'autres conditions, le passage de *on* à *an*, dont l'ancienne langue offre des exemples, a pu se produire pour le wallon à une époque relativement récente.

An(s) persiste jusqu'à Virton-Musson (Arlon) : *dj'avan-n, dji san-n*, etc. Cf. : Adam, p. 168 : *ans* à la première personne pluriel indicatif; *Romania*, avril 1873 : Vocabulaire du pays messin. Remilly, T. Rolland : partout cette personne présente au présent de l'indicatif et au futur simple *ã;* Horning *Ostfr.* p. 97 et suiv.

M. Görlich (*Nordw.-D.*, p. 79) mentionne quelques formes en *ans* des textes de Bretagne, Anjou et Maine, lesquels sont d'accord avec ceux de Saintonge et du Poitou et la vie de sainte Catherine : *faisans e otroians* X, 39; *nous ne voulans pas* CXIX 54; *voulans* CXIX 56; *nous savanz* M.XXI 21; *nous voulans e greans*. Bret. V, VI, 10 ; Maine XXII 11.

Deuxième personne. La finale atis de la première conjugaison latine, devenue régulièrement *ez* en français, a supplanté *eiz* (*ētis*) (¹), même au futur *eiz*, plus tard *oiz* (²) et a fini par s'étendre à toutes les conjugaisons. Le *z*, prononcé anciennement *ts*, a, dès le début du XIIIe siècle, perdu cette accentuation forte : il s'est réduit à *s*.

En wallon, *a* latin devenant *e*, atis = *e(z)* (pron. *é*). Exemples : *vos chante(z), plante(z), aîme(z), ovre(z), intre(z), tourne(z), d'mande(z).*

Dans les verbes en y-are, le *y* étant mis en contact avec la désinence *é* portant l'accent, la réduction *ie* = *î* s'opère comme à l'infinitif, au participe passé et à l'imparfait de l'indicatif. Exemples : *vos atèchîz, vos assèchîz, vos corrigîz, vos chèrgîz, vos cangîz, vos jugîz, vos v'affaitîz, vos aidîz, vos traitîz, vos lèyîz, vos noyîz, vos magnîz.*

Troisième personne. En français, ant = *ent* dont les finales

(¹) itis ayant disparu devant ètis comme imus devant èmus.

(²) Une vieille forme verbale, la termin. *oiz*, pic. *ois*, subsiste au présent et au futur de l'indicatif dans le sud de la province de Liége, le nord du Luxembourg et dans une bonne partie de la province de Namur : *o(z)*. Elle existait anciennement dans plusieurs dialectes français; les patois modernes, qui en sont aujourd'hui la continuation, l'ont conservée.

nt ne sont plus qu'un simple graphique, sauf le cas où le *t* se trouve devant une voyelle et où il est prononcé. Les deux premières personnes étant accentuées sur la terminaison, le wallon a voulu faire également ressortir *e(nt)* et il y est parvenu en déplaçant l'accent. L'*e* sonne comme un *è* faible et bref (*ĕ*). Ce déplacement tendait à l'uniformité du pluriel du présent de l'indicatif.

(cà n t a n t) *i chantèt*; (a)s c o l t a n t) *i houtèt*.

C'est un phénomène très général en wallon. Cf. les *Versions wallonnes de la Parabole de l'Enfant prodigue*. (*Bull.* VII, 1re s.) (1). Beaucoup de patois français (Centre Ouest) le connaissent, tantôt *ont*, tantôt *ant*; Lorraine : Adam, p. 169, (v. aussi *Romania* I, 328 II, 245), Poitevin, Saône-et-Loire, Orléans, Ardèche (Gilhoc, page 54, etc.), Suisse (Jura, Bas-Valais, pays de Vaux). Voy. Odin, *Patois de Blonay*, p. 12, 19, pass. et Gilliéron, *Patois de Vionnaz*.

Le principe de ce déplacement d'accent, commun à tant de patois modernes, se trouve déjà dans les dialectes :

Job a plusieurs présents en *ont* comme *menont*, p. 444.

Voy. *Coutumes de Charroux* (1247); traduction poitevine des *Gesta Francorum* (*Revue des langues romanes* II, 122) le *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* IV, 315, G. Paris : Epitre farcie pour le jour de St-Etienne (Touraine) : *furunt* IV, 1; *porront* V, 1; *furent* VIII, 2; Burguy, I, 266. M. Bonnardot donne des exemples de cet emploi dialectal, empruntés à un texte lorrain du XIVe siècle :

(1) Dans le nord de la province de Liége, la troisième personne pluriel de l'imparfait de l'indicatif a également reculé l'accent d'une syllabe : *cangivèt*. Cette terminaison s'est étendue de la conjugaison en *i* à toutes les autres : *estivèt*, *finihivèt*, *pierdivèt*, *scrihivèt*, *allivèt*, *fivèt*. J'en ai noté des exemples dans le canton de Fexhe, à Argenteau, Richelle, Blegny-Trembleur. Sans vouloir tracer de limite, je crois pouvoir affirmer que *ivèt* ne s'étend guère au delà de la route de Liége à Tongres (en venant du Geer). Ainsi Villers-St-Siméon, au nord de la route dit *ivèt* à toutes les conjugaisons, mais, à l'exception de Lantin, je trouve de l'autre côté *in'* partout (Alleur, Xhendremael, Othée, etc.).

Romania I, 328, II, 245 : *vaichen, forsen*; *empourtont, emmonont.*

WALLONIE : Le Namurois (environs de Ciney) dit *moug'nu, comaincenu, dihinhnu, ponne-nu* (pondent) *pole-nu* (peuvent). M. Wilmotte [1], en présence des formes *traien* 18, 7, *missen* 28, 6, *fissen* 38, 8, d'*Aucassin et Nicolete* [2] poème qu'il a presque localisé dans la région namuroise, se demande s'il ne faudrait pas y reconnaître cette tendance essentiellement namuroise à avancer de 2 syllabes l'accent des trois personnes pluriel, tendance attestée dès le XIIIe siècle par les exemples des chartes ; il constate, *Romania* XIX, 89, le recul de l'accent : *pulene, volene* = * polunt, volunt 1294 CH. N., dont il faut rapprocher, dit-il, *descendenent, giesene* dans une ancienne copie de charte éditée par M. Borgnet. (*Cartulaire de Namur* I, n° 11, p. 28) et *mostrenent,* ibid., n° 50, p. 165.)

Dans ses **Gloses de Darmstadt** : *diene* (dicunt) 37, 58 ; *vine(nt)* 39, 25; *doeve(nt)* 39, 36 confirment dans une certaine mesure l'attribution de l'œuvre à un wallon du Sud-Ouest (de Namur ou des environs).

La cause de ce déplacement de l'accent tonique, dont l'effet est de relever le son de l'*e* muet et de lui donner une intensité variant selon les lieux, n'a pu naître que d'un besoin éprouvé par le peuple d'avoir une flexion aussi sensible à la troisième personne du pluriel qu'à la première et à la seconde.

Ces confusions sont fréquentes chez lui et sont le résultat d'un sentiment instinctif d'uniformité qui le dirige dans l'élaboration de sa langue.

Présent du subjonctif.

SINGULIER.

Les formes latines étaient pour la deuxième conjugaison

(1) *Moyen Age,* 3e année, Février 1890, p. 29.

(2) Voir dernière édition : *Aucassin et Nicolete*, Hermann Suchier. Paderborn, 1889.

respondeam, pour la troisième vendam, recipiam, pour la quatrième partiam; eam = iam, trois ce ces types de flexions se ressemblaient. L'*i* = *e* de partiam, recipiam, respondeam, qui était atone, devait tomber, sauf dans certains cas (v. p. suiv.), et am, être remplacé par un *e* muet. Au point de vue de la flexion, ces subjonctifs se formaient donc en ajoutant au radical *e* muet; ia(s) et a(s) = e(s), ia(t) et a(t) = e(t), et le *t* de l'ancienne langue (réndet) a disparu : *qui ji, ti, i pâte, qui ji, ti, i responde, qui ji, ti, i vinde, qui ji, ti, i ricûve.*

D'après les lois de la phonétique, les trois personnes singulier du présent du subjonctif de la première conjugaison durent se dégager en vfr. sans voyelle à la désinence : *port, porz, port* (portem-es, et), mais les flexions muettes *e, e(s), e(t)* dérivées de am, as, at (2e, 3e, 4e conjugaisons) ont fini par s'appliquer à ces formes. En vertu de ces règles de transformation, on est en droit d'attendre en wallon [1] :

Première conjugaison : *qui j'aime, qui ji plante, qui ji danse.*

Les verbes, qui ont au singulier du présent de l'indicatif la désinence *èye*, la transportent au subjonctif, quelle que soit son origine. Ceux dont le radical, pour des raisons d'euphonie, a subi une modification, restent tels à ce temps : *qui tu m'consèye, qui ji t'èvèye, qui ji m'fèye, qui ji rèye, qu'j'inteure,* On dit aussi naturellement : *qui ji m'bagne, qui ji lôye, qui ji sôye.*

Deuxième conjugaison : *qui ji sinte, ji pâte* (parte), *ji coûre, moûre, offeure, coûveure, soffeure, qui ji finihe, ji bènihe.*

Troisième conjugaison : *qui j'aperceûve ou cûve, qui ji deûve, qui ji veûye.*

Quatrième conjugaison : *qui j'acmoide, batte, beûve, bole,*

[1] Je laisse de côté les formes appelant une explication particulière, qui sera donnée plus loin.

braye, clôye, crèhe, creûye, cûhe (*dûhe, lûhe*), *dihinde, dispande, ètinde, finde, fonde, heûye* (de *heûre*), *keûye, keûsse, kinohe, léhe, mètte, mole* (*moûre* = moudre) *parète, piède, pinde, ploûve, responde, rinde, sûde, spâde, sûve, tèhe, toide, tonde, vinde, d'vole.*

A part les formes de la troisième conjugaison en *ve* et celles de la quatrième en *ve* et *ye* qui ont été remplacées par d'autres pour des raisons d'analogie qui seront exposées plus loin, ce subjonctif se retrouve tout entier à Verviers. On remarque que la consonne qui termine le radical et qui s'est effacée parfois du singulier du présent de l'indicatif *ji fon(d), ji rin(d)* reparait dans la prononciation.

A Liége, la première et la deuxième conjugaison sont, quant au subjonctif présent, semblables à celles de Verviers. Mais à la troisième et à la quatrième conjugaison, il a généralement aujourd'hui *sse* sauf dans *crèhe, tèhe, kinohe* et dans les formes terminées par *tt, d* précédés d'une voyelle : *qui j'aperçusse, ji deûsse, veûsse, beûsse, boûsse, braisse, clôsse, creûsse, cûsse* (*dûsse, lûsse*), *heûsse, keûsse, lésse, moûsse, ploûsse, sûsse,* Les formes en *nd* sont elles-mêmes transformées : *prinsse, tinsse, vinsse, jonsse,* à côté de *prinde, tinde, vinde, jonde* qui deviennent très rares. D'où provient *sse*? M. Mussafia (1) cite un très grand nombre de subjonctifs en *ce, che, ze,* empruntés à des textes anciens du Nord et Nord-Est de la France et du pays wallon. Comme ils appartiennent généralement à la première conjugaison, il me semble qu'on aurait tort de regarder les subjonctifs liégeois comme la continuation de ces formes. Ce sont plutôt quelques désinences en *ce, se,* de la troisième conjugaison et de la quatrième, *face,* (2) *tace, place,* puis *taisse, plaisse, ac'dûsse* (duise), *cûsse* (cuise), *distrûsse*

(1) *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Klasse der kaiserl. Akademie der Wissenschaften.* Wien 1883, t. CIII-CIV : Zur Präsensbildung im Romanischen.

(2) *Ordonnances du Pays de Liége*, J. Kinable, *Bull.* XII, 2e série : *feissent,* troisième personne pluriel du subjonctif (V. 2, page 535).

(détruise), *keûsse* (couse) qui ont dû entraîner les autres. Quoi qu'il en soit, cette finale en *sse* est impossible après la consonne qui termine le radical de ces verbes, *h* : *taih, plaih, dûh, cûh, distrûh.* Cette consonne est tombée à Liége et s'est maintenue dans tout l'Est.

Les détails contenus dans l'alinéa qui précède, ne seraient à leur place qu'au chapitre de l'*Analogie,* mais je n'aurais pu les séparer des autres sans rendre les modifications, subies régulièrement par les désinences, quasi incompréhensibles. Quelque générale qu'ait été l'assimilation, de faibles traces d'un développement normal ancien ont survécu dans le subjonctif wallon.

J'ai dit plus haut qu'il fallait faire certaines réserves au sujet de la chute complète de i dans iam. En effet, le latin iam, eam, a parfois produit la flexion atone *ie*; lorsque la consonne radicale était une *n* ou une *l*, l'*i* a pu se combiner avec elle pour former une *n* ou *l* mouillée. Cette flexion est tombée peu à peu en désuétude mais le wallon et le français en ont conservé des vestiges qui ne correspondent pas toujours dans l'un et dans l'autre. Par exemple : *poleam = *pôye*; valeam = *vaille,* w. *vâye*; veniam = *vién-ie, viegne,* fr. mod. *vienne,* w. *vègne;* teneam = *tién-ie, tiegne,* fr. mod. *tienne,* w. *tègne;* falleat = *faille,* w. *fâye*; voleam, *veuille,* w. *vôye*; audeam, *ôye.*

S. C. : 149 r *aveigne*; 151 r *soveignet.* **J. d'H.** : *detengne* 6 v. **J. de St.** : *prengnent* 6.

Prengne, prègne devrait donc exister en wallon; il a été évincé par la forme analogique *prinsse.*

Autres formes de développement phonétique régulier : *dèye* = dicam (die) à côté de laquelle *disse* est le produit de la réaction analogique signalée plus haut.

Quoique le liégeois n'emploie plus aujourd'hui que *vinsse* et *tinsse,* il a eu autrefois *vègne* et *tègne.* Simonon, *Li Sper* : *ki veṇ* (*gn*). *Malignant* (1789) *vègne* II, 11. *Pasqueie* 1700,

tègne (écrit dans l'original *teng*) *teign* (*tegn*), *r'vegne (k'gir-vegne)* : *coine (koinne)*. Ces dernières formes sont les seules usitées dans l'Est de la province.

Impératif.

L'impératif singulier, dérivant de l'impératif latin, se ramène à une forme de singulier du présent de l'indicatif : *chante, bâhe, nètèye, sin, finihe, veû, prind.* Le pluriel est tiré directement de ce dernier temps :
chantans, bâhans, nètyans, sintans, finihans, vèyans, prindans, chantez, bâhîz, nètîz, sintez, finihez, vèyez, prindez.

Aveûr et *èsse* ont au pluriel de l'impératif les formes du subjonctif sans la syllabe *sse* analogique.

Faut-il voir dans le second verbe des locutions : *vasse magn', vasse jow', vasse dans', vasse doûv', vasse coûr', vasse veû*, une forme d'impératif ? Je crois que non. Si je les compare à *vasse tinde*, à *vasse jonde* (et non *vasse! tin! vasse! jon!*), je suis porté à penser qu'on se trouve ici en présence des formes d'infinitifs dont la voyelle finale s'est assourdie par suite de l'intensité de l'accent qu'on a donnée à la première syllabe de l'expression : *vasse.*

Imparfait de l'indicatif.

Le singulier de ce temps en wallon présente trois flexions différentes : *éve, ive, eû*. Dans les deux premières, l'uniformité des trois terminaisons personnelles est le résultat d'un développement purement phonétique. Dans la troisième, elle est due à l'analogie.

Eve répond à abam qui a donné dans les dialectes de l'Ouest (normand) *ove, owe.*

L'*é* de *éve* (qui est propre aux dialectes de l'Est [1]) est fermé

[1] Cette forme est restée dans d'anciens textes bourguignons. Le lorrain l'a perdue de bonne heure.

comme l'est généralement l'*a* wallon = *a* latin. Le *b* s'est maintenu à l'état de *v*, alors qu'ailleurs il se vocalisait (*u*) pour former avec *a* la diphtongue *au*, et l'*a* atone a été représenté par un *e* muet.

cantaba(m). } *ji chantéve.*
cantaba(s). } *ti chantéve.*
cantaba(t). } *i chantéve.*

cantaba(nt) = régul. *chantéve*. Sur sa réformation analogique. V. p. 66-70.

Autres exemples : *ji poirtéve. ji soffléve, ji dobléve, j'intréve, ji wârdéve* (gardais), *j'alléve, ji m'porminéve*, etc.

Cette forme d'imparfait en *éve* est un des traits caractéristiques du wallon (¹). Exemples anciens : *Fragment de Jonas* du Xe s. (le second document le plus ancien du wallon) : *auardeuet* (regardait). **Dial. P. G.** : *degabevent* 9,4 ; *proievent* 135,1 ; *semblevet* 136,4 *sembleivet* 162,19 ; *steivet* 156,4 ; *joueivet* 173,4 ; *sospireive* 234,15. Le **P. M.** a *eve* et *oit*. *Evet* n'apparaît qu'assez tard dans les chartes. **Ch. W. L.** : IX (1263) *quitevet* — R. 1270 : *tesmoingnievent, clamevet, ostevet*. V. B. 1280 : *chantevent*, etc. Pas d'exemples chez d'Hemricourt.

A côté de ces formes, on trouve souvent *oit* qui, peu à peu, a disparu devant *evet, eve*.

Y-abam des verbes en y-are a passé par *iéve* pour arriver à *îve* moderne. Exemples : *ji m'merviyîve, ji m'fiyîve, ji magnîve, ji hagnîve, ji sognîve, ji plaitîve*, etc.

Sur les formes en *eû* : *aveû, voleû*. Voir page 65.

(¹) Cfr. les traits de l'ancien wallon : *Zs. f. R. P.* II, 275. Suchier : Die Mundart des Leodegarliedes.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Influence de l'Analogie.

Origine des types anomaux. Simplification de flexions produite par réaction analogique. — Moyens de simplification. Assimilations générales et assimilations partielles : 1. Uniformité du singulier et du pluriel affectant surtout les temps du passé. — Pluriel du présent et du futur de l'indicatif des trois dernières conjugaisons assimilé à celui de la première. — Quelques restes de la conjugaison forte de l'ancienne langue. — 2. Assimilations restreintes à certains temps.

Les consonnes finales des flexions en français se perçoivent par la vue, mais échappent à l'oreille. Si l'on transcrit la conjugaison wallonne en évitant de la surcharger de consonnes qui ne se prononcent pas, on est immédiatement frappé de ce fait : c'est que, sauf quelques exceptions, les divers temps de nos verbes n'ont que deux terminaisons, l'une pour le singulier, l'autre pour le pluriel (1). La simplification s'opère par le procédé de l'analogie qui dispose des moyens suivants (2) : (je es range suivantleur importance) :

La réduction est obtenue : I. *En renonçant aux six terminaisons personnelles.*

II. *En réduisant les quatre conjugaisons à une.*

III. *En abandonnant l'inflexion dite forte.*

L'analogie agit tantôt de verbe à verbe, tantôt de temps à temps d'un même verbe. On constate en wallon deux sortes d'assimilations partielles :

I. *Action d'un temps d'une conjugaison sur un temps correspondant dans une autre.*

II. *Action d'un temps sur un autre dans la même conjugaison.*

(1) Cette observation est applicable à plusieurs patois français.

(2) Voy. *Stürzinger.*

A. — ASSIMILATIONS GÉNÉRALES.

I. — *Chute des désinences personnelles.*

Imparfait de l'indicatif.

SINGULIER.

A l'exception du wallon, tous les dialectes ont sacrifié les formes de la première conjugaison en *éve* (abam) à celles de la deuxième *ēre* et de la troisième *ĕre*. L'*ē* de *ēbam* devient *e fermé, b* tombe à toutes les personnes. L'*e fermé* s'est transformé en *ei*, développement que le normand a conservé; *ei* étant devenu *oi*, le francien, le bourguignon et le picard ont substitué *oie* à la flexion de la première conjugaison et l'ont étendue à toutes les autres. *Oie* devint *ais* par suite de transformations qu'il serait superflu d'exposer ici. *Oi(e)* est aussi un phénomène du N. E., attesté dès 1200 par le *Poème moral* et les *Chartes wallonnes*.

Or on a vu plus haut que *e fermé* donnait *eû* en wallon. Le développement historique a dû être : *e fermé* qui se diphtongue en *éi ;* par une nouvelle progression, *éi* passe à *eû-i*, puis l'accent faisant tomber l'élément atone *i*, on a *eû*. Le wallon a quelques formes d'imparfaits en *eû* (*œ*) qui appartiennent aux deux auxiliaires : *aveû, esteû* et à quelques verbes de la 3e conjugaison : *falleû, poleû, saveû, valeû, voleû,* qui jouent parfois un véritable rôle d'auxiliaire.

L'analogie a agi sur ces flexions verbales en ce que l'*e* atone, représentant dans l'ancienne langue *a* de bat (*Fragment Jonas*: *saveiet* (sapebat), *doceiet* (docebat)) qui avait déjà disparu au XIe siècle [1], s'est également perdu en wallon, sous l'influence

[1] Littré. *Histoire de la langue française*, t. II, p. 312.

problable de la 3e personne *eû* (*t*). De la sorte, les trois flexions se sont réduites au seul son *eû*.

PLURIEL.

Le pluriel de l'imparfait n'a plus aujourd'hui qu'une seule terminaison pour les trois personnes : ī. M. Stürzinger, p. 210, voit dans *ī* « le français *iez* de la 2e personne (ebatis), de sorte qu'ici la 2e conjugaison a supplanté les deux autres, comme elle a fait en français, mais avec cette différence que notre dialecte a unifié en même temps l'inflexion personnelle, en introduisant la terminaison *ī* (*z*) de la 2e personne dans les deux autres personnes »... « Pour la même raison, le pluriel du conditionnel se termine en *ī*. » Cette opinion n'est pas en rapport avec les données des patois actuels ; elle ne résiste pas à un examen attentif des textes.

On trouve en lorrain, en champenois, en bourguignon, en picard, en wallon, même sur le territoire le plus étendu de la langue d'oïl, pour ainsi dire partout dans le Nord et le Nord-Ouest de la France, *iens* comme désinence de la 1re personne pluriel de l'imparfait de l'indicatif, du conditionel, de l'imparfait du subj. (1) *chantiens* (cantabamus); *deviens* (debebamus); *aviiens* (habebamus); *avriiens* (habere habebamus); *amissiens* (amavissemus); *eussiens* (habuissemus); *vendissiens* (vendidissemus). Dans les formes en èbamus, on explique *iens* par la chute du *b* et la transformation normale de amus précédé de *y* (*e*, *i*) en *ie*, au lieu de *ai* (cfr. *chrestien* = christianum; *lien* = ligamen; *Orliens* = Aurelianus. Il est difficile d'expliquer comment la syllabe ab dans cantabamus s'est réduite à *i*, mais le fait est incontestable : on peut admettre que abamus, abatis ont été remplacés par e-

(1) Je fais marcher de pair ici ces trois temps parce qu'ils ont, au pluriel, la même fortune.

(b)amus, e(b)atis d'où *iens* (*ions*) *iez* (¹). Au subjonctif imparfait, *iens* ne peut dériver de èmus. Ces formes *fuissiens*, *chantassiens*, etc., de même que *chantiens*, *vendiens* ont dû être créées sous l'influence de *aiens* (habeamus), *seiens* (siamus), *faciens* (faciamus) du subj. présent. Les exemples en afr. sont tellement nombreux que je me dispense d'en citer. Je renvoie à quelques textes ou études linguistiques : **Dial. P. G.** — **Ch. W. L.** XVI, 567. — *Zs. f. R. P.*, II : Mund. Leodeg. pass. — *Burguy* I, 224, 238. — Görlich, *Nordw. D.*, p. 79, 80, 90. — *Raynaud* : *Ponthieu*, p. 347. — *Chambure*, p. 30-31. Citons de J. d'Hemricourt : *estiens* 62r; *deveriens* 133r.

M. Wilmotte se demande (*Romania*, XVI, 567) à propos de la forme de conjugaison *i(e)ns* pour *imes*, première personne pluriel du parfait, s'il faut voir là, au lieu d'un idiotisme syntaxique, qui s'est généralisé dans les patois wallons, une série d'exemples nouveaux de la réduction *ie* = *i*, signalé au n° 10? (V. aussi *Romania* XVII, 218; XV, 130 où M. Pasquet (*Quelques particularités grammaticales du dialecte wallon au XIII*e *siècle*) signale des formes de parfaits en *ins* dans des chartes liégeoises et y ajoute des exemples des **Dial. P. G.** Je ne trouve aucune raison phonétique qui rende compte de cette flexion verbale au parfait. Elle me paraît y être le produit d'une extension analogique.

Ces formes en *ins* se sont maintenues à Liége jusque vers le milieu de ce siècle (²). Elles ont entraîné, à tous ces temps, la création analogique d'une troisième personne pluriel en *in* qui y a disparu de même qu'à la première. Les intermédiaires qui rattachent les formes anciennes aux formes modernes nous sont fournis par les patois du N. O. et du S. de la province

(¹) La perte de abamus, abatis est une marque distinctive de tous les dialectes français. Voy. Suchier, *Grundriss*, p. 51.

(²) Cette affirmation repose sur les exemples qu'offre Simonon.

de Liége et ceux des provinces de Namur, du Luxembourg et du Brabant.

Pièces wallonnes anciennes :

Moralité (après 1623) : *trouvrin, voirrin.*

B. et D. XVI (1631) : *frin, sierint.*

VIII (1632) : *frin. sierint, allint, moèrdint, arègint.*

XIX (1634) : *orin, sarin, fint, eurint, firint.*

Acte du 18 *juillet* 1636 : *estin* 51, *fin* (imparfait) 58.

Dialogue de 1665 : *fin, estin, pollen* (pron. *ẽ*).

Pasqueille de 1675 : *houtrint, rqwerint, euhins.*

Aiw. di T. (1700) : *eurint* 73, *volint* 76, *fourint* 80, *firint* 85, *cessint* 92, *euhint* 147, *avint* 151, 373, *pindint* 321, etc., etc., mais *èstî* 369.

Paskaye de 1714 : *louken, esten, volen, oen, aven,* etc.

Pasquée so l'mediçenne (1732) : *fourin, fin, mittin.*

F. di H. si P. (1757) : *dansins* I, 1; *dans'rins* II, 2 ; *estint* III, 2; *chergint* III, 2; *fint* III, 2; *tirint* III, 2; *frint* III. 2, etc.

Hypocondes (1758) : III 1 *estît, annoyît, k'nohît, d'vrît,* I, 2 *respondint, prindins.*

V. di Chaudf. : *d'vrin, ârin.*

Il se rencontre encore de nombreuses formes en *in* dans les *Chansons et épigrammes concernant la révolution française,* publiées par M. Albin Body.

B. et D. XXI, 2 *fint,* 7 *plorint,* 10 *euhint.* XXV, 1, *hantint, pârlint, avint, loukint,* etc. XXVI *avint.* XXX *suvint, accorint, estint, blawtint,* etc. XXXIII, *avin', euhîn', estît.*

Simonon († 1847). *Li Côparei* : 22 *Vola sou 'k barbotîn',* 24 *alit,* 25 *dihî,* 30 *vinî.*

Lè Creû d'Vervî : 3. *ordonî, savî,* 4 *arivî,* etc., 14 *ordonîn' : dansîn',* 18 *contin : dansahin* (dansassent), 19 *pasî, sermin : rvinrin,* 21 *apwerti, kihachî, rmémorin : tin* (temps), etc.

Matant' Sâra : 4 *polîn'*, *trovin'*, 5 *i revintîn'*, 9 *repetî.*
Li Spér : *ratindîn'*, *vinahîn'*, *tarjîn'*, *avîn'*, *arivît*, *kwerî.*
Cont' lè duwel : 14 *noz espadronîn'.*
Li Lank nâsyonal (1827) : *Vinjîn.*

Simonon marque donc la transition entre l'état ancien de la langue et l'état moderne. Le développement que les œuvres wallonnes nous permettent de constater dans le temps, l'étude des patois nous le révèle dans l'espace. Ainsi le passé devient présent; ainsi l'on voit réapparaître le travail qui s'est accompli pendant trois siècles au sein du patois liégeois :

INS : Jalhay : *il avît* ou *avint* (1).

Stavelot : *nos avins, f'sins, ourins, allins, frins.*

Trois-Ponts : *nos estins, avins*, etc.

On trouve aussi cette terminaison à Aywaille, Awans, Ferrières, Chevron, Rahier, Villettes, Lorcé, Basse-Bodeux, Bra, Grand-Halleux, Malmédy : *payins, estins, fisins.*

Voy. *Parabole de l'Enfant prodigue* 25 : Ex. *dansint* (Prov. de Namur, Luxembourg, Brabant).

IN' (ī) à la première et à la troisième personne pluriel subsiste encore dans la plus grande partie de la Hesbaye : *nos chântîn'* dans le canton de Fexhe et plus à l'Ouest, S.-O., p. ê. à Jehay-Bodegnée, Huy. Il se constate également dans quelques villages de la province de Namur. Là où ces personnes ont le mieux résisté, c'est dans les auxiliaires. Ainsi tel village dit analogiquement *ivèt* qui conserve encore *fourîn'*, *avîn'*.

ETAT DE TRANSITION A L'EST : Surister *èng* ou *î* (conditionnel). Sud de Verviers : *nos allèng, qui n's ouhèng, nos v' dumandré.*

Liége a aujourd'hi *î* partout. Exemples :

(1) Je cite les exemples des patois modernes avec l'orthographe traditionnelle des auteurs wallons des siècles précédents.

I. *Nos chantî, vos chantîz, is chantî. — Nos toum'rî, vos toum'rîz, is toum'rî. — Qui nos passahî, îz, î.*

II. *Nos finihî, vos finihîz, is finihî.— Nos sint'rî, vos sint'rîz, is sint'rî. — Qui nos bènihahî, iz, î.*

III. *Nos savî, vos savîz, is savî. — Nos veûrî, vos veûrîz, is veurî. — Qui nos avahîz, îz, î.*

IV. *Nos battî, vos battîz, is battî. — Nos lérî, vos lérîz, is lérî. — Qui nos stindahî, îz, î.*

C'est par une dégradation lente de la flexion *in* que le pluriel de l'imparfait de l'indicatif et du subjonctif, du conditionnel et du prétérit a été réduit à la seule forme *î* sous l'influence de *î* sorti de *iez* (ébatis). On peut déterminer à l'avance les transformations futures des patois qui possèdent encore cette flexion. Partout un jour on dira : *nos ârî, nos aîmî, nos eûhî*, etc. L'exemple qui nous est fourni par nos patois montre bien la justesse de cette observation faite par M. G. Paris (1), sur l'évolution historique de la langue française : « En francien, les personnes en *iens* nous offrent les restes des formes primitives, peu à peu supplantées même là par les formes en *ons, ions;* si celles-ci, issues de sumus, n'avaient pas annexé toutes les autres, il est très possible que les formes en *iens* eussent fait la conquête des premières personnes de l'indicatif, et qu'on eût en français *chantiens* pour cantamus, comme on a en italien *cantiamo* » (2).

Conditionnel présent.

Le conditionnel n'étant autre chose que la combinaison de l'infinitif du verbe avec l'imparfait indicatif de *aveûr*, je renvoie pour ce temps aux observations faites ci-dessus sur les flexions de *aveû* et *avî, avîz, avî*. Les langues romanes n'ont pas simplement juxtaposé les deux éléments. Ils leur ont fait subir

(1) *Romania*, VII, 624.

(2) Dans tout le N.-E. de France, là où les dialectes anciens avaient *iens, ins, imes*, les patois modernes ont *in, ain, ein, in'*, etc.

des altérations exigées par l'euphonie. Ainsi le radical même de l'auxiliaire disparaît dans tout le conditionnel : *(av)eû*, *(av)î*.

Exemples :

j'aîm'reû, *ji plant'reû*, *ji dâreû* (donnerais), *ji bâh'reû*.
nos aîm'rî, *nos plant'rî*, *nos dârî*, *nos bâh'rî*.

Passé défini.

Cantavi, cantasti, cantavit ont donné les formes françaises *chantai*, *chantas*, *chanta(t)*, qui n'ont pas encore été expliquées d'une manière satisfaisante. On peut admettre que, le *v* étant régulièrement syncopé, l'influence de *i* à la première personne a donné naissance à *ai* et que, aux deux autres personnes, les consonnes qui suivaient *a* l'ont maintenu intact. Mais cette hypothèse ne rend pas compte de la réduction des trois flexions à une seule en wallon ; à moins qu'on ne reconnaisse ici un nouveau triomphe de l'analogie, on doit chercher une explication conforme aux traditions phonétiques du wallon. En picard et en wallon, lorsque *a* était suivi d'un *jod*, il y avait toujours eu une tendance à éviter la combinaison des deux éléments vocaliques : palatium = *palâ*, Servatius = *Servâ*, apothicarium = *apothicâre*, armarium = *ârmâ*. Ex. anciens : **Ch. W. L.** XVI, 555. **J. d'H.** : *Servâs* 69v, *Bonbas* 68r (Bombaye), *Servos* 91r où l'*a* est déjà assourdi en *ò*, son qu'on retrouve aujourd'hui à l'Est de Liége (Verviers). D'après les remarques qui précèdent, on voit que la valeur intensive de la diphtongue dans *ai* a donc pu faire tomber la seconde voyelle au profit de la première. Si l'on admet cette seconde hypothèse, à savoir que la flexion unique *a* du singulier du passé défini wallon est de pur développement phonétique, le présent paragraphe aurait dès lors sa place marquée au CHAPITRE PREMIER.

Ex. : *ji passa*, *ji touma*, *ji pârla*, *ji lèva*, *ji bouwa*.

Imparfait du subjonctif.

Cantassem et cantasses, formes vulgaires contractées de cantavissem, cantavisses auraient dû donner régulièrement *cantás*. Les formes en *asse, asses* permettent de supposer l'assimilation de l'imparfait du subjonctif au présent quant aux désinences. Que sont devenus assem, asses dans le parler populaire ?

C, SC entre voyelles, SC au commencement d'un mot, S + Y, SS + Y, S, SS entre voyelles ont passé en wallon à *h*, χ :

Pèhî (piscare); *kohe* (coxa); *tèhe* (texere); *dîhe* (decem); *dihans* (disons); *oûhai* (avicellum); *heûre* (excutere); *kinohe* (cognoscere); *hoûter* ((a)scoltare); *hurer* (excurare); *crèhe* (crescere).

Mohon (ma(n)sionem); *bâhî* (basiare); *èkrâhî* (incrassiare); *poûhî* (puteare); *préhî* (pretiare); *awhî* (aiguiser.)

SC des verbes inchoatifs : *finihe, finihans; bènihe, bènihans; rimplihe, rimplihans; noûrihe, noûrihans; batihe, batihans.*

Les exemples *Lehi* et *Fehe* (Lexhy, Fexhe) des *Chartes liégeoises* attestent l'ancienneté du phénomène.

A une époque plus récente : Voyelle + SY, SSY : **J. d'O.** : *tihener* (de tison, titio) entre les v. 7206 et 7207 dans le passage en prose. **J. d'H.** : *ouheuz* (oisifs, otiosi) 104v; abaxat (ad -*bassiavit) 163r. SC : **J. d'O.** : *moxhe* (musca) 17051. **J. d'H.** : *coxhe* (coxa)) 53v, 141r, *tixhons*, 49v, *tiexhe*, 94v, *trixhe* 171v; *peixheurive* 156r.

Assem, asses = *ahe* de même que decem = *dîhe*. La troisième personne singulier en français est le résultat de la syncope de l'*e* bref entre deux consonnes et de la chute de la consonne *s* devant *t*, chute qui a été compensée par un signe graphique, l'accent circonflexe : *chantast, chantât*. Le wallon a rendu cette personne semblable aux deux premières. *Ah* au pluriel répond également à *ass*.

Ex. : *Qui j'intrahe, qui ji trovahe, qui ji soyahe, qui ji bâhahe, qui ji gâgnahe.*
Qui nos intrahî, nos trovahî, nos soyahî, nos bâhahî, nos gâgnahî.

A l'Est, l'imparfait du subjonctif est formé du préterit suivi de *he* caractéristique du mode subjonctif (v. p. 88).

Futur simple.

On connaît la composition de ce temps (cf. conditionnel présent). Les terminaisons du pluriel sont naturellement celles du présent de *aveûr*, mais celles du singulier, au lieu d'être en *a*, semblent reproduire la première personne du français *ai* = *è* (¹), qui a été étendue analogiquement en wallon de la première aux deux autres.

Ex. :	*J'a.*	*Ji quitt'rè.*	*Ji bâh'rè.*
	T'a.	*Ti quitt'rè.*	*Ti bâh'rè.*
	Il a.	*I quitt'rè.*	*I bâh'rè.*
	Nos avans.	*Nos quitt'rans.*	*Nos bâh'rans.*
	Vos avez.	*Vos quitt'rez.*	*Vos bâh'rez.*
	Is ont.	*Is quitt'ront.*	*Is bâh'ront.*

II. *Unification des conjugaisons.*

Présent de l'indicatif.

Ans a passé à toutes les conjugaisons :

2

a) b)

Finiscemus, *finihans*, — sentimus, *sintans*,
chusihans, *doirmans*,
covrans.

(¹) A la fin d'un mot *ai* se prononce *é* ; le liégeois, parlant français, n'en tient aucun compte ; il dit j'aurè (ai). — Cp. dans le Berry *ei* pour *ai* au futur. M. Chabaneau dit, p. 51 : « La première personne du futur fut souvent *é*, quelquefois *ei* ; la seconde *ais*. »

3 4
debimus, *d'vans*. — prendimus, *prindans*,
vèyans, *abattans*,
valans. *d'hindans*.
habemus, *avans*.

La flexion *ons* a également été substituée, en français, à des flexions latines très diverses dont l'ancienne langue avait conservé quelques traces. Dans la troisième conjugaison latine, les formes accentuées sur le radical véndimus, sapimus, légimus, auraient dû donner *venmes*, *sames*, *limes*, conformément au principe de la fixité de l'accent tonique sur la même syllabe en latin et en français. Cette observation est applicable aux patois wallons; mais loin de là, ils ont persisté jusqu'au bout dans la voie logique où la langue littéraire s'est arrêtée. *Sommes* a seul échappé dans celle-ci à l'action analogique de *ons*. Il en aurait dû être de même en wallon, surtout si l'on songe que, dans un auxiliaire d'emploi très fréquent, les flexions sont d'ordinaire très vivaces, mais au lieu des formes fortes de ce verbe, *sommes* et *êtes*, il possède deux autres formes faibles refaites au moyen du radical *est* —: *estans*, *estez*. Des deux formes archaïques de l'indicatif présent *dimes*, *dites* (dicimus, dicitis), le français a gardé la seconde, tandis qu'il a remplacé la première par *disons* (d'après le radical *dis*-). Le wallon ne l'a pas épargnée : *d(i)hez*.

Ez a gagné, de même qu'en français, toutes les deuxièmes personnes du pluriel.

2
a) b)
finiscitis, *finihez*, — sentitis, *sintez*,
3 4
debitis, *devez*, — prenditis *prindez*,
habetis, *avez*.

Cf. français vénditis, légitis, sapitis (régul. *ventes*, *lites*, *sates*) = *vendez*, *savez*, *lisez*.

Sur *estez, d(i)hez* v. ci-dessus. *Faites* (facitis) est la forme ancienne et régulière. En wallon *fez.*

Èt (*ent* de ant).

2		3	4
a)	b)		
bènihet, falihèt,	*offrèt, morèt, covrèt,*	*d'vèt, buvèt, apercûvèt,*	*prindèt, rindèt, toirdèt, distindèt, jondèt.*

Imparfait de l'indicatif.

L'action puissante de la première conjugaison sur les autres se constate surtout dans les temps du passé.

La terminaison *éve* caractéristique du N. wallon, est devenue celle des 2e, 3e et 4e, sauf quelques exceptions :

2		3	4
a)	b)		
chusihéve.	*coréve.*	*d'véve.*	*rindéve.*
finihéve.	*sintéve.*	*buvéve.*	*battéve.*
bènihéve.	*moréve,*	*falléve.*	*k'nohéve.*
gèmihéve.	*offréve,*	*vèyéve.*	*féve.*
champihéve. (1)	*v'néve.*		*d'hindéve.*
falihéve.	*covréve.*		*d'héve.*
	t'néve.		

Les formes en *eû* me paraissent être des restes d'une époque très reculée.

Une troisième flexion d'imparfait est celle des verbes soumis à la loi Bartsch-Mussafia, en *îve.* Sur un vaste espace de la province de Liége que j'ai parcouru, j'ai constaté des compétitions entre *éve, îve, eû* (2).

J'ai déjà signalé l'extension de *î* tiré de *iez* (ébatis) à l'impf.

(1) Mener paître, de champ.

(2) V. *Les patois du Nord et du Sud-Est de la province de Liége,* 45-46, MÉLANGES WALLONS. Liége, Vaillant-Carmanne, 1891.

ind. et subj., au conditionnel et au préterit de toutes les conjugaisons, ainsi que celle de *î* (anc. *ins, in'*) aux premières et troisièmes personnes pluriel des mêmes temps.

Passé défini.

A est, à de rares exceptions près qui seront expliquées plus loin, la terminaison du singulier du parf. défini dans les quatre conjugaisons. Cette extension de *a* est un procédé quasi-équivalent à celui qui régit la composition des temps de la seconde série [1].

Ex. : IIa) *ji doirma, pârta, sièrva, soffra, sinta, minta.*
IIb) *finiha, lanwiha, noûriha.*
III *pola, vola,*
IV *mètta, buva.*

Imparfait du subjonctif.

Singulier. IIa) *qui ji v'nahe, t'nahe, corahe, covrahe.*
IIb) *qui ji blankihahe, qui ji falihahe* (faiblir).
III *qui ji savahe, i fallahe, ji d'vahe.*
IV *qui ji jondahe, tindahe, stoirdahe.*

Pluriel. IIa) *qui nos v'nahî, t'nahî, corahî, covrahî,*
IIb) *qui nos blankihahî, falihahî.*
III *qui nos savahî, d'vahî.*
IV *qui nos jondahî, tindahî, stoirdahî.*

Futur simple.

Les terminaisons du pluriel du futur simple sont naturellement les mêmes dans tous les verbes.

[1] M. Suchier signale dans l'ancienne langue une assimilation du même genre, *Grundriss*, 54.

Futur: IIa) *ji vinrè, nos vinrans, ez, ont,*
IIb) *ji bènih'rè, nos bènih'rans, rez, ront.*
III *ji m'aperçûrè, nos nos aperçûrans, ez, ont.*
IV *ji tèh'rè, nos tèh'rans, rez, ront.*

Participe présent.

La substitution de *ant* à *ent* en français date de l'époque pré-littéraire. C'est un de ses traits les plus sûrement caractéristiques. Le wallon doit avoir étendu, aussi anciennement que lui, la flexion *ant* (antem) de la première conjugaison aux trois autres.

Ex. : IIa) *doirmant.* IIb) *pârtihant* (partir, diviser).
III *vèyant, savant,* IV *distindant, battant.*

III. *Abandon des formes dites fortes.*

Les verbes romans se divisent, d'après la formation de leur parfait, en six groupes, selon que la troisième personne singulier du parfait de l'indicatif se termine en avit, dedit, ivit, en it, sit, vit. Les trois premières formes sont originairement, ou par suite d'un changement postérieur, accentuées sur la désinence et caractérisent les conjugaisons faibles; les trois dernières portent l'accent sur le radical. Mais l'ancienne langue a déjà, dans beaucoup de verbes latins, échangé la flexion forte contre la flexion faible. Bon nombre de verbes, autrefois forts ou qui l'étaient primitivement en latin, mettent, comme dans la conjugaison faible, leur parfait en harmonie avec les formes du présent accentuées sur la flexion.

Le wallon voulant ramener ces diverses formes à un seul type, a reporté presque partout l'accent sur la désinence au parfait, et il n'a conservé que quelques faibles traces de l'inflexion forte. L'explication de celles-ci suivra le présent tableau où je donne, à côté des formes de l'afr., celles du wallon moderne.

Les prétérits forts se subdivisent donc en trois classes, selon qu'ils dérivent des parfaits latins en - I, en - SI, en - UI [1].

I. Prétérits en-i.

	Ancien français.		Wallon moderne.	
Vidi,	vi,	veu,	vèya,	vèyou.
Feci,	fis,	fait,	*fa* [2], *fi*, feri,	*fait*.

II. Prétérits en-si.

Clausi,	clos,	clos,	cloya,	cloyou.
Coxi,	cuis,	cuit,	cûha,	*cû*.
Dixi,	dis,	dit,	*dè*, dèri, d(i)ha,	*di*.
Duxi,	duist,	duit,	dûha,	*dû*.
Luxi,	luis,	lui,	lûha,	*lû*.
Nocui,	nut,	nëu;	nûha,	*nû*.
Struxi,	struis,	strui,	distruha,	*distrû*.
Misi,	mis,	mis,	mètta,	mèttou.
*Pre(n)si,	pris,	prins,	*pris*, prinda,	*pris*.
Quoesi,	quis,	quis,	qwèra,	qwèrou.
Reposuit	repost,	repost,	pona,	ponou.
ou Reposit,		reponu,		
Risi,	ris,	ris,	riya,	*ri*.
Scripsi,	escris,	escrit,	scriya,	scrit.

[1] J'emprunte cette division à *Bartsch*, p. 56 et suiv. et à Suchier, *Zs. f. R. P.*, II. Ce dernier la base sur le traitement subi par les voyelles en passant en français, sur la manière dont elles se sont combinées avec le radical du verbe.

[2] J'ai souligné dans ces tableaux les formes fortes. Elles seront expliquées dans les pages suivantes.

III. Prêterits en-uí.

	Ancien français.			Wallon moderne.	
Classe habui.					
Habui,	oi,	eus,	eu,	ava, *ou*, *eu*, ouri, eûri,	avou, aou, awou, avu.
Placui,	ploi,	plus,	plu,	plaiha,	plaihou, *plait*.
Potui,	poi,	pus,	pu,	pola, *pôve*,	polou.
Sapui,	soi,	sus,	su,	sava, sépi,	savou, sépou, sèpou.
Tacui,	toi,	tus,	tu,	taiha,	taihou, *tait*.
Classe debui.					
Bibi,	bui,	bus,	bu,	buva,	*bu*, bèvou.
(Re)cepi,	(re)çui,	(re)çus,	(re)çu,	(ri)çûva,	(ri)çûvou.
Credidi,	crui,	crus,	cru,	crèya,	crèyou.
Crevi,	crui,	crus,	cru,	crèha,	crèhou.
Debui,	dui,	dus,	du,	d(i)va,	d(i)vou.
Legi,	lui,	lus,	lu,	lèha,	léhou, *lé*.
Cognovi,	conui,	connus,	connu,	k(i)noha,	k(i)nohou.
Pluit,	plui,	plut,	plu,	plova,	*ploû*.
Classe valui.					
Cucurri,	corui,	courus,	couru,	cora,	corou.
Fefelit,	falut,	fallut,	fallu,	fala,	falou.
Mansi,	manui,	remest,	remes,	dimana,	dimanou.
Mortuussum,	morui,	mourus,	mouru,	mora,	morou.
Parui,	parui,	parus,	paru,	parèta,	parètou.
Reposui,	reponui,	repost,	repost, repons,	pouna,	ponou.
Tenui,	tenui,	tins,	tenu,	t(i)na,	t(i)nou.
Valui,	valui,	valus,	valu,	vala,	valou.
Fui,	fui,	fus,		*fou*,	*stu*.
Classe volui.					
Volui,	voil,	voulus,	voulu,	vola,	volou.
Tenui,	tinc,	tins,	tenu,	t(i)na,	t(i)nou.
Veni,	vinc,	vins,	venu,	v(i)na,	v(i)nou.

A côté des formes refaites sur *u*, certains verbes ont, en afr , un participe plus rapproché du latin, un participe fort en *ert : ofert, covert, overt, soffert*. En wallon, avec la dithongaison régulière de *e* entravé (¹) : *coviért, doviért* et *dovièrt, souffiért*.

FORMES FORTES REMARQUABLES.

1re Classe.

Fer : *Fa*. C'est à la réduction du radical de ce verbe à une seule lettre (v. Radicaux) que *fa* et *fait* doivent d'avoir survécu. Imp. subj. *fahe*.

Fi me paraît bien français, malgré la forme d'aspect si wallon qui en dérive *fihe*.

Feri qui se perd aujourd'hui (²) peut avoir pour origine fecerim ou n'être qu'une imitation de *dèri* (v. *eûri, ouri, fouri*).

Veuie : *Porveu* du *V. di Chaudf.*, IIIe acte, n'est pas de la bonne langue populaire.

Fûr : *Fuire*. Dissyllabique en afr. est devenu monosyll. en wallon. Il peut donc être rangé dans le tableau des verbes forts.

2e Classe.

Clòre : *Noëls*, Doutrepont, XIV, 12 : *dklô* (découvert) à Stavelot.

Dûre, côre, lûre, nûre, distrûre. La langue moderne

(¹) On appelle libre, la voyelle qui est finale, suivie d'une voyelle, d'une consonne simple ou des groupes *pr, br, tr, dr* (patrem, capra, labra, hedera); entravée, celle qui est suivie d'un groupe de consonnes autres que les groupes mentionnés.

(²) Bailleux : *Les bièsses maldes dè l' pesse : Vos l'zi feriz, Diu feri*, Live VII, Fave I. *Annuaire de la Soc. liég. de litt. wall.*, 1867.

française n'a pas plus que le wallon conservé des traces du préterit fort en *s* de l'afr., dérivation régulière du parfait latin luxi (luc-si) *lui-s*, duxi, *duist*, etc. Mais ces verbes ont leur participe fort en français et en wallon : *dû* (duit) [1], *cû* (cuit), *lû* (lui), *nû* (nui), *distrû* (détruit).

DIRE : *Dèri*. A Herve, forme forte : *ji dè*. J. d'H. : *dest* 23 r, 53 r (2), 104 v, 171 v, 194 r, 196 v, 202 r, *det* (dictum) 141 v, *derons* (futur) 113 v; J. de St. : *dessent* 19; J. d'O. : *Myreur des Histors*, chron. édit. Borgnet I, 340 : *dest* 340, 426 (3); G. E. (1452) : *dest* 13 r, (1454) : *dest* 7 r, 9 r (2), 9 v (2).

Dèri doit être également ancien, puisque le moule de son radical se trouve déjà dans *derons* employé par J. d'Hemricourt. Vraisemblablement l'*i*, d'abord propre au pluriel, a passé au singulier comme dans *fouri* (v. TROISIÈME PARTIE).

Herve : Imparfait de l'indic. : *ji dèhéve*, du subj. : *qui ji dèhahe*, dont l'*è* doit son origine à *dè*, *dèri*.

Dictum aurait fait régulièrement *dè* (cf. *deit*. — Ch. W. L. D. 1279 *deis*, *deit* = dictus, dictum). *Di* est français.

PRINDE : *Pris* l'est également. Sinon, il aurait donné un pluriel conforme aux traditions du patois : *nos prî* ou *nos prirî*. L'imparf. du subj. *prihe* (à côté de *prindahe*) en est issu.

RIRE : Le participe fort de ce verbe et celui de *scrire* sont probablement des emprunts faits au français.

(1) Participe substantif : *disdû* = tapage, afr. *desduire* = divertir.

3e Classe.

Aveûr : V. troisième partie.

Beûre : *Bu* : *èbu* (ivre) est une forme francisée, contraire aux données de l'ancienne langue : participe ancien *embëu* (infinitif *emboivre* = imbibere). Elle nous montre de même que *veu*, *vu*, *creu*, *cru* l'absorption du premier élément par le second.

Cori : *Corou* (couru) répond à un type latin currutum.

Creûre : Le participe *crèyou* reproduit l'ancien *cre-ut*, l'*e* du radical des formes *crèyéve*, *crèyans* s'étant maintenu en wallon (1).

Crèhe : *Crèhou*. Le participe passé de l'afr. est également faible.

Çure (cevoir). V. Radicaux.

Esse : V. troisième partie.

Lére : *Lé* : *e ouvert* + *y* a donné en wallon, à côté de *i* (*sîhe*, *dîhe*, *mî*, sex, decem, melius), *é* : pejus = *pé*, lectus = *lé*.

Mori : *Moirt* adjectif répond à mortuum (2).

Plaire, taire ont dû donner naissance à *plait* et *tait*.

Ploûre : Participe *ploû* (franç. plu).

Poleûr : On trouve chez Jean des Prés : *pove* (parfait défini de *povoir*) II, 9531. Si potui a pu devenir *po(t)ui, *puwi, la syllabe *ve* doit être ici le représentant de ui latin. Le cas a de l'analogie avec celui de *vinve* (v. plus loin). Verviers (Herve), outre cette forme, en possède deux autres qui appellent une explication semblable : *vôve* (voulut), *fôve* (fallut), de volui, falluit (ui = *ve* et *ol*, *al* = *ô*); *d'vôve* (dut) analog.

B. et D. VIII : *vôvint*.

(1) Remarquez dans Simonon : *Li Spér* : *E bin, di l'mès' voz esté corèjeû*
E bécó pus' ki j' n'dreû creû (cru).

(2) Les 2 posttoniques ont disparu, tandis que dans *potui l'u s'est maintenu, puis altéré en *v*.

SAVEUR : *Sépi* : v. RADICAUX.

VINI : A Verviers (Herve), parfait : *vûn*.

Les *Aiwe di Tongue* ont *r'vinf* 161, *d'vinf* 276, 279, *s'vinf* 303. *Pasqueie de 1700* : *Ille vinve*. Cette forme a existé très tôt à Liége : **Dial. P. G.** : *tinvet* 325, 27. 336, 8. **J. d'O.** : *tinve* 5115; *vinve* 7098, 7692. **J. d'H.** : *retinve* 5 v, 50 v, *detinve* 44 r, 53 v. Les données de ces textes sont d'accord avec les patois en ce qui concerne *vinve*, dont j'ai relevé des exemples à Spa, Malmédy, Stavelot, Bra, Houton, Sart, Tiége, Nivezé. *Tinvet* est sorti de tenuit (cf. *veves* de viduus). Des parfaits en *i* ont été reformés en latin vulgaire; on y substitue la terminaison ui à i. D'où veni, venui, vènvi, *vienve, vinve*. Je n'ai pas rencontré, dans les patois, d'exemple de *tinve* (1).

VOLEÛR : La forme *volou* a un appui dans le passé : afr. *volu*.

Infinitif des verbes à formes fortes.

L'infinitif est le temps qui a gardé le plus fidèlement la conjugaison forte; il en a été de même dans le français et les autres langues romanes, à l'exception de l'espagnol et du portugais. Je ne cite ici que les formes qui n'ont pas été mentionnées dans les tableaux précédents :

2e classe : *âte* et *râte* chez Simonon, vieilli (afr. *ardoir*, *ardre*, lat. ardere) (2).

clôre, dire, strinte (et toute la catégorie en ngere), *stoide, mètte, ponre, soûde* (surgere).

3e classe : *deûr, gîre* (jacere), *tinre* à côté de *tini, vèye*.

Notez encore *eûye, ôre* (audire) à côté de *oyi*.

(1) Le changement du radical *v'n* de v(e)ni en *m'n* : *i m'na* (il vint) est une sorte d'assimilation provoquée par le besoin de faciliter la prononciation. Cfr. à Malmédy *venou* (menu) ; *v'noumen* (finement).

(2) *Bull.* XII, 2e s. Glossaire d'anciens mots wallons venant du latin et dont l'emploi tend à disparaître, par J. Kinable : *ârder* v. n. *J'a mettou dès lègne è feu po qu'il âde, po l'fer ârder.*

B. ASSIMILATIONS PARTIELLES.

I. *Action d'un temps d'une conjugaison sur un temps correspondant dans une autre.*

Infinitif.

Nous avons vu que les quatre terminaisons de nos infinitifs wallons correspondaient à celles des verbes latins.

Remarquons d'abord que toute idée verbale nouvelle se façonne sur le modèle de la première conjugaison. Je fais naturellement abstraction ici des créations faites à l'aide des préfixes *a, mes, ki, di, dis,* qui s'adaptent à des verbes de n'importe quelle conjugaison : *acertiner, disôneter* (*sôner,* sanguinare), *jôneler* (*jôn,* jeune), *hagneter, magneter, oder', pèqueter, ploviner, rachafter* (cf. *chafète,* f. des rapports), *riclaweter* (clavus), *sacriminter, tarlater,* (fredonner, etc., etc.

Infinitifs refaits : 1° D'après la flexion *er* = are de la première conjugaison.

Arder (brûler) à côté de *âde, âte.*

Doler (doloir, dolere).

Hanser à côté de *hansî* (respirer).

Moirdé, **B et D,** II.

Riyer (rire). Wallonisme : *je rie.*

Pouner, respouner, afr. *ponre* (ponere), *responre, reponre.*

Sèmoncer, somoncî (donner avis), de l'anc. *somonre* (semondre).

Sourder = *sûde* à Malmedy.

Viker, v. Radicaux. Dans le sud de la province de Liége, on trouve *viki* qui répond à l'afr. *vesquir.*

2° D'après la flexion *i* de la deuxième conjugaison A.

Vèyî : ēre > *ir* dans placere, tacere, licere, afr. *plaisir, taisir, loisir,* était phonétiquement régulier. Le N.-E. a surtout

favorisé cette transformation. Bartsch, p. 54 : « Au lieu de la forme ordinaire *cheoir* (*cadere) on trouve *chair* : *blanchir* 246, 11 et cela dans un texte francien ; de même *veir* (videre): *dis* 114, 7 et *seir* (sedere) 87, 30 contracté dans un texte du nord-est en *sir* : *offrir* 535,27, 545,41. »

De là *cheïr*, *veïr* (*vir*, picard). W. *vèyi*.

Vèye, autre forme d'infinitif, pourrait bien être un emprunt fait au radical *vèy* et *veûye* une combinaison de *vèy* et *veûr*.

Au radical *assi* (tiré de *assir*), ajoutez les flexions verbales et vous obtenez toute la conjugaison : *ji m'assi*, *ji m'assya*, *assyève*, *assyant*, *assyou*. Sur les formes avec la chuintante *ch*, v. plus loin. Malmédy possède la forme simple *sîr* (seoir, être assis).

3° D'après la flexion *eûr* : *oiseur* (oser) suit, à l'infinitif, d'une manière qu'on n'explique pas, l'analogie des verbes en *oir* = *eûr*, *veûr* (voir), *aveûr*, *saveûr*, *falleûr*. Le radical, régulièrement issu de *wèser*, se montre au présent : *ji wèse* (1).

4° *Ac'moide* appartient à la quatrième conjugaison par suite de l'inversion de l'*r* de moderare.

Des doubles formes d'infinitif de l'ancienne langue, il n'est resté qu'une en wallon ; ce n'est pas toujours celle du français :

afr. ardre, ardoir, w. *âde*.
afr. chaoir, cheïr, w. *chair* mentionnée seulement par Gothier.
afr. courre, courir, w. *cori*.
afr. maindre, manoir (manera), w. *dimani*.
plaisir, plaire, w. *plaire*.
taisir, taire, w. *taire*.

afr. querre, quérir, w. *qwèri* ; mais *Aiwe di Tongue*, 477 : *qwer* (chercher). Dans *vasse quîr*, on a la forme du présent de l'indicatif.

(1) J. d'Hemricourt offre l'exemple suivant de la diphtongaison de au atone : *oyzont* 104v, *oizont* 187v. D'où *ji oise* = *wèse*.

Participe passé.

On sait la brillante fortune que les langues romanes ont assurée à la terminaison -utum; son extension date d'un temps reculé, puisqu'elle est aujourd'hui commune à ces langues et qu'elle est constatée dans un grand nombre de patois.

Le français a pourtant épargné plusieurs des anciens participes forts; le wallon n'en a pas maintenu dix qui ne lui soient empruntés. Cet instinct d'unification est suffisamment prouvé par les observations précédentes. Il n'y a donc pas que sur la 3e et la 4e conjugaison qu'il ait agi; il a ramené à *ou* le participe passé de tous les verbes de la 2e conjugaison b) sauf *minti, pârti, sorti* (1). La première conjugaison, qui a pourtant exercé une puissante analogie sur les autres, est elle-même entamée au participe. Remouchamps, *Savetî* II, 4 : *j'a pinsou* (pensé). Aut. ex. *bahowe,* (baissée); *d'morou* (demeuré), infl. de *d(i)manou?*

Présent du subjonctif.

SINGULIER.

La 4e conjugaison prend un *e* muet quand le radical est terminé par *tt, d* précédés d'une voyelle, v. ci-dessus. Dans tout autre cas, elle a *sse* ou *de* lequel se rencontre là où le radical finit en *d* précédé d'une nasale. Ainsi le liégeois a fait de plus en plus disparaître les désinences résultant de l'action des lois phonétiques. On trouve dans *Response de Calottin : prinde* et chez Thiry, *Moirt de l'octroi : strinde. Qui ji prinsse, qui j'attinsse, qui ji vinsse, qui ji sinsse, qui ji tinsse* sont des

(1) En afr., divers verbes en *tr* ont d'ordinaire un participe en *u*, à côté d'un autre en *i*, p. ex. *ferir, feru, repentir, repentu; consentir, consentu*, etc. Chabaneau, p. 75 : « *sentu* encore usité en Saintonge ».

Au Sud de Verviers, s'est produit le phénomène contraire : *i* remplace *ou* au participe : *il a, è drovi, krovi, v'ni, mouri, doirmi.*

formes courantes chez les auteurs modernes. Celles en *de* ont eu à subir, depuis déjà longtemps, leur concurrence : *pasqueille* de 1675 : *vins'* (¹); *sse*, à l'époque de cette chanson, est général dans les verbes terminés par une voyelle pure.

Sse supplante parfois *ye* répondant à i a m latin, v. plus haut; *qu'i vaye* (aille) à côté de *qu'i vasse*, *qu'i faye* (qui fasse). Remouchamps, *Savetî* I, 5 : *oïe*, II, 5 *ose*. Aujourd'hui à Liége *ôsse* est seul usité, *vâsse* (vaille) commence à l'être. Influence contraire : dans l'Est on a *ploûye* (pleuve), à Stavelot *sûye* (suive). On trouve aussi *qui j'fèye* (fasse).

PLURIEL.

Aux deux premières personnes pluriel du subjonctif, le français a substitué aux flexions étymologiques *ains*, *eins*, *eiz*, qu'auraient données a m u s, é m u s, é t i s les terminaisons du présent de l'indicatif, *onz*, *ez*, et plus tard *ions iez* des autres conjugaisons -e a m u s, -i a m u s, -e a t i s, -i a t i s. Le wallon s'est arrêté à la première étape dans la constitution de son subjonctif pluriel; il lui a donné les désinences *ans*, *ez*, *èt* de l'indicatif, en y ajoutant la syllabe *sse* qu'il a considérée comme la caractéristique du mode subjonctif. Il n'a pas, en agissant ainsi, obéi à un simple besoin de différenciation, puisqu'il a fait suivre de *sse* certaines formes qui auraient pu s'en passer : *sèyansse*, *sèyésse*, *sèyèsse*, *âyansse*, *âyésse*, *âyèsse*.

II. *Action d'un temps sur un autre.*

Dans ces dernières années, le *sse* du présent du subjonctif a passé à l'imparfait. Les plus anciens exemples présentent *he* qui est resté dans tout l'Est de la province. *Fiesse di H. s. P.*

(¹) Cf. en fr. *vienne* et *prenne* qui ne se sont introduits dans l'usage qu'au XVIe siècle, à côté des types plus anciens *viègne*, *pregne*. Ils sont nés des formes du présent de l'indicatif. *Vinde*, *prinde*, *tinde*, etc., auront bientôt vécu, du moins à Liége et dans les environs.

I, 1 *rolah'*; I, 3 *plantah'* — **B. et D.** XI : 2 *allah'*; 4 *volah'*; 9 *tournahe*; 10 *pierdah'*; 17 *veïah.* — Simonon : *Li Spér : dmanah, Charade logogriphe : alah.* — Thiry, *Cope di grandiveux : avahe.* Les trois formes du subjonctif imparfait que renferme *li Mariège* sont : *rotahe, euhive, mostrahe.*

Nous tous, qui parlons le wallon, nous coopérons chaque jour, dans une inconscience complète, au triomphe de plus en plus définitif de *sse* sur *he.* Tel auteur vivant encore a varié, à dix ou vingt années d'intervalle, dans l'emploi de ces formes, montrant une préférence tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre.

Remouchamps, *Savetî* (1858) : I, 5 *estah, toumahe*; II, 1 *euh'*; I, 5 *v'nass*, 6 *v'nass*; II, 1 *avass*, II, 3 *estass, avass', d'hass'.*

Tâtî (1885) : I, 11 *j'allasse*, 12 *dèrisse*; II, 1 *payasse*, 3 *mariasse*, 4 *estasse, v'nasse, n'avasse*, 5 *avasse*; III, 16 *r'mouasse.*

Impératif.

Il a reçu parfois la sifflante finale du subjonctif : *allésse todi, allansse vèyi; vinésse magnî; chantésse.*

Participe passé. Infinitif.

Infinitifs refaits sur des participes passés ou plutôt participes passés employés comme infinitifs : *dovièrt, doviért* (ouvrir) ou avec chute de l'*r* finale *doviè, avu* (avoir), *ravu* (r-avoir) (1), *savu* (savoir) (2).

Les données de l'ancien wallon excluent l'hypothèse du passage de *ou* participial à *u* (*ü*). Ces formes sont plutôt des imitations du français. On lit, en effet, dans la *Réplique aux Aiwe di Tongue*, 61 *savu* (su).

(1) Le wallon moderne, comme l'afr., peut donner, comme préfixe, à chaque verbe *r* (voy.) ou *ri* (*re*, cons.) : *raveûr, r'wèri* (guérir), *roûvi* (oublier), *raspârgni* (épargner).

(2) En namurois, *nolu* (nolle) n'est employé qu'à l'infinitif.

DEUXIÈME PARTIE

LES RADICAUX DES VERBES

CHAPITRE PREMIER.

Radicaux dus à l'action libre des lois phonétiques.

I. Variations de la voyelle du radical sous l'influence de l'accent.

Modifications propres aux radicaux. Explication par l'origine latine. — Classification d'après la nature des voyelles modifiées. — Lois qui déterminent les transformations de chaque catégorie. — L'addition d'une flexion au radical y produit un changement. — Irrégularités apparentes.

En afr., la plupart des formes verbales étaient divisées en deux groupes, d'après le traitement subi par la voyelle sous l'influence de l'accent. Le wallon a conservé plus de cet état ancien que le français. Les variations du radical des verbes contribuent avec les flexions proprement dites ou terminaisons à différencier le temps et les personnes. Ces variations sont de deux espèces : 1° ou bien la voyelle qui en est susceptible, tombe à certains temps ou à certaines personnes et réapparaît aux autres ; 2° ou bien cette voyelle, suivant sa position (tonique ou atone), se diphtongue ou reste telle.

1re Classe.

Dans les verbes de cette classe, la voyelle qui porte l'accent tonique tombe, lorsqu'elle devient atone.

La condition principale pour que ce traitement ait lieu se

rencontre rarement, à savoir que le verbe ait quatre syllabes à l'infinitif.

De *parab(o)lare, *paraulare, *parolare, on a régulièrement [1]: Infin. *parolare : *pârler*.

Indicatif présent, personnes du pluriel : *parolamus,-atis: *pârlans, pârlez*, etc.

Indicatif présent, singulier : *parolo,-as,-at : *ji, ti, i pârole*,

Subjonctif présent, singulier : *parolem,-es,-et : *qui ji, ti, i pârole*.

Impératif : *parola,-amus,-atis : *pârole, pârlans, pârlez*.

Le thème verbal *pârol-* se rencontre là où la flexion verbale est atone, comme en afr. (qui a de plus *parolent*, trois. personne pluriel des présents indicatif et subjonctif, en wallon *pârlèt*, la flexion étant accentuée), tandis que les autres personnes du verbe et l'infinitif ont le thème *pârl-*. Le français a réagi de bonne heure contre cette double série de formes, qui empêchait la conjugaison d'être homogène.

L'afr. disait encore *j'araisone* (adrationo), etc., et *araisnier* (adrationare), *mangue* (manducat), *mangier* (manducare), *aiues* (adjutas), *aidier* (adjutare). Il a ramené ces formes à un seul radical, de même que le wallon, qui semble n'avoir conservé la distinction entre *pârol-* et *pârl-* qu'à cause du fréquent emploi qu'il faisait de ce verbe [2].

2e Classe.

Les verbes de la 2e classe sont très nombreux. Le latin ne faisait aucune différence entre le radical tonique des verbes et

[1] En vertu de la *loi Darmesteter*, loi de la *protonique initiale, non en position* (non entravée), ainsi désignée du nom du savant français qui l'a formulée, *Romania, V*, 140-164 : « La protonique, quand elle n'est ni en position ni en hiatus, est soumise à la loi suivante : 2° *e, i, o, u*, brefs ou longs, tombent, à moins qu'ils ne soient protégés par un groupe de consonnes qui les précèdent ou les suivent. »

[2] Sur les influences qui, en français, ont ramené à un seul les radicaux divers de ces verbes et de ceux qui vont suivre, V. *Behrens*.

leur radical atone. *Mourir* et *meurt* correspondent à *morire et *morit. Mais la voyelle *o*, en passant de cette langue en français, a subi un traitement différent, suivant qu'elle était atone ou tonique (1). L'afr. possédait un grand nombre de verbes à double radical. Ceux qui, dans la langue actuelle, ont échappé au nivellement analogique, n'y sont plus qu'un archaïsme et qu'un accident (2).

Je divise ces verbes en petits groupes, d'après la nature de la voyelle modifiée, et je cite comme exemples la troisième personne singulier du présent de l'indicatif et l'infinitif présent.

am, an latins.

Je commence par signaler une exception : la nasalisation *ain* de la forme portant l'accent *ainme* a passé à l'atone *ainmans*. L'afr. distingue *aime* et *amons*.

al.

a + *l* + *cons.* = *â* : *châ* (calidus), *hâ* (altus) ; *al* + *cons.* + ' = *al*.

I fâ (fallet) *falleûr* (fallere).
I vâ (valet) *valeûr* (valere).

Au futur, le français intercale un *d* entre *l* et *r* du radical de l'infinitif : *faldrai, valdrai* et l'*l* se vocalise : *fau, vau*. L'ancienne langue se dispensait quelquefois d'insérer la dentale. Le wallon ne la présente jamais : *fârè, vârè*.

a lat. + *y*.

Lorsqu'un *jod* suit *a* et qu'il n'est pas lui-même suivi d'une

(1) Le radical tonique se trouve : 1° aux trois personnes singulier et à la troisième personne pluriel des présents de l'indicatif et du subjonctif (on a vu qu'en wallon la flexion portait l'accent dans cette dernière forme), 2° à l'impératif singulier, 3° à l'infinitif des verbes en *re*.

(2) Behrens donne de très nombreux exemples des variations du radical en afr.

consonne, l'*a* ne s'unit pas à lui pour former un seul son, comme dans *faire* (fac're); il en reste distinct et, à la tonique, s'assombrit en *â*.

I pâye (pacat) *payî* (pacare).
I sâye ((*as)sagiat) *sayî* ((*as)sagiare, b. l. assagium).

ĕ, ae latins.

ĕ, æ ton. = *ie* réduit à *î*; *ĕ, æ* atones restent tels :

I crîve (crepat, afr. crieve) *crèver* (crepare).
I fîr (ferit) *fèri* (ferire).

Tandis que ce verbe est défectif en français, le wallon le conjugue complètement. *F. di H. s. P.* I, I, *on firreut*; *Malignant*, II, 9, *id.*

I grîve (afr. grieve, *grevat) infin. déjà *griver*.
I lîve (levat) *lèver* (levare).
I qwîre (quaerit) *qwèri* (quaerere).

Le français n'emploie plus ce dernier verbe que dans ses composés; il est utilisé entièrement en liégeois sous des formes refaites d'après *qwèri*. Notez que l'*u* latin est conservé comme en lorrain : *kwèri*.

I tin (tinet) *t(i)ni* (tenere).
I vin (venit) *v(i)ni* (venire).

La diphtongaison de la voyelle radicale a été introduite analogiquement, mais irrégulièrement, au futur et au conditionnel français : *tiendrai, viendrai*. Le wallon ne la connaît que réduite à *î* et n'a pas le *d* intercalaire (v. page précédente) : *tinrè, vinrè*. — Le futur ayant été composé de l'infinitif joint à l'auxiliaire *ai, è*, le peuple, obéissant à une logique toute d'instinct, a considéré comme des infinitifs ce qui en reste après qu'on en a retranché l'auxiliaire : d'où *tiendre, viendre*, fréquents dans le parler populaire (cfr. Görlich, *Nordw. D.*

p. 78, *tenre* = *tenir* : Menière); le wallon a *tinre, tére* (*é*) où la nasale *in* s'est raccourcie (¹).

ĕ + y, ĭ + y (c) latins.

ôy tonique.	*òy* atone.
I nôye (negat)	*nòyî* (negare).
I lôye (ligat)	*lòyî* (ligare).
I plôye (plicat)	*plòyî* (plicare).
I frôye (fricat)	*fròyî* (fricare).
I brôye (got. *brikan*, rompre)	*bròyî*.
I vôye (viat)	*vòyî* (viare).

Les verbes qui ont *èye* au singulier des présents de l'indicatif et du subjonctif ont, suivant le libre jeu des lois phonétiques, *i* à l'atone : *ji m' fèye, nos nos fiyans, ji m' fiyîve*; *ji prèye, nos priyans; ji m' mervèye, nos nos merviyans; ji m' habèye, nos nos habiyans; ji crèye, nos criyans.*

La réduction *èye* = *i* est attestée de très bonne heure dans la langue. Voir des exemples dans *Behrens*.

è atone, é tonique.

Un changement d'accentuation de voyelle tonique à voyelle atone en wallon présente la singularité remarquable d'être en opposition directe avec l'usage du français. Dans certains verbes de celui-ci, *é fermé* placé à l'avant-dernière syllabe de l'infinitif, le radical étant terminé par *r*, devient *è* dans la syllabe tonique : *espérer, espère; altérer, altère; posséder, possède.*

Wallon : *il espére, espèrer; altére, altèrer; posséde, possèder.*

Mais on dit en français : *j'agrée,* agréer; en wallon : *j'agrèye, agrèyer.*

(¹) *Donrè*, futur de *d(i)ner*, devenu *daurè* (*ombion*=*âbion*), a pu s'abréger de même en *d* : *dârè*.

e fermé + *n* (*ē*, *œ*, *ĭ* lat. class. + *n*).

e fermé + *n* après des labiales = *ô* (*o fermé*) : ***avône*** (avena); ***pône*** (poena); ***vône*** (vena).

I ***mône*** (minat), ***miner*** (minare).

Le futur ***monrè***, dont J. d'Outremeuse nous offre déjà un exemple : ***monrai*** **15684**, tient son radical de la forme ***mône*** du présent de l'indicatif.

PHONÉTIQUE : Le liégeois possède, au lieu de l'*e* atone du français, une voyelle d'un timbre plus marqué, *i*. Tous les monosyllabes proclitiques la possèdent : art. et adj. ***li, mi, ti, si;*** particules : ***di*** (de, dis latin), ***ni***(ne), ***si*** (se), ***ki*** (¹), ***ri;*** pronoms : ***ji, mi, ti, si, vi*** (vous, complément), ***qui*** (pron. ***kĭ***). Exemples : ***divant, dizo, dihombrer*** (afr. ***descombrer***), ***dimin, kitaper*** (***taper*** = jeter), ***rik(i)nohe, ritaper***. L'*e* du radical se transforme souvent aussi en *i* : ***diveur, tini, vini, miner*** (qui existe déjà avec cet *i* au radical dans Hemricourt et qui ne suppose pas nécessairement un type minare avec *ī*).

O atone lui-même est affaibli en *i* : ***diner***. *O*, avant d'arriver à *i*, a passé par *e* : ***denons, denarent, denoit, rekenut*** dans une *charte L., Rom. XVI*, 560 (²).

L'élision de l'*i(e)*, surtout dans les pronoms et les verbes, a lieu quand il se trouve entre deux consonnes appuyées l'une et l'autre sur une voyelle : ***ti vou qui j' vasse, ji d'véve, tot v'nant, j'èl tina, tot t'nant, nos li d'nî, mès'rer*** (mesurer). Ainsi le patois, par la violence de l'accent tonique, mutile ses radicaux au point de les rendre presque méconnaissables.

Les groupes de consonnes constitués par s + consonne :

(¹) ***Ki*** dérive de cum latin. Outre sa valeur étymologique (***kidâre*** (conduire), ***kifesser*** (confesser)), le préfixe ***ki*** sert aussi pour marquer fortement la réciprocité : ***s' kibatte*** (se battre), ***s' kibèchi*** (se becqueter), et pour exprimer l'intensité d'une action : ***kihagni*** (mordre). Ainsi a souvent lieu la création individuelle de verbes nouveaux.

(²) ***nez-m'èl*** (donnez-moi le). L'assourdissement de l'atone dans ***dinez*** a amené la rencontre de deux consonnes d'une émission difficile; conformément à la ***loi du moindre effort***, la première a disparu.

Toutes les fois qu'une autre consonne se présente devant eux, il y a intercalation d'un *i* euphonique après l'*s* dite impure : *on' siteûle, après aveûr sicrit, po l' sipani,* (sevrer, afr. *espanir*), *po l' sitoffer, i manque dè l' sitronler* (étrangler), *après aveûr situ.*

Ces détails une fois donnés, je me bornerai à renvoyer à cette page, lorsqu'un des cas ici expliqués se présentera.

L'*i* atone a été remplacé sur divers points, plus ou moins éloignés de Liége, par *u*. Celui-ci existe même dans quelques mots du patois de cette ville : *briber* (mendier) à côté de *bruber* (*Micheels*).

e fermé latin suivi de toute autre consonne.

e fermé tonique = *eû*, *e fermé* atone = *è*, *u* : *pèhi; crèhou* (crescutum); *crèyans* (credimus).

i beû (bibit) *nos buvans.*

L'*i* du radical s'est changé normalement en *oi* en français, lorsqu'il était tonique, et est devenu *e* à l'atone. Cet *e* en wallon s'est transformé en un son plus marqué *u* :

i deû (debet) *duveûr* (debere).

L'infinitif *deûr* est le résultat d'un compromis entre *d'veûr* et *deû*.

i peûsse (pe(n)sat) *pèser* (pe(n)sare).
i veû (videt) *vèyi.*

Des 3 formes d'infinitif *veûr*, *vèye*, *vèyi*, *veûr* est la seule régulière : videre, vid're, *ver're* (avec *e fermé*) = *veûr*. Cf. vitrum > *veûle* (anc. *veure*). De là le futur *veûrè* (¹) à côté de *vièrè*. La diphtongaison normale de *e ouvert* entravé (v. p. 80) a entraîné celle de *e fermé* entravé. Ex. anciens : **Ch. W. L.** XVI, 557; **J. d'O.** : *vieray* 4229, *vieroit* 36895; **J. d'H.** : *vieroyent* 182r; **J. de St.** : *vieront* 19,35.

(¹) Le peuple, parlant français, forme son futur d'après l'infinitif : *je votrai* (*voir*).

C'est probablement là un phénomène de formation romane; autrement dit, c'est l'*e* de l'ancien futur roman *vedrai, verrai* qui a été diphtongué.

ī + *m, n* latins.

ī + *ma, na* = *ène* : *farène* (farina), *tène* (tina), *sipène* (spina) et tous les verbes terminés en in(a-) à l'indicatif présent; *i* atone est d'ordinaire maintenu intact.

M. Meyer-Lübke dit que les patois qui nasalisent dans tous les cas la voyelle suivie d'une nasale ou qui avaient admis *ē* avant la dénasalisation, offrent *ēne*, respectivement *ene*, pour ina. Cette désanalisation influe sur la quantité de la voyelle, notamment elle s'abrège; cf. aussi le lorrain : *küjèn*, etc.

Micheels, p. 63, donne la liste [1] : *acusiner, adviner, affiner, aglotiner, balziner* (lambiner), *bassiner, brouhiner* (bruiner), *brûtiner, calciner, copiner, èpufkiner, èrèciner, esterminer, exâminer, grusiner* (gringotter), *hiner, imâginer, kihustiner* (cf. afr. *hustin*), *laminer, longiner, matiner, tessiner* (arroser un rôt). Ajoutez-y *aboliner* (empeser). Que ces verbes remontent directement à un original latin ou qu'ils soient des emprunts faits au français, ils ont tous *ène* au présent indicatif, etc. : *il advène, il affène, i copène*, etc...

i + *r, l, m.*

il admère (*mirat)	*admirer.*
i d'chère	*dichirî* (afr. *eschirer*).
i fèle (filat)	*filer.*
i lème (limat)	*limer* (limare).
i tère	*tirèr.*

[1] *Assâhener* (assaisonner) et *chassener* (chauler) qu'il cite, n'appartiennent pas à cette catégorie de verbes. Le premier est un nouvel ex. de l'affaiblissement de *o* atone en *e* (v. p. 94) : *sâhon* (saison), *assâhener* d'où *j'assâhène;* de même *abot'ner* de *boton* (bouton), *botoner, botener, bot'ner;* le second, ainsi que *ablouk'ner* (boucler), sont des infinitifs dérivés (*ner* = finale d'emprunt) où les groupes *s'n, k'n* demandent une voyelle d'appui : *è*. V. plus haut, *première ps. sing. prés. indic.*

Futur, d'après le singulier indicatif présent : *il admèrrè.*

o ouvert latin.

o ouvert tonique libre = *oû*, *ou* : *boû* (bovem, anc. buef); *noû* (novum, anc. nuef); *vou* (volet, anc. vuet), etc. *o ouvert* atone = *ò* : *mòri* (morire); *pòrai* (porru + ellum); *òhai* (*ossellum), etc.

i droûve (de-operit)	*dòvri*, *dròvi* (1).
i moûr (*morit)	*mòri.*
il oûveûre (operat)	*òvrer* (operare), sur le futur *oûvurrè*, v. *oûveûr* ind.
i pou (potet)	*pòleur* (*polere).
i proûve (probat)	*pròver* (probare).
i troûve (*tropat?)	*tròver* (*tropare?).

o fermé (*ō*, *ŭ latins*).

Les nombreux exemples qui suivent me dispensent d'en citer d'autres de la classe des substantifs, adjectifs, etc.

ô tonique.	*ò* atone.
i colôre (colorat)	*colòrer* (colorare).
i dècôre (decus,-oris)	*dècòrer.*
i dôre (*de-aurat)	*dòrer* (*de-aurare).
il ignôre (ignorat)	*ignòrer* (ignorare).
eû tonique.	*ò* atone.
i d'meûre (morat))	*d'mòrer* (morare).
i heû (excutit)	*hòyans* (excutere).
i heûre (scopat)	*hòver* (scopare).
i keûse (co(n)suit, b. l. coso)	*kòsans* (consuere).
i keûve (cubat)	*kòvans* (cubare).

(1) L'*r* est avancée d'une série de lettres dans *dròvi*, de même dans *prusti* (b. l. pisturire, afr. *pestrir*). C'est une consonne très mobile : le groupe *pr* de prominare (promener) est séparé en wallon par l'insertion, entre les deux consonnes, de la voyelle suivante : *porminer*

oû tonique.	*ò* atone.
i boû (bullit)	*nos bòlans.*
i coûr (currit)	*còri.*
i hoûbe	*hòrbi* (nettoyer, *fourbir*).
i moû (mulget)	*nos mòlans.*
i ploû (pluit)	*plòvant* (*plòv* + antem).

o fermé tonique est resté, dans certains verbes, sous la forme *ò*. A l'atone, la voyelle s'est diphtonguée.

ò tonique.	*ou* atone.
il afflòwe	*afflouwer* (affluer).
il alòwe (allocat)	*alouwer* (allocare).
il atòwe (du latin tu)	*atouwer* (afr. *atuiser*).
il avòwe (ad-votat)	*avouwer* (ad-votare).
i bòwe	*bouwer* (afr. *buer*).
il habitòwe (habituat)	*habitouwer* (habituare).
i hòwe	*houwer* (huer).
i mòwe (mutat)	*mouwer* (mutare).
i ròwe (rotat)	*rouwer* (rotare).
i salòwe (salutat)	*salouwer* (salutare).
i sòwe (sudat)	*souwer* (sudare) (1).
i tòwe (tutat)	*touwer* (tutare).
i lòme, *nòme* (nominat)	*loumer*, *noumer* (nominare) (2).
i tòme	*toumer* (aha. *tumôn*).

o ouvert suivi d'un jod (ò + y, + ly latins).

Selon que l'*o* est tonique ou atone, il est *fermé* ou *ouvert*.

(1) Autre étymologie : *exsucare, fr. essuyer, afr. *essuer*. Le *w* est expliqué p. 101.

(2) *l*, *n* échange de liquides, J. d'H. : *lomeir* 63r.

il aspôye (*podiat, de podium, *pui*, d'où le fr. *appuyer*) *aspòyî*.

i côye (colligit) *còyi* (colligere).

i fôye (*fodiculat) *fòyî* (*fodiculare).

Quelques autres verbes, d'origine diverse, présentent une variation de radical identique à celle d'*afflòwe, afflouwer*, etc. (1) :

i babòye	*babouyî* (bredouiller).
i crabòye	*crabouyî* (griffonner, gribouiller).
i dispòye (*de-exspoliat)	*dispouyî* (*de-exspoliare).
i fafòye	*fafouyî* (farfouiller, de fouiller?).
i gagòye	*gagouyî* (bredouiller).
i halbòye	*halbouyî* (chanceler).
i kaspòye	*kaspouyî* (aha. *gispildan*).
i kibòye	*kibouyî* (bossuer, w. *bouie*, afr. *boule*).
i mòye (*moliat)	*mouyî* (*moliare).
i sambòye, sabòye	*sambouyî, sabouyî* (vaciller).

L'*e* muet des verbes terminés au singulier du présent de l'indicatif en *âye, èye, ôye, òye, ouwe* se fait entendre au futur : *pâyerè, nèyerè, lôyerè, mòyerè, bouwerè*. Les deux éléments de la diphtongue ont, dans ce cas, une existence indépendante. Mais parfois l'accent est reporté sur le premier qui, dans son émission, absorbe le second. Il y a alors contraction des deux voyelles consécutives : *ji lôrai, j'èvôrai, on joûrè, nos toûrans* (cf. le français poétique : *nous tûrons*). Le futur *envoierai* est encore chez Molière.

Coyi et *rascoyi* doivent à leur *i* d'avoir un imparfait indicatif en *îve* (*i-éve* = *îve*).

(1) Je les emprunte aux listes de Micheels. Pour l'étymologie, voy. Grandgagnage.

ū + m, n latins.

tonique + *m, n* = *òm* : *hòme* (aha. scûm); *plòme* (pluma).
eun : *leune* (luna); *preune* (pruna).
u + m, n + voy. ton. = *oum* : *loumîre* (luminaria); *foumer*.
un : *prunî* (prunier); *dijuner*.

i fòme (fumat)	*'oumer* (fumare).
i hòme	*houmer*.
i plòme (plumat)	*ploumer* (plumare).
i riscòle (de culus, cul)	*riscouler*.

Cas particulier : *i boûtène, -eune* (bitume) *boût'nant*.
i streume (*strenat) *strumer* (*strenare).

Je m'explique ces dernières formes, à côté desquelles on trouve également *strème, strimer*, de la manière suivante : l'*e* de strena, atone dans les composés, est devenu en wallon *i* ou *u*. (v. pages 94-95), d'où les deux infinitifs *strimer, strumer*, auxquels correspondent les indicatifs *strème* (cf. *lème, limer*), *streume*.

ū + r latins.

ū tonique + *r* = *eûr* : *deûr* (durum); *seûr* (aha. *sûr*); *meûr* (murum).

u + r + voy. ton. reste parfois *u*.

Déjà dans **J. d'O.** et dans **J. d'H.** *eur*. (Voy. *op.cit.* p.53-54).

i s'avinteûre (*aventurat)	*avinturer*.
i deûre (durat)	*durer* (durare).
i jeûre (jurat)	*jurer* (jurare).
i heûre (ex-curat)	*hurer* (ex-curare).
i mèseûre (me(n)surat)	*mèsurer* (me(n)surare).
i meûre (*murat)	*murer* (*murare).

ASSIMILATION DES FORMES EN FRANÇAIS : La modification de la voyelle radicale ne persista pas en français, parce que les verbes qui l'avaient subie, la rejetèrent, comme

(ré)clamer, ou l'étendirent à toutes les formes pour que le radical fût partout identique : ou bien les formes à désinence accentuée l'ont emporté parce qu'elles étaient les plus nombreuses, ou ce sont les formes à radical accentué, soit à cause de leur emploi fréquent, soit qu'elles eussent servi à dériver des substantifs qui, à leur tour, contribuaient à les vulgariser.

Cette tendance à l'unification se manifesta dans le français littéraire dès le XII• siècle (V. *Behrens*). Onze verbes d'un emploi très fréquent ont encore aujourd'hui la double série des formes flexionnelles de l'afr. : *meurt, meut* (afr. *muet*), *peut, veut, tient, vient, quiert* (composés), *sied, aperçoit, boit, sait* et leurs composés.

II

Variations du radical par la rencontre de deux voyelles.

L'hiatus est supprimé en wallon à l'aide d'un *y* ou d'un *w*, lequel est usité dans le voisinage des voyelles labiales. Les exemples anciens sont très nombreux : POÈME MORAL, CHARTES et autres textes liégeois. En voici seulement quelques-uns de **J. d'H.** : *pouwist* 3r; *joweir* 3r; *pawour* 11r, 55r; *ruwe* 26r; *tuwat* 54v. — *poions* 1r; *veyoit* 26v; *loyez* (laudatus) 55v; *procreieis* 98v.

La rencontre qui se produit entre les radicaux de verbes terminés par une voyelle et les flexions, amène toujours l'introduction d'un *y* ou d'un *w*. La physionomie de ces verbes en est parfois assez altérée [1].

BRAIRE : Défectif en français. Complet en wallon : *ji brai, nos braiyans.*

[1] Cet *y* ne s'est pas combiné avec *ez* de l'indicatif présent ni *éve* de l'imparfait pour former avec eux le son unique *i* des verbes en *i*.

CLÔRE : claudere. Ce verbe, alors qu'il était complètement conjugué, perdait partout le *d*. Wallon : *ji clô, ji clòyéve, ji clòya.*

RIRE, SCRIRE : Radicaux *ri* et *scri* : *ji rèye, ji scri* (v. p. 51), *nos scriyans, ji riyéve, ji riya.* Dans certains villages du N. et du S. de Liége, on a évité l'hiatus en séparant les deux éléments par la spirante palatale *h* : *scrihans, i fâ qu'nos rihanhe.*

FÛR (fuir) : *ui* portant, dès les premiers temps de la langue, l'accent sur le premier élément s'est réduit à *ü* : **J. d'O** : *brus* 520, *bru* 2146; *lusant* (luisant) 2492; *destrurent* 2099, *destruray* 4720, etc. **J. de St.**: *frus* (fruit) 24.

Ex. modernes : *fru* (fructus); *lu* (lui); *lû* (lucet).

HAÏ, HÉRE, HÊRE : (afr. haïr, heïr). *Ji hé* (afr. *has* et *hé, hes, het*) a probablement donné naissance à l'infinitif *hére. Hayrè, haya, hayou, hayant.*

MESKEÛRE, KEÛRE : Grandgagnage tire *keûre* de cor, -dis ou de l'aha. *küren*; M. Altenbourg (III, 11) en fait une forme dérivée de querre. Ces étymologies ne me paraissent pas heureuses. Indépendamment de l'existence de la forme *qwèri*, il faut observer que l'on aurait *kweûre* ou plutôt *kwère* (*ĕ*). Cfr. *heûre* = excutere, et *keûr* = cura dans *j'enn' a d'keûr* = je n'en ai cure. Un verbe *curere pour curare ne répondrait-il pas mieux aux données du parler moderne (voy. *u* = *eû*)? Il conviendrait pour le sens : avoir souci, prendre

soin de, faire des vœux pour. On admettrait alors que le radical tonique *keû* s'est adouci à l'atone en *è* : *kèyans, kèya, kèyou,* futur : *keûrè.*

LÈYÎ : (afr. *laier*, que Scheler rattache au gothique *lêtan*). *Ji lai, ti lai, i lai, nos laiyans, vos laiyîz, is laiyèt.* **S. C.** : *tu lai* 152 v, 44. **J. d'O.** : *lairoit* 850, *lairay* 2920. **J. d'H.** : *layroient* 187 v. **G. E.** : *je lay* (1452) 4 r. La concordance entre ces anciennes formes et celles d'aujourd'hui est donc complète.

Laiyîz (présent indicatif, 2e personne pluriel), *laiyîve* (imparfait), *laiyî* (participe passé) présentent la contraction régulière de *ie* en *î*.

Oï, ÔRE : Le wallon a conservé ce verbe en entier et sous ses formes les plus anciennes. Indicatif *j'ô, nos òyans, j'òyève, j'òya,* etc.; futur *j'ôrè,* d'après l'infinitif *ôre* (afr. *orrai*); *òyi* (*ouïr*, audire).

V. di Chaudf., IIIe acte : *owou, w* ici introduit pour empêcher l'hiatus.

VEÛR, VÈYE, VÈYI : Le wallon présente, dans les formes faibles de ce verbe, l'état ancien de la langue, lequel a disparu du français (*veoir, veant, veons*). Mais celui-ci se rapproche encore de lui par son *y* euphonique dans vo*y*ons, vo*y*ez, vo*y*ant. Wallon : *ji veû, nos vèyans, ji vèyéve, vèya, vèyou.*

consonne, l'*a* ne s'unit pas à lui pour former un seul son, comme dans *faire* (fac're); il en reste distinct et, à la tonique, s'assombrit en *â*.

I pâye (pacat) *payî* (pacare).
I sâye ((*as)sagiat) *sayî* ((*as)sagiare, b. l. assagium).

ĕ, ae latins.

ĕ, æ ton. = *ie* réduit à *î*; *ĕ, æ* atones restent tels :

I crîve (crepat, afr. crieve) *crèver* (crepare).
I fîr (ferit) *fèri* (ferire).

Tandis que ce verbe est défectif en français, le wallon le conjugue complètement. *F. di H. s. P.* I, I, *on firreut*; *Malignant*, II, 9, *id.*

I grîve (afr. grieve, *grevat) infin. déjà *griver*.
I lîve (levat) *lèver* (levare).
I qwîre (quaerit) *qwèri* (quaerere).

Le français n'emploie plus ce dernier verbe que dans ses composés; il est utilisé entièrement en liégeois sous des formes refaites d'après *qwèri*. Notez que l'*u* latin est conservé comme en lorrain : *kwèri*.

I tin (tinet) *t(i)ni* (tenere).
I vin (venit) *v(i)ni* (venire).

La diphtongaison de la voyelle radicale a été introduite analogiquement, mais irrégulièrement, au futur et au conditionnel français : *tiendrai, viendrai*. Le wallon ne la connaît que réduite à *î* et n'a pas le *d* intercalaire (v. page précédente) : *tinrè, vinrè*. — Le futur ayant été composé de l'infinitif joint à l'auxiliaire *ai, è*, le peuple, obéissant à une logique toute d'instinct, a considéré comme des infinitifs ce qui en reste après qu'on en a retranché l'auxiliaire : d'où *tiendre, viendre*, fréquents dans le parler populaire (cfr. Görlich, *Nordw. D.*

p. 78, *tenre* = *tenir* : Menière); le wallon a *tinre, tére* (*é*) où la nasale *in* s'est raccourcie (¹).

ĕ + y, ĭ + y (c) latins.

ôy tonique.	*òy* atone.
I nôye (negat)	*nòyî* (negare).
I lôye (ligat)	*lòyî* (ligare).
I plôye (plicat)	*plòyî* (plicare).
I frôye (fricat)	*fròyî* (fricare).
I brôye (got. *brikan*, rompre)	*bròyî*.
I vôye (viat)	*vòyî* (viare).

Les verbes qui ont *èye* au singulier des présents de l'indicatif et du subjonctif ont, suivant le libre jeu des lois phonétiques, *i* à l'atone : *ji m' fèye, nos nos fiyans, ji m' fiyîve*; *ji prèye, nos priyans; ji m' mervèye, nos nos merviyans; ji m' habèye, nos nos habiyans; ji crèye, nos criyans.*

La réduction *èye* = *i* est attestée de très bonne heure dans la langue. Voir des exemples dans *Behrens*.

è atone, é tonique.

Un changement d'accentuation de voyelle tonique à voyelle atone en wallon présente la singularité remarquable d'être en opposition directe avec l'usage du français. Dans certains verbes de celui-ci, *é fermé* placé à l'avant-dernière syllabe de l'infinitif, le radical étant terminé par *r*, devient *è* dans la syllabe tonique : *espérer, espère; altérer, altère; posséder, possède.*

Wallon : *il espére, espèrer; altére, altèrer; posséde, possèder.*

Mais on dit en français : *j'agrée*, agréer; en wallon : *j'agrèye, agrèyer.*

(¹) *Donrè*, futur de *d(ˌner*, devenu *danrè* (*ombion*=*âbion*), a pu s'abréger de même en *d* : *dârè*.

coitte (¹) (chorda); *coinne* (corn(u)a); *moitte* (mort(u)a); *poitte* (porto);

doime (dorm(i)o); *stoide* (extorquere); *boide; toide; ak'moide* (habituer, de moderare par inversion de l'*r* : *modrer, morder, moide, moirdou,* Grandgagnage); *hoûle* (hurle);

mais : *pièrdou, sièrvou;*

poirtans, doirmans, stoirdans, boirder (border), *toirdant, ak'moirdou.*

Le même phénomène se produit si c'est un *a* qui précède le groupe *r* + *cons.* : *lâge, spâde* (spargere), *ji pâte*; mais *spârdant, pârtant.* D'après le présent de l'indicatif : *ji pâtrè* (partirai), Defrecheux, p. 74.

St précédé de la voyelle tonique est réduit à *ss, s,* mais il reparaît lorsqu'il est appuyé sur une voyelle sonore : *ji oise* (j'ôte), *oister* (ôter).

Je résume en un tableau les observations précédentes sur les modifications que subissent les radicaux, en empruntant un exemple à chaque groupe :

I.

1re CLASSE.

*parolare :	Ji parôle	nos pârlans.

2e CLASSE.

a + *l* + *cons* :	ji v*â*	nos v*a*lans.
a + *y* :	ji p*â*ye	nos p*a*yans.
ĕ, œ :	ji qw*î*re	nos qw*è*rans.
	ji t*i*n	nos t'nans.

(¹) *ôi* tonique = *wĕ*, atone = *wè*.

ĕ + *y*, *ĭ* + *y* (*c*) :	ji l*ô*ye	nos l*ò*yans.
é ton., *è* atone :	j'esp*é*re	nos esp*è*rans.
e fermé + *n* :	ji m*ô*ne	nos m*i*nans.
e fermé + *cons.* :	ji p*eû*se	nos p*è*sans.
ī + *m*, *n* :	j'adv*è*ne	nos adv*i*nans.
ī + *r*, *l* :	ji t*è*re	nos t*i*rans.
o ouvert :	ji m*oû*re	nos m*ò*rans.
o fermé :	ji d*è*c*ô*re	nos d*è*c*ò*rans.
ou ton., *o* atone :	ji c*oû*r	nos c*ò*rans.
o ton., *ou* atone :	j'al*ò*we	nos al*ou*wans.
o ouvert + *y*, *ly* :	ji c*ô*ye	nos c*ò*yans.
ū + *m*, *n* :	ji f*ò*me	nos f*ou*mans.
ū + *r* :	ji h*eû*re	nos h*u*rans.

II.

br*ai*, br*aiy*ans; cl*ô*, cl*òy*ans; h*é*, h*ay*ans; k*eû*, k*èy*ans; l*ai*, l*aiy*ans; *ô*, *òy*ans; v*eû*, v*èy*ans.

III.

e ouvert entravé :	ji p*iè*de (pron. *yĕt*),	nos p*ièr*dans.
o ouvert entravé :	ji d*oi*me,	nos d*oir*mans.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Influence de l'analogie.

Radicaux : Types anormaux. — Analogies qui amènent l'extension du radical d'une catégorie de verbes à une autre, la réduction de plusieurs radicaux d'un verbe à un seul. — Changements divers dans les radicaux.

I

Extension d'un radical d'une conjugaison à une autre.

Les temps affectés de l'allongement du radical en *iss* sont, en français, les présents de l'indicatif et du subjonctif, l'impératif, l'imparfait de l'indicatif et le participe présent. On appelait les verbes en isco *inchoatifs* (lat. inchoare, commencer), parce que la syllabe latine *isc* (*iss* en français, mais *is* ou *it* au présent indicatif et à l'impératif) leur donnait le sens de *commencer l'action, entrer dans un état* et non pas seulement celui d'*agir, être dans un état,* que possèdent les verbes ordinaires.

Il paraît logique que le parfait défini et le participe passé, exprimant l'idée d'une action accomplie, n'aient pas la syllabe inchoative (action qui commence) ; il en est de même du futur, du conditionnel présent et de l'imparfait du subjonctif qui dérivent de temps latins qui ne l'ont pas.

Le peuple, ignorant les lois qui ont présidé à l'organisation des mots et tendant à une uniformité complète dans sa conjugaison, a étendu la syllabe *ih* à toutes les formes du verbe, excepté à l'infinitif et au participe passé, où le principe phonétique et dérivatif a agi en liberté : *ji finihe, ji finihéve, finiha, finih'rè, finihr'eû, qui ji finihe, finihahe, finihant, fini.*

Il n'a pas senti la flagrante contradiction entre la forme et le sens. Le patois de Blonay présente aussi la forme inchoative au futur et au conditionnel : V. Odin, p. 9 [1].

Le français a, par un lent travail qui se marque dès le XIe siècle, ramené à la forme inchoative un grand nombre de verbes qui, au début, ne la possédaient pas (voy. Chabaneau) ; mais les patois sont, sous ce rapport, bien plus avancés que la langue littéraire. Le wallon a adopté ce type de conjugaison

[1] Diez, II, 210, cite des exemples d'anciens auteurs où la flexion inchoative a atteint aussi le parfait et l'imparfait du subjonctif.

pour *rivesti, minti, difali* parmi les verbes de la 2e conjugaison, pour plusieurs autres de la 3e et de la 4e, et même pour quelques-uns de la 1re.

y-are : *affaiti, j'affaitihe, nos affaitihans* (afr. *affaitier*).
avanci, j'avancihe, nos avancihans (*avancier* = *ab-antiare). J. d'H. : *avancir* 177 r, *avanchiest* 177 r, *avanchissoit* 74 r.
difraiti, ji d(i)fraitihe, nos d(i)fraitihans (afr. *fraitier*).
haussihe (hausse), Remouchamps, *Tâtî*, II, 1.
rimèrci, ji r(i)mercihe, nos r(i)mercihans (remercier).
Le point de départ de cette assimilation est la réduction *ie* = *i*, qui s'est produite à l'infinitif de ces verbes répondant à des types latins en y-are. La confusion, facilitée par ce temps, n'a pas gagné les verbes en *a* pur.

ēre : *ji fali, ji falihe, nos falihans* (faillir; a peut-être subi l'influence française).

ĕre : *vinki* (vaincre), *ji vinkihe*. Simonon, *Côparei* S. 33 : *vainkiha*.

II

Réduction de plusieurs radicaux d'un verbe à un seul.

1. VERBES A RADICAUX TERMINÉS PAR *c*, *sc*.

1. CÛRE (coquere, cocere dans le latin populaire). 2. DISTRÛRE (et autres composés de struere, struxi). 3. DÛRE (ducere, duxi), qui n'est plus usité en français que dans ses composés et que le wallon a conservé, sous cette forme simple, avec le sens de *plaire, convenir*. 4. LÛRE (lucere, luxi). 5. NÛRE (le latin nocere avec *ē* a donné régulièrement *nuisir*).

Remarquons tout d'abord *ui* = *û*. Le *c* radical de ces verbes, placé entre deux voyelles dont la seconde est tonique, devint régulièrement en français *s* doux, en wallon *h;* mais dans l'un, selon ses habitudes phonétiques, un *i* se développa devant *s*,ce que la réduction *ui* = *û* empêcha dans l'autre. Il en résulta, en wallon, deux radicaux différents : 1° en *û* : indicatif présent et subjonctif présent singulier, futur et conditionnel, formés de l'infinitif *cûre : cûr* + *è, -eû;* 2° en *ûh,* qui appartient à toutes les personnes du verbe (¹) où *s* français est suivi d'une voyelle : *ji cû, nos cûhans, ji cûhéve, -a, -ahe, cûre, cû, cûrè, cûreû.*

Nuire différa longtemps des autres verbes au prétérit et au participe passé. L'identité des formes de l'infinitif et des temps de la première série amena peu à peu l'assimilation complète.

En wallon *nûre* a aussi 2 radicaux, *û* et *ûh* : *ji nû, nos nûhans, ji nûhéve, ji nûrè. A. di T. : 471 neuhef, neuhin; eu* et *u* sont des sons qui s'échangent facilement en wallon.

KINOHE, CRÈHE (cognoscere, crescere) : *conosre* et *cresre* ont donné naissance, après la chute de *r* finale, à *kinohe* et *crèhe.*

DIRE : c intervocalique = *h*, qui se trouve partout devant une flexion accentuée, même au pluriel du présent de l'indicatif et du subjonctif :

Nos d'hans, vos d'hez, i d'hèt : dicimus, dicitis, dicunt; *qui nos d'hansse, vos d'hésse, i d'hèsse.*

Disons, disent sont également des reformations en français.

LÉRE : *ĕ* + *y* = *ei, é* en wallon. Le *g* radical, combiné avec *ĕ* à l'indicatif présent singulier, à l'infinitif et aux temps qui en dérivent, réapparaît aux autres temps sous la forme *h* (*g* entre voy. = *h*) : *ji lé, nos léhans, ji léhéve, -a, léhou* (aussi *lé*), etc.

(¹) Le latin vulgaire avait étendu à toutes les formes de struere la gutturale du parfait struxi et du participe structum.

PLAIRE (placere), TAIRE (tacere) : *plac-'*, *tac-'* = *plaih-*, *taih-'* + terminais. verbales. J. d'H. : participe passé *plaisut* 145r.

2. VERBES EN *ngere*.

ETEINDRE (extinguere), (*di*)*stinde*;
ETREINDRE (stringere), *strinde;*
JOINDRE (jungere), *jonde;*
OINDRE (ungere), *onde;*
PEINDRE (afr. *poindre*, pingere, pinctum), *ponde*;
PLAINDRE (plangere), *plainde;*
TEINDRE (tingere), *tinde;*

ji (di)stin(d),	*ji (di)stindéve,*	*-a, -ahe, -ou.*
ji strin(d),	*ji strindéve,*	*-a, -ahe, -ou.*
ji jon(d),	*ji jondéve,*	*-a, -ahe, -ou.*
j' on(d),	*j' ondéve,*	*-a, -ahe, -ou.*
ji pon(d),	*ji pondéve,*	*-a, -ahe, -ou.*
ji plain(d),	*ji plaindéve,*	*-a, -ahe, -ou.*
ji tin(d),	*ji tindève,*	*-a, -ahe, -ou.*

Français : Dans tous ces verhes, la gutturale s'est transformée en *y*, *i* palatal, qui a fini par se combiner avec l'*n* précédente : *plagnons, plagnez, plaignons, plaignez, plains* (planc-si), *plain-t* (planctum), *plain-t* (plang-(i)t), *plainre* (plang-(e)re). Il faut se garder de prendre *ai* pour une diphtongue. Les graphies *gn, ign, in* servent à désigner le son d'*n* mouillée. Ce son a disparu des mots dans lesquels il était final; la voyelle qui le précédait a pris le son nasal qu'elle conserve aujourd'hui.

Un *d* s'est introduit entre l'*n* et l'*r* de l'infinitif. (Notons en passant que le wallon, à ce temps, possède le *d*.) Des trois radicaux *plaind, plaign* et *plain*, il n'a conservé que le premier et l'a donné à toute la conjugaison. M. Chabaneau dit, p. 92, « qu'on rencontre, dès le XIIe siècle, en français, au présent

de l'indicatif, des exemples de cette substitution. Ainsi *complaindons, rastrendons* dans *Job.* V, Burguy, II, 241. »

Ex. anciens : **Job** : *complaindant*, p. 465. **Dial. P. G.** : *restraindoit* 8, 13, *destraindoit* 99, 16; *ajoindans* 278, 10; *tindeor* 271, 1.

J. d'H. : *destraindit* 53 v, *strendante* 143 v; *joindant* 180 v; *poindoit* 2 v;

J. de St.: *estindons* 82; *injondons* 93, *jondant* 241; *deplaindit* 21, *plaindeur* 21.

3. Radical en *cs*.

Des deux radicaux que l'ancienne langue offre dans le verbe *vivre*, l'un *viv-*, l'autre *vesc-* (*véc-*), le wallon n'a conservé que le second. Celui-ci a été produit par la métathèse du *x* que présentait le latin vixi (*x* = *cs*, d'où *viski*) (¹). L'*s* est tombée, contrairement aux traditions de notre patois : *tièstou* (de testa); *fièstî* (de festa); *chèstai* (castellum).

Ex. anciens : **Dial. P. G.** : *viscat* 229, 26, *viskeit* 355, 40.

J. d'H. : *viskeit* 5 r (2), 153 v, *viskat* 6 r, *viskoyent* 6 r, *viskant* 7 r, *viskent* 116 r.

J. de St. : *visquat* 894, *viskast* 503.

On trouve même l'*s* amuïe dans une charte du Sud de Liége : XI, *vikant*.

Au radical *vik-*, on a appliqué les flexions de la 1re conjugaison :

viker, ji vike, nos vikans, ji vikéve, -a, -ahe.

4. Radical terminé par un *d* d'origine latine ou romane.

Verbes de catégories diverses ayant plusieurs radicaux; le peuple en a choisi un, qu'il a introduit dans toute la conjugaison.

(¹) Préterits anciens : *vesquit* et *vesquiét*.

MOÛDE (mulgere), rad. *moûd-*. L'intercalation d'un *d* entre *l* et *r*, après la chute de *g*, eût été contraire aux règles phonét. du wallon [1]. Du radical *mol-* devaient résulter un infinitif *moûre*, des temps personnels *ji moû, nos molans, ji moléve, -a, -ahe, ji moûrè, -eû*, des participes *molant, -ou*. Les formes *mode, moûde, moûdant, modou, moûdou* font penser à un verbe du francien où l'insertion du *d*, dans la position indiquée ci-dessus, a été normale.

On ne peut que songer à un radical français pour rendre compte des formes ABSOÛDE, *absoûdant, absoû, -te, j'absoû, j'absoûda, — rèsoûde, rèsoûdant, ji rèsoûda*, que donne Micheels, p. 68, 70. La même observation est applicable à *disvôdant, disvôdou, ji disvôda*, de DISVÔRE ou DIVÔRE, p. 153, si *vôre* représente réellement volvere. Le *v* = *u* de solvere (absoudre) et volvere aurait dû tomber comme dans battuere, consuere, *lr* se réduire à *r*, et *l* reparaître devant une voyelle. Cp. *ji voreû* (je voudrais); *volou* (voulu). Conformément à cela, le wallon n'admettrait que:

Absoûre, j'absoû, j'absoléve, -a, -ahe, j'absoûrè, -eû, absolant, -ou.

Partant, les formes de *divôre*, que cite M. Altenbourg (III, 5, note) comme plus usitées: *ji d(i)volaye, divolant, divolou, ji d(i)vorè*, sont d'accord avec ce qui précède. Ainsi MOÛRE de molere a donné régulièrement: *ji moû, ji mola, molant, -ou.*

Il y a eu parfois hésitation dans le choix du radical auquel devaient s'attacher les flexions:

Liége : PONRE, *ponere* (pondre), *i pon, pouna, ponou, pounant:* régulier.

Herve : PÔDE, *ponere* (pondre), *i pô (ô), pôda, pôdou, pôdant:* adoption d'un radical *pôd-* (franc. *pond-*, *ô* de Herve = *on* liégeois).

[1] L'insertion d'un *d* entre *n* et *r* ne s'y rencontre pas non plus; *somonre, somoure* (semondre), du lat. submonere, peu usité.

Ex. anciens : **Dial. P. G.** : *ponoient* 122,6, *reponant* 127,8.

PRINDE : Rad. *prind-*. Le *d* du radical n'a été conservé en français qu'à l'infinitif. Le wallon a suivi de beaucoup plus près que lui la conjugaison latine, qui maintient le *d* partout, excepté au participe prensus.

Ex. anciens : **Job.** : *prendoient*, 489 ; **J. d'H.** : *entreprendoient* 1v, 2v, *entreprendans* 11v, 29v ; **J. de St.** : *prendissent* 23, *prendant* 25, *prendirent* 371. *Prendu* existe en afr.

Ji prin(d), ji prindéve, -a, -ahe, -ant.

5. RADICAL FORMÉ D'UNE SEULE LETTRE, *f*.

Radical d'une seule lettre, *f*, auquel s'ajoutent les flexions verbales : *f* + *ans, -ez, -èt, -ève, -a, -ahe*, etc.

1. Le singulier de l'indicatif présent et l'infinitif ont pu fournir ce radical. Dans le sud de la province, on en a adopté un autre qui répond à *fes*, sorti des formes à flexion tonique de la première série en français : *nos f'sans, ji, ju f'séve, f'sa, f'sahe.*

2. Fac(io), fac(i)s, fac(i)t = *fai*, comme factum = *fait*. *A* + *y* final devenant généralement *ây*, l'*ai* (*è*) de *fai* (première personne) paraît être emprunté aux deux autres personnes.

Le subjonctif *fasse* est français.

III

Radicaux de nature diverse.

APARÇÛR, RIÇÛR. Micheels, 67 :

aperçur,	*-çûvant,*	*aperçû,*	*j'aperçûs* (ind. prés.)
riçur,	*-cûvant,*	*riçû,*	*ji r'çûs.*
conceveûr,	*-cevant,*	*conçu,*	*ji conçois, qui ji concèpe.*

Le dernier, calqué sur le français, est sans intérêt. Pour *concèpe*, v. *sèpe*, p. 115-6.

La flexion de l'infinitif des deux premiers (*ûr*) fait difficulté. Répond-elle à l'ancienne forme en *iuvre* (St-Léger : *reciuvre*. Dans l'Est, à la place de *recui, crui,* on trouve des formes en *iu : reciut, sorcriute,* v. Bartsch)? Ou bien doit-on supposer, en dépit du peu de parenté de sens, une influence du verbe *sûre,* dont la conjugaison entière est reproduite dans les formes: *(apar)çûr, -çûvant, -çû* (suis), *-çûva,* etc.? Si cette dernière hypothèse est repoussée, *ûv-* est encore explicable par l'action de l'infinitif, qui aurait transmis son *û* à tous les temps personnels, ou par le changement de *e (ev)* en *u*, conforme aux lois phonétiques de notre dialecte.

Formes régulières de *conçûr : ji conçû, qui ji conçûve, -çûvéve, -çûva, -ahe, conçûvant, -çûvou.*

Aparçû, r'çû, conçû (participe passé) sont d'importation française. *R'çûse* (participe passé) est imité des adjectifs. *Conçûte* est inorganique. Les subjonctifs *aparçûsse, ricûsse,* ont échangé leur *ve* primitif contre *sse* analogique.

SAVEÛR : de sapēre en latin vulgaire. Deux radicaux dans la conjugaison de ce verbe : *sav-*, *sèp-*.

SAV- répond à *sap-*, le *p* entre voyelles étant devenu *v*.

SÈP-. La transformation de *a* protonique en *è* est surtout fréquente en wallon dans les labiales. Ex. de *è* = *a* entravé : **J. d'O.** : *bresseir* II, 3741, *bresse* (brachium) 10180, *bressine* II, 7340; **J. d'H.** : *cheteis* 23v; *entechiez,* b. l. tasca, 153v. Le plus ancien exemple est signalé par M. Wilmotte dans les **Gloses de Darmstad**, p. 240 : *seps* (sapias) 40 v°, 10 : *qui ji sèpe*, cfr. *qui j'arèpe,* (que j'enrage), *hèpe* (hache). D'où *sèpou.*

Ji sé, ti sé, i sé (1) proviennent-ils de ce radical,

(1) Dans *sé, savans* il faut peut-être voir une variation de radical semblable à celle qui existe dans *léve* (lavo), *laver* (lavare) et que j'aurais pu signaler p. 91 et 92. L'influence de io atone, dans ce cas, aurait été nulle.

ou l'*i* de sapio a-t il produit l'altération de l'*a* du radical latin en *ai?* Le développement historique de ces formes est aussi obscur que celui des formes françaises. Cfr. toutefois **J. d'H.** : *seit* 1r,6v, 198r.

D'où la conjugaison : *ji sé, nos savans, ji saveû, sava, qui ji sèpe, ji sârè, sâreû (sap, sav* + cons. = *sâ* en w. (¹)), *saou*, quelquefois avec un *w* euphonique *sawou, savant, saveûr.* L'infinitif *sèpi* (rad. *sèp*) emprunte sa terminaison à la 2e conjugaison; dans la Famenne : *sèpeûr.*

ALLER. La conjugaison de ce verbe en wallon reproduit purement et simplement celle du français avec ses trois radicaux.

SÛRE = sequere. L'*e ouvert* se diphtonguant normalement en *ie*, et l'adjonction en arrière du *jod* ayant amené *iei*, on a eu *sec'vre, sieivre, sivre.* Mais il existe un doublet, une forme où l'*u* s'est développé et où le *c* s'est perdu : *sewre, sieure, siure (suivre* de *sui-re), sûre* wallon. Cp. nebula, tegula, regula : **Dial. P. G.** : *niules* 246, 2; *niuleie* 249, 12; *riugle* 105, 22; auj. *nûle, tûle, rûle.*

Le *v* disparu de l'infinitif, du singulier de l'indicatif et du subjonctif présent, reparaît aux formes à flexion tonique : *sûvans, sûvéve,* etc. *Sû* est un participe fort, à côté duquel s'emploie aussi : *sûvou, -owe.*

Ji sû, nos sûvans, ji sûvéve, -a, -ahe, sûvant, -ou (²).

S'ACHIR (s'asseoir). La sifflante suivie de *j* ou *i* secondaire a pris le son chuintant dans *ji chèf, chèrvi, chèrvante* et généralement dans le cas de *si* + *voy.* :

(¹) Ex. anc. **J. d'H.** : *saront* 2r, *saray* 63r, 73r, *saroye* 102r.
(²) *Ak'sûre* = afr. *aconsuivre; k* et *s* sont parfois intervertis : *askûre.*

pinchon (pension), *chal* (*syal*, ici), *chôchèté* (société), *cawechon* (caution), *mècheû* (messieurs). Defrecheux, 87 : *cherva*; Thiry, *Mariège* : *sochèté*.

Ainsi s'expliquent *achez-ves* (asseyez-vous), *achans, achou, achowe*. Le liégeois a une tendance à adopter la prononciation française de la consonne : *sièrvi* (à Herve, *chèrvi* = servir).

Ji m'assî, nos nos assyans, ji m'assyéve, -a, -ahe, assyant, assyou.

Il faut rapprocher de ces formes celles de *drovi*, où l'*i* de l'infinitif passe dans la conjugaison et se maintient devant la flexion des modes personnels : *drovya, dovyez, int'dovyant, drovyant*, etc.

Verbes défectifs.

Doler (souffrir), afr. *doloir*, usité seulement à l'infinitif, Alt. II, 10.

Soleûr (avoir coutume), anc. *soloir, souloir* (encore chez La Fontaine). A Villers, Malmédy : *ji solève*.

TROISIÈME PARTIE

I.

CONJUGAISON DU VERBE aveûr, avu [1].

Deux radicaux se partagent, en bonne partie mais inégalement, la conjugaison du verbe *aveûr : av, ây*. Le *b* s'est conservé sous forme de *v* à toutes les personnes des deux imparfaits, aux deux premières du pluriel de l'indicatif présent, à l'infinitif et, en partie, au préterit et aux participes.

Présent de l'indicatif.

SINGULIER.

Les formes *ai* et *aie* du français n'ont pas encore été expliquées d'une manière satisfaisante. On admet généralement des types vulgaires ajo, aja. Dans ajo, l'*o* atone tombant, l'intensité de l'accent que portait le premier élément de la diphtongue *ai* a pu produire la chute du second. Mais la tendance à l'unité a été telle en patois que admettre l'influence analogique des deux autres personnes *a* (habes, habet, *avs, avt, a(s), a(t)*) serait déjà, à mon gré, une explication suffisante.

PLURIEL.

Nos av + ans, vos av + ez.

Is ont : l'*o* de *ont* (*habunt = habent ; de même, pour *vont* et *font*, on doit supposer *vaunt=vadunt, *facunt) s'explique par la combinaison de l'*a* avec le *w* que la labiale *v* a dégagée devant l'*u*. Cfr.: *i vont* en wall., mais *i fè*.

[1] Je ne reproduis plus les observations déjà faites sur quelques formes de *aveûr* et de *èsse*.

Présent du subjonctif.

SINGULIER.

Aja, ajas, ajat ont pu donner *aie, aie(s), aie(t)* [1] (*ai* a pris le son *è*). Toutefois *aje* eût été plus régulier. Un trait ancien du wallon est la non réunion de *i* issu d'un *jod* ou d'une *gutturale* avec l'*a* qui le précède : *âye*, dont l'*â* est intermédiaire entre *ā* et *ȯ*, comme aussi tout *â* liég. répondant à *a* entravé; mais dans le faubourg Ste-Marguerite (Liége) et dans les communes du N.-O. de Liége, situées sur les hauteurs voisines, de même qu'à Theux, Polleur, Jehanster, Awans et dans toutes les localités du Sud, s'est conservé un *ā* bien clair et bien ouvert : *āy, tcār* (carnem), *tāf* (tabulam), etc.

PLURIEL.

âyansse, âyésse, âyèsse.

Impératif.

âye, âyans, -sse, âyez, -îz, -îsse. Ces formes sont le plus souvent remplacées par un des temps du subjonctif précédé de *ji voû, i fâ.*

Imparfait de l'indicatif.

Av + *eû, î, îz, î.* V. p. 44, 66-70.

Préterit.

Forme faible analogique : *av* + *a, î, îz, î.* V. p. 71, 66-70.

Formes organiques : Le préterit de *avoir* présente deux séries de formes en afr., grâce à la double modification subie par la voyelle radicale :

1° Radical o (= AU = AB) : A combiné avec UI a donné *oi*, d'où *oi* (*óu*), *oüs, óut* (*ot*), *oümes, oüstes, ourent* (*orent*).

[1] *Aiet* est la forme ancienne et régulière, que le wallon a maintenue. Le *Fragment de Valenciennes* la possède ; mais les textes du XIe s. n'ont déjà plus que *ait*, qui semble avoir été modelé sur *seit*.

2° Radical E (= A, le B étant tombé) : *eu, eüs, eut, eümes, eüstes, eurent.*

Français moderne : *eus* (par assimilation avec la 2e personne), *eus, eut, eûmes, eûtes, eurent.*

Aujourd'hui *j'ou, t'ou, il ou.* Autre forme également régulière et ancienne : *j'eû, t'eû, il eû.*

Response de calottin (1732) : *on z'eut ; Lîgeois ègagî* (1757) : *j'eûs ;* **B et D.** : XI, 11 *eût;* XXXIV, 5 *euri* (eus), *eût ;* Simonon, *Cont' lè duwèl,* 12 : *ji n'eû.*

Eü, eu ont seuls survécu en français. Les formes en *eü* se contractèrent en *eu* pour se mettre à l'unisson des autres (cfr. *deüs* = *deus,* prononcé probablement *dus* dès le principe). Toute trace du radical disparut dans la prononciation, et l'orthographe continua de figurer aux yeux la lettre *e* qui le représente, alors que dans les autres préterits contractés (*sûtes, mûtes,* etc.) on avait depuis longtemps cessé de l'écrire.

PLURIEL.

Nos eûrî, nos ourî. Le thème *our,* comme le conjecture M. Stürzinger, p. 211, a-t-il été étendu, en vue de l'uniformité, de habuerunt, devenu *ourent* en wallon, à la première et à la deuxième personne du pluriel ? L'*r* est-il un reste de l'ancien p. q. f. fueram, habueram, dont on trouve les formes suivantes : *fúret, áuret, fure* dans *Eulalie* et dans la *Passion du Christ?* Le thème *our-* une fois créé, la finale du pluriel aurait gagné le singulier : *j'our* + *i, j'eûr* + *i.*

Une dernière explication est celle qui admet un recul de l'accent sur une forme empruntée à habuerim latin (1).

Du radical *ây : ây* + *a, î, îz, î.*

Imparfait du subjonctif.

Ouhe, ourihe, eûhe (picard *euche*), *eûrihe, avahe* n'appellent aucune explication.

(1) Wilmotte, *R. des P. G. R.* 1re année, p. 225.

L'imparfait du subjonctif eut aussi deux formes en afr., l'une en *oüsse*, l'autre en *eüsse*. On en trouve aussi une en *a* pur : *aüst. Sonnet de 1620 : euxhi, euhiz.—Acte du 16 juillet 1636 : euxhe* 50, *ouxhe* 20. — *Response de calottin : euhe, euxhe.* — *Pasqueie so l' médicenne* (1732) : *euhî, euxhe.— Fiesse di H. s. P.* (1757) I, 2 : *ji ni l'ôh (eusse)* (note : à Liége *ji n' l'eûhe*; *ji m'ûh* (*eu* = *u* comme en fr.); *j'ôh* (Esneux)); II, 3 : *on n'ôh rin.* — **N. B. et D.** XXV, 5 : *t'ôh'*.

Noëls, Doutrepont, XIV, 15 : (Stavelot) *oûhe* (eût).

Sont peu employés à Liége : *ou, ouri, ouhe, ourihe, eû, eûhe, âya, -he.*

A propos de *euhins* (v. p. 66-70), notez que les Chartes liégeoises ont *eussiens* [1].

Futur simple, Conditionnel.

SINGULIER.

Habere, *abr, avr* + *è, eû* = *ârè, âreû*, v. p. 70,73. En a. w. *a* atone suivi de *v, p, b* = *a*. Cet *a* s'est assombri en *â* (*ȧ*).

PLURIEL.

ârans, -ez, -ont; ârî, ârîz, ârît. V. p. 77, 66-70.

Participe présent.

Les deux formes du participe présent *avant, âyant* sont dérivées, l'une de habentem (-antem), l'autre de *habientem, flexion vulgaire qu'il faut supposer pour expliquer le radical *ay* de *ayant* français.

Participe passé.

M. Suchier note [2], comme une particularité des *Dialogues*

[1] *Avtse* (impf. subj. 2e ps. pl.) qu'on lit dans *Tâtt* (I, 2) est formé de l'impf. ind. et de la finale *sse* du subj. Dans le pays de Herve, Verviers, dans le sud (Malmédy : Stürzinger, 212), le pluriel de ce temps du subj. est en *-the* et non en *-aht*(z) ou *-asst*(z).

[2] *Zs. f. R. P.*, II, p. 269.

du Pape Grégoire, le maintien de *a* devant *w, u,* et son non affaiblissement en *o* ou *e* : *awis, aür* (aujourd'hui *aweur*), *paür* ou *paor.* — **J. d'O.** a *maoure* (maturam) 2781 ; *pawor* 3018, 3019, etc.

*(H)a(b)utum : *aou;* autre forme avec *w* pour éviter l'hiatus : *awou.* La forme *avou* est refaite sur le radical *av* de l'infinitif. Cfr. *saou* = *sa(p)utum. **J. d'H.** : *sawissent* 193r. On a aussi *avu.*

II.

CONJUGAISON DU VERBE èsse.

Infinitif.

Être provient d'une forme barbare essere pour esse, qui a adopté la désinence des infinitifs de la troisième conjugaison latine; esse étant le seul infinitif ne se terminant pas en re, le latin populaire fit ainsi disparaître cette anomalie. Ess're, par l'insertion régulière d'un *t* en français pour faciliter l'émission du groupe de consonnes, devint *estre,* où l'*s* tomba de bonne heure; mais, en wallon, celle-ci s'est maintenue régulièrement devant les explosives sourdes *p, t, c.* On sait comment le groupe final *st* a été réduit à *ss', s'.*

Radicaux du verbe èsse.

Le verbe *être* est, dans la langue littéraire comme en wallon, formé de trois verbes latins différents :

1° Esse, essere, qui a donné l'infinitif, les présents de l'indicatif et du subjonctif, l'imparfait de l'indicatif, le futur et le conditionnel.

2° Fu (φύω), qui a donné le préterit et l'imparfait du subjonctif.

3° Stare, d'où sont sortis les deux participes.

1° Radical est.

Présent de l'indicatif.

Ji so. M. Suchier dit (1) que « sum n'a suivi son développement régulier qu'en provençal *son, so.* Le français *sui* a subi l'influence de *fui* ». Il en résulte que le wallon, avec sa forme *so,* est d'accord avec la phonétique des bons temps de la langue.

T'è, lat. es, l'*s* s'étant assourdie.

Il è(st), lat. est, devant une consonne. Le *st* qui apparaît devant une voyelle, est-il simplement euphonique? On ne saurait l'affirmer; toutefois le maintien de ces deux lettres serait conforme aux lois de la phonétique wallonne.

Nos èstans, vos èstez. V. p. 74. Lorrain : Première personne pluriel *atans.*

Is sont, lat. sunt.

Imparfait de l'indicatif.

On est généralement d'accord pour voir dans *estais* une formation nouvelle d'après l'infinitif *estre* et non le latin *stabam* (2). Une même origine peut être attribuée à *est* de l'imparfait *èsteû, èstî, èstiz, èsti.* V. p. 44, 66-70.

L'analogie a produit le parfait défini faible *èsta.*

Présent du subjonctif.

Qui ji seûye, qui ti seûye, qu'i seûye sont dérivées de formes vulgaires du latin, *sia(m, s, t) au lieu de sim, sis, sit, par assimilation avec les nombreux subjonctifs en am.

(1) *Grundriss,* p. 49.
(2) Diez II, 210 ; G. Paris, *Etude sur le rôle de l'accent latin,* 79, 132.

En wallon *e fermé* (*ē*, *ĭ*) = *eû*, v. p. 44, d'où résulte *seûe*. L'*y* sert à supprimer l'hiatus. Le lorrain a également au singulier *seu* et *seuïe*. L'*e* muet, qui a disparu du singulier du français (voy. aussi les flexions de l'imparfait), s'est conservé en wallon pour représenter *a* atone latin.

Le radical du pluriel *qui nos sèyansse, qui vos sèyésse, qu'is sèyèsse* s'est affaibli de *eûy* en *èy*.

Impératif.

Seûye, sèyans, -sse, sèyez, -îz, -îsse.

Futur simple.

Essere-habeo a produit un futur *esserai;* d'où, par apocope, *serai* (¹); wallon : *sèrè, sèrans, sèrez, sèront.*

Conditionnel.

Sèreû, -î, -îz, -î. V. p. 44, 66-70.

Des textes anciens présentent la diphtongaison de *e fermé* atone :

Moralité après 1623 : sièrret, sierran; Aiw. di T. : 432, *siereut;* **B. et D.** VII (1732) : *sièrèt, sièrint;* XIV (1731) : *sièreut.*

J. d'H. : *sierait, sierat* fréquents; *sieroyent* 4v; *sieront* 61v.

2° Radical fu (φύω, scr. *bhu, être*).

Passé défini.

Connaissant le sort de *ū* latin en wallon (v. p. 48), on s'expliquera aisément : *ji fou, ti fou, i fou.* Cette désinence *ou* remonte à une date reculée.

Fúi	f. *fui, fus*	w. *fou.*
Fuísti	*fus*	*fou.*
Fúit	*fut*	*fou.*

(¹) Plusieurs autres explications ont été proposées; elles ne sont guère satisfaisantes.

L'*i* non accentué tomba. L'*i* accentué de la deuxième personne singulier s'unit à l'*u* précédent pour former une diphtongue et, l'accent étant ainsi transporté sur l'*u*, voyelle plus lourde que *i*, la chute de celui-ci s'ensuivit naturellement. Par une même synérèse *fuisse* devint *fusse*, w. *fouhe*. En suivant les mêmes règles de transformation au singulier qu'au pluriel, ce passé défini aurait été en patois, comme il l'est en français, *fort* à toutes les personnes : fuimus = *fûmes*, fuistis = *fustes*, *fûtes*, fuerunt = *furent*.

A propos de *fourî*, *-îz*, *-î*, il faut répéter les hypothèses proposées pour *ourî*, *-îz*, *-î*. Fuerunt = *four-* (Stürzinger) ou l'ancien p.q.f. latin fueram est-il à la source? *Ji fouri* nous vient-il d'un déplacement d'accent dans fuerim? Les deux premières hypothèses sourient plus que la troisième, après qu'on a étudié le mécanisme de la conjugaison wallonne : une adaptation d'une désinence du pluriel au singulier n'a rien qui puisse maintenant surprendre le lecteur.

Imparfait du subjonctif.

Qui j'èstahe correspondant à *j'èsta*.
Qui ji fouhe, qui nos fouhî, » à *ji fou*.
Qui ji fourihe, qui nos fourihî, » à *ji fouri*.

3° Radical de stare (1).

Participe présent.

L'opinion la plus généralement admise pour le participe présent *étant* (*estant*) est qu'il dérive de stantem. Toutefois l'origine de l'imparfait de l'indicatif présent autoriserait l'hypothèse que *estant* provient directement de l'adjonction de la finale *ant* au radical *est*.

(1) Stare a donné au w. *ster* (être, rester), anc. *steir*. **B. et D.** XIV (1631) : *stierèt* (avec *e* diphtongué : cfr. *stièrè*, *stièreû*), *stint*, *sité* ; XIX (1634?) : *sté*.

Participe passé.

Stu, situ. Statum (*e-sté*) changé en *stü* est un fait peu commun. Pourtant le lorrain moderne dit *ètu ;* à Malmédy on emploie *rastu* (afr. *rester*) dans le sens de « assis » et *estut* se rencontre chez Philippe Mousket. La conjecture de M. Meyer-Lübke, § 53, à savoir que *fü* de fui a influencé le participe est peu heureuse, puisque le patois dit *fou* (fui). Il faut probablement regarder cette finale comme française et chercher la forme populaire dans le Luxembourg : *stou.* Elle apparaît déjà à l'Ouest et au Sud de la province de Liége : Huy, Awans, Rahier, Ferrières.

REMARQUES SUR LES PRONOMS (¹).

Les contractions et apocopes que subissent les pronoms avant ou après le verbe ne peuvent pas être séparées de la conjugaison. C'est la raison d'être de la note suivante.

ORIGINE LATINE : *Ji* ego, *ti* (déjà dans les textes anciens comme complément, notamment à la rime dans *Li ver del Juïse*) tu, *i(l)* ille, *nos* nos, *vos* vos, *is, il* illi, *elle* ella, *elles* ellas.

Ji *et* ti *précédant le verbe.*

L'*i* de *ji, ti* s'élide régulièrement devant la voyelle qui commence un verbe. Il disparaît même devant une consonne : *j'aîme, t'aide, j'l'aîme, t'l'aîme.*

Pronoms des deux premières personnes après le verbe.

1) La voyelle de *ji, ti* passe à *u* quand ces pronoms se trouvent placés après un verbe terminé par un *e* muet : *chant'*

(¹) Le rapporteur me propose une addition à ce chapitre : « l'indication des métamorphoses qu'éprouvent les pronoms quand ils sont combinés » « mais cela sort tout à fait de mon cadre », comme il dit dans la restriction qu'il apporte à son conseil ; l'omission a été volontaire de ma part.

ju bin ? dans 'tu co (encore) ? Le wallon ne supporte pas plus d'une consonne à la fin des mots et comme, dans ce cas, il s'en produirait un groupe de deux, il appuie la seconde sur une voyelle accentuée ; le groupe se trouve de la sorte renfermé à l'intérieur d'un mot.

2) Quand le verbe se termine par une voyelle, l'*i* ou l'*o* final des pronoms des deux premières personnes fait place à un *e* muet : *vou'j(e)* (où l'on fait entendre deux *j*), *qui fans-nes, qu'avez-ves ?*

Le besoin d'euphonie ou l'instinct d'analogie amène des combinaisons singulières : le pronom ton. *ju* ajouté au pronom atone *j(e)* : *Qui v's aveû-j'ju dit ?* (prononcez *aveû-tch-dju*), *qui vou-j'ju dire ?* Il y a là accumulation maladroite de deux procédés. Cfr. encore : *qu'allans-n'ju fer* (qu'allons-nous-je faire) ?

3) Le *t* du pronom de la 2e personne, combiné avec un verbe à flexion masculine, donnait naissance à un son désagréable et peu familier à l'oreille wallonne : *vou-t', ô-t', veû-t'* ; il a été changé en *s* : *vou-s', veû-s'. Tai-s-tu,* dit M. Delbœuf [1], constitue une anomalie dont il ne connaît pas d'autre exemple en wallon.

Autres exemples de verbes à la voix réfléchie : *bah'tu, chôk'tu, mak'tu* (afr. *macquer*), *beût-t moirt ; tai,* par son alliance avec le pronom, est devenu *tai-t,* dont on a rendu la prononciation plus coulante en appuyant le *t* sur *s* (*t'a-st-avou*) et en y joignant la forme tonique *tu,* ou bien c'est à *tai-s* (voyez ci-dessus) que celle-ci a été ajoutée.

4) *Qui fans-nes ? qui fans-gnes ?* La première forme remonte à une date plus ancienne que la seconde; elle est fréquente dans les anciens textes wallons, lesquels ne présentent que rarement *gnes.*

Nes recule chaque jour devant son concurrent *gnes* qui, ayant plus de plénitude, a une tonalité plus agréable pour

[1] *Op. cit.*, 88, n. 3.

élidé : *j'ènn'è sé rin, ji n'è sé rin; nos nn'allans, nos ènn' allans.* Le pronom *il* (singulier et pluriel) est généralement supprimé devant *ènnè;* le pronom féminin se maintient : *ènn'alla, èll' ènn'alla, èll' n'ènn'alla nin.*

Remarque : Le verbe *aller,* construit avec *è,* se passe du pronom à l'impératif : *allans-è.*

LETTRES EUPHONIQUES.

Après tout verbe wallon, terminé par une voyelle prononcée ou une nasale et suivi d'un mot commençant par une voyelle, l'euphonie exige un *t* ou plus souvent *st.* Après les consonnes finales prononcées, elle exige un *t* : *Ji va-t-aller, j'a-t-a v'dire, t'a-st-on bai chapai, vos m'vinez-t-amûser, pou-t-on, aveû-t-i, nos nn'irans-st-essône* (ensemble), *qui v'sône-t-i* (semble)*? doim'-t-i?* La lettre *t* est-elle étymologique ? Si elle l'est, ce n'est qu'aux 3mes personnes, car ailleurs elle ne peut être primitive. Le *t* ancien de la 1re conjugaison indicatif présent *chantet* et celui du passé défini *chantat* a beaucoup tourmenté les linguistes et M. G. Paris, qui, dans la *Romania,* VI, 458 et suiv., résume leurs opinions, admet avec Littré l'influence de l'analogie : « On disait : *chantent-i's, chantait-il, -aient-ils, -eront-ils, -erait-il, -eraient-ils, -ât-il, -assent-ils.* On a dit de même *chante-t-il* parce qu'on disait : *boit-il.* »

Le *t* wallon, de même origine peut-être que ce *t* français dans tous les cas où on le trouve, a été généralisé dans son emploi lorsqu'on a eu perdu le sentiment de sa valeur étymologique. Pour des raisons d'euphonie, il fut attaché à une 1re personne du pluriel, comme à une troisième du singulier. Notre parler populaire a imité le normand (1) qui, unissant le *t* final des verbes à *i* pronom (pour *il*), comme dans *viendra-t-i,* en a

(1) *Romania,* VI, 133-134 : Un signe d'interrogation dans un patois français. En France, le peuple dira : *j'pouvons t'i point revenir ?*

fait une particule interrogative *ti* qu'on a employée indifféremment à la première personne comme à la troisième.

St (*s* d'appui) n'est venu que plus tard, de même que *z* employé entre *on* ou des prépositions et un verbe commençant par une voyelle : *on-z-a*, *po-z-ètinde*, *po-z-ovrer*.

La conclusion à tirer de la présente étude, c'est que, si l'on fait abstraction des désinences d'infinitifs et de participes, le verbe wallon [1] se laisse aisément ramener à un seul type de conjugaison. Aussi, quand on parle de la richesse et de l'originalité de notre dialecte, faut-il s'entendre pour ne pas se payer de mots. S'il s'agit de ses sons, ainsi que de son vocabulaire, ces deux termes n'ont rien d'exagéré, car les premiers sont infiniment variés et le second n'a rien à envier à n'importe quel patois moderne ; mais s'il s'agit de la partie flexionnelle du langage, de la conjugaison par exemple, ils sont une contre-vérité.

[1] Je mets naturellement à part *aveûr* et *èsse*.

ERRATA.

P. 17, l. 10, lisez : *IX*.
l. 12, » Lautvertretung.
l. 16, » *III*, 6.
P. 26, l. 6-9. Voyez les résultats complets de ces recherches dans : *Les parlers du Nord et du Sud-Est de la province de Liége*. (MÉLANGES WALLONS, pp. 11-83, Liége, Vaillant-Carmanne, 1891.)
P. 29, l. 25, lisez : pluriel.
P. 33, l. 32, » âriz.

P. 35, l. 27,	lisez :	sintiz.
P. 41, l. 32,	»	diphthongue.
P. 42, l. 35,	»	diphthongues.
P. 45, l. 17,	»	*èsse*.
l. 21,	»	seront.
P. 47, l. 2,	»	triphthongue.
P. 49, l. 22,	»	diphthongua.
P. 53, l. 3 fin,	»	Wallonie.
l. 15, mettez la virgule après		*parfois*.
l. 20, mettez une virgule entre		*mauvais* et *fâché*.
P. 57, l. 1,	lisez :	un simple signe g.
P. 59, l. 2,	»	de *pour* ce.
P. 61, l. 24,	»	audiam.
P. 63, l. 8,	»	reformation.
P. 63, l. 3 fin,	»	55.
P. 66, l. 19,	»	conditionnel.
P. 70, l. 6,	»	*avahî*.
P. 80, l. 3,	»	diphthong.
P. 81, l. 1,	»	de *pour* des.
l. 5,	»	cuit.
P. 85, l. 2 fin,	»	dipththong.
P. 87, l. 6,	»	qu'i.
P. 90, l. 7, 9, 10,	»	*parole*.
l. 11, 12,	»	*parol-*.
P. 92, l. 20,	»	tenit.
P. 95, l. 13,	»	*pèhî*.
l. 18. Remplacez les : par un point.		
l. 19,	lisez :	*d'veûr*.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Bibliographie 17
Introduction 23
Orthographe. 29
Tableau de la conjugaison wallonne. 33

PREMIÈRE PARTIE.

FLEXIONS DU VERBE.

Chapitre premier. — Flexions dues à l'action libre des lois phonétiques 39
Infinitif 39
Participe passé. 46
Présent de l'indicatif 48
Présent du subjonctif 58
Impératif. 62
Imparfait de l'indicatif 62
Chapitre deuxième. — Influence de l'analogie 64
A. Assimilations générales : I. Chute des désinences personnelles. . . 65
II. Unification des conjugaisons. . . . 73
III. Abandon des formes dites fortes . . . 77
B. Assimilations partielles : I. Action d'un temps d'une conjugaison sur un temps correspondant dans une autre. . . . 84
II. Action d'un temps sur un autre. . . 87

DEUXIÈME PARTIE.

RADICAUX DES VERBES.

Pages.

Chapitre premier. — I. Radicaux dus à l'action libre des lois phonétiques 89
II. Variations du radical par la rencontre de deux voyelles 101
III. Irrégularité apparente dans le traitement de certains radicaux . . . 105
Chapitre deuxième. — Influence de l'analogie 107
I. Extension d'un radical d'une conjugaison à une autre 108
II. Réduction de plusieurs radicaux d'un verbe à un seul 109
III. Radicaux de nature diverse. . . . 114
Verbes défectifs. 117

TROISIÈME PARTIE.

I. Conjugaison du verbe *aveûr*, *avu*. 118
II. Conjugaison du verbe *èsse* 122

APPENDICE.

Remarques sur les pronoms. 126
Lettres euphoniques 130
Errata 131

Julien DELAITE.

ESSAI DE GRAMMAIRE WALLONNE.

LE VERBE WALLON

DEVISE : Voluntas !

Prix : Médaille de vermeil.

PRÉFACE.

Le dialecte wallon a pris une extension considérable.

Il est étudié scientifiquement, son histoire littéraire est brillante, et de très nombreux écrivains ne cessent de le cultiver avec beaucoup de succès.

Ce florissement, cet épanouissement remarquable permettent de lui octroyer le nom de *langue*.

Ce n'est plus un dialecte, en effet, au sens restreint du mot. Une fois sa grammaire établie sur de solides fondements, une fois son orthographe uniformisée, plus rien ne s'opposera à lui donner ce nom de langue qu'il mérite actuellement déjà par le nombre et l'excellence des productions qu'il provoque.

La *Société liégeoise de littérature wallonne*, qui s'est, depuis sa fondation, proposé de doter le wallon d'une grammaire et d'une orthographe, a mis au concours une question propre à répondre au premier de ces désiderata.

La question est ainsi posée : “ Tableau et théorie de la conjugaison wallonne. „ Le verbe est une des parties fondamentales de la grammaire. Pour répondre à cette question, l'auteur a d'abord exposé, dans le présent travail, quelques notions générales sur la conjugaison wallonne, et sur les phénomènes de simplification et d'analogie auxquels les langages parlés ont surtout donné lieu.

Il s'est attaché à faire ressortir les traits analogiques ou

différentiels du wallon et du français, par la comparaison raisonnée de ces deux langues.

Il a réparti les verbes wallons en quatre conjugaisons, dont la quatrième, proposée par lui, et bien qu'artificielle, semble devoir rendre quelques services.

Il a ensuite repris séparément chaque temps de la conjugaison et il en a expliqué étymologiquement toutes les formes flexionnelles caractéristiques.

On verra par ce travail que la grammaire wallonne n'est pas si compliquée que l'on se plairait à le croire ; et que la réalisation pratique d'une telle grammaire est dans les choses possibles.

Dans les dialectes parlés, des règles phonétiques constantes ont présidé à la formation des mots, et des règles générales de classification ont pu se dessiner.

Si le dédale est un peu plus compliqué que dans une langue écrite, il est cependant possible, avec un peu d'attention et de bonne volonté, d'y retrouver un fil conducteur.

L'auteur espère que cet essai de grammaire sera de quelque utilité aux nombreux écrivains wallons.

Il espère aussi que les professeurs et instituteurs pourront y glaner quelques notes utiles à leurs élèves.

Enfin il ose croire que son travail viendra en aide aux savants qui s'occupent d'études de philologie comparée.

Mais contribuât-il seulement à prouver que le wallon est digne de l'immense intérêt dont ses adeptes l'honorent, que l'auteur se considérerait déjà très heureux du résultat.

N.-B. Le présent travail a été légèrement remanié d'après les observations du jury.

OUVRAGES CONSULTÉS

BAILLEUX et DEJARDIN. Choix de chansons et poésies wallonnes, etc.

Bulletins et *Annuaires* de la Société liégeoise de littérature wallonne, coll. complète.

G.-F. BURGUY. *Grammaire de la langue d'Oil.* 3 vol. 1856.

H. CHAVÉE. *Français-Wallon*, parallèle linguistique.

J. DELBŒUF et L. ROERSCH. *Éléments de grammaire française.* 1889.

F. DIEZ. *Grammaire des langues romanes*, trad. Marcel Fatis et G. Paris.

GRANDGAGNAGE et SCHELLER. Dictionnaire wallon et autres dictionnaires wallons.

HORNIG. *Ostfranzösische Studien.*

Littérature wallonne ancienne et moderne.

L. MICHEELS. *Grammaire élémentaire liégeoise.* 1863.

RENARD (L'abbé). *Lès avinteûre dè Jean d' Nivelle, èl fils dè s' père.*

Revue des patois gallo-romains, par J. Gillieron et l'abbé Rousselot.

A. SCHELLER. *Dictionnaire d'étymologie française.*

élidé : *j'ènn'è sé rin, ji n'è sé rin; nos nn'allans, nos ènn' allans.* Le pronom *il* (singulier et pluriel) est généralement supprimé devant *ènnè;* le pronom féminin se maintient : *ènn'alla, èll' ènn'alla, èll' n'ènn'alla nin.*

Remarque : Le verbe *aller,* construit avec *è,* se passe du pronom à l'impératif : *allans-è.*

LETTRES EUPHONIQUES.

Après tout verbe wallon, terminé par une voyelle prononcée ou une nasale et suivi d'un mot commençant par une voyelle, l'euphonie exige un *t* ou plus souvent *st.* Après les consonnes finales prononcées, elle exige un *t* : *Ji va-t-aller, j'a-t-a v'dire, t'a-st-on bai chapai, vos m'vinez-t-amûser, pou-t-on, aveû-t-i, nos nn'irans-st-essône* (ensemble), *qui v'sône-t-i* (semble)? *doim'-t-i?* La lettre *t* est-elle étymologique? Si elle l'est, ce n'est qu'aux 3mes personnes, car ailleurs elle ne peut être primitive. Le *t* ancien de la 1re conjugaison indicatif présent *chantet* et celui du passé défini *chantat* a beaucoup tourmenté les linguistes et M. G. Paris, qui, dans la *Romania,* VI, 458 et suiv., résume leurs opinions, admet avec Littré l'influence de l'analogie : « On disait : *chantent-i's, chantait-il, -aient-ils, -eront-ils, -erait-il, -eraient-ils, -ât-il, -assent-ils.* On a dit de même *chante-t-il* parce qu'on disait : *boit-il.* »

Le *t* wallon, de même origine peut-être que ce *t* français dans tous les cas où on le trouve, a été généralisé dans son emploi lorsqu'on a eu perdu le sentiment de sa valeur étymologique. Pour des raisons d'euphonie, il fut attaché à une 1re personne du pluriel, comme à une troisième du singulier. Notre parler populaire a imité le normand (1) qui, unissant le *t* final des verbes à *i* pronom (pour *il*), comme dans *viendra-t-i,* en a

(1) *Romania,* VI, 133-134 : Un signe d'interrogation dans un patois français. En France, le peuple dira : *j'pouvons t'i point revenir ?*

fait une particule interrogative *ti* qu'on a employée indifféremment à la première personne comme à la troisième.

St (*s* d'appui) n'est venu que plus tard, de même que *z* employé entre *on* ou des prépositions et un verbe commençant par une voyelle : *on-z-a*, *po-z-ètinde*, *po-z-ovrer*.

La conclusion à tirer de la présente étude, c'est que, si l'on fait abstraction des désinences d'infinitifs et de participes, le verbe wallon [1] se laisse aisément ramener à un seul type de conjugaison. Aussi, quand on parle de la richesse et de l'originalité de notre dialecte, faut-il s'entendre pour ne pas se payer de mots. S'il s'agit de ses sons, ainsi que de son vocabulaire, ces deux termes n'ont rien d'exagéré, car les premiers sont infiniment variés et le second n'a rien à envier à n'importe quel patois moderne ; mais s'il s'agit de la partie flexionnelle du langage, de la conjugaison par exemple, ils sont une contre-vérité.

[1] Je mets naturellement à part *aveûr* et *èsse*.

ERRATA.

P. 17, l. 10, lisez : *IX*.
l. 12, » Lautvertretung.
l. 16, » *III*, 6.

P. 26, l. 6-9. Voyez les résultats complets de ces recherches dans : *Les parlers du Nord et du Sud-Est de la province de Liége*. (MÉLANGES WALLONS, pp. 11-83, Liége, Vaillant-Carmanne, 1891.)

P. 29, l. 25, lisez : pluriel.

P. 33, l. 32, » âriz.

élidé : *j'ènn'è sé rin, ji n'è sé rin; nos nn'allans, nos ènn' allans*. Le pronom *il* (singulier et pluriel) est généralement supprimé devant *ènnè;* le pronom féminin se maintient : *ènn'alla, èll' ènn'alla, èll' n'ènn'alla nin.*

Remarque : Le verbe *aller,* construit avec *è,* se passe du pronom à l'impératif : *allans-è.*

LETTRES EUPHONIQUES.

Après tout verbe wallon, terminé par une voyelle prononcée ou une nasale et suivi d'un mot commençant par une voyelle, l'euphonie exige un *t* ou plus souvent *st.* Après les consonnes finales prononcées, elle exige un *t* : *Ji va-t-aller, j'a-t-a v'dire, t'a-st-on bai chapai, vos m'vinez-t-amûser, pou-t-on, aveû-t-i, nos nn'irans-st-essône* (ensemble), *qui v'sône-t-i* (semble)? *doim'-t-i?* La lettre *t* est-elle étymologique? Si elle l'est, ce n'est qu'aux 3mes personnes, car ailleurs elle ne peut être primitive. Le *t* ancien de la 1re conjugaison indicatif présent *chantet* et celui du passé défini *chantat* a beaucoup tourmenté les linguistes et M. G. Paris, qui, dans la *Romania,* VI, 458 et suiv., résume leurs opinions, admet avec Littré l'influence de l'analogie : « On disait : *chantent-i's, chantait-il, -aient-ils, -eront-ils, -erait-il, -eraient-ils, -ât-il, -assent-ils.* On a dit de même *chante-t-il* parce qu'on disait : *boit-il.* »

Le *t* wallon, de même origine peut-être que ce *t* français dans tous les cas où on le trouve, a été généralisé dans son emploi lorsqu'on a eu perdu le sentiment de sa valeur étymologique. Pour des raisons d'euphonie, il fut attaché à une 1re personne du pluriel, comme à une troisième du singulier. Notre parler populaire a imité le normand (1) qui, unissant le *t* final des verbes à *i* pronom (pour *il*), comme dans *viendra-t-i,* en a

(1) *Romania*, VI, 133-134 : Un signe d'interrogation dans un patois français. En France, le peuple dira : *j'pouvons t'i point revenir ?*

fait une particule interrogative *ti* qu'on a employée indifféremment à la première personne comme à la troisième.

St (*s* d'appui) n'est venu que plus tard, de même que *z* employé entre *on* ou des prépositions et un verbe commençant par une voyelle : *on-z-a*, *po-z-ètinde*, *po-z-ovrer*.

La conclusion à tirer de la présente étude, c'est que, si l'on fait abstraction des désinences d'infinitifs et de participes, le verbe wallon [1] se laisse aisément ramener à un seul type de conjugaison. Aussi, quand on parle de la richesse et de l'originalité de notre dialecte, faut-il s'entendre pour ne pas se payer de mots. S'il s'agit de ses sons, ainsi que de son vocabulaire, ces deux termes n'ont rien d'exagéré, car les premiers sont infiniment variés et le second n'a rien à envier à n'importe quel patois moderne ; mais s'il s'agit de la partie flexionnelle du langage, de la conjugaison par exemple, ils sont une contre-vérité.

[1] Je mets naturellement à part *aveûr* et *èsse*.

ERRATA.

P. 17, l. 10, lisez : *IX*.
l. 12, » Lautvertretung.
l. 16, » *III*, 6.
P. 26, l. 6-9. Voyez les résultats complets de ces recherches dans : *Les parlers du Nord et du Sud-Est de la province de Liége*. (MÉLANGES WALLONS, pp. 11-83, Liége, Vaillant-Carmanne, 1891.)
P. 29, l. 25, lisez : pluriel.
P. 33, l. 32, » àrlz.

élidé : *j'ènn'è sé rin, ji n'è sé rin; nos nn'allans, nos ènn' allans*. Le pronom *il* (singulier et pluriel) est généralement supprimé devant *ènnè;* le pronom féminin se maintient : *ènn'alla, èll' ènn'alla, èll' n'ènn'alla nin.*

Remarque : Le verbe *aller,* construit avec *è,* se passe du pronom à l'impératif : *allans-è.*

LETTRES EUPHONIQUES.

Après tout verbe wallon, terminé par une voyelle prononcée ou une nasale et suivi d'un mot commençant par une voyelle, l'euphonie exige un *t* ou plus souvent *st.* Après les consonnes finales prononcées, elle exige un *t* : *Ji va-t-aller, j'a-t-a v'dire, t'a-st-on bai chapai, vos m'vinez-t-amûser, pou-t-on, aveû-t-i, nos nn'irans-st-essône* (ensemble), *qui v'sône-t-i* (semble)? *doim'-t-i?* La lettre *t* est-elle étymologique? Si elle l'est, ce n'est qu'aux 3mes personnes, car ailleurs elle ne peut être primitive. Le *t* ancien de la 1re conjugaison indicatif présent *chantet* et celui du passé défini *chantat* a beaucoup tourmenté les linguistes et M. G. Paris, qui, dans la *Romania,* VI, 458 et suiv., résume leurs opinions, admet avec Littré l'influence de l'analogie : « On disait : *chantent-i's, chantait-il, -aient-ils, -eront-ils, -erait-il, -eraient-ils, -ât-il, -assent-ils.* On a dit de même *chante-t-il* parce qu'on disait : *boit-il.* »

Le *t* wallon, de même origine peut-être que ce *t* français dans tous les cas où on le trouve, a été généralisé dans son emploi lorsqu'on a eu perdu le sentiment de sa valeur étymologique. Pour des raisons d'euphonie, il fut attaché à une 1re personne du pluriel, comme à une troisième du singulier. Notre parler populaire a imité le normand (1) qui, unissant le *t* final des verbes à *i* pronom (pour *il*), comme dans *viendra-t-i,* en a

(1) *Romania*, VI, 133-134 : Un signe d'interrogation dans un patois français. En France, le peuple dira : *j'pouvons t'i point revenir ?*

fait une particule interrogative *ti* qu'on a employée indifféremment à la première personne comme à la troisième.

St (*s* d'appui) n'est venu que plus tard, de même que *z* employé entre *on* ou des prépositions et un verbe commençant par une voyelle : *on-z-a*, *po-z-ètinde*, *po-z-ovrer*.

La conclusion à tirer de la présente étude, c'est que, si l'on fait abstraction des désinences d'infinitifs et de participes, le verbe wallon [1] se laisse aisément ramener à un seul type de conjugaison. Aussi, quand on parle de la richesse et de l'originalité de notre dialecte, faut-il s'entendre pour ne pas se payer de mots. S'il s'agit de ses sons, ainsi que de son vocabulaire, ces deux termes n'ont rien d'exagéré, car les premiers sont infiniment variés et le second n'a rien à envier à n'importe quel patois moderne ; mais s'il s'agit de la partie flexionnelle du langage, de la conjugaison par exemple, ils sont une contre-vérité.

[1] Je mets naturellement à part *aveûr* et *èsse*.

ERRATA.

P. 17, l. 10, lisez : *IX*.
l. 12, » Lautvertretung.
l. 16, » *III*, 6.

P. 26, l. 6-9. Voyez les résultats complets de ces recherches dans : *Les parlers du Nord et du Sud-Est de la province de Liége*. (MÉLANGES WALLONS, pp. 11-83, Liége, Vaillant-Carmanne, 1891.)

P. 29, l. 25, lisez : pluriel.

P. 33, l. 32, » àrîz.

Mais cette simplification est plus caractéristique et plus accusée encore dans ce dernier dialecte.

Il doit en être nécessairement ainsi. Car ce dialecte n'a pas eu, comme le français, de codes grammaticaux, immobilisant pour ainsi dire certaines formes pour un laps de temps plus ou moins long. Abandonné à lui-même, sans règles écrites et fixes, le wallon a évolué plus rapidement, et, dans ses avatars successifs et libres de toute contrainte, il a été un terrain plus favorable à cette tendance de simplification observée dans toutes les langues.

Nous avons dressé un tableau de conjugaison, permettant de saisir d'un simple coup d'œil les progrès de la simplification dans le wallon comparativement aux progrès de la simplification française. Nous avons naturellement employé la notation phonétique, la seule capable de bien rendre notre pensée.

Conjugaison.

Wallonne.	Française.	Wallonne.	Française.	
		INDICATIF.		
Présent.		**Imparfait.**		
—	—	*ĕf, ĭf*	*ĕ*	
—	—	—	—	
—	—	—	—	
ã	*õ*	*ĭ*	*yõ*	
ĕ, ĭ	*ĕ*	—	*yĕ*	
ĕ	—	—	—	
Futur.		**Parfait.**		
rĕ	*rĕ*	*ŭ*	*ĕ*	*ĭ*
—	*rŭ*	—	*ŭ*	—
—	—	—	—	—
rã	*rõ*		*ãm*	*ĭm*
rĕ	*rĕ*		*ãt*	*ĭt*
rõ	—		*ĕr*	*ĭr*

SUBJONCTIF.

Présent.		Imparfait.	
—	—	ǎh	ǎs ǐs
—	—	—	— —
—	—	—	ā ī
ǎs	yõ	ǎhī	ǎsyõ ǐsyõ
ǎs	yě	—	ǎsyě ǐsyě
ǎs	—	—	— —

CONDITIONNEL.

Présent.	
rǎ	rě
—	—
—	—
rī	ryõ
—	ryě
—	—

IMPÉRATIF.

Présent.	
—	—
ā	õ
ě, ī	ě

INFINITIF.

ě, ī, ǐ	ě, īr, r

PARTICIPE.

	Passé.		Présent.	
Masc.	ě, ī, ǔ, ǐ	ě, ǐ, ǔ	ā	ā
Fém.	ěy, ěy, ǒw	ě, ī, ū		

Remarques sur ce tableau.

Nous y comptons 43 désinences flexionnelles françaises et 33 wallonnes seulement; soit donc 10 désinences de moins en wallon.

Mais si nous examinons de plus près, nous voyons, qu'en mettant de côté le parfait de l'indicatif, nous arrivons au chiffre de 34 désinences françaises, et de 32 wallonnes.

D'où ce fait intéressant que la grande simplification de la conjugaison wallonne consiste dans la réduction à une des six formes flexionnelles du parfait de l'indicatif, en d'autres termes dans la disparition progressive de ce temps. En effet,

les trois personnes du pluriel ont déjà disparu. Elles se confondent avec les mêmes formes de l'imparfait de l'indicatif.

En outre (et cette tendance se retrouve en français également), le passé défini trouve un emploi plus fréquent dans la bouche des Wallons, que le parfait de l'indicatif. C'est ainsi que *j'a stu* s'emploiera mieux que *ji fouri* ou *j'èsta ; j'a magnî* que *ji magna ; j'a rèscontré* que *ji rèscontra,* etc., etc. (En français : *j'ai été,* au lieu de *je fus ; j'ai mangé* au lieu de *je mangeai ; j'ai rencontré,* au lieu de *je rencontrai,* etc.)

Il ne faut pas oublier qu'il s'agit surtout ici de la langue parlée; avec un peu d'attention, le fait s'observe facilement.

On peut aussi ramener à cette disparition du parfait l'absence des verbes forts en wallon, absence que Stürzinger [1] signale comme un mode de simplification (voir plus haut).

En effet, il ne faut pas oublier que le parfait est, pour ainsi dire, le seul temps qui permette de différencier les verbes forts des verbes faibles (voir plus loin, chap. II).

Quant à la disparition des terminaisons personnelles, ce tableau en montre également la tendance. Ex. au pluriel de l'imparfait, les 3 pers. sing. et les 3 pers. plur. du subj. imp., le plur. du conditionnel, le sing. du futur, etc.

Par contre, cette disparition est contrebalancée par la présence de terminaisons spéciales là où le français a uniformisé.

Ex. plur. de l'indic. présent, plur. du futur, plur. du subj. présent.

Ici pourra s'élever une objection : Que fait-on dans ce système des *e* muets et des consonnes terminales (*s, t*) de la flexion française ?

La réponse à cette objection expliquera en même temps pourquoi l'orthographe phonétique nous était indispensable.

C'est que, nous occupant scientifiquement d'un dialecte sans règles fixes et sans orthographe établie, nous devons

[1] *Loc. cit.*

nécessairement travailler sur la langue parlée. Nous ne tablons sur la langue écrite que lorsque la langue parlée nous fait défaut, par exemple lors des citations de vieilles formes recueillies dans les anciens textes (chartres, etc.). Et encore, le grand soin de la science philologique moderne est-il d'attribuer à ces graphies anciennes la valeur phonétique qu'elle les suppose avoir possédée et qui, dans bien des cas, est très difficile à déterminer.

Or, en langage parlé, ni l'*e* muet, ni les consonnes finales (*s*, *t*) ne se prononcent; aussi la graphie phonétique omet-elle ces lettres.

Pour nous résumer, nous admettrons donc que le fait de la plus grande simplification de la conjugaison wallonne consiste presqu'exclusivement dans l'immense résorption du parfait de l'indicatif.

Cette résorption a eu pour contre-coup : 1° la disparition des verbes dits forts, et 2° l'unification des trois conjugaisons.

Quant à la disparition des terminaisons personnelles, elle est beaucoup moins forte que Stürzinger veut bien l'admettre ; nous croyons même qu'elle n'existe pas.

En effet, nous devons écarter de notre statistique : 1° le parfait, puisque c'est sur lui que se base notre mode de simplification; car, la résorption du parfait étant admise, comme mode de simplification, la disparition de ses désinences personnelles ne peut plus entrer en ligne de compte ;

2° l'imparfait du subjonctif, dont la simplification a suivi celle du parfait.

En écartant ces deux temps, et en faisant le compte des autres temps à flexion, nous avons 19 désinences personnelles wallonnes et 16 françaises seulement. D'où l'on voit que les désinences sont restées plus nombreuses en wallon, et que, par conséquent, il n'y a pas à proprement parler, quant à elles, de tendance à simplification plus accusée en wallon qu'en français.

CHAPITRE II.

DIVISION EN CONJUGAISONS.

En wallon, il n'est pas possible, comme dans les autres langues romanes, de diviser les verbes en deux flexions, c'est-à-dire en flexion forte et en flexion faible.

On sait, en effet, que ce qui différencie ces deux flexions, c'est l'accent tonique qui tombe, au parfait de l'indicatif, sur la terminaison (je chant*ai*) dans la flexion faible, et sur le radical (je pr*is*) dans la forte.

Or, le wallon, comme on vient de le voir et comme on le verra mieux encore plus loin, a simplifié le parfait au point de ne lui laisser qu'une désinence personnelle, la même pour toutes les conjugaisons.

Nous n'avons plus un seul parfait fort, même pour les verbes auxiliaires *aveûr* et *èsse*, qui, à côté des formes *ji fous* (je fus) et *j'eus* (j'eus) très rares, possèdent *j'èsta* et *j'ava* qui sont des formes faibles.

Nous divisons les verbes wallons en quatre conjugaisons, différentes des conjugaisons françaises.

La première comprend deux classes : 1° les verbes en *er* et 2° les verbes en *î* long. Les modèles sont *chanter* et *magnî*.

La seconde renferme les verbes en *e* muet. Nous la divisons en deux classes également, suivant que les verbes ont ou n'ont pas *e* muet à l'indicatif présent. Modèles : *vinde* (sans *e*) et *batte* (avec *e*).

La troisième comprend les verbes en *i* bref. Nous y comptons deux classes : 1° La 3e conjugaison simple qui comprend elle-

même deux subdivisions : *a)* les verbes qui ont un *e* muet au présent de l'indicatif, modèle *doirmi*; *b)* les verbes qui n'en ont pas au même temps, modèle *sinti*. 2° La 3° conjugaison mixte qui intercale *ih* entre le radical et la terminaison, modèle *fini*.

La quatrième conjugaison renferme les verbes dont l'infinitif se termine par *r* ou *re*, terminaisons qui se prononcent de même en wallon. Modèle : *beûre*.

1re *Conjugaison*. La première conjugaison wallonne comprend les verbes qui proviennent de la première conjugaison latine (en *are*).

Elle se subdivise, comme nous l'avons dit, en deux classes, suivant que l'infinitif présent se termine en *er* (*ĕ*) ou en *î* (*ī*).

Ces deux classes, qui paraissent si tranchées, possèdent cependant des affinités intimes provenant d'une identité d'origine.

Remarquons d'abord que le phonème *î* wallon correspond au phonème *ier* français (cf. anc. franç. *mangier*, wallon *magnî*; anc. franç. *aidier*, wall. *aidî*; franç. mod. *pommier*, wall. *poumî*; franç. mod. *premier*, wall. *prumî*, etc.).

L'ancien français possédait même les deux formes à côté l'une de l'autre : *eir* ou *er* coexistent, pour le même mot, avec *ier*. Le français moderne a perdu *ier*. Le wallon l'a conservé sous forme de *î*.

Le vieux wallon possède des formes de transition. Ex. *aidir*, à côté de *aidier*, *laisir* à côté des formes ordinaires *guarder*, *demandeir*, *demander* (1). Je trouve même les formes intéressantes, où la transition est des mieux marquées dans la moralité de 1623 (2) : *aydyî*, *spargnyî*, *waagnyî*, *louquyî*.

Le phénomène dans son ensemble a été interprété par Bartsch et Mussafia, qui ont formulé la loi suivante, connue sous le nom de loi de Bartsch :

(1) M. Wilmotte. Chartres liégeoises. *Romania*, t. XVII, p. 568. Chartre de 1236.
(2) *Bull. de la Soc. Liég. de Litt. wall.* T. II.

« *ier* (*î* wallon) se produit : 1° après *ç*, *ch*, *g*, de même qu'après *l* et *n* mouillées; 2° après *d*, *t*, *n*, *r*, *s*, *ss* en tant que la syllabe précédente contient un *i* ou une diphtongue formée au moyen de cette voyelle. »

L. Micheels, dans sa grammaire wallonne, n'a pas su constater l'identité de conjugaison des verbes en *er* et des verbes en *î* long. Il a rattaché ceux-ci à la seconde conjugaison qu'il avait établie d'après le français, et les a réunis aux verbes en *i* bref, qui possèdent une tout autre origine.

Deuxième conjugaison. — La deuxième conjugaison, en *e* muet, correspond à la deuxième française en *re* (et à la 3e latine en *ĕre*). On sait, en effet, qu'une règle générale en wallon veut que « lorsqu'un mot se termine par *e* muet, précédé d'une ou de plusieurs consonnes, la première seule se prononce [1]. » La syncope de l'*r* provient d'une paresse de prononciation, tout simplement ; cette lettre réapparaît au futur (*ji vindrè*) qui n'est, comme on sait, qu'un temps composé de l'infinitif et de l'indicatif présent de l'auxiliaire *avoir*.

L'*r* terminal de l'infinitif, à la première conjugaison, ne se prononce pas non plus. Le phénomène étant différent, nous en reparlerons au chapitre de l'infinitif.

Nous avons admis, pour cette conjugaison, une division grammaticale en deux classes, suivant que les verbes qui lui appartiennent ont ou n'ont pas d'*e* muet à l'indicatif présent.

Troisième conjugaison. — La troisième conjugaison wallonne comprend les verbes en *i* bref. Ces verbes correspondent à la seconde conjugaison française en *ir*, et proviennent de la quatrième conjugaison latine en *ire*.

On la divise en deux classes.

Dans la première classe, troisième conjugaison simple, la flexion s'ajoute directement au radical du verbe. (Ex. : *doirmi*, *ji doirm-éve*.)

[1] J. Delbœuf. Notes sur le *Mâye neur d'à Colas*. *Bull. Soc. Wall.* 10e année p. 63.

Nous l'avons subdivisée en deux, suivant qu'elle a ou non un *e* muet à l'indicatif présent.

Dans la seconde classe, troisième conjugaison mixte, la flexion se lie au radical au moyen de la syllabe intercalaire *ih*. (Ex. : *fini*, *ji fin-ih-éve*.)

Cette syllabe représente la syllabe inchoative *isc* latine, d'où elle provient. En français, *isc* latin a donné *iss* (*je finissais*).

En wallon, *h* aspiré provient soit de *s* spirante (*ss* + palatale, ex. *cantassem : chantahe)*, soit de *sc* + voyelle (ex. *scopare : hover, scutella : hièle*).

Dans le chapitre suivant, nous proposons une quatrième conjugaison wallonne.

CHAPITRE III.

QUATRIÈME CONJUGAISON WALLONNE.

Répartition des verbes forts.

Parmi les verbes forts, pris surtout dans l'ancienne langue, où ils sont plus nombreux, quatre sont passés dans la première conjugaison. Ce sont :

Fer (facere), *affligî* (affligere), *mouwer* (movere) et *viquer* (vivere, anc. franç., vesqui et vescu au parfait; franç. moderne vécus).

Sont passés dans la seconde conjugaison directement du latin, et en suivent toutes les règles :

Jonde (jungere), *mètte* (mittere), *ponde* (pingere), *plainde* (plangere), *prinde* (prendere), *rèsponde* (respondere), *distinde* (exstinguere), *strinde* (stringere), *crainde* (tremere), *crèhe* (crescere), *kinohe* (cognoscere), *parètte* (parere), *ripahe* (pascere) et *toide* (torquere).

Déjà, d'ailleurs, en français moderne, sept de ces verbes étaient devenus faibles; ce sont :

Joindre, peindre, plaindre, répondre, éteindre, étreindre et craindre.

D'autres verbes des secondes et troisièmes conjugaisons latines étaient forts dans l'ancienne langue; ils sont devenus faibles en wallon. Mais au lieu de perdre l'*r* à l'infinitif, comme les autres verbes wallons provenant de ces conjugaisons latines, ils sont caractérisés par le fait de la persistance de cet *r* à l'infinitif; chez eux, c'est la consonne finale du radical verbal qui est tombée. Je reparlerai de ces verbes un peu plus loin. Ce sont :

Clôre (claudere), *dire* (dicere), *dûre* (ducere) [1], *rire* (ridere), *scrire* (scribere), *distrûre* (distruere), *beûre* (bibere), *creûre* (credere), *lére* (legere), *plaire* (placere), *taire* (tacere).

Le français moderne avait rendu faibles... *duire, écrire* et *détruire*.

Sont passés dans la 3e conjugaison faible les verbes suivants :

Tini (tenere), *vini* (venire), *dimani* (manere), *qwèri* (querere), *cori* (currere), *mori* (moriri).

Restent les verbes qui composent la troisième conjugaison en *oir* du français moderne, conjugaison admise dans l'enseignement de la langue.

Nous avons dit plus haut que le français range ses verbes en deux flexions, la flexion forte et la flexion faible.

Or, il se fait que les verbes en *oir* appartiennent tous à la flexion forte.

Mais d'un autre côté, en wallon, la flexion forte a complètement disparu. Et les verbes wallons, correspondant aux verbes français en *oir*, ne peuvent rentrer dans aucune des trois conjugaisons signalées plus haut. Aussi nous proposons d'admettre, en wallon, une quatrième conjugaison, faible nécessairement, dans laquelle se rangeraient les verbes en *eûr, îr, ûr, oûr* (franç. *oir*).

Nous proposons en outre de faire rentrer dans cette conjugaison, les verbes en *re*, que nous avons signalés plus haut.

La quatrième conjugaison wallonne comprendrait donc les verbes : *veûr* (videre), *assîr* (sedere), *chêr* (*chîr*) (cadere), *riçur* (... capere), *diveûr* (debere), *aveur* (habere), *plour* (pluere), *poleur* (polere, posse), *saveûr* ou *sèpeur* (sapere), *soleur* (solere), *valeur* (valere), *voleur* (volere, velle).

Ainsi que les verbes cités ci-dessus : *clôre* (claudere), *dire* (dicere), *dûre* (ducere), *rire* (ridere), *scrire* (scribere), *distrûre* (distruere), *beûre* (bibere), *creûre* (credere), *lére* (legere), *plaire* (placere), *taire* (tacere).

[1] Exception (reproducere qui fait *riprodui* 3e conjugaison).

Le wallon ne fait d'ailleurs pas de différence entre ces verbes et les premiers. Il en a été de même en français, car c'est plutôt une habitude graphique contractée très tôt, il est vrai, et non une différenciation consciente qui fait écrire à côté de *croire* (vieux normand *crere* et aussi *creer*), *voir* qui s'est écrit d'ailleurs et qui s'écrit encore *voire*.

Cette quatrième conjugaison nous paraît donc devoir rendre quelque service. Elle permet de rassembler des verbes qu'il serait bien difficile de classer sans elle.

CHAPITRE IV.

TABLEAU DE LA CONJUGAISON. FORMATION DES TEMPS. RÈGLES DE FLEXION. FORME INTERROGATIVE.

Conjugaison de l'auxiliaire *aveur* (avoir).

INDICATIF.

PRÉSENT.	PASSÉ INDÉFINI.
J'a.	J'a aou (1).
T'a.	T'a aou.
Il a.	Il a aou.
Nos avans.	Nos avans aou.
Vos avez.	Vos avez —
Is ont *ou* is avèt.	Is ont —

IMPARFAIT.	PLUS-QUE-PARFAIT.
J'aveûs.	J'aveus aou.
T'aveûs.	T'aveus —
Il aveût.	Il aveut —
Nos avîs.	Nos avîs —
Vos avîz.	Vos avîz —
Is avît *ou* avint.	Il avît —

PASSÉ DÉFINI.	PASSÉ ANTÉRIEUR.
J'ava, j'eus (2), j'euris.	J'ava (3) aou.
T'ava, t'eus, t'euris.	T'ava —
Il ava, il eut, il eurit.	Il ava —
nos euris.	Nos euris —
vos euriz.	Vos euriz —
is eurit.	Is eurit —

(1) Le liégeois emploie presque toujours un *st* ou un *t* intercalaire euphonique, *j'a-st-aou, j'aveus-st-aou*. Nous l'omettons partout pour ne pas embrouiller.

(2) Prononcer œ̆.

(3) Ou *j'eus*, *j'euris*.

FUTUR.	FUTUR ANTÉRIEUR.
J'ârè.	J'ârè aou.
T'ârè.	T'ârè —
Il ârè.	Il ârè —
Nos ârans.	Nos ârans aou.
Vos ârez.	Vos ârez —
Is âront.	Il âront —

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.	PARFAIT.
J'âye.	J'âye aou.
T'âye.	T'âye —
Il âye.	Il âye —
Nos âyanse ou avanse.	Nos âyanse ou avanse aou.
Vos âyésse ou avésse.	Vos âyésse ou avésse —
Is âyèsse ou avèsse.	Il âyèsse ou avèsse —

IMPARFAIT.	PLUS-QUE-PARFAIT.
J'avahe, eurihe, avasse, *ou* euhe.	J'avahe, etc. aou.
T'avahe, eurihe, avasse, *ou* euhe.	J'avahe, etc. aou.
Il avahe, eurihe, avasse, *ou* euhe.	Il avahe, etc. aou. aou.
Nos avahîs, eurihîs, *ou* euhîs.	Nos avahîs, etc. aou.
Vos avahîz, eurihîz, *ou* euhîz.	Vos avahîz, etc. aou.
Is avahît, eurihît, *ou* euhît.	Is avahît, etc. aou.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.	PASSÉ.
J'âreûs.	J'âreûs aou.
T'âreûs.	T'âreûs —
Il âreût.	Il âreût —
Nos âris.	Nos âris —
Vos âriz.	Vos âriz —
Is ârît.	Is ârît —

IMPÉRATIF.	INFINITIF.	PARTICIPE.
	PRÉSENT.	PRÉSENT.
Âye.	Aveur.	Avant *ou* âyant.
Âyans.	PASSÉ.	PASSÉ.
Âyiz.	Aveur aou.	Awou, avu, avou *ou* oyou.

Conjugaison du verbe *èsse* (être).

INDICATIF.

PRÉSENT.	PASSÉ INDÉFINI.
Ji sos.	J'a stu.
T'ès.	T'a —
Il èst. (1)	Il a —
Nos èstans.	Nos avons stu.
Vos èstez.	Vos avez —
Is sont.	Is ont —
IMPARFAIT.	**PLUS-QUE-PARFAIT.**
J'èsteûs.	J'aveûs stu.
T'èsteûs.	T'aveûs —
Il èsteût.	Il aveût —
Nos èstîs.	Nos avîs stu.
Vos èstîz.	Vos avîz —
Is èstît.	Is avît —
PASSÉ DÉFINI.	**PASSÉ ANTÉRIEUR.**
Ji fouris, fourus, fous *ou* èsta.	J'euris stu.
Ti fouris, fourus, fous *ou* èsta.	T'euris —
I fourit, fourut, fout *ou* èsta.	Il eurit —
Nos fouris.	Nos euris stu.
Vos fouriz.	Vos euriz —
Is fourît (rarement fourivèt).	Is eurît —

(1) Nous écrivons : Il *èst-è jardin*, la prononciation du *st* euphonique étant suffisamment indiquée par le trait d'union.

FUTUR.	FUTUR ANTÉRIEUR.
Ji sèrè.	J'ârè stu.
Ti sèrè.	T'ârè —
I sèrè.	Il ârè —
Nos sèrans.	Nos ârans stu.
Vos sèrez.	Vos ârez —
Is sèront.	Is âront —

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.	PASSÉ.
Ji seûye.	J'âye situ.
Ti seûye.	T'âye —
I seûye.	Il âye —
Nos sèyanse.	Nos âyanse situ.
Vos sèyisse.	Vos âyisse —
Is sèyèsse.	Is âyèsse —

IMPARFAIT.	PLUS-QUE-PARFAIT.
Ji fourihe, fouhe, sèyahe, sèyasse, èstahe, èstasse.	J'avahe, etc. situ.
Ti fourihe, fouhe, sèyahe, sèyasse, èstahe, èstasse.	T'avahe, etc. —
I fourihe, fouhe, sèyahe, sèyasse, èstahe, èstasse.	Il avahe, etc. —
Nos fourihis, fouhis, sèyahis, èstahis, sèyisse.	Nos avahis, etc. stu.
Vos fourihiz, fouhiz, sèyahiz, èstahiz, sèyisse.	Vos avahiz, etc. —
Is fourihit, fouhit, sèyahit, èstahit.	Is avahit, etc. —

IMPÉRATIF.

Seûye. Sèyans. Sèyiz.

INFINITIF.

Esse.

PARTICIPE.

Stu ou situ (*i* intercalaire).

Tableau de la conjugaison.

INDICATIF.

TEMPS SIMPLES.

TEMPS.		1re CONJUGAISON.		2de CONJUGAISON.		3me CONJUGAISON.			4me CONJ.
TEMPS PRINCIPAUX.	PRÉSENT.	Ji chant*e*.	Ji magn*e*.	Ji vind.	Ji batt*e*.	Ji sint.	Ji doim*e*.	Ji fin-*ih-e*.	Ji beû*s*.
		Ti chant*e*.	Ti magn*e*.	Ti vind.	Ti batt*e*.	Ti sint.	Ti doim*e*.	Ti fin-*ih-e*.	Ti beû*s*.
		I chant*e*.	I magn*e*.	I vind.	I batt*e*.	I sint.	I doim*e*.	I fin-*ih-e*.	I beû*t*.
		Nos chant*ans*.	Nos magn*ans*.	Nos vind*ans*.	Nos batt*ans*.	Nos sint*ans*.	Nos doirm*ans*.	Nos fin-*ih-ans*.	Nos buv*ans*.
		Vos chant*ez*.	Vos magn*iz*.	Vos vind*ez*.	Vos batt*ez*.	Vos sint*ez*.	Vos doirm*ez*.	Vos fin-*ih-ez*.	Vos buv*ez*.
		Is chant*èt*.	Is magn*èt*.	Is vind*èt*.	Is batt*èt*.	Is sint*èt*.	Is doirm*èt*.	Is fin-*ih-èt*.	Is buv*èt*.
	FUTUR.	Ji chant'*rè*.	Ji magn'*rè*.	Ji vind*rè*.	Ji batt*rè*.	Ji sint'*rè*.	Ji doim'*rè*.	Ji fin-*ih-rè*.	Ji beûr*è*.
		Ti chant'*rè*.	Ti magn'*rè*.	Ti vind*rè*.	Ti batt*rè*.	Ti sint'*rè*.	Ti doim'*rè*.	Ti fin-*ih-rè*.	Ti beûr*è*.
		I chant'*rè*.	I magn'*rè*.	I vind*rè*.	I batt*rè*.	I sint'*rè*.	I doim'*rè*.	I fin-*ih-rè*.	I beûr*è*.
		Nos chant'*rans*.	Nos magn'*rans*.	Nos vind*rans*.	Nos batt*rans*.	Nos sint'*rans*.	Nos doim'*rans*.	Nos fin-*ih-rans*.	Nos beûr*ans*.
		Vos chant'*rez*.	Vos magn'*rez*.	Vos vind*rez*.	Vos batt*rez*.	Vos sint'*rez*.	Vos doim'*rez*.	Vos fin-*ih-rez*.	Vos beûr*ez*.
		Is chant'*ront*.	Is magn'*ront*.	Is vind*ront*.	Is batt*ront*.	Is sint'*ront*.	Is doim'*ront*.	Is fin-*ih-ront*.	Is beûr*ont*.
TEMPS SECONDAIRES.	IMPARFAIT.	Ji chant*éve*.	Ji magn*ive*.	Ji vind*éve*.	Ji batt*éve*.	Ji sint*éve*.	Ji doirm*éve*.	Ji fin-*ih-éve*.	Ji buv*éve*.
		Ti chant*éve*.	Ti magn*ive*.	Ti vind*éve*.	Ti batt*éve*.	Ti sint*éve*.	Ti doirm*éve*.	Ti fin-*ih-éve*.	Ti buv*éve*.
		I chant*éve*.	I magn*ive*.	I vind*éve*.	I batt*éve*.	I sint*éve*.	I doirm*éve*.	I fin-*ih-éve*.	I buv*éve*.
		Nos chant*ts*.	Nos magn*ts*.	Nos vind*ts*.	Nos batt*ts*	Nos sint*ts*.	Nos doirm*ts*.	Nos fin-*ih-ts*.	Nos buv*ts*.
		Vos chant*iz*.	Vos magn*iz*.	Vos vind*iz*.	Vos batt*iz*.	Vos sint*iz*.	Vos doirm*iz*.	Vos fin-*ih-iz*.	Vos buv*iz*.
		Is chant*it*.	Is magn*it*.	Is vind*it*.	Is batt*it*.	Is sint*it*.	Is doirm*it*.	Is fin-*ih-it*.	Is buv*it*.
	PASSÉ DÉFINI.	Ji chant*a*.	Ji magn*a*.	Ji vind*a*.	Ji batt*a*.	Ji sint*a*.	Ji doirm*a*.	Ji fin-*ih-a*.	Ji buv*a*.
		Ti chant*a*.	Ti magn*a*.	Ti vind*a*.	Ti batt*a*.	Ti sint*a*.	Ti doirm*a*.	Ti fin-*ih-a*.	Ti buv*a*.
		I chant*a*.	I magn*a*.	I vind*a*.	I batt*a*.	I sint*a*.	I doirm*a*.	I fin-*ih-a*.	I buv*a*.

Pluriel, voir imparfait.

TEMPS COMPOSÉS.

TEMPS PRINCIPAUX	PASSÉ INDÉFINI.	J'a, t'a, etc. chanté.	J'a, t'a, etc. magni.	J'a, t'a, etc. vindou.	J'a, t'a, etc. battou.	J'a, t'a, etc. sintou.	J'a, t'a, etc. doirmou.	J'a, t'a, etc. fini.	J'a, t'a, etc. bu.
	FUTUR ANTÉR.	J'àrè, etc. chanté.	J'àrè, etc. magni.	J'àrè, etc. vindou.	J'àrè, etc. battou.	J'àrè, etc. sintou.	J'àrè, etc. doirmou.	J'àrè, etc. fini.	J'àrè, etc. bu.
TEMPS SECOND^es.	PLUS-QUE-PARF.	J'aveûs, etc. chanté.	J'aveûs, etc. magni.	J'aveûs. etc. vindou.	J'aveûs, etc. battou.	J'aveûs, etc. sintou.	J'aveûs, etc. doirmou.	J'aveûs, etc. fini.	J'aveus, etc. bu.
	PASSÉ ANTÉR.	J'ava, etc. chanté.	J'ava, etc. magni.	J'ava, etc. vindou.	J'ava, etc. battou.	J'ava, etc. sintou.	J'ava, etc. doirmou.	J'ava, etc. fini.	J'ava, etc. bu.

SUBJONCTIF.

TEMPS SIMPLES.

TEMPS PRINCIPAL.	PRÉSENT.	Ji chant*e*.	Ji magn*e*.	Ji vin*se*.	Ji batt*e*.	Ji sin*se*.	Ji doim*e*.	Ji fin-*ih-e*.	Ji beû*sse*.
		Ti chant*e*.	Ti magn*e*.	Ti vin*se*.	Ti batt*e*.	Ti sin*se*.	Ti doim*e*.	Ti fin-*ih-e*.	Ti beû*sse*.
		I chant*e*.	I magn*e*.	I vin*se*.	I batt*e*.	I sin*se*.	I doim*e*.	I fin-*ih-e*.	I beû*sse*.
		Nos chant*anse*.	Nos magn*anse*.	Nos vind*anse*.	Nos batt*anse*.	Nos sint*anse*.	Nos doirm*anse*.	Nos fin-*ih-anse*.	Nos buv*anse*.
		Vos chant*ésse*.	Vos magn*ésse*.	Vos vind*ésse*.	Vos batt*ésse*.	Vos sint*ésse*.	Vos doirm*ésse*.	Vos fin-*ih-ésse*.	Vos buv*ésse*.
		Is chant*èsse*.	Is magn*èsse*.	Is vind*èsse*.	Is batt*èsse*.	Is sint*èsse*.	Is doirm*èsse*.	Is fin-*ih-èsse*.	Is buv*èsse*.
TEMPS SECONDAIRE.	IMPARFAIT.	Ji chant*ahe*.	Ji magn*ahe*.	Ji vind*ahe*.	Ji batt*ahe*.	Ji sint*ahe*.	Ji doirm*ahe*.	Ji fin-*ih-ahe*.	Ji buv*ahe*.
		Ti chant*ahe*.	Ti magn*ahe*.	Ti vind*ahe*.	Ti batt*ahe*.	Ti sint*ahe*.	Ti doirm*ahe*.	Ti fin-*ih-ahe*.	Ti buv*ahe*.
		I chant*ahe*.	I magn*ahe*.	I vind*ahe*.	I batt*ahe*.	I sint*ahe*.	I doirm*ahe*.	I fin-*ih-ahe*.	I buv*ahe*.
		Nos chant*ahis*.	Nos magn*ahis*.	Nos vind*ahis*.	Nos batt*ahis*.	Nos sint*ahis*.	Nos doirm*ahis*.	Nos fin-*ih-ahis*.	Nos buv*ahis*.
		Vos chant*ahiz*.	Vos magn*ahiz*.	Vos vind*ahiz*.	Vos batt*ahiz*.	Vos sint*ahiz*.	Vos doirm*ahiz*.	Vos fin-*ih-ahiz*.	Vos buv*ahiz*.
		Is chant*ahit*.	Is magn*ahit*.	Is vind*ahit*.	Is batt*ahit*.	Is sint*ahit*.	Is doirm*ahit*.	Is fin-*ih-ahit*	Is buv*ahit*.

Temps composés.

Temps principal	Parfait.	J'àye, etc. chanté.	J'àye, etc. magni.	J'àye, etc. vindou.	J'àye, etc. battou.	J'àye, etc. sintou.	J'àye, etc. doirmou.	J'àye, etc. fini.	J'àye, etc. bu.
Temps second^e.	P-q-parf.	J'avahe, etc. chanté.	J'avahe, etc. magni.	J'avahe, etc. vindou.	J'avahe, etc. battou.	J'avahe, etc. sintou.	J'avahe, etc. doirmou.	J'avahe, etc. fini.	J'avahe, etc. bu.

CONDITIONNEL.

Simple.	Conditionnel présent.	Ji chant'*reûs*. Ti chant'*reûs*. I chant'*reût*. Nos chant'*ris*. Vos chant'*riz*. Is chant'*rit*.	Ji magn'*reûs*. Ti magn'*reûs*. I magn'*reût*. Nos magn'*ris*. Vos magn'*riz*. Is magn'*rit*.	Ji vind*reûs*. Ti vind*reûs*. I vind*reût*. Nos vind*ris*. Vos vind*riz*. Is vind*rit*.	Ji batt*reûs*. Ti batt*reûs*. I batt*reût*. Nos batt*ris*. Vos batt*riz*. Is batt*rit*.	Ji sint'*reûs*. Ti sint'*reûs*. I sint'*reût*. Nos sint'*ris*. Vos sint'*riz*. Is sint'*rit*.	Ji doim'*reûs*. Ti doim'*reûs*. I doim'*reût*. Nos doim'*ris*. Vos doim'*riz*. Is doim'*rit*.	Ji fin-*ih*-*reûs*. Ti fin-*ih*-*reûs*. I fin-*ih*-*reût*. Nos fin-*ih*-*ris*. Vos fin-*ih*-*riz*. Is fin-*ih*-*rit*.	Ji beûr*eûs*. Ti beûr*eûs*. I beûr*eût*. Nos beûr*is*. Vos beûr*iz*. Is beûr*it*.
Composé.	Passé.	J'àreûs, etc. chanté.	J'àreûs, etc. magni.	J'àreûs, etc. vindou.	J'àreûs, etc. battou.	J'àreûs, etc. sintou.	J'àreûs, etc. doirmou.	J'àreûs, etc. fini.	J'àreûs, etc. bu.

IMPÉRATIF.

PRÉSENT.	Chant*e*. Chant*ans*. Chant*ez*.	Magn*e*. Magn*ans*. Magn*iz*.	Vind. Vind*ans*. Vind*ez*.	Batt*e*. Batt*ans*. Batt*ez*.	Sint. Sint*ans*. Sint*ez*.	Doim*e*. Doirm*ans*. Doirm*ez*.	Finih*e*. Finih*ans*. Finih*ez*.	Beûs. Buv*ans*. Buv*ez*.
PASSÉ.	Aye, etc. chanté.	Aye, etc. magni.	Aye, etc. vindou.	Aye, etc. battou.	Aye, etc. sintou.	Aye, etc. doirmou.	Aye, etc. fini.	Aye, etc. bu.

INFINITIF.

PRÉSENT.	Chant*er*. (Cantare).	Magn*i*. (Manducare).	Vind*e*. (Vendere).	Batt*e*. (Batu^{ere}. batt^{ere}).	Sint*i*. (Sentire).	Doirm*i*. (Dormire).	Fin*i*. (Finire).	Beûr*e*. (Bibere).
PASSÉ.	Aveûr chanté.	Aveûr magni.	Aveûr vindou.	Aveûr battou.	Aveûr sintou.	Aveûr doirmou.	Aveûr fini.	Aveûr bu.

PARTICIPE.

PRÉSENT.	Chant*ant*.	Magn*ant*.	Vind*ant*.	Batt*ant*.	Sint*ant*.	Doirm*ant*.	Finih*ant*.	Buv*ant*.
PASSÉ.	Ayant chant*é*, èye.	Ayant magn*i*, èye.	Ayant vind*ou*, owe.	Ayant batt*ou*, owe.	Ayant sint*ou*, owe.	Ayant doirm*ou*, owe.	Ayant fin*i*, èye.	Ayant bu. bèvowe (?)

Formation des temps.

A. Le PRÉSENT DE L'INDICATIF forme :

1° L'IMPÉRATIF, en retranchant le pronom. La première personne du présent donne le singulier de l'impératif, et les deux 1res personnes du pluriel du présent, le pluriel de l'impératif. *Ji chante, chante; ji sint, sint; nos vindans, vindans; vos buvez, buvez.*

2° Le FUTUR SIMPLE, en ajoutant les terminaisons de ce temps (*rè, rans, rez, ront*) au singulier du présent privé de sa terminaison. *Ji chant(e), ji chant'rè; ti vind, ti vindrè; il ach'têy(e)* forme spéciale, *il ach'têyrè; ji finih(e), ji finihrè; ti beûs, ti beurè,* etc.

3° Le CONDITIONNEL PRÉSENT de la même façon que le futur, mais en ajoutant les terminaisons *reûs, reût, rîs, rîz, rît.*

B. Au singulier du PASSÉ DÉFINI on ajoute les suffixes *he, hîs, hîz, hît,* pour former L'IMPARFAIT DU SUBJONCTIF.

C. Le PARTICIPE PRÉSENT forme :

1° Les TROIS PERSONNES DU PLURIEL DE L'INDICATIF PRÉSENT, en changeant *ant* en *ans, ez, èt.*

Ex. *chantant, nos chantans; finihant, vos finihez,* etc.

2° L'IMPARFAIT DE L'INDICATIF en changeant *ant* en *éve* ou *îve,* etc. Ex. *chantant, chantéve: magnant, magnîve.*

3° Le PASSÉ DÉFINI en changeant *ant* en *a.* Ex. *vindant, ji vinda; finihant, ji finiha,* etc.

D. Le PARTICIPE PASSÉ forme les temps composés.

Règles de flexion.

SINGULIER.

Les trois personnes du singulier sont identiques à tous les temps et à toutes les conjugaisons, sauf au conditionnel des 4

conjugaisons où les deux premières personnes se terminent par une s et la 3e par un t, et à l'indicatif et à l'impératif présents de la 4e conjugaison où elles suivent les règles de l'orthographe analogique (1).

PLURIEL.

1re et 2e personne. Se terminent en *ans, ez* (ou *îz*, 1re conjugaison) à l'indicatif présent et futur et à l'impératif ; en *îs* et *îz*, à l'imparfait de l'indicatif et du subjonctif, et au conditionnel présent; en *anse, ésse* (ou *îsse*) au subjonctif présent.

3e personne. Se termine en *èt* au présent de l'indicatif, en *ont* au futur; en *ît*, à l'imparfait de l'indicatif et du subjonctif, et au conditionnel; en *èsse* au subjonctif présent.

Forme interrogative.

Le wallon, comme le français, interroge en plaçant le pronom personnel après le verbe.

Nous ne nous occuperons pas ici des changements de forme de ce pronom, nous proposant d'y revenir dans un travail spécial.

Le *t* intercalaire d'analogie existe à toutes les conjugaisons aux troisièmes personnes du singulier et du pluriel qui ne se terminent pas par cette consonne et à toutes les conjugaisons, comme en français. Ex. *chante-t-i, magne-t-i, vind-t-i, chantèt-is, buvèt-is*, etc.

La seconde personne du singulier offre une particularité remarquable pour les formes qui ne sont pas terminées par *e* muet. Ces formes, en effet, intercalent une *s* qui nous paraît être directement étymologique, et provenir de l'*s* générale à la seconde personne du singulier des verbes latins. L'interroga-

(1) Nous rétablissons le *t* étymologique au singulier de l'indicatif et de l'impératif présent de *sinti : Ji sint, sint.*

tion latine la plus commune étant faite avec *ne*, l'*s*, consonne sifflante bien caractéristique (cf. l'*s* du subjonctif) s'est transmise en wallon.

Nous trouvons, en wallon, les formes :

Prinse? (prendis-ne?) prends-tu? *Beûsse?* (bibisne?) bois-tu? *Sinse?* (sentis-ne?) sens-tu? *Sicrîsse?* (scribis-ne?) écris-tu? *Sésse?* (sapis-ne?) sais-tu? *Asse?* (habes-ne?) as-tu? *Vasse?* (vadis-ne?) vas-tu? *Vousse?* (vis-ne?) veux-tu? *Esse?* (Es-ne?) *Aîm'rèsse?* (amare-habes-ne?) aimeras-tu? *Aimasse?* (amasti-ne?) aimas-tu? etc. etc.

CHAPITRE V.

PRÉSENT DE L'INDICATIF.

Le présent de l'indicatif est certainement le temps le plus intéressant en wallon : c'est, en tous cas, celui qui présente le plus de particularités remarquables, celui, en un mot, qui s'est le moins simplifié.

Le fait, d'ailleurs, n'a rien qui doive étonner, si l'on songe que ce temps est le plus employé dans la conversation. Les formes s'en présentent souvent à l'esprit et gardent donc, mieux que d'autres, le caractère étymologique qui leur est propre.

A la première conjugaison, aux trois personnes du singulier, nous rencontrons, outre la forme ordinaire en *e* muet *(ji chante)*, une autre forme en *êye (èy)*. Ex. : *j'arrèstêye*, j'arrête ; *j'ach'têye*, j'achète, etc.

Disons tout d'abord que cette forme ne doit pas être confondue avec une forme analogue, mais en *è* bref (*ji prèye*, je prie, de *priyî*, par ex.). La différenciation est facile à faire puisqu'il ne s'agit pas dans le dernier cas d'une terminaison, mais d'une modification du radical. Nous avons cependant cru devoir la signaler, parce que souvent la forme *êye* (terminaison) se prononce parfois très bref (*ĕy*) même à Liége, et que la prononciation de *èye* (radical) tend parfois aussi à se rapprocher de celle de *êye* (*èy*), terminaison.

Nous ne pouvons accepter l'explication trop générale, mais vraie en partie, de L. Micheels [1] disant que cette forme

[1] *Grammaire liégeoise*. Liége, 1863.

provient de la difficulté qu'ont les Wallons de prononcer deux consonnes de suite. On dirait *j'abot'nêye*, pour ne pas dire *j'abotne; j'ach'têye*, pour ne pas dire *j'achte*. Mais rien n'empêcherait les Wallons de dire *j'abotène*, ou *j'achète;* puisqu'ils disent bien *j'ad'vène*, je devine, et *il ajètte*, il jette de mon côté. L'explication de Micheels n'est donc pas suffisante.

Remarquons aussi qu'il existe une grande liberté dans l'emploi de cette terminaison *êye* en wallon.

Son emploi ou son rejet sont pour ainsi dire de l'ordre de la diversité des dialectes et dépendent même des individus qui les parlent.

Il est une foule de verbes qui, à côté de la forme en *êye*, possèdent la forme ordinaire en *e* muet. Ex. : *ènonder (j'ènonde* et *j'ènondêye)*; *rimeûbler (ji r'meûbèle* et *ji r'meublêye)*; *prus-ter (prusse* et *prustêye)*; *masquer (masse* et *masquèye)*, etc., etc.

Cette forme en *êye* me paraît tout simplement être une particularité dialectologique, permettant d'éviter certaines cacophonies ou duretés de prononciation, et provenant, pour un grand nombre de verbes qui ne peuvent invoquer cette raison d'esthétique, de la grande loi d'analogie si puissante en wallon.

En outre, elle constitue encore un mode particulier de simplification, en ce sens qu'elle permet de conserver à un grand nombre de verbes, leur physionomie générale au cours de leur flexion. Si elle n'était pas en usage, il faudrait soit modifier la voyelle du radical verbal, comme dans *ji m'acalène* (de *s'acaliner*), soit réintercaler une voyelle disparue, comme dans *achète* (de *ach'ter*), soit réintroduire une voyelle qui a disparu dans l'évolution romane *rimeûbèle* (de *r'meûbler*) ou qui n'a même pas existé en latin, comme dans *soffèle* (de *soffler, sufflare)* [1], soit enfin remanier la texture d'un mot comme dans

[1] Le wallon n'est cependant pas rebelle à cette dernière introduction. Voir plus loin les verbes en ler.

l'expression (Nord de Liége-Visé) *ji cheweure (chèwœ̆r)* = je laboure, de *(chèrwer), chĕrwĕ*, carrucare).

L'analogie a même fait s'introduire dans la 3e conjugaison, en *ĭ* bref, cette forme en *êye*, appartenant à la 1re. Nous citerons les verbes *pârti* (partiri, partager) qui possède les deux formes *ji pârtihe* et *ji pârtêye; pâstri* (faire la pâte), *ji pâstrêye* et *ji pâstrihe*, etc.

Cela dit, voici le tableau de l'indicatif présent des quatre conjugaisons, tableau qui sera suivi de quelques remarques.

Nous employons l'orthographe phonétique. Voir p. 163 le tableau complet de la conjugaison en orthographe analogique.

Nous avons choisi les mêmes exemples que dans ce tableau :

1re conj. *ʇeãtĕ*, (cantare), *mãŋī* (manducare), *ă ʇetĕ* (accaptare).

2e conj. *vĩd* (vendere) et *băt* (batuere-battere).

3e conj. *fĭnĭ* (finire), *sĩtĭ* (sentire), *dwĕrmĭ* (dormire).

4e conj. *bœ̆r* (bibere).

Présent de l'indicatif.

		Première conjugaison.			2de conjug.		Troisième conjugaison.			4e conj.
Singulier.	1re pers.	*ʇeãt*	*mãŋ*	*ãʇet-èy*	*vĩ*	*bãt*	*fĩn-ĩh*	*sĩ*	*dwẽm*	*bœ̃*
	2e »	*ʇeãt*	*mãŋ*	*ãʇet-èy*	*vĩ*	*bãt*	*fĩn-ĩh*	*sĩ*	*dwẽm*	*bœ̃*
	3e »	*ʇeãt*	*mãŋ*	*ãʇet-èy*	*vĩ*	*bãt*	*fĩn-ĩh*	*sĩ*	*dwẽm*	*bœ̃*
Puriel.	1re pers.	*ʇeãt-ã* (1)	*mãŋ-ã*	*ãʇet-ã*	*vĩd-ã*	*bãt-ã*	*fĩn-ĩh-ã*	*sĩt-ã*	*dwẽrm-ã*	*bũv-ã*
	2e »	*ʇeãt-ẽ* (2)	*mãŋ-ī*	*ãʇet-ẽ*	*vĩd-ẽ*	*bãt-ẽ*	*fĩn-ĩh-ẽ*	*sĩt-ẽ*	*dwẽrm-ẽ*	*bũv-ẽ*
	3e »	*ʇeãt-ẽ* (3)	*mãŋ-ẽ*	*ãʇet-ẽ*	*vĩd-ẽ*	*bãt-ẽ*	*fĩn-ĩh-ẽ*	*sĩt-ẽ*	*dwẽrm-ẽ*	*bũv-ẽ*
INFINITIF.		*ʇeãtẽ*	*mãŋī*	*ãʇetẽ*	*vĩd*	*bãt*	*fĩnĩ*	*sĩtĩ*	*dwẽrmĩ*	*bœ̃r*
		cantare	manducare	accaptare	vendere	battere	finire	sentire	dormire	bibere

(1) *ons* à Nivelles. *ʇeãtõ*.
(2) *ẽ* à Malmedy et Ardenne. *ʇeãtẽ*.
(3) *nũ* à l'Ouest (Namur). *ʇeãtnũ*.

Remarques sur ce tableau.

Nous observons tout d'abord que les trois personnes du singulier sont identiques; ce fait s'applique aux quatre conjugaisons.

Les trois personnes du pluriel se terminent respectivement en *ã*, *ĕ* (1) et *ĕ* (*ans*, *ez-oz*, *èt*). La seule exception est la seconde personne des verbes en *ī* de la première conjugaison qui ont *ī* (*îz*) à la seconde personne du pluriel. Le phénomène *yĕ* = *ī* est général en wallon. (Voir plus haut.)

Dans sa grammaire des langues romanes, Diez fait observer que le wallon n'a pas laissé s'introduire, à la première personne du pluriel l'*o*, dominant en vieux français et en français moderne (*omes*, *om*, *ons*). Cette observation est trop générale. Le fait est vrai en dialecte liégeois. Mais d'autres dialectes, le nivellois, entre autres, possèdent l'*o*. Ex. *nŏ stõ* (stons), etc. Nous le rencontrons encore dans la *Pasquêye de Piron* et *Pentecosse* (2) (1617). Ex. *Nos prindrons*, *nos vorons*, etc.

Remarquons encore, comme tendance à simplification, que *ans* existe partout, dans les quatre conjugaisons, malgré l'étymologie latine différente *amus*, *imus*, *emus*.

La troisième personne du pluriel possède une terminaison ouverte, à l'encontre de ce qui existe en français. Ex. *ĭ teãtĕ* (*is chantèt*), ils chantent.

Le fait se retrouve en Provençal qui a *ã* (an) et *õ* (on).

A l'ouest wallon (Namur), le phénomène s'accentue encore. La troisième personne du pluriel se termine en *nŭ*. Ex. : *ĭ teãtnŭ*, *ĭ mãŋnŭ*, etc.

Dans l'ancien français aussi, d'ailleurs, la terminaison *ent*, sourde dans le français moderne, s'est prononcée, car elle a formé, pendant un certains temps, une rime masculine en poésie.

(1) *ŏ* à Malmedy et en Ardenne, *teãtŏ* (oie franç.).
(2) *Bull. Soc. wall.*

Signalons encore une tendance à la simplification par analogie observée dans les formes *bǎt* (*batte*) et *dwěm* (*doime*) des deuxième et troisième conjugaisons. Le français a *bats* et *dors*. Il est évident que l'*e* muet des formes wallonnes simplifie la flexion de ces verbes et de leurs analogues, puisqu'ils les rapprochent des verbes de la 1re conjugaison.

Verbes irréguliers.

Nous diviserons les verbes irréguliers wallons, au présent de l'indicatif, en quatre classes :

1° Verbes qui éprouvent certains changements du radical de l'infinitif lorsque l'accent tonique tombe sur leur pénultième (aux trois personnes du singulier).

2° Verbes qui, suivant une règle générale du wallon, modifie le groupement de deux consonnes, lorsque ce groupement, dans la flexion, précède immédiatement *e* muet.

3° Verbes irréguliers de la quatrième conjugaison, qui intercalent dans leur flexion une consonne étymologique ou parasite.

4° Verbes anomaux proprement dits.

PREMIÈRE CLASSE.

1° *a* bref (*ǎ*) s'allonge en *â* long (*ā* et *ȏ* à Liège).

Ex. : *payî*, payer, *ji pâye; sayî*, essayer, *ji sâye*.

2° *è* ouvert bref (*ȅ*) s'allonge tantôt en *eû* long *(œ̄)*: comme dans *pèser*, peser, *ji peûse*.

Tantôt en *î* long (*ī*), comme dans *qwèri*, chercher, *ji qwîre; lèver*, lever, *ji lîve; crèver*, crever, *ji crîve* (1).

Tantôt en *é* fermé et long (*ē*), comme dans *hèrer*, pousser, *ji hére; sèrrer*, serrer, *ji sérre; ètèrrer*, enterrer, *j'ètérre; rèser*, raser, *ji rése*.

(1) Comparer l'ancien français : *je lief, je crief* (*e* bref latin recevant l'accent se diphtongue en *ie*).

3° *i* bref (*ĭ*) se transforme tantôt en *è* bref comme dans *clignî*, fermer les yeux, *ji clègne; rilignî*, dégeler, *i r'lègne; hiner*, jeter, *ji hène; priyî*, prier, *ji prèye; si fiyî*, se fier, *ji m'fèye; adviner*, deviner, *j'advène*, etc.

Tantôt en *o* (*ŏ*) comme dans *dinner*, donner, *ji donne* (¹).

Tantôt en *ô* long (*ô*) qui se nasalise parfois comme dans *miner*, mener, *ji mône, (mŏn* ou *mõn)*.

Constatons encore un changement de l'*i* en *eu* (*œ̆*) dans *limer*, limer, *ji leume*.

4° *o* ouvert bref (*ŏ*) s'allonge tantôt en *ô* fermé long (*ô*) comme dans *s'annoyî*, s'ennuyer, *ji m'annôye; loyî*, lier, *ji lôye; èvoyî*, envoyer, *j'èvôye; coyî*, cueillir, *ji côye*, et tous les infinitifs en *oyî*. Citons encore *dorer*, dorer, *ji dôre; forer*, forer, *ji fôre* (²) et quelques autres.

Tantôt il se transforme en *eû* long, *(œ̂)* comme dans *cover*, couver, *ji keûve; dimorer*, demeurer, *ji d'meûre; hover*, balayer, *ji heûve; plorer*, pleurer, *ji pleûre*.

Tantôt il se transforme en *oû* long (*ū*) comme dans *prover*, prouver, *ji prouve; trover*, trouver, *ji trouve; mori*, mourir, *ji moûr; cori*, courir, *ji coûr*.

5° D'autres fois, au contraire, le son *ou (ŭ)* se transforme en *o* bref (*ŏ*), comme dans *bouwer*, lessiver, *ji bowe; louwer*, louer, *ji lowe*, et d'autres verbes en *ouwer; toumer*, tomber, *ji tome, foumer*, fumer, *ji fome* et d'autres verbes en *oumer; babouyî*, balbutier, *ji baboye; mouyî*, mouiller, *ji moye; cafougnî*, chiffonner, *ji cafogne*, et d'autres verbes en *ouyî* et *ougnî*.

6° *u* bref (*ŭ*) se transforme tantôt en *eu* bref *(œ̆)* comme dans *juner*, jeuner, *ji jeune; sitrumer*, étrenner, *ji streume; lumer*, (pour *limer*, limer, *ji leume* (³).

Tantôt en *eû* long *(œ̂)*, devant *r*, comme dans *hurer*, écurer,

(¹) Remarquons toutefois ici que cet *o* peut être étymologique (donare, dare).

(²) Ne pas confondre avec *fôrer* (donner à manger au bétail) qui a *fôre* également.

(³) Voir la dernière remarque du 3° où la forme en *eu* de *limer* s'explique par la forme *lumer* de ci-dessus.

ji heûre ; durer, durer, *ji deûre ; mèsurer* ou *mès'rer, ji mèseûre.*

DEUXIÈME CLASSE.

Lorsqu'un groupement de deux consonnes vient, dans la flexion, à précéder immédiatement *e* muet, le wallon

1° Syncope la première consonne, lorsque celle-ci est un *r*. Ex. : *chèrgî*, charger, *ji chège; doirmi*, dormir; *ji doime* (¹) ; *boirder*, border, *ji boide ; wârder*, garder, *ji wâde ; bourder*, mentir, *ji boûde*, etc.

Exception *sôrti*, sortir, *ji sôrte* (peu employé).

2° Il syncope la seconde consonne, lorsque le mot ainsi obtenu ne peut donner lieu à équivoque et sonne bien à l'oreille. (Sinon il emploie le suffixe êye, *èy*. (Voir p. 175.)

Ex. *Goster*, goûter, *ji gosse*, plus souvent *ji gostêye ; coster*, coûter, *ji cosse* ou *ji costêye ; accepter*, accepter, *j'accèpe* ou *j'accèptêye ; ajuster*, ajuster, *j'ajusse* ou *j'ajustêye ;* etc., etc.

3° Il intercale un son voyelle entre les deux consonnes, lorsque la seconde est *l* ou *r*. Ce son intercalé est *è* (*ê*) ou *eû* (*œ*) (²). Ex. : *infler*, enfler, *j'infèle*; *gonfler*, gonfler, *ji gonfèle ; sût'ler*, sautiller, sauter, *sûtèle ; si mâv'ler* se fâcher, *ji m'mâvèle ; tripler*, écraser avec le pied, *ji tripèle ; intrer*, entrer, *j'inteûre*; *mostrer*, montrer, *ji mosteûre ; ovrer*, travailler, ouvrer, *j'ouveûre.*

Exception *dovri*, ouvrir, qui fait *ji doûve* et *covri*, couvrir, qui fait *ji coûve*. Certains dialectes ont cependant *ji douveûre.*

Dans *parler*, parler, *ji parole*, l'*o* est plutôt une persistance (cf. l'ancien franç. parole).

TROISIÈME CLASSE.

La quatrième conjugaison est, nous le répétons, la conju-

(¹) Bien que rangé parmi nos exceptions, nous avons dû prendre ce verbe faute d'autres comme paradigme. L'exception n'a d'ailleurs rapport qu'au radical.

(²) Ou bien *eu* bref ouvert (*œ̂*) suivant les prononciations locales.

gaison des formes irrégulières, une sorte d'adoucissement de la conjugaison forte, si nous osons nous exprimer ainsi.

Nous diviserons ses verbes en quatre catégories :

1° la catégorie, qui au pluriel de l'indicatif présent et d'autres temps (imparfait, parfait, etc.) possède un *h* étymologique. Cet *h* est peut-être un peu moins aspiré que l'*h* initial de certains mots. Il correspond à *s* + voyelle ou à voyelle *c* + *e*, *i* (1). Ce dernier traitement est surtout appliqué aux verbes qui vont suivre.

Ces verbes sont : *dîre*, dire, *nos d'hans* (di(*c*)imus); *dûre*, plaire à, anc. franç. duire, *nos dûhans* (du(*c*)imus); *distrûre*, détruire, *nos distrûhans* (struimus stru(*x*)i, stu(*c*)tum); *lére*, lire, *nos léhans*, (le(*g*)imus); *plaire*, plaire, *nos plaihans*, (pla(*c*)emus); *taire*, taire, *nos taihans* (ta(*c*)emus); *cûre*, cuire, *nos cûhans* (co(*qu*)imus); *lûre*, luire, *nos lûhans* (lu(*c*)emus).

On voit que cet *h* wallon correspond au français *s* (*z*).

2° La catégorie qui possède, dans le même cas, un *v* étymologique, lettre qui peut avoir disparu dans la contraction du radical, mais qui se retrouve parfois dans l'ancienne langue et dans la nouvelle. Ce sont *beûre* (boire, anc. franc. boivre), *nos buvans* (bibimus); *riçûr* (recevoir, on trouve rechoivre), *nos r'çûvans* (recipimus); *plour*, pleuvoir, pluere (plui ou pluvi cf. pluvia), part. prés. *plovant* (pleuvant); *sûre*, suivre, *nos sûvans*, on trouve en anc. franç. *sevre*, suivre; dans la 3° chartre, citée par M. Wilmotte (2) on a aussi porsiwre.

Les trois verbes *diveûr* (devoir), *aveûr* (avoir) et *saveûr* (savoir) n'ont pas contracté à l'infinitif, mais bien au sing. du présent; voir plus loin aux verbes anomaux.

3° La catégorie des verbes qui ont conservé l'*l* étymologique, *boûr*, bouillir = *nos bolans* (bullimus); *moûre* (moudre, vieux français moldre, molre) *nos molans* (molimus).

Voir plus loin *poleûr* (pouvoir), *valeûr* (vouloir) et *voleur* (vouloir), qui contractent au singulier.

(1) Ou bien voy. *g* + *e*, *i* ou q(*u*) + *e*, *i*.
(2) *Loc. cit.*

4° La catégorie des verbes qui, d'après une caractéristique du wallon, ont intercalé *y* entre deux sons voyelles pour éviter l'hiatus. Ce sont *clôre*, clore, *nos cloyans*; *scrire*, écrire, *nos scriyans*; *creûre*, croire, *nos crèyans*; *veûr*, voir, *nos vèyans*; *s'assîr*, asseoir, *nos nos assyans*; *hére*, haïr, *nos hèyans*; *heûr*, secouer, *nos hoyans*; *keûre*, être content de ce qui arrive à un autre, *nos kèyans*; *braire*, crier, braire, *nos brèyans*; *ôr*, ouir, écouter, *nos oyans*.

Voir plus loin *rire*, rire et *chîr*.

Quatrième Classe.

Verbes anomaux proprement dits.

Ce sont : *fer*, faire. Ce verbe a conservé au singulier du présent, la forme contractée de la conjugaison forte, (fa(*c*)ere, ital. fare); *ji fais*, je fais; au pluriel régulièrement *fans*, *fez*, *fèt*, et quelquefois par analogie française *font*.

Les verbes *oyî*, *vèyî*, entendre, voir, qui donnent *j'ôs*, *ji veûs*, ne sont pas anomaux en ce sens que leur forme infinitive normale est *ôr* (au(*d*)ire) et *veûr* (vi(*d*)ere), qui existent dans le wallon actuel, et les rangent dans notre 4e conjugaison. (Voir 3e classe des verbes irréguliers.)

Lèyî (anc. franç. laier) laisser, donne *ji lais* aux 3 pers. du sing. Cette forme vient d'un infinitif d'analogie *laire*. Le plur. est régulier (v. au chapitre Infinitif la remarque à ce propos).

Aller, aller, emprunte, comme le français, une partie de ses temps à *vadere*, une autre à *ambulare* et à *ire*. Nous parlerons plus loin de la part contributive de chacun de ces verbes à la conjugaison entière de aller. Au singulier, les trois personnes ont *va* (cf. franç. vais, vas, va). Au pluriel *allans*, *allez*, *allèt* (et aussi par analogie française *vont*).

A côté de ces formes, s'en trouvent deux autres, que nous sommes tentés de rapporter à *ire*; d'abord le *jans*, wallon qui s'emploie dans une foule de cas dans le même sens que *allons!*

français. Cette même forme se retrouve, surtout en Ardenne et dans le pays de Namur, accompagnée du pronom personnel : *nos n'jans mâye* (nous n'allons jamais). Citons encore *jez !* que les enfants emploient très souvent dans le sens du français vulgaire *v'lan*. Ne serait-ce pas la seconde personne du pluriel ? Nous n'avons en tous cas pas de matériaux suffisants pour nous prononcer.

Nous avons rencontré depuis lors à Moirtrou, près de Dalhem, la forme *jont*, 3e pers. plur. *is jont bin*, ils vont bien. Nous ne croyons pas qu'il faille, avec Grangagnage, rapporter notre *jans !* au flamand *gaen*.

Esse (être). Singulier régulièrement étymologique *ji sos, t'ès, il èst*. Le pluriel emprunte déjà deux de ses formes à *stare* = *èstans, èstez, sont* (Cf. l'anc. franç. *ester*, bourguignon *asteir*).

Cet exemple de l'*e* prosthétique dans *èstans* est à remarquer en wallon. Elle n'est d'ailleurs pas générale (*nos stons*, à Nivelles).

Aveûr (avoir). Au singulier *a* aux trois personnes ; au pluriel, *avans, avez, ont* (parfois *avèt*).

Parmi les autres verbes vraiment anormaux de la 4e conj. nous citerons : *diveûr* (devoir) : *deûs, deûs, deût* au sing. ; *divans, divez, divèt* au plur. ;

saveûr (savoir), *sés, sés, sét* au sing. ; *savans, savez, savèt* au plur. ;

rire (rire) sing., *rèye ;* plur., *riyans, riyez, riyèt ;*

chîr (cadere (?)), sing. *chêye ;* plur. *chiyans*, etc. ;

poleûr (pouvoir), sing. *pous, pous, pout ;* plur. *polans*, etc ;

valeûr (valoir) sing. *vâs, vâs, vât*, plur. *valans*, etc. ;

voleûr (vouloir), sing. *vous, vous, vout*, plur. *volans, volez, volèt*.

CHAPITRE VI.

IMPARFAIT DE L'INDICATIF.

L'imparfait wallon a conservé le *v* (ou *f*) primitif (*b* latin, *abam*); *éve* (*ĕv* ou *ĕf*) et *îve* (*īv* ou *īf*) sont les terminaisons caractéristiques de ce temps au singulier des quatre conjugaisons. Le *v* s'est même parfois transmis à la 3e pers. du plur. dans certains dialectes.

Le wallon n'est pas le seul dialecte qui ait conservé le *b* (*f*, *v*) à l'imparfait. Cette lettre se présente 1° dans l'ancien bourguignon, qui a *eve, eves, evet,* 3e pers. plur. *event;* 2° dans l'italien *ava,* etc.; 3° dans l'espagnol qui possède la consonne pure = *aba,* etc.; 4° dans le portugais, *ava,* etc; et 5° dans le provençal : *ava.*

Il est toutefois à remarquer que ces différentes langues ne possèdent en général le *v* qu'à la première conjugaison, alors que le wallon a étendu son usage aux quatre conjugaisons. Nouvelle preuve, s'il le fallait, de la simplification wallonne.

Ci-après le tableau de ce temps.

Imparfait.

		Première conjugaison.		2de conjug.	Troisième conjugaison.		4e conjug.
Singulier.	1re pers.	*teăt-ĕv*	*măŋ-īv*	*vĩd-ĕv*	*fĭn-ĭh-ĕv*	*sĩt-ĕv*	*bŭv-ĕv*
	2e »	*teăt-ĕv*	*măŋ-īv*	*vĩd-ĕv*	*fĭn-ĭh-ĕv*	*sĩt-ĕv*	*bŭv-ĕv*
	3e »	*teăt-ĕv*	*măŋ-īv*	*vĩd-ĕv*	*fĭn-ĭh-ĕv*	*sĩt-ĕv*	*bŭv-ĕv*
Pluriel.	1re pers.	*teăt-ī*	*măŋ-ī*	*vĩd-ī*	*fĭn-ĭh-ī*	*sĩt-ī*	*bŭv-ī*
	2e »	*teăt-ī*	*măn-ī*	*vĩd-ī*	*fĭn-ĭh-ī*	*sĩt-ī*	*bŭv-ī*
	3e »	*teăt-ī* ou bien *īvĕ*	*măŋ-ī* ou *īvĕ*	*vĩd-ī* ou *īvĕ*	*fĭn-ĭh-ī*	*sĩt-ī* ou *īvĕ*	*bŭv-ī*
INFINITIF.		*teăt-ĕ* cantare	*măŋī* manducare	*vĩd* vendere	*fĭnĭ* finire	*sĩtĭ* sentire	*bŏ̄r* bibere

Remarques sur ce tableau.

Tout d'abord, nous devons remarquer que les formes *ev* et *īv* permutent très souvent suivant les dialectes wallons. On a aussi bien *chantîve* (à Roclenge sur Geer, notamment), que *magnéve* (à Malmedy).

L'observation de Stürzinger (1), qui s'étonne de ne pas rencontrer la forme en *īv* dans les verbes en *ī* = ier tombe par là même.

Dans les anciennes chartres, on trouve cet *éve*, à côté de la forme en *oit* prédominante (avenoit, estoit, pooit, etc.).

Au pluriel, la forme primitive n'est pas *îs (ī)*. Mains *(ī) ins* (dans les chartres *iens* et *iemes*). Cette forme *ins* s'est conservée jusqu'à la fin du siècle dernier à Liége. Elle se retrouve encore de temps à autre à Liége au commencement de ce siècle et elle existe encore actuellement en Hesbaye et dans le Condroz. Toutefois les deux formes se sont confondues, car nous remarquons dans l'ode de 1620 (2) *sçâris ;* dans le sonnet liégeois au ministre (1622) *frî* et *euxhî;* dans la moralité de 1623, *voirrin* et *vorîs* ; dans la Désolation des pauvres paysans liégeois (1635), *happin*. En admettant qu'il ne s'agisse pas là de fautes de copiste, on pourrait en conclure que l'emploi des formes *is* et *ins* en wallon dépend de la diversité même des dialectes. Mais il nous semble prouvé que, pour Liége au moins, la forme en *ī (ins)* a prévalu jusqu'au commencement de ce siècle.

Le phénomène *iez* = *îs* (*ī*) est connu.

La forme en *ivèt (īvĕ)* employée dans certains dialectes, correspond à celle de l'ancien bourguignon : *event*. dont l'*ent* a dû se prononcer (v. plus haut à propos du présent de l'indicatif). La forme en *ît (ī)* 3e pers. plur. est analogique.

(1) *Loc. cit.*, p. 208.
(2) *Bull. Soc. wall.*

VERBES IRRÉGULIERS.

La quatrième conjugaison présente les mêmes particularités à l'imparfait qu'au pluriel du présent. Nous distinguerons donc également ici les verbes qui ont *h*, *v*, et *l* étymologiques ou l'*y* de liaison.

Fer donne régulièrement *féve* ; signalons la forme *ji f'zéve*, copiée sur le français *je faisais*.

Aller donne *alléve*.

Èsse (être) emprunte son imparfait à ester (stare), mais sa terminaison est particulière. La forme du singulier est *èsteûs (ěstœ̀)*. La terminaison *eûs*, *eût* correspond au vieux normand *eie* et au vieux picard et vieux bourguignon *oie* (plus tard *ais*). Et cela d'après une règle phonétique qui veut que *e* long latin ou roman hors de position donne *ois*, *ais*, en français actuel et *eûs (œ̀)* en wallon. Ex. : tres = trois, *treûs (trœ̀)* ; *seta* = soie, *seûye (sœ̀y)* ; *debere* = devoir, *diveûr (divœ̀r)* ; *volere* = vouloir, *voleûr (volœ̀r)*, etc.

Aveûr, avoir, fait également exception ; il possède *aveûs*, *aveûs*, *aveût*, au sing. et *avîs*, *avis*, *avît*, au pluriel. Cet *eû* a la même origine que le *eûs* de *esteûs* (habebam, anc. franç. avoie et aveie).

CHAPITRE VII.

PARFAIT DE L'INDICATIF.

Le parfait est remarquable en wallon. Comme nous l'avons dit plus haut, sa disparition progressive et son uniformité dans les quatre conjugaisons rendent compte de la simplification de la conjugaison wallonne.

La disparition du pluriel de ce temps, ou du moins la confusion de ce pluriel avec le pluriel de l'imparfait, est un phénomène plus ancien qu'on ne le croit.

Déjà au XVIIIe siècle, comme le fait remarquer M. Wilmotte [1], on rencontre une forme de conjugaison très intéressante, i(*e*)ns pour imes (fesins, presiens, oiens, duiens, etc.), qui, d'après le texte, doit se rapporter au parfait. Or, nous savons que l'imparfait possède aussi cet *ins* et *iens*. Il devait donc, déjà à cet époque, y avoir une certaine confusion entre le parfait et l'imparfait, temps très voisin syntaxiquement parlant. Cette confusion s'est accentuée et est devenue générale dans notre dialecte actuel.

Au singulier, la terminaison *ă* s'est étendue à toutes les conjugaisons. Elle s'ajoute directement au radical.

Nous croyons inutile de donner le tableau de ce temps. Nous nous contenterons d'en citer les formes : *teătă*, *măngă*, *vĭdă*, *fĭnĭhă*, *sĭtă* et *bŭvă*.

VERBES IRRÉGULIERS.

Les quatre catégories de la quatrième conjugaison, v. p. 179.

(1) *Loc. cit.*

persistant encore ici : *ji léha* (je lus), *ji buva* (je bus), *i plova* (il plut), *ji brèya* (je criai).

Le verbe *dire* (dicere) possède, outre la forme *d'ha*, une forme particulière *dèri* (*dĕrĭ*) que l'on peut expliquer d'après la loi d'analogie, comme nous le faisons ci-après pour les verbes *èsse* et *aveûr*. Cette forme aurait été produite par la 3e pers. du pluriel du parfait *dicerunt*.

Parmi les verbes anomaux, *fer* redevient régulier = *ji fa; aller* aussi = *j'alla*. Signalons la forme *f'za*, copiée, comme l'imparfait *f'zéve*, sur le français *fesais*.

Esse (être). Ce verbe dont la conjugaison est très variable, suivant les dialectes, possède de nombreuses formes, dont nous allons passer quelques-unes en revue.

On trouve d'abord une forme absolument régulière : *èsta*, empruntée à *ester* (stare). Pour l'*e* prosthétique, voir la forme *estans* (p. 181). Puis une forme analogue à la forme française. Peut-être est-elle étymologique, peut-être analogique, c'est : *fous* (fui), (*u* franç. = *ou* (*u*) wallon : *nudus*, nu = *nou*, etc.).

Puis la forme *fouri* ou bien *fouru* que Stürzinger, ne l'appliquant qu'au pluriel, explique par *fuerunt* (furent). Par analogie, la forme se serait étendue aux deux autres personnes. Nous ajouterons qu'elle aurait ensuite gagné le singulier.

Le fait est assez probable, surtout si l'on remarque que ce verbe, avec le verbe avoir, sont les deux seuls où le pluriel du parfait est bien différencié. Il est tellement bien caractérisé que certains dialectes ont *fourivèt* (*fŭrīvĕ*) à la 3e pers. plur.

Nous signalerons sans autre commentaire, la forme *furet* du vieux franç. que l'on a rapporté au plus-que-parfait de l'indicatif.

Aveûr (avoir), de même que être, présente plusieurs formes. L'une régulière *j'ava*. Une autre *j'eus* (*ăĕ*) relativement peu employée à Liège. A Malmedy elle serait unique, d'après Sturzinger, sous la forme *ou* (*ŭ*), (habui).

La forme *j'euri* (*ăĕrĭ*) (*ouri ŭrĭ* à Malmedy), procède de même que *ji fouri*.

CHAPITRE VIII.

FUTUR ET CONDITIONNEL.

A. *Futur.*

On sait que le futur est un véritable temps composé de l'infinitif et de la flexion de l'auxiliaire avoir (*chanter-ai*, *partir-ai*, etc.) Le wallon n'a pas échappé à la règle générale ; toutefois les lois phonétiques ont agi sur la flexion de l'auxiliaire *aveûr*.

Les trois personnes du singulier se terminent en *è* (*ĕ*) tandis que *aveûr* donne *ă*. On sait, en effet, que *a* tonique latin, hors de position, se déprime en *e* ouvert ou fermé. (Ex. : *sal* = *sel*, *sĕ*; aratrum = *ĕrĕ*; *talis* = *tel*, *tĕ*, *faba* = *féve*, *fĕv*, etc.)

Le pluriel du futur possède *rans* (*rã*) *rez*, (*rĕ*) et *ront* (*rõ*); cette dernière forme reproduit exactement la 3e pers. plur. du prés. de l'ind. de *avoir* (ont = *õ*).

Nous donnons ci-après le tableau de ce temps.

Futur.

		Première conjugaison.			2e conj.	Troisième conjugaison.			4e conj.
Singulier.	1re pers.	*ʇeãt-rĕ*	*mãŋ-rĕ*	*ãʇet-ěy-rĕ* ou *ãʇetrĕ*	*vĩd-rĕ*	*fĭn-ĭh-rĕ*	*sĩt-īrĕ* ou *sĩt-rĕ*	*dwĕm-rĕ*	*bœ́-rĕ*
	2e »	*ʇeãt-rĕ*	*mãŋ-rĕ*	*ãʇet-ěy-rĕ*	*vĩd-rĕ*	*fĭn-ĭh-rĕ*	*sĩt-īrĕ*	*dwĕm-rĕ*	*bœ́-rĕ*
	3e »	*ʇeãt-rĕ*	*mãŋ-rĕ*	*ãʇet-ěy-rĕ*	*vĩd-rĕ*	*fĭn-ĭh-rĕ*	*sĩt-īrĕ*	*dwĕm-rĕ*	*bœ́-rĕ*
Pluriel.	1re pers.	*ʇeãt-rã*	*mãŋ-rã*	*ãʇet-ěy-rã* ou *ãʇetrã*	*vĩd-rã*	*fĭn-ĭh-rã*	*sĩt-īrã* ou *sĩt-rã*	*dwĕm-rã*	*bœ́-rã*
	2e »	*ʇeãt-rĕ*	*mãn-rĕ*	*ãʇet-ěy-rĕ*	*vĩd-rĕ*	*fĭn-ĭh-rĕ*	*sĩt-īrĕ*	*dwĕm-rĕ*	*bœ́-rĕ*
	3e »	*ʇeãt-rõ*	*mãŋ-rõ*	*ãʇet-ěy-rõ*	*vĩd-rõ*	*fĭn-ĭh-rõ*	*sĩt-īrõ*	*dwĕm-rõ*	*bœ́-rõ*
		ʇeãtĕ	*mãŋī*	*ãʇetĕ*	*vĩd*	*fĭnĭ*	*sĩtĭ*	*dwĕrmĭ*	*bœ́r*
		cantare	manducare	accaptare	vendere	finire	sentire	dormire	bibere

Remarques sur ce tableau.

Remarquons tout d'abord que la voyelle de la terminaison infinitive a disparu presque complètement. Si elle n'a pas totalement disparu à la 3e conjugaison des verbes en *ĭ*, seconde forme (*sĩtĭ*), elle tend néanmoins à le faire, car on dit aussi bien *sĩtrĕ (sintrè)* que *sĩtĭrĕ (sintîrè)* et la première de ces formes est même la seule que je connaisse pour certains verbes, *minti* (*mĩtĭ*) mentir, par exemple : *mĩtrĕ*.

Le fait provient du phénomène bien connu de l'amuissement des syllabes atones : *d'ner* pour *diner* (je donne), *j' fais* pour *ji fais* (je fais), etc.

De même, notons la persistance de la forme inchoative *ĭh*, *jĭ fĭnĭhrĕ*.

Nous devons ensuite observer la persistance, dans certains cas, de la terminaison *êy (èy)* signalée à l'indicatif, à côté de sa disparition dans d'autres formes, comme dans *j'ach'trè*, tout aussi employées que les premières. Nous reviendrons plus loin sur ce point en parlant des verbes irréguliers, au nombre desquels, d'ailleurs, *(ach'tèyrè) ăchtĕyrĕ* et *(doim'rè) dwĕmrĕ* devraient logiquement être rangés.

Si nous en avons agi autrement, c'est tout simplement dans le but de rendre ce tableau plus complet, en y inscrivant des exemples généraux de cas particuliers. Ces deux exemples sont là, en effet, pour rappeler que les formes signalées à propos de l'indicatif présent se retrouvent au futur. Nous allons revenir sur ce point à propos des verbes irréguliers.

VERBES IRRÉGULIERS.

Il est ici nécessaire de comparer les remarques qui vont suivre à celles émises au sujet des verbes irréguliers du présent de l'indicatif.

1) a (*ă*) bref devient â (*ŏ*) long dans *payî*, payer, *sayî*, essayer, etc. *ji pây'rè, ji sây'rè*.

2) è (ĕ) dans *pèser*, peser, etc., devient eû (œ̆): *ji peûs'rè*.

Dans *lèver*, lever, etc., il devient î (ĭ): *ji lîv'rè*, etc.

Dans *hèrrer*, pousser, *sèrrer*, serrer, etc., il devient é long (ĕ): *ji hérr'rè, ji sérr'rè*, etc.

3) i (ĭ) bref reste dans *clignî*, cligner, *hiner*, jeter, etc., (cf. l'ind. prés.) *ji clign'rè, ji hin'rè*.

Il devient o bref (ŏ) qui se nasalise même en *on* long (ŏ̃) dans *dinner*, donner, *miner*, mener : *ji donrè* ou *ji donn'rè, ji monrè* ou *min'rè*.

Remarquons cependant que l'o de *donrè* est peut-être étymologique. En tous cas, l'ancien français assimilait et disait *dorrai merrai*.

4) o bref (ŏ) s'allonge en ô long (ŏ), dans *loyî*, lier, etc., *ji lôy'rè*.

Il devient eû (œ̆) long. dans *hover*, balayer, *dimorer*, demeurer, etc., *ji heûvrè, ji d' meûr'rè*, etc.

Il devient oû (ŭ) long, dans *cori*, courir, *trover*, trouver : *ji cour'rè, ji trouv'rè*.

5) Contrairement à l'ind. prés. *ou* bref se conserve et ne se transforme pas en o bref, *toumer*, tomber, *ji toum'rè*, etc.

6) u (ŭ) bref se conserve également, (cf. ind. prés.) *juner*, jeuner, *ji jun'rè, strumer*, étrenner, *ji strum'rè*.

7) La syncope de l'r + consonne a également lieu au futur. Ex. : *chèrgî*, charger, *ji chèg'rè ; wârder*, garder, *ji wâdrè*.

Dans le cas de consonnes + r du futur : 1° la syncope n'a pas lieu. Ex., *goster*, goûter, *ji gostrè* ; 2° Le wallon prend la première personne du présent de l'indicatif (voir ce temps) et y ajoute la terminaison du futur. Ex. *ji gostêy'rè*, je goûterai ; *j'infèl'rè*, j'enflerai ; *j'inteûr'rè* j'entrerai, *ji doûveûr'rè*, ou *ji douv'rè*, j'ouvrirai, etc.

8) Les verbes de la quatrième conjugaison son réguliers. Il est à noter que l'r ne se redouble pas, *beûre*, boire, *ji beûrè*, etc., *sûre*, suivre, *ji sûrè*, *veûr*, voir, *ji veurè*, etc.

VERBES ANOMAUX PROPREMENT DITS.

Fer (faire) est régulier, *ji f'rè.*

Aller tient son futur de ire : *j'irè.*

Èsse (être) a comme futur *sèrè* aux trois personnes (franç. serai, seras, sera; en vieux bourguignon serai, serais, serait). Cette forme nous reporte à l'infinitif primitif *esser* (essere). On trouve en vieux français la forme complète *esserai.*

Aveûr (avoir) fait *ârè* (aurai, auras, aura ; en vieux bourguignon aurai ou arai, aurais ou arais, aurait ou arait). Cette forme est contractée de a(*v*)erai (habere-habeo).

Diveûr (devoir) donne *deûrè* et *divrè* ou *d'vrè,* avec prédominance de ces dernières formes non contractées.

Saveûr (savoir) fait *sârè* (cf. *ârè* de *aveûr*).

Rire (rire) fait *riy'rè,* rarement *rèyrè* d'après la remarque *c* des verbes irréguliers du futur (v. p. 192).

Poleûr (pouvoir) fait *pôrrè* (po(*t*)ere-habeo) ou même *porrè.*

Valeûr (valoir) fait *vârè* (va(*l*)ere-habeo).

Voleûr (vouloir) fait *vôrè* et *vorè* (vo(*l*)ere-habeo).

Remarquons ici l'absence du *d* intercalaire français (voudrai, vaudrai).

Un fait curieux à ce propos, c'est que le Wallon ignorant, voulant parler français, dira je *poudrè* (je pourrai) avec *d* intercalaire, alors que ce *d* n'existe plus ni en wallon, ni en français. Toujours cette grande loi d'analogie si forte dans toute langue sans règles fixes.

B. — Conditionnel présent.

Ce temps est de même formation que le futur. Ses formes sont composées de l'infinitif du verbe et de la flexion de l'imparfait de *aveûr* (avoir); la terminaison est *reûs, reût (rœ),* aux trois personnes du singulier et *rîs, rît, (rī)* aux trois personnes du pluriel.

Les différentes remarques que nous avons formulées à propos du futur s'appliquant à ce temps, nous n'y reviendrons pas.

CHAPITRE IX.

Présent du Subjonctif.

Voici le tableau de ce temps :

Subjonctif présent.

		Première conjugaison.			2e conj.		Troisième conjugaison.			4e conj.
Singulier.	1re pers.	*ʇeãt*	*mãŋ*	*ãʇet-ěy*	*vĩd* est irrégulier, v. plus loin.	*bãt*	*fĭn-ĭh*	*sĩt* posède outre *sĩt* qui se conjugue comme *dwěm*, une forme irrég. ; v. plus loin.	*dwěm*	*bœ̃s*
	2e »	*ʇeãt*	*mãŋ*	*ãʇet-ěy*		*bãt*	*fĭn-ĭh*		*dwěm*	*bœ̃s*
	3e »	*ʇeãt*	*mãŋ*	*ãʇet-ěy*		*bãt*	*fĭn-ĭh*		*dwěm*	*bœ̃s*
Pluriel.	1re pers.	*ʇeãt-ãs*	*mãŋ-ãs*	*ãʇet-ãs*		*bãt-ãs*	*fĭn-ĭh-ãs*		*dwěrm-ãs*	*bũv-ãs*
	2e »	*ʇeãt-ěs*	*mãŋ-īs*	*ãʇet-ěs*		*bãt-ěs*	*fĭn-ĭh-ěs*		*dwěrm-ěs*	*bũv-ěs*
	3e »	*ʇeãt-ěs*	*mãŋ-ěs*	*ãʇet-ěs*		*bãt-ěs*	*fĭn-ĭh-ěs*		*dwěrm-ěs*	*bũv-ěs*
		ʇeãt-ě	*mãŋī*	*ãʇetě*		*bãt*	*fĭnĭ*		*dwěrmĭ*	*bœ̃r*

Remarques sur ce tableau.

Les formes du singulier se rapprochent, pour beaucoup de verbes, des formes du même nombre au présent de l'indicatif. Toutes les formes de la première conjugaison sont dans ce cas, ainsi que celle en *e* muet du présent de l'indicatif de la seconde et troisième conjugaison.

Pour les autres formes (*vinde, sinti* et *beûre*) qui, au présent de l'indicatif, ont respectivement *vind, sint* et *beûs*, nous voyons s'introduire une *s*, caractéristique du subjonctif; elles deviennent *vinse, sinse* et *beûsse*.

Cette *s*, que l'on trouve dans quelques formes du singulier, devient générale au pluriel, où toutes les conjugaisons la possèdent dans les terminaisons *anse, ésse* ou *îsse, èsse*. D'où vient cette sifflante si caractéristique ?

Nous croyons devoir l'expliquer ainsi :

Des quatre temps du subjonctif latin, deux seulement se sont transmis au français, étymologiquement parlant. L'imparfait et le parfait ont disparu.

Des deux autres temps, l'un, le présent, a donné des formes qui se sont peu à peu confondues avec les formes correspondantes du présent de l'indicatif. Et, comme le fait remarquer Burguy [1], cette confusion s'est surtout faite dans la vieille langue. L'établissement des règles fixes du français actuel a permis, par après, de mieux différencier les deux temps.

L'autre, le plus-que-parfait, est donc devenu, de par la disparition du présent comme temps du subjonctif, caractéristique de ce mode. Ce phénomène a été singulièrement facilité par le fait que le plus-que-parfait du subjonctif latin possédait un trait propre, bien saisissable à première audition, trait qui se retrouve dans les quatre conjugaisons; je veux parler de la sifflante *ss*.

[1] *Grammaire de la langue d'oïl*, I, p. 237.

La preuve de la force de ce trait, c'est qu'il s'est transmis intact dans toutes les langues d'origine romane, à l'imparfait du subjonctif (Ital. *cantassi*, Esp. *cantase*, Portug. *cantasse*, Prov. *chantés* (seconde pers. *chantesse*), Valaque *cuntasem* (pl. q. p. ind.) Franc. *chantasse*.

Or ce trait, qui, sous l'influence de règles fixes, s'est peu à peu localisé dans l'imparfait du subjonctif de ces différentes langues, a peu à peu envahi, en wallon, le présent du subjonctif et lui a, si je puis m'exprimer ainsi, imprimé la marque caractéristique du mode en cause.

La sifflante a permis d'éviter une confusion, dont la tendance est très marquée en wallon, entre l'indicatif et le subjonctif. En effet, des verbes comme *batte* (seconde conjugaison) et *doirmi* (troisième), ainsi que les verbes de la troisième à forme inchoative *ih* (isc) confondent les deux modes, ce qui n'a pas lieu en français. Nous remarquons en outre qu'*au pluriel*, l'*i* caractéristique du subjonctif en ancien et en nouveau français fait complètement défaut en wallon : *qui nos chantanse*, que nous chant(i)ons; de là une confusion certaine, inévitable.

Poussant toujours, par analogie, les choses à l'extrême, le wallon a appliqué cette caractéristique à des verbes comme *vinde*, *sinti* et *beûre*, etc., qui eussent pu, sans inconvénient, donner *qui ji vinde*, *qui ji sinte*, et *qui ji beûve*, formes que les deux premiers verbes possèdent aussi d'ailleurs. Mais les formes habituelles de ces verbes sont : *qui ji vinse*, *qui ji sinse* et *qui ji beûsse*.

A côté de la forme en *îsse* (*īs*) (2e pers. plur.) des verbes en *î* (*ī*) (ier) de la première conjugaison du wallon liégeois, se rencontre une forme en *ésse* (*ĕs*) fréquente dans d'autres dialectes : *qui vos magnésse* (que vous mangiez).

Remarquons aussi la forme en *èsse* (*ĕs*) de la 3e pers. plur. qui est très caractéristique du temps.

Ce qui me confirme encore dans l'opinion émise ci-dessus, c'est que certains dialectes (Malmedy entre autres) possèdent,

au lieu de la sifflante, un h aspiré, provenant, comme on sait, de ss + voy. (cf. ahe de l'imparfait du subj. V. plus loin).

VERBES IRRÉGULIERS.

Nous diviserons les verbes irréguliers, comme au présent de l'indicatif, en :

1° Verbes éprouvant certains changements de la pénultième lorsqu'elle devient accentuée.

2° Verbes anomaux proprement dits.

1° Nous admettons, au subjonctif présent, toutes les catégories proposées au présent l'indicatif (V. p. 176).

1) a (*ă*) = â (*ā* ou *ŏ*).
2) è (*ĕ*) = eû (*œ̆*) î (*ī*), ou é (*ē*).
3) i (*ĭ*) = è (*ĕ*) et o (on) [*ŏ* (*ō*)].
4) o (*ŏ*) = ô (*ō*), eû (*œ̆*), oû (*ū*).
ou (*ŭ*) = o (*ŏ*).
5) u (*ŭ*) = eu (*œ̆*) et eû (*œ̆*).
6) Cas de deux consonnes.
1° Dans r + cons. = syncope de l'r.
2° Syncope de la seconde consonne.
3° On intercale entre les deux consonnes *ĕ*, *œ̆* ou *ŏ*. (On suit aussi la règle de *ĕy* final).

Dans la seconde conjugaison, nous trouvons la catégorie des verbes qui intercalent une s au singulier. Ce sont les verbes provenant d'un radical latin en *ndre* ou *ngere* (prendere, scandere, plangere, stringere, etc.) qui font *ndre* en français, et (*ĭd*) *inde* en wallon, l'n nasalisant la voyelle précédente.

Ces verbes sont : *prinde* (prendere), *dishinde* (discendere), *disfinde* (disfendere), *pinde* (pendere), *distinde* (de exstinguere), *finde* (findere), *vinde* (vendere), *plainde* (plangere), *rinde* (rendere), *strinde* (stringere) et *tinde* (tendere) ; en outre, *crainde* (tremere).

A ces verbes, nous en ajouterons trois de la 3e conjugaison, ce sont *tini* (tenere). *vini* (venire) et *sinti* (sentire), qui ont également *tinse, vinse, sinse* (ou *sinte*).

VERBES ANOMAUX PROPREMENT DITS.

Fer (faire), intercale l'*s* caractéristique et donne *faîsse* aux 3 pers. sing. et est régulier au pluriel, *fanse, fésse, fèsse.*

Aller (aller) emprunte le singulier de son subjonctif présent à vadere et donne *vasse,* le pluriel à ambulare : *allanse, allésse, allèsse.* Le français moderne, lui, emprunte toutes ses formes à ambulare.

La forme *vasse* correspond à l'ancien français *voise* (*voisse*), que l'on rencontre en même temps que *aille, ale* et même *alge et auge.*

A côté de cette forme wallonne, s'en rencontre une autre : *vâye (vòy),* va*(d)*am.

Èsse (être). Sa flexion est : *seûye (sœ̆y)* au sing. et *sèyanse (sĕyãs), sèyésse (sĕyĕs), sèyèsse (sĕyĕs),* au pluriel (franç. soie, soyons). Cet *eû (œ̆)* wallon correspond au français *oi* (pois = wall. *peûs,* mois = *meûs,* froid = *freûd,* avoir = *aveûr,* etc.)

Aveûr (avoir), fait *âye (ò̆y), âyanse (ò̆yãs), âyésse (ò̆yĕs)* et *âyîsse (ò̆yīs), âyèsse (ò̆yĕs),* avec l'*y* euphonique. On trouve aussi *avanse (ă̆vãs), avésse (ă̆vĕs),* et surtout *avèsse (ă̆vĕs)* à la 3e pers. plur.

Les verbes de la quatrième conjugaison intercalent régulièrement une *s* devant l'*e* muet. On pourrait dire qu'ils remplacent l'*r* terminal de l'infinitif par cette *s.* Le pluriel observe la règle des consonnes étymologiques (v. p. 178) Ex. : *beûre, qui ji beûsse; qui nos buvanse,* etc. *Dire* (dire) fait *dèye* (anc. franç. *die*).

Les verbes *diveûr* et *saveûr* gardent la contraction du présent de l'indicatif au singulier et font *deûsse* et *sésse.*

Rīre (rire) fait *rèye.*

Poleûr (pouvoir), *valeûr* (valoir), *voleûr* (vouloir) ont, comme quelques-uns des verbes précédents, un subjonctif suffisamment caractérisé par l'*y* euphonique ou de liaison et par les changements que ce son a apportés à la voyelle radicale. Ils ont *pôye* (puisse), *vâye* et *vâsse* (vaille) et *vôye* (veuille).

CHAPITRE X.

IMPARFAIT DU SUBJONCTIF.

L'imparfait du subjonctif et le parfait de l'indicatif sont deux temps corrélatifs. Ils se sont extraordinairement simplifiés en wallon; chacun d'eux ne possède plus qu'une terminaison commune aux quatre conjugaisons, terminaison empruntée à la première conjugaison.

La terminaison est *ahe (ăh)*. [1]. Je signalerai *ihe*, à Esneux, dans *prinde* (prendre) *prindihe*.

On pourrait dire, grammaticalement parlant, que l'imparfait du subjonctif dérive du parfait de l'indicatif en ajoutant à ce temps le suffixe *he*.

Mais, concurremment avec cette forme *ahe*, en harmonie avec les règles phonétiques, il existe une seconde forme en *asse (ăs)*, qui n'est pas étymologique, d'après moi, mais qui paraît plutôt être d'introduction française.

Le pluriel est en *ahîs, ahît (ăhī)* (assions, assiez, assent) ; il n'admet pas la forme en *assîs*. L'*îs* correspond à *ions, iez* (cf. anc. franç. le présent mang*(i)*ez, *magnîz*, et l'imparfait et le conditionnel où l'*ī* a la même valeur).

Je signalerai encore la terminaison *îhe*, au lieu de *ahîs*, dans certains sous-dialectes ; Ex. : *I fâreût qu'vos magnîhe*. Je la considère comme une corruption.

Nous ne tracerons pas le tableau de ce temps, vu sa simplicité. Les quatre conjugaisons font régulièrement :

teātăh,	*mănăh,*	*ăteăh.*
Vīdah,	*bătăh,*	*finīhăh.*
Sītăh,	*dwĕrmăh,*	*bŭvăh.*

[1] Cet *h* est conforme à la règle phonétique spirante + voyelle = *h* (ou mieux *ss* + palatale = *h*).

Remarquons, avant d'aborder les verbes irréguliers, que le wallon n'a pas confondu, comme l'a fait le français, le subjonctif présent et le subjonctif imparfait des verbes à forme inchoative de la troisième conjugaison. En effet, le français a la forme *que je finisse* pour ces deux temps. MM. Delbœuf et Rœrsch, dans leurs *éléments de grammaire de la langue française*, semblent admettre que la particule intercalaire inchoative a disparu au futur et au subjonctif imparfait. Ils écrivent, en effet, fin*irai* comme sent*irai*, en soulignant *irai*, tandis qu'ils écrivent fin-*iss-ais* ; puis fin-*iss-e* au subjonctif présent et fin*isse* au subjonctif imparfait. On pourrait conclure, de la conjugaison wallonne, que cette particule ne disparaît nulle part et que l'*i* dans *finirai* et dans *finisse* lui appartient en propre, puisqu'en wallon on a *fi n-ih-rè*, *fin-ih-ahe* (1).

En est-il de même en français pour *finisse* (subj. imparfait.), par ex. ; en d'autres termes l'*i* appartient-il à la particule *isc* ou à la terminaison *isse?* La contraction est si forte que je n'ose répondre à pareille question.

VERBES IRRÉGULIERS.

Je renvoie, pour ces verbes, aux remarques faites à propos du parfait de l'indicatif.

Èsse (être) donne *fouhe, fourihe, èstahe,* et aussi *sèyahe.*
Aveûr (avoir) donne *euhe* (parfois *eûye*), *eurihe, avahe.*

Remarquons, ici comme plus haut, que *h* peut être remplacé par *ss* dans les formes précédentes.

Stürzinger signale encore une forme en *ahîhe*, ex. : *vĕyăhīh*, qui se trouverait à Malmedy. Je crois qu'elle est assez spéciale et ne se trouve que là.

(1) Cette interprétation contrarierait un peu la théorie de la formation composée du futur. (Infinitif + flexion de *avoir*). Aussi verrais-je avec plaisir dans *fin-ih-rè* un idiotisme phonétique wallon.

CHAPITRE XI.

Impératif.

L'impératif emprunte toutes ses formes au présent de l'indicatif. Pour les quatres conjugaisons, le singulier est le même que celui de ce temps.

ʇɛãt, mãŋ, ɑʇɛtèy, vĩ, bãt, fĭnĭh, sĩ, dwĕm, et *bœ̃.*

Le pluriel également :

chãtã, chãtĕ, mãŋã, mãŋĩ, etc.

Verbes irréguliers.

Parmi les verbes irréguliers, toutes les remarques applicables au présent de l'indicatif le sont à l'impératif.

Exceptions. — *Aller* possède à l'impératif singulier la même forme qu'au présent du subjonctif; il a *vasse* à côté de la forme normale *va.* Ce *vãs* est à rapprocher de l'ancienne forme en *oi* du sud-ouest de l'Ile de France, forme en *oi* que l'on écrivait presque toujours avec une *s* pour la distinguer du présent de l'ind. Ex. : *vois* (du verbe voir). La forme wallonne semble nous indiquer que cette *s,* dans *vois,* était prononcée alors pour établir la distinction entre subjonctif et indicatif dans la conversation.

Ne faudrait-il pas plutôt voir dans la forme wallonne la forme interrogative *vasse?* (vas-tu ?) introduite par analogie à l'impératif.

Le pluriel fait régulièrement *allans, allez.*

Signalons encore ici les formes *jans* et *jez* (eamus, eatis ?)

(voir *jont*, p. 181) que nous rapprochons de *ire* et qui rendent les mots français *allons ! allez !* employés comme interjection.

(Le mot herbe se prononce en wallon *yèb* et *jèb*).

Grandgagnage rapporte la forme *jans* au flamand *gaen*.

Èsse (être) et *aveûr* (avoir) ont aussi à l'impératif la même forme qu'au subjonctif présent.

Singulier : *seûye* et *âye*.

Pluriel : *sèyans* et *âyans*.

Le français n'agit d'ailleurs pas autrement (sois, aie, soyons, ayez).

CHAPITRE XII.

PARTICIPES.

A) Participe présent.

Le participe présent, en wallon comme en français, a pour terminaison *ant* (*ã*), représentant tout ensemble le *ans* et le *andum* (gerondif) latin. Le sens de ce dernier temps n'est guère resté que dans la forme *tot chantant*, traduction du français *en chantant*.

Les formes en *ens* et *endum* latines ont complètement disparu en wallon comme en français.

Dans les quatre conjugaisons, cette terminaison *ant* du participe s'ajoute directement au radical (à l'exception de la forme inchoative de la troisième conjugaison, en *ĭh*). On a donc : *chantant, magnant, ach'tant, vindant, battant, finihant, sintant, doirmant, buvant.*

Dans la quatrième conjugaison, nous retrouvons les quatre catégories de verbes établies au présent de l'indicatif (v. p. 179).

Ce sont les verbes qui intercalent : 1° *h* (*cûhant*, cuisant) ; 2° *v* (*buvant*, buvant) ; 3° *l* (*molant*, moulant) et 4° *y* (*riyant*, riant).

Fer (faire) et *aller* (aller) ont régulièrement *fant* et *allant*.

Èsse fait *èstant* (essere, être, avec le *t* intercalaire).

Signalons la forme gérondive (?) *d'èstant*, employée comme locution prépositive. Ex. : *d'èstant so l' soû*, de sur le seuil, *d'èstant chal*, d'ici.

Aveûr possède deux formes *avant* et *âyant* (*ôyã*) (franc., ayant). La première est la forme régularisée (cf. la forme *ava* du parfait de l'indicatif).

Pour les quelques autres verbes anomaux proprement dits, cf. le pluriel de ces verbes au présent de l'indicatif. Ex. : *divant, polant, savant,* etc.

B) Participe passé.

Les participes passés latins en *atus* et *itus* sont passés en wallon et ont donné *é (ĕ)*, féminin *ey (ey)* et *i (ĭ)*, féminin *ye (ey)* ; *etus* n'est pas plus passé en wallon qu'en français ; *uitus*, par contraction *ūtus* l'a remplacé de bonne heure et a donné le français *u, ue* et le wallon *ou (ŭ)*, féminin *owe (ŏw)*.

Cette dernière forme, par suite sans doute de sa consonnance plus caractéristique, s'est infiltrée dans la troisième conjugaison wallonne où l'on aurait crû trouver *i (ĭ), (itus)*. C'est ainsi que le wallon a *doirmou* (dormi) et *sintou* (senti), alors qu'en français l'*i* étymologique s'est conservé. En français, on a aussi des exemples fréquents de l'*u*. Exemple : *courir* = *couru*, anc. franç. *querir* = *queru (qwèrou*, en wallon).

Il ne reste plus, en wallon, que la flexion mixte de la troisième conjugaison, avec sa particule inchoative intercalaire *ih*, qui conserve encore l'*i (ĭ)* au participe passé. Il me paraît évident que c'est la particule inchoative elle-même qui a décidé du sort de cet *i*. Ex. : *fini, bati,* etc.

Les formes du participe passé sont donc :

PREMIÈRE CONJUGAISON.

Masc.	*ɯãtĕ,*	*mănyī,*	*ăɯté.*
Fém.	*ɯãtey,*	*mănyĕy* (ou *ey*),	*ăɯtey.*

DEUXIÈME CONJUGAISON.

Masc.	*vĩdŭ,*	*bătŭ.*
Fém.	*vĩdŏw,*	*bătŏw.*

Troisième conjugaison.

Masc.	*fĭnĭ,*	*sĭtŭ,*	*dwĕrmŭ.*
Fém.	*fĭnĕy,*	*sĭtŏw,*	*(ĕ)dwĕrmŏw.*

Quatrième conjugaison.

ŭ et *ŏw*; mais le plus souvent un participe *fort,* reste de l'ancienne flexion forte *(pris, bu, lé).* Nous en reparlerons plus loin, à propos des verbes irréguliers.

Remarques sur ce tableau.

La longueur ou la brièveté de l'*è* ouvert des participes féminins est variable et dépend de la diversité des dialectes. En général (pour le patois de Liége, notamment), *é (ĕ)* donne *êye (èy)* long, *î (ĭ)* long ou *i (ĭ)* bref donne *èye (ĕy)* bref.

L'*i (ĭ)* bref donnant *èy (ĕy)* se comprend facilement. Il correspond au français *i,* féminin *ie,* (cf. Marie = *Marèye,* fille = *fèye,* etc.) Mais dans l'*î (ĭ)* long *(= ié)* donnant *èye (ĕy)* bref, doit-on voir une analogie avec la première forme ?

L'*î (ĭ)* long dans *magnî* s'explique par le trait *ié* = *î (yĕ = ĭ)* (anc. franç. *mangié,* wall. *magnî*) dont nous avons parlé antérieurement. Nous devons cependant remarquer que certains dialectes (Roclenge-sur-Geer, notamment) ne connaissent pas ce phénomène et ont *é (ê) (magné),* au lieu de *î.*

Signalons encore une confusion entre les infinitifs en *ĭ* long et *ĭ* bref, confusion qui a certainement donné lieu à des participes en *ou (ŭ),* correspondant à des verbes en *ĭ* de la première conjugaison. Ex. : *ăbăhĭ, ăbăhŭ,* etc.

Les verbes *pinser* (penser) et *vesser* (vesser), ont par attraction *pinsou* et *vessou.* Le premier possède aussi la forme *pinsé,* plus usitée.

L'*y* de *èye* est l'*y* euphonique ou de liaison, de même que le *w*, intercalaire de *owe* que l'on rencontre dans nombre de mots (*rowe* = rue, *crowe* = crue, etc.). De là la prononciation française défectueuse, si souvent signalée chez les Wallons, de mari*(y)*e, aimé*(y)*e, ru*(w)*e, ému*(w)*e, etc.

Verbes irréguliers.

En premier lieu viennent les verbes ayant une forme que l'on pourrait appeler *forte*, à côté d'une autre forme régulière que possèdent la plupart d'entre eux.

Parmi ces verbes, nous rencontrons *fer*, de la première conjugaison, dont le participe passé est *fait*.

Dans la seconde conjugaison, nous ne trouvons plus que *prinde*, qui a *pris* à côté de *prindou*.

La troisième conjugaison possède :

Mori qui donne *morou* et *moirt*.

Dovri (ouvrir) = *dovrou* et *doviért* ou *droviért* (deopertus). J'ai rencontré en outre la forme corrompue *dovià*.

Covri (couvrir) = *covrou* et *coviért* (coopertus).

Quant à la quatrième conjugaison, nous l'avons déjà dit, c'est la conjugaison des exceptions.

Nous y voyons :

dire	= *dit*, fém. *dite*.	dire.
dûre	= *dût* et *dûhou*, f. *dûhowe*.	plaire à.
distrûre	= *distrût* et *distrûhou*, f. *owe*.	détruire.
lére	= *lé* et *léhou*, f. *léhowe*.	lire.
plaire	= *plait* et *plaihou*.	plaire.
taire	= *tait* et *taihou*.	taire.
cûre	= *cût*, f. *cûte* (parfois *cuhou*).	cuire.
lûre	= *lût*.	luir.
beûre	= *bu* et *bèvou*, f. *owe*.	boire.
riçûr	= *riçu* et *riçuvou*.	recevoir.
plour	= *ploû* et *plovou* (?)	pleuvoir.

sûre	= *sût* et *sûvou*.	suivre.
bour	= *bolou*, f. *owe*.	bouillir.
moure	= *moû*, et *molou*.	moudre.
clôre	= *clôs* et *cloyou*.	clôre.
scrîre	= *scrit*, f. *scrite* (parfois *scrise*).	écrire.
creûre	= *crèyou*.	croire.
veûr	= *vèyou*.	voir.
assîr	= *assis* et *assiou*.	asseoir.
hére	= *hèyou* (parfois *hayou*).	haïr.
heûre	= *hoyou*.	secouer.
keûre	= *kèyou*, voir d'un bon œil ce qui arrive à quelqu'un.	
braire	= *braît*.	crier (*braire*).
ôr	= *oyou*.	entendre (*ouïr*).

Le féminin de tous ces participes est très rarement employé (sauf pour quelques verbes), le wallon n'aimant en général pas la forme passive. Je ne connais pas de féminin à *braît*, à *oyou*, à *kèyou*, à *vèyou*, à *bu*, etc., qui sont pourtant des verbes transitifs. Le wallon tourne toujours sa phrase à l'actif, de façon à éviter les féminins.

Parmi les verbes anomaux proprement dits, *fer* a été traité plus haut; *aller* fait régulièrement *allé* et *allêye*.

Èsse a comme participe passé *stu* (ou *situ* avec *ĭ* intercalaire, lorsque le mot précédent se termine par un *e* muet ou par une consonne sonnante). Remarquons l'absence de l'*e* prosthétique (stare). L'*u* (*ŭ*) et *ou* (*ŭ*) dans certains dialectes est copié de l'ou (*ŭ*) du participe des autres conjugaisons. Cet *u* est néanmoins remarquable, la forme régulière devant être *sté* (*stĕ*) (status), qui existe dans certains dialectes. Le Namurois a *sti* (*stĭ*).

Aveûr possède plusieurs formes : *avu*, d'un radical hab*(u)*itus et *avou* ; puis *awou*, par syncope du *v* et intercalation du *w* bien connu ; puis *oyou*. Nous expliquons cette dernière forme

par la syncope de *v* et par l'intercalation d'un *y* euphonique, fait connu.

Les autres verbes anomaux donnent :

diveur	= *divou* (*d'vou*).	devoir.
saveûr	= *savu, savou, sa(w)ou.*	savoir.
rire	= *ri* (dans qq. dial. (Visé) *riyé* provenant d'un infinitif *riyer*.	rire.
poleûr	= *polou.*	pouvoir.
valeûr	= *valou.*	valoir.
voleur	= *volou.*	vouloir.
oiseûr	= *oisou.*	oser.

CHAPITRE XIII.

INFINITIF.

Nous avons déjà déterminé, au commencement de ce travail, les différentes terminaisons de l'infinitif présent et nous en avons déduit la répartition des verbes wallons en quatre conjugaisons.

La conjugaison en *are* latine a donné *er (ĕ)* (ancien wallon *eir* et *er*), ou bien *î (ī)* long correspondant à l'ancienne langue *ier* ou même *ir*, comme dans *aidir*, *laisir*, et répondant à la loi de Bartsch-Mussafia.

La conjugaison en *ere* latine a donné en wallon *e* muet, (*re* franç.) et *re* ou *r*, caractéristique de notre quatrième conjugaison [1].

Celle en *ire* a donné *i (ĭ)*. Nous avons signalé (p. 155), à propos de la répartition des verbes forts dans les quatre conjugaisons, des exemples de transgression des règles précédentes.

[1] A ce propos, il est intéressant de constater l'hésitation de l'ancienne langue française entre *oir* et *re* d'un côté et entre *oir* et *ir* de l'autre, et par suite entre *ir* et *re*. Cette hésitation est d'ailleurs bien permise si l'on songe aux fortes contractions auxquelles ont été soumises les terminaisons infinitives latines : 1° pour permettre, par exemple, à certains verbes de changer de conjugaison ; 2° pour donner des terminaisons vocaliques seules, comme *er (ĕ)* en français et *er (ĕ)* et *î (ī)* en wallon, l'*r* latin ayant disparu, et même pour disparaître complètement (2e conj. wallonne) ; 3° pour donner par exemple, d'un côté voir *(videre)*, de l'autre rire *(ridere)*, plaire et plaisir *(placere)*, courre et courir *(currere)*, etc.

Nous allons revenir sur ces cas à propos des infinitifs doubles de certains verbes wallons.

Un cas intéressant est celui de *facere* donnant le wallon *fer*. La syncope du *c* latin est très fréquente dans ces sortes de verbes (comme celle du *d*, *vi(d)ere*, *pla(c)ere*). Lors de la formation romane, a-t-on songé à un primitif latin *fare* ou bien à un autre, *fari* (dire) (1) ? En tous cas, le français a quelque chose d'analogue au wallon, puisque le futur de faire est *ferai* qui semble admettre un infinitif *fer*.

Il est un certain nombre de verbes wallons qui possèdent plusieurs formes infinitives. La plupart en ont deux, dont l'une appartient à ce que nous avons appelé la quatrième conjugaison wallonne, qui se termine par *r* ou *re*.

Ces deux formes d'un même verbe (qui se retrouvent presque toujours dans l'ancienne langue avec d'autres formes inconnues au wallon), ces deux formes, dis-je, prouvent l'hésitation de la romane en formation entre les différentes conjugaisons latines.

Nous observons plusieurs catégories de verbes à deux infinitifs.

1re Catégorie.

1° Les verbes pour lesquels l'hésitation de la langue en formation est bien marquée; on retrouve, en effet, pour presque tous ces verbes, deux ou plusieurs formes dans les anciens textes. Nous diviserons cette 1re catégorie en deux.

a) Verbes qui ont adopté la première (en *ī*) et la 4e conjugaison wallonne.

Videre (franç. voir); ancien français *voir* et *veir*, wall. *veûr* et *vèyî*.

La première forme wallonne dérive directement de vi(d)ere (cf. pi(s)um, pois, fi(d)es, foi, etc.). On voit que la seconde forme, qui s'est prononcée *vè-ir*, a intercalé en wallon un *y* euphonique et a syncopé l'*r* d'après la règle générale ; *vè-y-î(r)*

(1) Faire dans les anciens textes a aussi le sens de dire, mais Burguy attribue ce sens à *facere verba*.

(cf. *aidir-aidier* des anciennes chartres wallonnes citées par Wilmotte (loc. cit.), donnant *aidî* en wallon moderne). On trouve encore, pour videre, deux autres formes : *vèye*, par syncope phonétique très facile de l'*ī*, et *veûye* (*vêy*) par idiotisme phonétique.

Audire (ouïr), ancien français *oir*, *ouïr*, donne en wallon *oyî* et *ôr* d'après les mêmes règles que videre. Il n'y a pas loin, phonétiquement parlant, entre *oïr* et *ôr*.

Laxare (laisser), anc. franç. *laier*, *laisier* (chartres wall. *laisir*) en wallon *lèyî* et *laire*. L'*r* de *er* infinitif français s'étant anciennement prononcée, on passe facilement de franç. *laier* à wall. *laire*. *Lèyî* s'explique comme *vèyî*.

b) Verbes qui ont adopté la troisième et la quatrième conjugaisons wallonnes.

Currere (courir), anc. franç. et franç. mod. *courir* et *courre*, donne également en wallon *corri* et *courre*. (Ex. : *Vasse courre arègî*, litt. vas courre enrager.)

Querere (querir, chercher) anc. franç. *querre*, *quire*, *querer*, en wallon *qweri* et *qwire*. (Ex. : *Vasse m'èl qwire*, vas-t-en me le chercher).

Moriri (mourir) anc. franç. *morir*, wallon *mori*; je ne suis pas absolument sûr que la forme *moure* existe.

2me CATÉGORIE.

Les verbes suivants ont aussi deux formes qu'ils doivent à l'attraction et à l'analogie. Certains d'entre eux pourraient peut-être rentrer dans la première catégorie. L'étude attentive des vieux textes wallons élucidera le point.

Nous subdivisons aussi cette seconde catégorie en deux :

a) Verbes qui ont adopté les 1re et 4e conjugaisons wallonnes.

Desviduare (dévider), anc. franç. *desvuidier*, wallon *divôdî* et *divôr*.

Audere-ausare (oser), anc. franç. *oser*, wallon *oiser* et *oiseûr*.
Ridere (rire), wallon *riyer* (Visé) et *rire*.
Ponere (pondre), anc. franç. *pondre*, wallon *pouner* et *ponre*.
Minare (mener), anc. franç. *mener*, wallon *miner* et *monre*. (L'attraction est évidente ici.)

b) Verbes qui ont adopté les 3e et 4e conjugaisons wallonnes.
Tenere (tenir), anc. franç tenir, wallon *tini* et *tinre*.
Venire (venir), anc. franç. *venir*, wall. *vini* et *vinre* (1).

3me CATÉGORIE.

Nous devons ajouter à cette liste deux verbes à étymologie germanique, ce sont : haïr, en wallon *hayi* et *hér*, ainsi que attendre, en wallon *rawârder* et *rawâde* (c'est-à-dire *regarder* si quelqu'un ne vient pas; ce double sens est bien connu).

Nous avons encore en wallon une série d'autres infinitifs que l'analogie seule, ou mieux la confusion des formes verbales, explique.

Ce sont les verbes remarquables où le participe passé sert d'infinitif.

Deoperire et *cooperire* (ouvrir, couvrir) wallon *dovri*, *covri* ou bien *doviért* (*droviért*) et *coviért*. J'ai aussi trouvé la forme abrégée *doviè*.

Habere (avoir) = *aveûr* et *avu*.

Sapere (savoir) donne en wallon *saveûr* et *savu*, et aussi deux autres formes probablement plus primitives : *sèpeûr* et *sèpi*.

(1) Remarquons que ces deux verbes n'intercalent pas de *d* au futur comme ils le font en français : *ji vinrè* (je viendrai) et *ji tinrè* (je tiendrai).

TABLE DES MATIÈRES.

		Pages.
Préface		137
Ouvrages consultés		139
Avant-propos. — Orthographe		141
Orthographe phonétique wallonne		143
CHAP. I.	Modes de simplification de la conjugaison wallonne	145
CHAP. II.	Division en conjugaison	151
CHAP. III.	Quatrième conjugaison wallonne. — Répartition des verbes forts	155
CHAP. IV.	Tableau de la conjugaison wallonne. — Formation des temps. — Règles de flexion. — Forme interrogative	159
CHAP. V.	Présent de l'indicatif	171
CHAP. VI.	Imparfait de l'indicatif	183
CHAP. VII.	Parfait de l'indicatif	187
CHAP. VIII.	Futur et conditionnel	189
CHAP. IX.	Présent du subjonctif	195
CHAP. X.	Imparfait du subjonctif	201
CHAP. XI.	Impératif	203
CHAP. XII.	Participes	205
CHAP. XIII.	Infinif	211

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

2me CONCOURS DE 1891.

RAPPORT DU JURY SUR LE IIe CONCOURS (VOCABULAIRES TECHNOLOGIQUES).

MESSIEURS,

Nous avons reçu trois vocabulaires technologiques pour le concours de 1891, à savoir:

N° 1. Glosssaire technologique du boulanger, devise : *Je pense que l'idiome liégeois serait le plus original de tous*, etc.

N° 2. Glossaire technologique des bouchers, charcutiers et en général de tous les marchands de viande, devise: *Hai! Madame! Ni v' fât-i nin on bai boquèt!*

N° 3. Vocabulaire de l'armurerie liégeoise, devise: *Fans todi dès fisik, po lès aute s'ènnè sièrvi.*

Les numéros 1 et 2 sont du même auteur, et, s'ils présentent les mêmes qualités, ils ont aussi malheureusement les mêmes défauts, trop nombreux pour contrebalancer ce que les deux travaux ont de bon.

Aussi, si nous devons louer l'auteur d'avoir donné

des étymologies qui sont parfois sérieuses, d'avoir étudié les wallonismes de M. Dory, d'avoir compulsé le recueil des chartes et privilèges des XXXII métiers, pour expliquer certains termes vieillis, nous devons, d'autre part, lui faire de sérieux reproches.

Tout d'abord, nous lui faisons un grief de donner beaucoup de mots qui n'ont aucun rapport avec son sujet. Pour la boulangerie : *pan doré, pan d' souk, pan payar, nûle ;* pour la boucherie : *galantène* (mot français wallonisé), *infècter* (qui n'est pas wallon) ; *pâté d' feûte di molowe* (pâté de foie de morue, ???), etc.

Par contre, le chapitre des omissions serait bien long à écrire. Pour la boulangerie, on ne cite pas *aiwi, bayeûre, bèzin, bileure, cleusètte, cârton, pan d'cuhège, crèné, crèneure, crènèye miche, miche di gonèsse, gribouye, mastèlle,* etc Pour la boucherie, *gènihe, tahètte, lèv'go, georgètte, pîd d' pourçaî, rance, coyènne, furtoye, macoye, waswârder,* etc.

Enfin l'auteur n'explique pas assez les mots, ou même ne les explique pas du tout Ainsi dans le vocabulaire des bouchers, l'auteur dit que *cowri, defalan, kwasse, lèvai, pâye, tinre coisse,* sont des morceaux de viande ; mais est-ce du bœuf, du mouton ou du porc ? pour *brosse, orèye, rôse, tulipâ,* on dit que ce sont des morceaux de bœuf, mais lesquels ? car en wallon, comme en français, tous les morceaux de bœuf ont un nom spécial. Comme défi-

nitions incomplètes ou erronées, citons : *drèssêye, curèye, pochâ, à l'oûye di crâhe*, etc.

Il en est de même pour le vocabulaire des boulangers; relevons par exemple : *brader*, litt. *brader*; mais ce mot n'est pas français, et Forir l'explique pour laisser tomber des miettes du pain qu'on mange. *Cleuse*, litt. *claie*, tissu d'osier à claire voie; mais on ne tisse pas l'osier. *Ramoneû di ch'minèye*, il faudrait *hovâte* ; *aiwisse*, aigrelet, c'est aqueux qu'il faudrait; nous en passons.

D'après ce qui précède, on comprendra pourquoi nous avons jugé que ces deux travaux ne méritent aucune distinction.

Il en est, heureusement, tout autrement du vocabulaire sur l'armurerie liégeoise. C'est un mémoire très bien fait, très travaillé, très exact Comme nous le disait un spécialiste très compétent que nous nous sommes fait un devoir de consulter, tous les mots sont exacts tant en français qu'en wallon ; les dessins de chaque pièce d'arme et de chaque outil sont bien faits, les explications sont bien rédigées.

Nous regrettons cependant que l'auteur n'ait pas embrassé l'armurerie en général, comme il l'avoue d'ailleurs lui-même. « Je tâcherai, dit-il, d'être com-« plet sur la fabrication d'un fusil, et même sur la « fabrication de plusieurs systèmes de fusil, car il « est impossible de détailler toute la fabrication. » Cela tient, nous le reconnaissons volontiers, à l'extrême division du travail qui fait que chez nous, les ouvriers ont chacun une spécialité et ne s'occupent

que de telle ou telle pièce et non de toutes. Un dicton très répandu chez les ouvriers accentue cette division.

I n'y a nolle armuri
Qui k'nohe tot l' mèsti.

Toujours est-il que c'est une lacune que nous devons relever.

Nous devons également signaler deux défauts de méthode. D'une part, l'auteur a réparti les mots entre plusieurs petits vocabulaires, donnant 23 mots pour le mouvement (bureaux, employés, ouvriers), 61 mots pour les différentes pièces d'un fusil, bois et fer, 61 pour les outils, 12 pour les défauts, 62 pour la division du métier, 12 pour les accessoires. Evidemment, il y aurait lieu de fondre ces petits vocabulaires en un seul.

D'autre part, l'auteur n'avertit pas, quand il décrit certaines pièces, à quel système de fusil elles appartiennent; il devrait toujours mettre entre parenthèses : fusil à pierre, fusil à piston, Lefaucheux, Chassepot ou tout autre qu'il appartiendrait.

Si nous passons aux détails, nous aurons aussi quelques observations à présenter. « *Battrèye*, dit « l'auteur, batterie, platine d'un fusil à silex, entre « deux pièces de fer serrées par une vis, et une pièce « d'acier sur laquelle il tombe en produisant une « étincelle. » Mais cette platine se compose de différentes pièces, qui toutes, ont un nom. *Li coqurai, li pailette, li covièke, li r'sôrt di covièke, li bonnet*, et d'autres encore que l'auteur a le tort d'omettre. –

Au mot *rayeu* (ou en vieux liégeois *marionneu*), l'auteur oublie de dire qu'on raie à la lime et au crochet. — *Canoni*, on dit plus souvent *caloni*. — *Vis à l' main*, le vrai terme est *clavé*.—*Bosse* (défaut) on dit *boursai*. — *Filtrer*, *scrâwer* est plus wallon. — *Baguette à sôder*, on dit *broque à sôder*.— *Plaque à forer*, on dit *crive-cour*. Voilà bien des mots qui manquent donc, il est vrai que plusieurs ne sont plus en usage de nos jours, mais ils l'étaient jadis et nous ne devons pas les laisser se perdre, car l'un des buts de nos concours de vocabulaires est précisément de recueillir tout ce qui pourrait disparaître de notre ancienne langue.

Malgré ces critiques de détail, nous répétons avec plaisir que le travail en question est excellent. Nous lui décernons un deuxième prix, soit une médaille en vermeil et nous l'insérerons dans nos bulletins quand l'auteur aura revu ces explications et fondu en un seul les petits vocabulaires dont nous avons parlé plus haut. Il va de soi que nous reproduirons les dessins; quant au titre, qui est trop général, il faudra le préciser davantage, puisque l'auteur n'a traité qu'une partie de l'armurerie liégeoise.

En outre, nous proposons à la Société de mettre au concours jusqu'au 15 décembre 1893, le complément de ce vocabulaire. Si l'auteur, comme nous l'espérons, ou toute autre personne, nous présentait un supplément d'une valeur égale au travail que nous couronnons, nous nous ferons un plaisir d'ac-

corder encore une distinction pour ce nouveau recueil.

Les membres du Jury,

E. Remouchamps,
Julien Delaite,
Joseph Dejardin, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 15 janvier, a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture du billet cacheté, accompagnant la pièce couronnée, a fait connaître que l'auteur de cette pièce est M. Joseph Closset, armurier, à Liége. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

La Société a également décidé de mettre au concours jusqu'au 15 décembre 1893, le complément du vocabulaire couronné.

ARMURERIE LIÉGEOISE

VOCABULAIRE

PAR

Joseph CLOSSET.

DEVISE :
Fans todi des fisik
Po lès aute s'ènnè sièrvi.

Prix : Médaille de vermeil.

ARMURERIE LIÉGEOISE

VOCABULAIRE

L'armurerie de Liége et de ses environs est une des grandes industries de la province, et il n'est certainement pas facile de faire un ouvrage complet sur la fabrication des armes. Celle-ci se divise en trois parties principales : l'arme de luxe, l'arme de guerre et l'arme d'exportation. Chacune de ces divisions comprend elle-même une infinité de systèmes, de modèles de toute dimension, et le plus simple de ces fusils contient au moins vingt à vingt-cinq parties différentes, abstraction faite du travail de la forge à mains, de la moutonnerie, fonderie, machines, etc., etc.

Dans le cours de cet ouvrage, je m'efforcerai toujours de nommer les outils en français et en wallon, car il y en a qui ne portent que le nom français, comme il s'en trouve que les ouvriers fabriquent eux-mêmes et qui ne portent pas de nom spécial. S'il fallait donner les noms des outils dont on fait usage dans chaque partie de ce métier, ce serait un ouvrage lent et difficile, quoiqu'il y en ait beaucoup qui se répètent ; telles que : étaux, marteaux, limes, burins, perçoirs, etc.

On travaille ici à la perfection, on cherche, on invente, et on trouve tous les jours des améliorations, des moyens plus simples et moins coûteux pour la fabrication.

D'un autre côté, l'étranger ne reste pas inactif. Beaucoup de

pièces ne se fabriquent pas à Liége, la partie canonière a ses monopoles à Nessonvaux et ses environs. A Liége, dans le quartier du nord (aux environs du banc d'épreuves), on s'occupe surtout du garnissage ; Herstal, Wandre, Cheratte, Argenteau, et les petits hameaux des alentours, sont renommés pour les sous-gardes, anneaux, bascules, platines, etc.

On y fabrique aussi des revolvers, des carabines, des baguettes en fer, des poignards, des plaques en fonte, en fer et une infinité de pièces se rattachant à la fabrication.

A

Abe. *Noix*. — Pièce principale d'une platine, munie à sa partie inférieure d'un cran où vient se loger la gâchette, et sur laquelle s'appuie le ressort, et d'une pièce carrée qui traverse le corps de la platine, et où l'on adapte le chien (fig. 1 et 2).

Fig. 1.

Fig. 2.

Accopler. *Accoupler*. — Faire un tuyau gauche et un droit, c'est-à-dire tourner ses bandes l'une à droite et l'autre à gauche *(pour les canons damassés)*.

Airson. *Archet*. — Muni d'une courroie que l'on enroule autour d'une bobine pour percer le fer (fig. 3).

Fig. 3.

Alène. *Aiguille*. — Petite pointe effilée en acier qui sert à forer des trous (fig. 4).

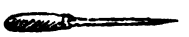


Fig. 4.

Aliseû ou **arâyeû**. *Alisoir*. — Outil hexagonal terminé en pointe qui sert à égaliser les trous de vis (fig. 5).

Fig. 5.

Arcette. *Recette.* — Grand bureau où l'on distribue l'ouvrage aux ouvriers qui travaillent à domicile.

Arquibusî. *Arquebusier.* — Tenant une boutique d'armes et d'articles de chasse.

Augèt. *Auget.* — Fermeture de devant de bois, avec crochet s'adaptant au canon *(arme de luxe)* (fig. 6).

Fig. 6.

B

Baguètte. *Baguette.* — Tige en fer ou en bois qui sert à bourrer la poudre, et qui se place le long du canon, retenue par une capuche et des tuyaux soudés sur le canon (fig. 7).

Fig. 7.

Baguètte à r'laver. *Baguette à relaver.* — Tige en fer percée d'un trou à son extrémité où l'on met une loque pour nettoyer les canons (fig. 8).

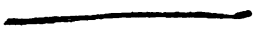


Fig. 8.

Baguètte à sôder. *Fer à souder.* — Fer muni d'un gros bout que l'on chauffe pour souder à l'étain (fig. 9).

Fig. 9.

Banc. *Banc* ou *établi.* — Auquel l'étau est attaché et sur lequel l'ouvrier place ses outils.

Bascule. *Bascule.* — Pièce qui fait suite au canon du

fusil à baguette, s'adaptant sur le bois, où se placent les deux crochets du verin (fig. 10).

Fig. 10.

Basculeû. *Basculeur*. — Ouvrier qui forge les pièces de la bascule et les ajuste au canon.

Baston d' suppôrt. *Bâton de support*. — Simple morceau de bois, d'environ un mètre, pour supporter la crosse pincée dans l'étau.

Batt'rèye. *Batterie*. — Platine d'un fusil à silex se composant du chien qui renferme une pierre de silex, entre deux pièces de fer, serrées par une vis, et une pièce d'acier sur laquelle il tombe en produisant une étincelle (fig. 11).

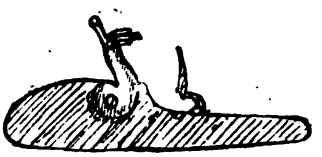


Fig. 11.

Bèdènne. *Ciseau*. — Depuis 3/10 de millimètre jusqu'à 3 millimètres. Il y en a qui servent exclusivement pour le bois, d'autres pour le fer.

Bîleure. — Fente qui se trouve dans les bois.

Bind'lètte. *Bandelette*. — Petite pièce, en cuivre, en corne, ou en argent neuf, qui termine le bois sous le canon (fig. 12).

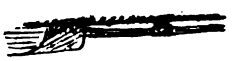


Fig. 12.

Bîser. — Adoucir le bois avec le papier de sable.

Blouwiheû. *Bleuisseur*. — Celui qui bleuit les pièces, en les mettant dans le feu e charbon de bois.

Celles-ci prennent d'abord une teinte jaunâtre, puis deviennent bleues, enfin passent au noir luisant.

Boite âx capsule. *Magasin*. — Petite boîte en argent neuf, placée dans la crosse, pouvant contenir une cinquantaine de capsules (fig. 13).

Fig. 13.

Boîte di coulasse. *Boîte de culasse*.—Boîte qui se filtre sur le canon, et qui s'ouvre par la partie supérieure pour donner passage à la cartouche *(fusil Albini)* (fig. 14).

Fig. 14.

Bouyotte. *Bosse*. — Coup ou difformité qui se trouve dans le canon.

Botique. — Atelier du repasseur.

Boubène. *Bobine*. — Munie d'une tige transversale, dont un bout est percé d'une ouverture où l'on place la vrille (fig. 15).

Fig. 15.

Brassadèlle. — Large bague qui entoure le bois et le canon.

Brusî. — Charbon de bois pour bleuir les pièces.

Burni. *Brunir.* — Qui consiste à donner un lustre aux pièces que l'on veut bleuir.

Burniheû. *Brunissoir.*

Burtèlle. *Bretelle* ou *Bandoulière.* — Bande de cuir, attachée au canon et à la crosse, qui sert à porter le fusil (fig. 16).

Fig. 16.

Buzètte. *Bague.* — Tuyau de deux à trois centimètres de longueur que l'on soude sur le canon, et dans lequel glisse la baguette.

C

Calibe. *Calibre.* — Cet outil, qui se nomme en wallon comme en français, se compose de dix à quinze petits cylindres, apposés les uns à la suite des autres, ayant tous la même hauteur, mais diminuant ordinairement de 2 millimètres de circonférence (voir fig. 17).

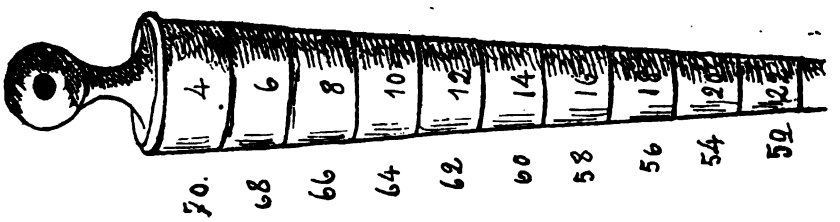


Fig. 17.

Sur chacun de ces cylindres sont gravés des chiffres : 4, 6, 8, 10, 12, etc., etc., qui correspondent à d'autres nombres

que l'armurier connaît et qui donnent la longueur de la circonférence. Comme je l'indique sur la figure, le calibre 4 correspond à une circonférence qui aurait 70 millimètres de longueur; le calibre 6, à 0,068; le calibre 8, à 0,066; le calibre 10 à 0,064, et ainsi de suite, les circonférences diminuant de deux millimètres chaque fois que les nombres indiqués sur le cylindre augmentent de 2.

Pour savoir le calibre d'un canon, l'armurier prend cet outil et le plonge dans le canon, et où celui-ci s'arrête : il lit le chiffre qui se trouve sur le cylindre, alors il sait : « qui c'è-st-on calibe 4, on calibe 8, on calibe 16, etc. »

Can'leû. *Sculpteur.* — Celui qui fait des ornements sur le bois en le sculptant (têtes chimériques, etc.).

Canon. *Canon.* — Partie principale du fusil, composée d'un ou de deux tubes suivant que le fusil est simple ou double, et où l'on introduit la cartouche ou la charge de poudre. Il est en platine *(fer)* ou en damas *(fer* et *acier)* (fig. 18).

Fig. 18.

Canonî. *Canonier.* — L'ouvrier qui forge les tubes des canons, de tous calibres, en damas ou en fer.

La fabrication de celui-ci ne se fait pas d'une pièce comme on pourrait le croire.

Le canonier prend un fil de fer et un d'acier qu'il tord ensemble. Puis il en forme des tresses, qu'il chauffe et enroule sur une barre de fer, en les soudant l'une à l'autre. Il tire la barre de fer dehors, et il lui reste le canon brut.

Le damas est le dessin produit par le fil de fer et celui d'acier que l'on aperçoit quand le canon est bronzé.

Capuche. *Capucine.* — Petite pièce qui s'attache au-devant du bois comme garniture, et qui, quelquefois, soutient la baguette (fig. 19).

Fig. 19.

Caro. — Lime quadrangulaire taillée des quatre côtés (fig. 20).

Fig. 20.

Casseûre. *Cassure.* — Défaut dans la fonte.

Coirps di sérre. *Corps de platine.* — Pièce plate en fer, sur laquelle s'adapte tout le mécanisme de la platine (fig. 21).

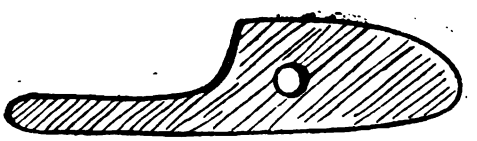


Fig. 21.

Compas di spèheûr. — Compas pour prendre l'épaisseur du bois ou de certaines pièces.

Coreû. *Commissionnaire.* — Chargé de passer au domicile des ouvriers pour faire avancer l'ouvrage.

Cougnèt. *Faux verin.* — Pièce en fer, en forme de crochet qui se filtre dans le tonnerre du canon, et sur lequel vient se

placer la poudre dans un fusil à un coup; un petit tuyau le traverse et met en communication le piston avec la poudre (fig. 22).

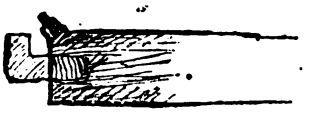


Fig. 22.

Coulasse. *Culasse*. — Partie qui fait suite au canon et qui reçoit le choc de la détonation et sur laquelle se place les pistons percuteurs *(Fusil anglais)* (fig. 23).

Fig. 23.

Court bois. *Bois court*. — Bois de fusil qui s'avance jusqu'à la moitié du canon (fig. 24).

Fig. 24.

Coutaf à deux main. — Couteau à deux mains qui sert à façonner le bois (fig. 25).

Fig. 25.

Crâsse ôle. — Huile de colza ou huile grasse pour graisser les pièces.

Crènn'rèsse. *Scie à fer*. — Petite scie à la main pour fendre les têtes des vis (fig. 26).

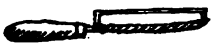


Fig. 26.

Crèsse. *Copeaux*. — Déchets de bois.

Crèveûre. *Fissure*. — Petit vide entre les pièces et le bois. *(Défaut de l'ouvrier.)*

Chainètte. *Chaînette*. — Petite pièce qui s'accroche à la noix et au grand ressort (fig. 27).

Fig. 27.

Chin. *Chien*. — Pièce de la forme ci-jointe qui s'adapte à la noix de la platine, et qui, sous la pression de la détente, s'abat sur le piston et fait éclater la capsule (fig. 28).

Fig. 28.

Cisaf. — Ciseau pour couper le bois ; de toutes largeurs (fig. 29).

Fig. 29.

Cisaî à gn'gnox. *Ciseau recourbé.* – Qui sert à couper dans les creux profonds (fig. 30).

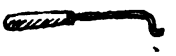


Fig. 30.

Cis'leû. *Ciseleur.* — Celui qui fait des bas-reliefs sur différentes pièces du fusil.

Clé. *Clef.* — Par laquelle on ouvre la bascule pour mettre la charge, et qui, lorsqu'elle est fermée, empêche le canon de dévier. *(Système Lefaucheux.)* (fig. 31, 32).

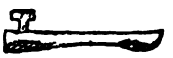


Fig. 31.

Fig. 32.

Clé à vèrin. *Clef à verin.* — Sorte de clef anglaise pour démonter les verins (fig. 33).

Fig. 33.

Clichètte à bois. *Détente.* — Petites pièces au nombre de deux dans les fusils à deux coups, de la forme ci-jointe, que l'on presse lorsqu'on veut tirer, et qui laissent tomber les chiens (fig. 34).

Fig. 34.

Cliquotte. — Loque ou chiffon pour nettoyer les pièces.

Cric. — Mauvaise jointure dans le canon damassé.

Crosse. *Crosse.* – Partie postérieure du fusil, que l'on place à l'épaule (fig. 35).

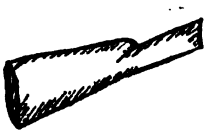


Fig. 35.

Crosse à tièsse. *Crosse à tête.* — Crosse ordinaire présentant, à sa partie inférieure, un renflement très prononcé, dans lequel on sculpte le plus souvent une tête chimérique (fig. 36).

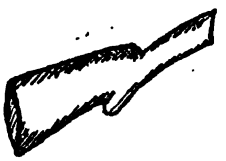


Fig. 36.

Crosse di pistolèt, crossètte. *Crosse de pistolet* ou *crossette.* — Crosse de fusil se rapprochant beaucoup de la crosse du pistolet. Elle est un peu recourbée et se prête bien à la main (fig. 37).

Fig. 37.

Cruskin. — Compas à longue tige, muni, à son extrémité, d'une petite roue dentelée, qui sert à tracer sur le bois, le fer, etc. (fig. 38).

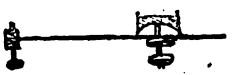


Fig. 38.

Cruskiner. — Tracer au compas pour mettre les pièces parallèles les unes aux autres.

D

Damasquineû. *Damasquineur*. — Celui qui finit le canon en y faisant des dessins dorés ou argentés.

Dimêye ronde. — Lime à moitié ronde, taillée partout, sur le rond et sur le plat (fig. 39).

Fig. 39.

Doye. *Douille*.— Petite pièce en cuivre qui se place au bout de la baguette en bois, et qui sert à bourrer la charge de poudre (fig. 40).

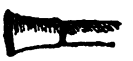


Fig. 40.

Drêlle. *Vrille*. — En acier trempé, que l'on place dans la bobine pour forer des trous (fig. 41).

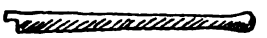


Fig. 41.

E

Eau fôrt. *Eau forte*. — Acide azotique du commerce. *(Pour donner une teinte grise aux pièces.)*

Èbaleû. *Emballeur*. — Qui met les fusils dans des fourreaux entourés de paille pour les mettre en caisse.

Ècrâheû. *Graisseur*. — Celui qui graisse les fusils pour les emballer.

Èglome. *Enclume.* — Petite pièce en acier que l'on pince dans l'étau et sur laquelle on allonge ou on tourne certaines pièces, à l'aide du marteau.

Entailleû. *Entailleur.* — Qui donne la pente à la bascule, c'est-à-dire la première forme du fusil, y joint les platines, et prépare les pièces (plaques, sous-garde et capuches) en les limant pour le faiseur à bois.

Esprit d' vin. *Alcool* ou *esprit de vin.* — Pour dissoudre les vernis.

Esprouve. *Banc d'épreuve.* — Lieu où l'on fait subir les épreuves aux canons et aux bascules.

Esprover. *Éprouver.* — Faire subir l'épreuve.

F

Fer d'cochî. — Faire décrocher, c'est-à-dire faire tomber les deux chiens au moyen des détentes.

Fer sès crin. — Tailler les crans dans les noix.

Fèrrer li plaque. — Attacher la plaque au moyen des vis qui la fixent au bois.

Feû d' baguètte. *Faiseur de baguettes.* — Celui qui fait des baguettes en fer pour les fusils à un coup, pour l'arme d'exportation.

Feû d' bois. *Faiseur à bois.* — Celui qui confectionne la crosse du fusil en y adaptant les pièces.

Feû d' caisse. — Fabricant de caisses en planches.

Feû d' manètte. *Faiseur de sous-gardes.* — Celui qui forge et lime la sous-garde, en y ajoutant les détentes.

Feû d'onnaî. *Faiseur d'anneaux.* — Qui fabrique les anneaux.

Feû d' plaque. *Faiseur de plaques de couche.* — Qui forge les plaques en fer.

Feû d' sérre. *Platineur.* — Celui qui forge les différentes pièces de la platine, les lime et les assemble.

Fiér di clichètte. — Fer de sous-garde, sur lequel s'attachent les deux détentes (fig. 42).

Fig. 42.

Filîre. *Filière.* — Pièce en acier percée de trous filtrés de toutes dimensions, pour filtrer les vis (fig. 43).

Fig. 43.

Filîre à cossinèt. *Filière à coussinet.* — Pour filtrer gros.

Filtrer. — Voyez *fraiser.*

Fôche. *Forge.* — Fourneau alimenté par le soufflet.

Fôraî. *Foureau.* — Sac en toile dans lequel on enveloppe le fusil. Pour les fusils de chasse, il se fait en cuir.

Fraiser et **filtrer.** — Faire la place de la tête d'une vis, au moyen d'une fraise, et faire le filet dans l'autre pièce pour tirer la vis.

G

Galle. — Nœud qui se trouve dans le bois et qui renferme une espèce de pierre.

Gârniheû. *Garnisseur.* — Celui qui unit les deux canons en les soudant, et qui y ajoute deux bandes, une supérieure et une inférieure. Il y soude également les crochets et tenants pour y adapter la bascule. Ensuite, il lui fait subir deux épreuves.

Gâde. *Carde.*— Peigné pour nettoyer les limes.

Gouche. *Gouche.* — Ciseau évidé pour couper en rond; il en existe de plusieurs formes (fig. 44).

Fig. 44.

Gouche à forer. *Gouche à forer.* — Petite gouche à la main pour percer des trous dans le bois.

Graveu. *Graveur.* — Celui qui grave les différentes pièces du fusil.

Guidon. *Point de mire.* — Petite pièce en cuivre se terminant par une tête, et qui se place au bout du canon, servant à viser (fig. 45).

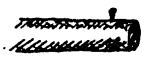


Fig. 45.

Guiyocheû. *Guillocheur.*—Celui qui quadrille les bandes du canon à la machine, pour leur enlever leur poli, afin de ne pas incommoder celui qui vise.

H

Hach'rotte. *Gros copeaux.* — Enlevés par le ciseau à l'aide du maillet.

Hacheû d' lème. — Tailleur de limes.

Hachî. — Tailler le fer.

Hèrpaî. *Burin.* — En acier trempé, de toutes formes et de toutes grandeurs, pour couper le fer (fig. 46).

Fig. 46.

Hètte. — Filet de bois enlevé contre-fil.

I

Inscruteû. *Incrusteur.* — Qui incruste dans les pièces des filets d'or et d'argent, en faisant des dessins de tous genres.

J

Jondrèsse. *Lime de joint.* — Lime quadrangulaire taillée d'un seul côté (spécialement pour limer le fer).

L

Lâsse. *Pontet.* — Pièce tournante de la sous-garde qui cache les détentes (fig. 47).

Fig. 47.

Lème ax âbe. *Lime barette.* — Lime triangulaire, de très petite épaisseur, pour tailler les crans dans les noix des platines.

Lème à l' botte. — Grosse lime à fer et à bois, taillée rude de tous les côtés (fig. 48).

Fig. 48.

Lèyî d'vins. — Mettre les pièces en bois.

Limaye. — Voyez *limeure.*

Limer. *Limer.*

Limer vive. *Limer plat.*

Limeûre. *Déchets de fer emportés par la lime.*

Long bois. *Long bois*. — Bois de fusil qui se prolonge sur toute la longueur du canon (fig. 49).

Fig. 49.

Longuèsse. *Devant*. — Partie en fer qui complète la charnière de la bascule et qui fait arrêt afin de faire tomber le canon. Se construit aussi en bois. *(Système Lefaucheux.)* (fig. 50).

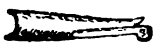


Fig. 50.

M

Mâdraî. *Mandarin*. — Moule ou calibre qui sert de modèle pour limer les mêmes pièces.

Maîste-ovrî. *Chef d'atelier*. — Qui dirige l'atelier.

Manêtte. *Sous-garde*. — Pièce qui loge à la partie inférieure du bois, qui renferme les détentes et sur laquelle s'attache le pontet (fig. 51).

Fig. 51.

Maneûve. *Manœuvre*. — Qui porte les fusils d'un atelier à l'autre pour aider l'employé et préparer les expéditions.

Marchant. *Marchand*. — Gros fabricant.

Marchant d' bois. — Marchand de bois bruts ou sciés en forme de crosse.

Marcheû. *Marcheur* ou *rhabilleur*. — Qui fait marcher les

platines, c'est-à-dire tailler les crans de sûreté et crans de départ, faire tomber le chien d'aplomb sur le piston.

Marchotaî. — Petit fabricant.

Mârtaî. *Marteau.* — Pièce en acier adaptée sur un manche en bois et qui sert à frapper.

Mayèt. *Maillet.* — Gros marteau en bois.

Mèseûre di crosse. — Compas gradué aux millimètres pour mesurer les longueurs des crosses.

Mètte à patron. — Scier le bois d'après modèle de crosse.

Mohe. — Mèche en acier, longue tige, pour percer les trous de baguette (fig. 52).

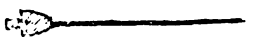


Fig. 52.

Molètte. *Moulette.* — Petit moulinet qui sert à creuser des arrêts dans les pièces (fig. 53).

Monte rissôrt. *Monte-ressort.* — Pincette en acier avec vis de pression pour démonter les ressorts (fig. 54).

Fig. 54.

Fig. 53.

Monteû. *Équipeur*. — Celui qui fait traverser le bois par les vis qui joignent les pièces opposées, et qui place les détentes à bois.

Moule à balle. *Moule à balle*. — Espèce de pincettes composées de cylindres creux dans lesquels on coule le plomb (fig. 55).

Fig. 55.

N

Narène. *Nez*. — Espèce de découpure qui se trouve à la partie supérieure de la crosse (fig. 56).

Fig. 56.

O

Onnaî. *Anneau*. — Dont un attaché au canon et un sur la crosse, où passe la bandoulière du fusil (fig. 57).

Fig. 57.

Ouyèt. *Oeillet*. — Petite pièce en fer qui, dans les fusils à un coup, se place à l'autre côté de la platine et où l'on place la vis (fig. 58).

Fig. 58.

P

Paí d' chin. *Quadrillé.*— Carrés et losanges dont on garnit le bois.

Papí lèm'ri. — Papier émeri, pour frotter et polir les pièces.

Pas de vis. — Epaisseur du filet des vis.

Paye. *Paille.* — Défaut qui se trouve dans le fer.

Pèlle boird. — Ciseau avec le tranchant sur la largeur, pour couper le bois sur les bords des pièces (fig. 59).

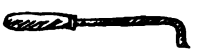


Fig. 59.

Pèce di ridan. *Pièce de tiroir.* — Petites pièces en fer ou en argent neuf, placées aux deux côtés du devant de bois et entre lesquelles le tiroir glisse. *(Arme de luxe.)* (fig. 60).

Fig. 60.

Picètte à bois. — Pince en bois que l'on place dans l'étau, pour tenir les pièces (fig. 61).

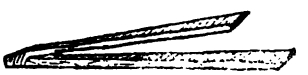


Fig. 61.

Picètte à bouchon. — Pince doublée en liège pour tenir le bois afin de ne pas blesser (fig. 62).

Fig. 62.

Pîd d' france. — Compas gradué aux millimètres (fig. 63).

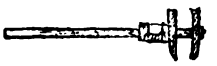


Fig. 63.

Pinte. — Pente ordinaire sur laquelle on donne la première forme du fusil.

Pion. — Pivot soudé au canon sur lequel on attache l'anneau. *(Arme de luxe.)* (fig. 64).

Fig. 64.

Piqueû ou **Pik'teû.** — Poinçon pour marquer l'endroit où l'on doit forer la pièce (fig. 65).

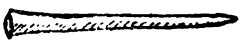


Fig. 65.

Pîrre à saîmî. — Pierre du Levant, pour aiguiser les outils (fig. 66).

Fig. 66.

Pîrre toûn'rèsse. *Meule à aiguiser.* — Grande roue en pierre de grès sur laquelle on aiguise les canons.

Piston. — Piston ou cheminée sur lequel on place la capsule en cuivre à poudre de fulminate (fig. 67).

Fig. 67.

Plaque. *Plaque*. — Pièce en fer, en os, en corne, en fonte, etc., qui couvre la base de la crosse, que l'on place à l'épaule pour viser (fig. 68).

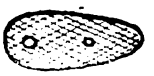


Fig. 68.

Plaque à forer. *Conscience*. — Pièce en bois que l'on place sur la poitrine et sur laquelle on appuie la bobine.

Plate sérre. *Platine anglaise*. — Avec ressort placé en avant du chien, surtout dans les fusils à baguette (fig. 69).

Fig. 69.

Poli. — Lustrer le vernis.

Poliheû. *Polisseur*. — Celui qui polit les pièces. Il y a polisseur à la main et polisseur à la machine.

Poncer. — Polir le bois avec la pierre ponce, sans vernis.

Ponte. — Pointe en forme de pointe de Paris qui traverse le bois pour soutenir certaines pièces et quelquefois le canon (fig. 70).

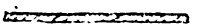


Fig. 70.

Pôrt di bois. *Bouts du fil*. — Petits points serrés qui ne sortent pas du bois.

Pôrte vis. *Porte vis*. — Pièce en forme d'S, qui se place dans le bois à l'autre côté de la platine, et par où passent les 2 vis qui tiennent la platine (fig. 71).

Fig. 71.

Posse. — Commande que l'employé remet à l'ouvrier, soit 5, 10, 20 fusils et qu'il fait passer aux différentes parties sans les séparer.

Poster. – Placer les deux chiens à la même hauteur.

Potince. — Pivot en dessous de la sous-garde, où sont les deux détentes (fig. 72).

Fig. 72.

Pougnèye. *Poignée*. — Partie supérieure du bois par laquelle on prend habituellement le fusil. Se dit aussi des crosses de revolvers (fig. 73 et 74).

Fig. 73.

Fig. 74.

Prèsse. — Presse en acier pour presser la culasse contre le bois (fig. 75).

Fig. 75.

Q

Quowe di rat. — Lime ronde pour limer dans les trous de vis. Se termine en pointe et est taillée partout (fig. 76).

Fig. 76.

R

Rabatt'rèsse. — Pinces en acier que l'on place dans l'étau pour tenir les pièces (fig. 77).

Fig. 77.

Radouci. — Adoucir les pièces, c'est-à-dire les préparer pour le polisseur.

Raiyeû. *Rayeur.* — Celui qui raie l'intérieur du canon pour tirer à balle forcée.

Raude. — Moulin qui tourne la vis cylindrique (fig. 78).

Fig. 78.

Régue. – Règle d'environ 1 m. de longueur que l'on place sur le canon pour juger de la pente de celui-ci.

Ribouheû. *Redresseur.* — Morceau d'acier qui sert à redresser des pièces sous l'action du marteau.

Ribut. *Rebut.* — Pièce qui n'est pas admise par le visiteur.

Richèrgi. — Recharger une nouvelle charge de fusils, canons, bascules ou autre travail.

Ricôpeû. *Trafiquant.* — Qui fait faire des pièces aux ouvriers de la campagne, pour les revendre aux fabricants soit sur commande, soit sur offre de vente, en laissant une garantie en cas de mauvaise marchandise.

Ridan. *Tiroir.* — Petite pièce qui glisse entre les deux

pièces de tiroir et qui traverse le bois et le tenant du canon. *(Fusil à baguette.)* (fig. 79.)

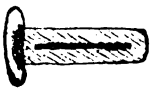


Fig. 79.

Ridresseû. *Redresseur*. — Celui qui redresse les canons après la soudure du garnisseur et le prépare pour le reforeur (ne fait qu'une même partie avec le garnissage).

Riflèt. — Lime recourbée pour limer dans certains creux des pièces; se nomme aussi *rifloir* (fig. 80).

Fig. 80.

Riforeû. *Reforeur*. — Qui travaille à la machine, et dont la besogne consiste à remettre les canons justes, au calibre demandé pour subir la seconde épreuve.

Rihausse. *Rehausse* ou *visière*. — Pièce graduée sur le canon du fusil, pour guider l'œil quand on vise. On hausse à 50 m , 100 m., 150 m., etc. (fig. 81).

Fig. 81.

Rilimeû. *Relimeur*. — Celui qui relime le bois, c'est-à-dire le façonne définitivement à la lime, et le prépare ainsi pour le nettoyeur.

Rinde. — Rendre de l'ouvrage avec prix conventionnel.

Rinètteû. *Nettoyeur*. — Qui nettoie le bois, en lui donnant une teinte, soit verni, ou poli bois naturel.

Rintrer, rintrêye. — Rentrer l'ouvrage terminé à domicile.

Ripasseû. *Repasseur*. — Celui qui repasse tout le fusil, en donnant un petit coup par ci par là ; s'assure que les platines et la bascule marchent bien, fait définitivement les loges pour les cartouches imposées, met le guidon ou point de mire, et finit le fusil bon à mettre en caisse.

Ripoissî. — Replier les noix ou les chiens, afin de les accoupler.

Riquètte. — Vieille pièce ou gâtée qui ne vaut plus rien.

Rissôrt. *Ressort*. — Au nombre de deux, *li grand r'sôrt*, qui fait tomber le chien ; *li p'tit r'sôrt*, qui fait jouer la gâchette (fig. 82).

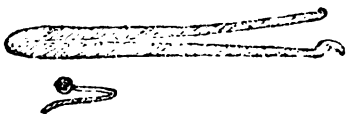


Fig. 82.

Roge. *Espèce de vermillon*. — Pour marquer les places des pièces sur le bois.

S

Sçôye. — Scie pour scier le bois à patrons.

Sèchî d'sus. — Faire passer les vis à travers le bois et la pièce pour tenir ceux-ci étroitement liés.

Sérre. *Platine*. — Mécanisme qui arme le chien et le laisse retomber, lorsqu'on presse la détente (fig. 83).

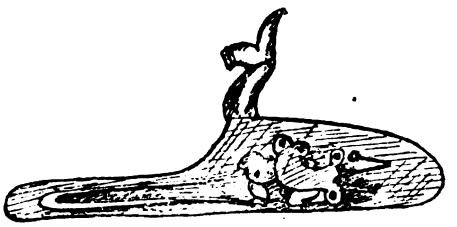


Fig. 83.

Sôder ou **brazî**. — Souder au cuivre.

Sérre à griffe. — Platine à griffe, dont le grand ressort est muni d'une espèce de griffe (fig. 84).

Fig. 84.

Sérre à l' pougnêye. *Platine en arrière*. — Platine anglaise avec ressort en arrière, pour l'arme d'exportation (fig. 85).

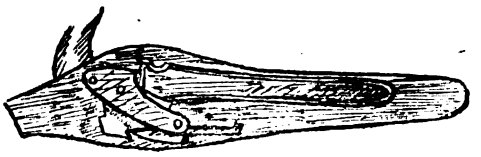


Fig. 85.

Sèwe. — Suif pour graisser les pièces.

Sitoudèlle. *Bride*. — Pièce en fer qui soutient la noix et la gâchette au moyen de vis (fig. 86).

Fig. 86.

Sqwérre.—Equerre en acier, qui sert à dresser les pièces.

Sitrouqueû. — Lime à tête ronde, pour tourner les coquilles.

Sofflèt. *Soufflet*. — Muni d'une soupape et qui donne de l'air au fourneau.

Soffleûre. *Boursoufflure*. — Petit trou qui se trouve dans la fonte.

Sistimeû. *Systèmeur*. — Celui qui lime les deux chiens,

leur donne un joli contour, les prépare pour le marcheur, et les place à la même portée, c'est-à-dire à la même longueur du piston.

T

Tahe. — Mauvais filet de bois qui se soulève à la moindre humidité.

Tarot. *Tarot.* — Outil en acier filtré au bout, que l'on fait passer dans le trou que l'on a foré avant d'y mettre la vis (fig. 87).

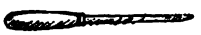


Fig. 87.

Tinant. *Tenant.* — Petite pièce soudée dessous le canon et par laquelle on l'attache au bois; soit au moyen d'une pointe, du tiroir ou d'une clef, suivant le système (fig. 88).

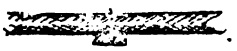


Fig. 88.

Tire-bourre. *Tire-bourre.* — Pièce en forme de vis adaptée au bout de la baguette et à l'aide de laquelle on tire la bourre du fusil (fig. 89).

Fig. 89.

Traceû. — Ciseau à pointe élargie, pour tracer les contours des pièces dans le bois (fig. 90).

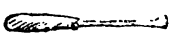


Fig. 90.

Treûs qwârts.— Lime triangulaire, taillée des trois côtés.

Trimpeû. *Trempeur.* — Qui trempe les pièces, après avoir été gravées, au moyen d'os brûlés et réduits en poudre. Il les superpose entre deux couches d'os brûlés dans un bac en fer, qu'il place dans un fourneau. Il les laisse chauffer au rouge, et les plonge subitement dans l'eau froide. Il obtient ainsi une trempe marbrée, c'est-à-dire divers dessins qui ressemblent au marbre.

Ces pièces sont alors très dures et moins sujettes à l'usure; pour leur donner un lustre, il les enduit d'un vernis anglais.

Trô d'âbe. *Trou de la noix.* — Trou de la platine où roule la noix quand on fait jouer le chien (fig. 91).

Fig. 91.

Trô d'lârmîre. *Trou de communication.* — Traverse le piston et le verin pour aboutir à l'intérieur du canon, et par lequel le feu se communique à la poudre.

Toûne à gauche. — Pièce en acier, munie à son centre d'une ouverture dans laquelle on emboîte la pièce que l'on veut visser (fig. 92).

Fig. 92.

Toûne piston. *Tourne-piston.* — Petit outil en acier, dans lequel on emboîte le piston pour le dévisser (fig. 93).

Fig. 93.

Toûne vis. *Tourne-vis.* — Outil aplati au bout pour détourner les vis (fig. 94).

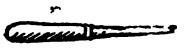


Fig. 94.

Toûne vis à foche. *Tourne-vis à fourche.* — Muni de deux fourches qui s'emboîtent dans deux trous de vis pour les détourner (fig. 95).

Fig. 95.

U

Ustèye. — Au premier abord, le nombre d'outils paraît restreint, mais quand on saura qu'il faut 10 à 15 limes, autant de burins, autant de ciseaux, gouches, etc., le nombre est en réalité considérable.

V

Vanai d'poye. — Plumes de poules, pour nettoyer les filets des pièces.

Vèrin. *Verin.* — Pièce en fer qui se filtre dans le canon et sur lequel est placé le piston (fig. 96).

Fig. 96.

Vèrou. *Verrou.* — Pièce que fait voyager la clef et qui ferme le canon à la culasse. *(Fusil anglais.)* (fig. 97).

Fig. 97.

Vièrni. *Vernir*. — Enduire le bois d'une couche de vernis.

Vis. — Etau dans lequel on pince les pièces.

Vis à l' main. — Petit étau à la main, pour tourner à la lime.

Vis di canon, vis di sérre. — Vis à tiges filtrées au bout.

Vis di manètte, Vis di plaque. — Vis à bois, à large filet.

Visiteû. *Visiteur* ou *contrôleur*. — Celui qui visite l'ouvrage chez le fabricant.

Vitriol. — Acide sulfurique ou vitriol pour décaper les pièces.

Vône. — Veine dans le bois et dans le fer, qui ressemble à une fente.

W

Waidai. *Vilebrequin*. — Outil auquel on adapte des mèches pour percer le fer (fig. 98).

Fig. 98.

Warsèlle. *Noir de fumée*. — Sert à marquer les pièces.

Z

Zingueû. *Zingueur*. — Fabricant de caisses en zinc.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 9e CONCOURS DE 1891

(HISTOIRE DE LA CHANSON).

MESSIEURS,

La Société avait nommé membres du jury pour l'histoire de la chanson : MM. Stecher, Joseph Defrecheux et Dejardin; mais M. Stecher n'ayant pu accepter ce mandat, nous avons prié M. Chauvin de bien vouloir le remplacer.

Le seul mémoire présenté au concours ne nous a paru mériter aucune récompense. L'auteur, en effet, n'a puisé qu'à des sources trop peu nombreuses, ne prenant pas même la peine de lire les principaux auteurs wallons, non plus que la plupart des publications de la Société. Aussi peut-on constater dans son travail beaucoup d'omissions et beaucoup d'erreurs.

Faisons encore une observation préliminaire avant de donner les preuves de ce que nous venons de dire : c'est au sujet de la division de la matière. Bien que, d'après les titres de nos anciennes pièces wallonnes, le mot *pasquêye* comprenne la chanson,

la satire, le conte, la fable, le crâmignon, voire même le noël, puisqu'on dit parfois *pasquêye di Noyé*, on s'accorde cependant en général sur la division suivante : chanson de Noël; *pasquêye*, comprenant poésie satirique, historique, politique, monologue, dialogue, contes, récits, fables, en un mot toute pièce qui ne se chante ni ne peut se chanter; chansons de tout genre et sur tout sujet; crâmignons ou chants dont le rythme est bien accentué, qu'on chante et qu'on danse. Cette division, l'auteur ne l'a pas adoptée et, quant à celle qu'il a suivie, il ne l'a pas respectée, confondant un peu tout et répétant parfois la même pièce dans deux catégories différentes.

Mais venons-en au fond même de la question. Comme sources, l'auteur a usé de quatre ouvrages seulement; mais, de ceux-là, on peut dire qu'il a abusé. Ce sont :

1° L'*Histoire de l'art dramatique* de Baron, à propos des noëls; à tort, croyons-nous, car les noëls se chantaient au coin du feu, ou pour le réveillon, ou en allant à la messe de minuit ainsi qu'au retour; mais on n'en faisait certainement pas une représentation complète

2° Le *choix de chansons et poésies wallonnes* de Bailleux et Dejardin (1844), exclusivement copié ou cité presque partout comme si, depuis, on n'avait pas fait de nombreuses publications de poésies anciennes.

3° L'*Histoire de Liège* de Ferdinand Henaux, pour

le veto mis au XVe et au XVIe siècle sur certaines publications.

4° L'ouvrage intitulé *Liége* et publié en 1881 à l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance nationale. Notre auteur fait siennes toutes les appréciations que M. A. Delchef y donne dans son histoire de la littérature wallonne à Liége 1830-1880, et le copie en outre, souvent sans le citer. Il nous semble que l'auteur aurait pu mieux choisir.

N'ayant connaissance que de peu de sources, l'auteur s'est naturellement rendu coupable de beaucoup d'omissions. Pas de citation en dehors de Liége, alors qu'il y avait, à Verviers, par exemple, si abondante récolte à faire. Pas de citation de pièces manuscrites, comme si notre bibliothèque, accessible à tout travailleur sérieux, n'en contenait pas un grand nombre d'intéressantes. Il ne connaît pas le recueil de noëls du chanoine Henrotte, ni celui de M. Doutrepont, ni la pasquée de *Qwarème et charnée*, ni la *Moralité à trois personnages*, ni le recueil de chansons, etc., concernant la révolution liégeoise de 1789, que la Société a mis au jour, ni les chansons publiées en 1763 pour l'élection du prince d'Oultremont. Il est si peu au courant de notre histoire littéraire, qu'il ne souffle mot *d'ine Cope di grandiveux*, ni *d'ine Copène so l'mariège*, de Thiry, ni du *K'tapé manège* de Forir, ni de l'*Avez-v' vèyou passer* de Defrecheux, ignorant sans doute que ces pièces remarquables ont eu un succès inoui et ont fait époque.

Quant au chapitre des erreurs, il serait long à écrire. Bornons-nous à quelques-unes : Pourquoi attribuer à Fuss seul les pièces qu'il a composées avec Le Roy et Picard ? Pourquoi choisir l'édition des *aiwe di Tongue*, qui n'a que 350 vers et négliger celle de 585 vers, que M. Body a publiée dans nos Bulletins ? Pourquoi ignorer que la chanson de Simonis, sur les impôts, est correcte et complète dans le *Recueil des crâmignons*, p. 509, et suivre le texte incomplet du choix de chansons de Bailleux et Dejardin.

Mais on n'en finirait pas et nous avons assez montré que l'auteur a travaillé avec une grande légèreté. Ajoutons que la forme ne rachète pas ce qui manque au fond : elle est souvent incorrecte ou prétentieuse.

Les observations qui précèdent et qu'on pourrait augmenter encore beaucoup, suffisent, pensons-nous, pour justifier la décision négative du jury.

Les membres du jury :

Victor Chauvin,
Jos. Defrecheux,
et Jos. Dejardin, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 15 janvier, a donné acte au jury de ses conclusions. Le bulletin cacheté, qui accompagnait le mémoire, a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIEGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 8e CONCOURS DE 1891

(MOTS WALLONS FRANCISÉS).

Messieurs,

Un mémoire a été adressé à la Société en réponse à la question du 8e concours : *Recherche des mots wallons francisés employés dans les anciennes ordonnances du pays de Liége.*

La lecture de ce travail de 140 pages démontre que l'auteur s'est borné à accumuler les extraits de ses lectures, sans leur donner un ordre bien convenable, soit au point de vue de la chronologie, soit par le classement du vocabulaire; l'indication des sources n'est pas toujours précise, il y a des erreurs sur les termes; on arrive à la fin sans qu'on soit fixé sur le point d'arrêt. Ajoutons, relativement à ce dernier point, qu'il n'eût pas été oiseux de tirer de faits bien étudiés quelques conclusions générales. Encore tous ces défauts sont-ils ceux de la partie utile du mémoire, et celle-ci est la moindre; la première partie, la plus longue, soit une centaine de pages, étant associée à l'examen de documents dont le texte comme le commentaire intéressent uniquement la langue romane. C'est là une confusion

regrettable faite par l'auteur, à qui on demandait de rechercher à partir des temps où la langue française moderne est nettement constituée et établie chez nous, les mots wallons qu'elle a dû admettre en les transformant ; de montrer ainsi directement, par l'étude des textes, quelle influence exercèrent forcément sur la langue officielle qu'on leur parlait, les métiers et la population wallonne de la Cité.

Sans doute, le recueil qui nous est présenté témoigne d'une somme de travail assez considérable, et il y a d'autant plus lieu de louer l'auteur de son zèle que nombre de remarques sur la lexigraphie sont justes et que les quelque quarante dernières pages de son mémoire, rentrant dans les termes de la question, ne manquent pas d'intérêt.

Mais en présence des défauts signalés plus haut, nous estimons devoir réserver pour l'avenir un avis favorable et nous engageons l'auteur à refaire son travail en l'améliorant dans le sens indiqué.

Les membres du jury,
JULES MATTHIEU,
D. VAN DE CASTEELE,
J. E. DEMARTEAU, *rapporteur*.

Le jury, dans sa séance du 15 février 1892, a donné acte au jury de ses conclusions Le billet cacheté, accompagnant la pièce non couronnée, a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 13e CONCOURS DE 1891

(SCÈNES POPULAIRES DIALOGUÉES EN VERS).

MESSIEURS,

Les trois pièces que nous avons reçues pour ce concours portent les titres suivants : *Li hovrèsse et l'intrut'nowe ; Li bonne manîre dè viquer ; So l' marchî.*

Aucun de ces dialogues ne nous a paru mériter de récompense.

Le premier, comme le fait soupçonner dès l'abord et le choix du sujet et celui des personnages mis en scène, n'est qu'un échange de propos assez grossiers. Comme, en outre, la pièce n'a rien de bien original et que les vers en sont parfois pénibles, il ne nous semble pas qu'il y ait lieu d'encourager l'auteur à poursuivre dans la voie où il est entré.

Quant à la pièce suivante, c'est un ouvrier rangé qui enseigne à un ivrogne comment il faut vivre pour être heureux. Le sujet est banal, usé jusqu'à la

corde; la façon de le traiter n'est pas bien nouvelle non plus.

Mêmes reproches à faire à la scène qui se passe *So l'marchî*. On offre sa marchandise, on se dispute, on dit des banalités : cent fois on a lu des choses de ce genre; trop souvent on les a couronnées : cela suffit pour le moment.

Les membres du jury,

JOS. DEFRECHEUX.
JOS. E. DEMARTEAU.
VICTOR CHAUVIN, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 15 février 1892, a donné acte au jury de ses conclusions Les billets cachetés, accompagnant les pièces non couronnées, ont été brûlés séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 12e CONCOURS DE 1891
(UN OU PLUSIEURS MUSÉES DE LIÉGE).

MESSIEURS,

L'auteur de l'unique pièce envoyée en réponse au 12e concours : *Mathî Michot ou lès musêye di Lîge*, met en scène un garde-champêtre que son bourgmestre a envoyé chercher à Liége un fusil ou une arme quelconque pour se défendre contre les voleurs et qui profite de l'occasion pour visiter nos musées. Dans un poème de plus de cent vers, il nous rend compte de toutes ses impressions, mais il ne parle guère des musées, ou ce qu'il en dit par hasard est ou inexact ou banal. Le sujet n'ayant donc pas été traité convenablement, le jury regrette de ne pouvoir tenir compte de quelques vers bien frappés et, à l'unanimité, décide qu'il n'y a pas lieu

d'accorder de récompense à l'auteur de ***Mathi Michot***.

Les membres du jury,

JOS. DEFRECHEUX,
JOS. E. DEMARTEAU,
VICTOR CHAUVIN, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 15 février 1892, a donné acte au jury de ses conclusions. En conséquence le billet cacheté, accompagnant la pièce non couronnée, a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 10e CONCOURS DE 1891
(CONTES ET NOUVELLES EN PROSE).

MESSIEURS,

Je parcourais hier le dernier volume du *Journal des Goncourt*, et j'y lisais cette boutade: « Samedi 26 août 1882. J'avais un ami. Il tomba malade. Je le soignai. Il mourut. Je le disséquai. Cette phrase d'un médecin du XVIIIe siècle, ferait bien comme épigraphe de certains livres d'amis, après décès. »

Cette phrase ferait bien aussi au début d'un rapport dans lequel il faut disséquer, pour vous dire ce qu'ils ont dans le corps, un certain nombre de contes wallons, une nouvelle, une scène dialoguée en prose, comme le demandait le 10e concours de notre Société.

Mais si, d'après le morose écrivain parisien, il est aisé de parler du livre d'un ami mort, il l'est tout autant de parler d'un concours. Car les concurrents ont cet avantage charmant, que ceux dont on dit du bien se font connaître, et que l'on est toujours heureux de leur serrer la main avec ce petit air protec-

teur qui va si bien à ceux qui donnent des récom penses, tandis que ceux dont on a dit du mal tomberont aussitôt dans le gouffre de l'oubli, et que sans doute ils ne saisiront pas cette occasion pour en sortir devant vous!

Bien rassurés donc, nous voilà, MM. Chauvin, Duchesne et moi, prêts à vous dire que nous avons eu à examiner huit pièces envoyées à ce concours par quatre auteurs, car les nos 1, 2 et 3 sortent évidemment de la même main, ainsi que les numéros 4, 5 et 6, tandis que les nos 7 et 8 sont de deux auteurs différents.

Les auteurs des numéros 8, 4, 5 et 6 nous resteront éternellement inconnus.

Le premier, l'auteur de *Quî sèrè li p'tit*, sait le wallon et en possède même quelques heureuses expressions; mais son œuvre est vide, sans observation, sans finesse, sans intérêt.

Les numéros 4, 5 et 6 *Nute di Noyé*, *Li p'tite soris* et *Efant aband'nêye* valent moins encore. Il n'y a là ni action, ni observation, ni style; de plus, et c'est là l'objection principale, ce n'est pas écrit en wallon.

Les numéros 1, 2 et 3, *Lès fi dè l' Vièrge*, *Li k'nohance dè Diale* et *l'Abe di Noyé*, sont les récits simples et même naïfs, de quelques légendes catholiques, sans critique, sans leçon morale, mais aussi sans prétention. C'est écrit en wallon et avec soin. A la rigueur, on pourrait peut-être se demander si ces pages répondent bien à la question du concours : un conte ou une nouvelle, nous croyons que oui, et

nous croyons aussi que, sans mériter un prix, leur auteur, qui a de sérieuses qualités, peut faire mieux. C'est donc à titre d'encouragement que nous proposons pour lui une médaille de bronze, à décerner à la meilleure de ses légendes : *Lès fi dè l' Vièrge.*

Reste enfin pour la bouche du curé, le numéro 7, *L'idèye d'à Bèbèth.* C'est une très jolie nouvelle : morale sans fadeur, locale et vraie sans trivialité, intéressante surtout, ce qui est le point capital. Nous l'avons lue et relue avec plaisir, d'autant plus qu'elle a le mérite d'être écrite en bon wallon avec aisance et naturel :

Le vieux fermier Mathy est brouillé avec son fils, qui n'a pas voulu épouser la fille qu'il lui destinait et a, malgré lui, pris pour femme une jeunesse de la ville. Il le chasse de chez lui : il est malheureux. Sa cousine Bèbèth, qui sait que le jeune homme a fait un bon mariage, qui sait que la jeune femme accorte, active, est devenue une excellente fermière, receuille chez elle le jeune couple. Puis elle y attire habilement le vieux Mathy. Celui-ci, séduit par la jeune ouvrière qu'il ne connaît pas, s'écrie : « Ah ! si mon fils en avait épousé une pareille ! » Bèbèth alors les jette dans les bras les uns des autres ; on pardonne, on pleure, on rit de joie, on s'embrasse, et tout le monde est enchanté de *L'idèye d'à Bèbèth* !

Voilà ce conte, dont l'idée est fraîche et gracieuse; il est exposé avec art et naturel en même temps Le récit est alerte, le dialogue vivant; l'histoire est rapidement conduite au dénouement qu'on prévoyait,

sans s'attarder dans des digressions inutiles ou dans des hors-d'œuvres descriptifs et moralisant, hors de propos.

Certes, on peut faire mieux, et on a fait mieux. Mais bien souvent aussi, nos jurys ont eu la main moins heureuse. C'est donc avec joie que nous vous proposons de donner à l'auteur un prix avec médaille en argent.

Les membres du jury,

Victor CHAUVIN,
E. DUCHESNE,
Ch. A. DESOER, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 15 mars 1892, a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture des billets cachetés, accompagnant les pièces couronnées, a fait connaître que M. Godefroid Halleux est l'auteur de la pièce n° 7, intitulée *L'idèye d'à Bèbèth*, et M. Guillaume Marchal, celui de la pièce n° 1, intitulée *Les fi dè l'Vièrge*. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

L'idèye d'à Bèbèth.

NOVELLE.

PAR

Godefroid HALLEUX.

DEVISE :
A tot pèchî, misèricôre.

2me PRIX : MÉDAILLE D'ARGENT.

— Volà dèjà deux an qui vosse pauve mame è moite, dihéve li vîx sincî Mathy Crahay à s' fî Piérre, li joû dè l' florèye Pâque; ji so nâhi di m' chèrvi di totes cès mèskène là, cès trouwante qui n' fèt qu' dè foutrimasser tot masquâssant les ovrège, èt qui n' sont mâye qu'à chin'ler d'vins lès coine avou lès vârlèt.

— Ji fai portant tot çou qui j' pou po qu' tot chèrrêye chal d'adreut, pére, dèri Piérre.

— Oh! j'èl sé bin, m' fî, ji sos binâhe di vos, cas v's èstez bin sogneux èt vos v' kidûhez bin, mais nos n' sâris-t-èsse tos lès deux âx ovrège di d'foûtraîne èt waitî çou qu'on brôdêye è l' since.

— C'è vrêye.

— Vèyez-v', i fâreû chal ine feumme qui sèreu-st-affaitèye di tos lès ovrège qui gn'a-st-à fer èn eune since, è qu'âreu-st-intérêt po qu' tot chèrriahe d'adreut. Volà qui vos bèchîs so vos vingt-cinq an èt, à m' sonlance, i sèreû grand'mint timps qui vos v' mariahîz.

— J'y tûséve ossu, pére.

— Çoulà irè comme so dès rôlètte alôrs, ca ji v's a chûsi 'ne bâcèlle qui v' dûrè bin.

— Mais...

— Lèyîz-m' jâser : Qui v's è sonle-t-i dè l' fèye dè sincî Gâthôye?

— C'è-st-ine bâcèlle qu'a-st-à prétinde, pére, mais èlle ni m'ahâye gotte.

— Elle è-st-on pau grigneuse, mi fi, j'èl sé bin, mais elle ârè todis sûr, à l' basse dè broque, ine dihaîne di mèye di franc è mariège, èt ma frique, çoulà fai bin passer dès méhin.

— Hoûtez, pére, i fâ tot l' même qui ji v's èl dèye: Bin, j'a tapé mès oûye aute pât èt j' n'âreu waire târgî di v' dimander qui vos m'lèyahîz marier avou l' bâcèlle qui m' cour a chûzi.

— A-t-elle dè mons 'ne saquoi?

— Nènni, elle n'a qu' sès brèsse èt si honneur po tote forteune, c'è-st-ine bâcèlle qui d'meure à l' vèye èt qui s'bouttrè rat'mint divins tot çou qui gn'a-st-à fer chal, vos veurrez qu'elle vis dûrè bin.

—Assez, m' fi, ji n' vis lairè jamâye fer l' lostrèye dè s'poser à l'avîre ine sifaite qui n' sé taper ni côp ni maque.

— Divins les ovrège di since, nènni, mais elle a bin dès autès quâlité èt...

— Ji m'è dote çoulà, c'è po l' pus sûr ine mam'sulètte qui n'è bonne qu'à s' fer chèrvi, èt s'agad'ler di totes sôrt di bèllès gâgâye.

— Si vos l'kinohahîz, pére, vos n' divis'rîz nin d'ine sifaite manîre, ca c'è l' pus binamêye bâcèlle qu'on pôye vèye.

— Elles sont totes agaliante dai, m' fi, à l' vèye, c'è dès p'tits diale qui sèpèt bin fer rintrer leus coine po v's adawî, mais 'ne fèye qu'elles sont-st-av'nowe à leus aiwe, elles ont si bin l'adièsse di v' leurrer, qu'elles vis lès fet poirter qui v' n'y vèyez qu' dè feu.

I gn'a dès bravès gins tos costé, dèri Piérre tot s'raccrèstant,

et mâgré l'adaignège qui ji v'deu, ji n'vou nin qui v's amèttésse rin d' mâ so m' mon cœur, qui vâ todis sur mîx qu'cisse-là, qui vos m' volez bouter so lès rein.

— Savez-v' bin quoi, m' fi, pusqui vos règuèdez sor mi, j'ârè vite cloyou tote lès d'vise, ji v' dimande po l'dièrain côp si vos volez s'poser l' fèye Gâthôye ?

— Oh! jamâye po çoulà!

—Alôrs, c'è tot, ji n'vou pus rin ôre, vos v'dihombeur'rez dè prinde vos clique et vos claque, et d'trossî vos guètte foû d'chal, ca ji vou qu' vos m' baguésse foû d' mès oûye.

So cisse divise, Mathy 'nne alla tot mâvas foû dè l'chambe tot cloyant l'ouhe di sès pus reud, et Piérre grippa-st-à là-haut, fa on paquèt d'sès hârt et 'nne alla l' coûr sèrré, tot-z-avant lès lâme qui li spitît foû dès oûye.

*
* *

Il èsteu bin d'seulé èt affairé, li pauve vîx Mathy Crahay, dispôye qu'i s' fi n'èsteu pus là po l'aidî k' dûre li since, ca deux an èstît dèjà hoyou.

Divintrain'maint, i sèpéve bin s'èl dire, ca c'èsteu-st-on brave homme, mais ossi mak'té qu'on moulèt.

Il âreu portant bin polou viquer pâhulmint so sès riv'-nowe, ca 'l aveu raspâgnî 'ne pomme po l'seu, mais il âreu d'vou aband' ner s' since è l' mètte à lowi, lèye qu'èsteu s' bon Diu; çoulà i n'aveu wâde dè l' fer.

Qwitter sès térre, lèyi là sès waide, vinde sès bièsse, il âreu-st-avou p'chî dè mori. N'èsteu-t-i nin plaqui à zèls comme li rampioule l'èsteu-st-â haut volé dé l' mohonne, n'è-ce nin là qui s' pére et s' mére avît k'hiyi leu viquârèye, i volève fer comme zèls, mori là wisse qu'il aveu v'nou à monde.

Divins sès tûsège, li r'mbrance di s' fi lî assadéve li tièsse, i n'âreu nin d'mandé mîx qui d' lî pardonner, mais çou qu' lî groûléve è l'âme, c'esteu les papi qui l' notaire lî aveu fait

signer po qu' Piérre si polahe marier. Adon puis s'ènamourer d'ine kimére qui n'èsteu gotte affaitèye d'ovrer, et qu' n'aveu pôr nol aidant, c'esteu par trop foirt. Ci n'è nin portant qu'il èstahe on vîx crohe patâr, nènni, mais il aiméve l'argint à câse dè l' malâhèyisté qu'on aveu dè l' wangnî, et s'il âveu polou fer s'poser s' fi avou 'ne bâcèlle qu'âreu-st-avou dès aidant, ç'âreu stu tant mîx vâ.

Qui lès èfant d'a c'ste heure sont-st-ingrât, s'appinséve-t-i tot s'dilouhaut, volà deux an tot hochî qui l' meune è-st-èvôye et j' n'a mâye sèpou tant seul'mint çou qu'èsteu div'nou.

Tot s'rimémorant anoyeus'mint, il alla taper on côp d'ouye divins sès s'tâ, adon i s'alla chôquî è s' foume èclose, wisse qu'i n'targea waire di s'èsokter tot songeant-st-â timps rèvolé, qui s' fi èsteu-st-on p'tit coirpai qu' sèpéve à hippe roter et qui jowéve è l'hayiêye, dismèttant qu'lu foûmîve si pîpe, achou so l' banc d' pîrre dilé s' feumme, tot sûvant aoureus'mint les jeu dè p'tit, qui v'néve di timps in timps gripper so leu hô.

*
* *

Li sèm'di di d'vant l'sikwème, so l' côp d' nouf heure à matin, Mathy s'apponîve-po-z'aller taper on côp d'oûye so sès d'vert, qwand ine bonne grosse paysante intra-st-è l'hayêye tot v'nant dreut sor lu et tot d'hant :

— Diè wâde, cusin Mathy.

— Tins, c'è m' cusène Bèbèth, dèri Mathy tot èwaré, quélle bonne novèlle di v' vèye aponte chal hoûye, ca v's èstez div'-nowe ossi râre qui lès bais joû.

— Et vos donc, cusin, vos m'avîz bin akdûhou i gn'a deux an qui vos m'vèrrîz vèye à Rôcou, et on n' vis y a nin pus vèyou qui li steûle à cowe.

— Ji n'a waire di timps pa, mi, ca j' so tot seu po k'dûre mi since èt, ma frique, l'ovrège ni m' mâque nin.

— Bin, si v's èstez si affairé, d'où vint ni r'prindez-v' nin vosse fi po v's aidî donc?

— Halte dè pid, cusène, volà d'jà 'ne choque qu'il è-st-èvôye, qu'il y d'meure pôr jusqu'à tant qu' j'âye lèyi mes hosètte, ca ji n' lî pardon'rè mâye d'avu s'posé 'ne feumme à l'èsconte di mès idèye.

— Oh! cusin, à tot pêchi miséricôre, qui sèpéve si l' bâcèlle qu'il a s'posé ni v's ahây'r'reu nin si vos l'kinohahîz.

— Cloyans cès d'vise èt n' jâsans pus d'zèls, s'i v' plaî, ca vos n' wâgn'rez rin à lès r'pârler.

— C'è bon, c'è bon, cusin, nos 'nnè motih'rans pus, mais j'a m'idèye qu'on joû ou l'aute, vos rik'nohrez l' marihège qui v's avez fai et qu' vos sèrez bin binâhe di l'ahayante bâcèlle qui vosse fi a s'posé.

— Po çoulà, jamâye.

— Jamâye, c'è-st-on long joû, rawârdez, rawârdez, qui viqu'rè, vièrrè, j'a m' idèye pa, mi, vos veurrez.

— Jans, tapans çoulà foû raîne. Et vos térre...

— Oh! j'ènne a pus, cusin, ca j'a vindou m' since.

— Vos avez vindou vosse since! dèri Mathy tot èmaké!

— Awè, awò, et fâ qui j' seûye baguêye po d'vin quinze joû.

— Bin, si vos n' mi d'bitez nin des galguisoûde, vos m'èwarez.

— Rawârdez, rawârdez, ji v' va-st-èsbawi d'on maisse gosse; jans, sorlon voste apréhège, kibin vâ-t-elle bin è rôye?

— Bin, cusène, si mi r'mimbrance ni m' marihe nin, vos l'avez-st-ach'té, i gn'a 'ne vingtaîne d'annêye, qwinze mèye franc et vos n' l'avez nin sûr fôrpayî.

— Awè, mais d'pôye ci trèvin-là, on a fai 'ne nouve heûre èt dès autes ovrège po treus mèye.

A m' sonlance, vos d'vrîz-t-èsse binâhe s'on v'l'a payî trinte mèye franc.

— Trinte mèye, mâlhureux, si vos d'hahîz co cint mèye.

— Cint mêye, tonne di bîre, dèri Mathy tot fant des oûye comme Saint-Gîlles l'èwaré, sur'mint qui l' ci qu'a fai 'ne sifaite handèlle a on bois foû di s' fahène.

— Non fait, cusin, cilà è pus sûti qu' vos èt qu' mi.

— D'où vin alors vis ènne a-t-i d'né tant d'aidant.

— I fâ-st-ètinde pa, qui mès térre, comme brâh'mint des cisse d'avâ Rôcou, ridohèt d' phosphate, èt l' ci qui m'a-st-achté m'since, va fer des beure po sèchî ciste ingrédiint là èt s'va-t-i wangnî des cint et des cint mèye; ossu qwand j'a vèyou l' dèyeûte qui m' bouttéve, n'a ju gotte bâbî d'lî taper l' marchî è l' main et d'lî d' ner, po l' rawètte, les d'vére et les âhon qui crèhet on n'sâreu mîx.

— Et c'è po m' dire cisse bonne novèlle là, qui v's avez-st-achèri jusqu'à chal.

— Awè, èt po v' dire ossu qui j'a six bèllès vache monse, qwate âmaye, cinq trôye et treus vèrrâ à vinde et si çoulà v'pou v'ni à pont, ji v'les lairè-st-à bon compte po toumer d'conivence èssonle et po n'nin vinde tot l'houdin à l'kitèye.

— Po les pourçai, cuseune, j'ènne a nin mèsahe, mais po les bièsse à coine, çoulà c'è-st-ine aute paire di manche, mais i fàreu qui j' les vèyahe, pa.

— C'è bin âhèye èdon, pusqui c'è d'main l' sikwème, d'où vin n'achèr'rîz-v' nin jusqu'à d'lé mi. Pa, tot prindant l'deuzême convoi, vos sèrîz co à Rôcou vè lès dîhe heure â matin.

— Mais po riv'ni donc?

— V's ârez-st-on convoi qui v'ramon'rè à treus heure ou à cinque à vosse sonlance.

— Bin, cusène, comptez sor mi po l' convoi d' dîhe heure.

— Alors, ji v' rawâdrè.

— Awè, mais ji r'hap'ré l'ci d' treus heure, ca ji n' vou nin m'astârgi tot là.

— Bon, bon, c'è conv'nou.

Tot d'visant is èst't-st-intré è l' grande chambe dè l' since.

— Eye, dèri Bèbètte, comme tot è-st-èkuriné chal, on veu bin, cusin, qui v's èstez mâ chèrvou.

— Vos l' polez bin dire, cusène, dèri Mathy, ji creu qui j' so sègni dè pâcolet, ca ji n' so nin foutu dè toumer so 'ne adiètte sujèt.

— Ci n'è nin comme mi, ca so l' trèvin qui m' pauvre homme dihota, j'a-st-avou l'aweur dè toumer so on brave vârlet qu'a pri mès affaire à coûr et qui les k'dû comme si s'fouhe d'a sonque.

— V's avez trové l' blanc mâvi alors?

— Awè ciète, et comme i hantéve, j'èl fa marier et dispôye ji n'a pus mèsâhe dè taper ni côp ni maque, ossu ji so téll'mint binâhe di zèls, qui j'èls accompte comme des parint.

— Tant mî vâ, tant mîx vâ, cusène, vos avez pus d'rûse qui mi, dèri Mathy; mais tot copinant, ji rouvèye dè fer boûre l'aiwe po v' fer 'ne copètte di cafè, vos mangn'rez bin ossu 'ne bonne chèv'nèye, èdon?

— Oh! ji n' beurè qu'ine copètte savez, ca j' n'a nin pus faim qu' l'aiwe n'a seu, adon, ji rècoûr'rè r'prinde li convoi.

Is copinît d' traze à quatoize tot rawârdant qui l'café fouhe fait, et qwand is l'eurit bu, Mathy rikdûha Bèbèth jusqu'à l'èstâtion tot lî acertinant qu'i l'ireu vèye, sin mâquer li lèddimain.

*
* *

Li lèddimain so l'après l' dîner, Mathy dishindéve à l'èstation d' Rôcou et prindéve li lèvêye qui k'dû amon Bèbèth.

—E-ce qui m' cusène è chal, dèri-t-i, tot z'intrant-st-è l'cour dè l' since et tot araignant 'ne jône feumme qui r'hôdéve et r'lavéve à pleins brèsse des moudeu et dès crameu à 'ne pompe, et qui tapéve sovint sès oûye so on p'tit roslant coirpai qui s'waînéve so s'cou adlé lèye.

— Nènni, Mossieur, dèri l'feumme, mais èlle ni tâg'rè wère dè riv'ni, ji pinse bin qu' c'è vos qu'è s' cusin Mathy.

— Awè.

— Elle vis a rawârdé tot l'â matin.

— C'è qu' j'a mâqué l'deuzême convoi, diame, qui j' so si tâdrou.

— C'è çou qu'èlle s'a di-st-ossu, mais comme èlle divéve

aller trover l' mayeur, èlle m'a bin rik'mandé di v' dire qu'èlle ni d'meurr'eu wère èvôye.

— Bon, bon, gn'a rin qui broûle.

— Si vos v' volez d'ner lès pône d'intrer.

— Oh! ci n'è nin di r'fus tot l'même, ca j'a d'jà fai 'ne bèlle tape hoûye èt ji m' sin-st-on pau nanti, dèri Mathy, tot-z-intrant-st-è l' chambe.

— Achez-v', donc, Mossieur, dèri l' jône feumme d'ine air onièsse, tot li aboutant 'ne chèyîre èt tot li prindant s' bordon foû dès main pos l' rastrinde èn ine coine, ji v' va-st-aller qwèri on posson d' bîre.

— J'è beurrè tot l' même bin on gourjon, ca j'a tant houmé dè l' poussîre tot v'nant so l' lèvêye, qui j'a l' gosî sèche.

— Mathy, dèri l' feumme, â p'tit coirpai qu'èlle aveu st-appoirté so sès brèsse, ji v' va mètte à l' térre, sèyîz mamé savez so l' timps qu' j'irè-st-è l' câve, ou ji frè v'ni l' bâbou.

— Eye, on l' lome comme mi, vosse pitit, dèri Mathy à l' jône feumme qui div'na tote èbiwêye èt qui s' dihombra dè d'hinde è l' câve avou s' posson.

Li p'tit Mathy, lu, s'aveu dèjà waîné jusqu'è l' coine èt aveu st-agrawi l' bordon tot waitant avou dès oûye èwaré li bèlle longowe féronne di keuve qu'èsteu châssêye à l' bèchètte. Li jône feumme rimonta foû dè l' câve, prinda 'ne pinte à l'ârmâ, l'impliha à maque èt l' présinta-st-à Mathy tot d'hant:

— S'i v' plai, Mossieur.

A vosse santé èt à vosse bonheur, dèri Mathy tot lî prindant l' pinte èt tot buvant-st-on bon gourjon. A propos, kimint v' lomme-t-on 'm' fèye?

— Titine, rèsponda l'jône feumme tote è-marmaisse.

— Eh bin Titine, vos méritez d'èsse aoureuse dèri Mathy, ca vos, dè mons, vos sèpez bin l'adèignège qui lès jône divèt-st-avu èvérs lès viyès gins, èt tot-z-aksègnant li p'tit coirpai qui s'kitrôléve avâ l' chambe tot jètant dès p'tits cri d'rafla: Ji v' sohaite ine dimèye dozaîne di s' fait.

— Mèrci, Mossieur, dèri Titine tot prindant s' fi so sès brèsse èt tot l' bâhant po cachî l' rogeur qui li blaméve so l' visège, mais si çoulà ni v' fai rin, j'irè fini mès ovrège.

— Allez, allez, qui ji n' vis rastârgihe gotte, dèri Mathy, ca j' sé bin qui d' vins 'ne since on n'a jamâye fini. Tot rawârdant m' cusène ji m' va foumî 'ne pîpe, et po qui v's ayîsse pus âhèye, lèyîz vosse pitit d'lé mi, j'y waîtrè, ca ji n' lès hé nin.

Comme li solo dâréve sès pus chauds r'jèt, lês veulîre èstît droviète tote â lâge èt Mathy, tot foumant s' pîpe, vèyéve Titine qu'ovréve comme on bèche fiér tot grusinant-st-ine vèye pasquêye qui lu même aveu chanté co mèye fèye è s'jône timps.

— Ah! s'apinséve-t-i, si m' fi aveû s'posé 'ne sifaite kimére, qui n's ârîs stu aoureux, qwand même èlle n'âreu-st avou nol aidant, ca 'lle vâ dès mèye, cisse-là, po-z-ovrer.

Faléve-t-i donc qui s'èlovinahe d'ine wihète qui, j'so sûr, n'a nin co l'adièsse dè pèler 'ne crompire.

— Buvez donc, Mossieur, dèri Titine tot rintrant èt tot rimplihant l' pinte d'à Mathy. C'è tot l' même drole qui nosse dame n'è nin co riv'nowe.

— Oh! çoulà n' broûle nin, èlle rivinrè todis, allez.

— C'è qu'i m' fâreu aller moûde lès vache è l' waide chal â d'divant, èt i m' fâreu v' fer l' displaihance di v' lèyi tot fi seu.

— Oh! si c' n'è qu' çoulà, n's irans-st-èssonle, ca j'a r'happé 'ne clapante mohe dispôye qui j' so v'nou, adon puis, ji pôrrè taper on côp d'oûye so lès bièsse qui sont-st-à vinde.

Titine pri si p'tit hame èt sès moûdeu èt Mathy pri l'èfant po l' main tot l' kidugant lôye minôye'mint jusqu'è l'waide.

Dismèttant qu' Titine moûdéve rat'mint lès vaches, li jône èt l'vîx Mathy div'nît-st-à coûse dès camarâde. Li p'tit, qui vèyéve foumî Mathy, sitichîve sès p'titès main è l'air po-z-agrawî l' pîpe. Vèyant çoulà, li vîx sincî l' prinda so sès brèsse.

— Là, là, dèri-t-i, tinez, vo-l-la l' bèlle pîpîpe, mais n'èl sipyî nin, tonne di bîre. Oh! v's èstez dèjà nâhi di c' jeu-là! waye, pitit capon, qui m' râye po lès ch'vèt à c'ste heure. Volez-v' mi

lacher? oh! vos n' volez nin, rawârdez 'ne gotte, vos m' l'allez payî, ét so l' chaud fai i féve kibalancî di hâre èt d'hotte, li p'tit qui ryiéve comme on bossou, tot fant dès zisse èt dès zèsse avou sès p'titès skêye.

Qwand Mathy fouri nâhi dè jower avou lu, i s'assia so on croupèt èt assècha li p'tit so s' hô, èt dismèttant qui ci chal sayïve dè haper avou sès main l' foumîre qui v'néve foû dè l' pîpe, li vîx sincî s' ribouta vingt-cinq an èn èrî, tot r'louquant-st-aoureus'mint l'èfant.

— Comme çoulà rajônihe, si d'héve-t-i, dè jower avou lu, ca m' sonle vèye mi fi Piérre, qwand il aveu si age. Aveu-t-i donc mèsahe dè fer l' lostrèye di m' lèyî tot fî seu â moumint qu' j'aveu l' pus mêsâhe di lu.

Il èsteu là d' vins sès râv'lège, qwand Bèbèth adâr-ast-è l' waide tot l'accoistant joyeus'mint:

— Eye, cusin Mathy, dèri-t-èlle, d'où vin èstez-v' si tâdrou?

— C'è qu' j'a mâqué l'aute convoi, pa, cusène.

— Nos nos l'avans dit avou Titine, c'è tot l' même dammage qui j' n'èsteu nin chal qwand v's avez v'nou.

— J'a portant bin stu r'çu par vosse mèskène, tonne di bîre, c'ènnè-st-eune, cisse là, qui sé bin çou qu' c'è d'ovrer èt dè viquer.

— Oh! v' n'avez co rin vèyou, rawârdez 'ne gotte.

Tot d'hant cisse divise, Bèbèth aveu pri li p'tit Mathy so sès brèsse èt tot guéryant is èstît riv'nou è l' since.

Bèbèth aksègna-st-à Mathy li heure èt lès stâ qu'èstit-st-intrut'nou, on n' sâreu mîx, adon is rintrit-st-è l' mohonne qu'èsteu r'mèttowe à pont èt qui r'lûhéve comme on clâ d' keuve.

— A c'ste heure, cusin, dèri Bèbètte, nos allans beure ine copètte èt magnî on bon qwârti d' dorèye qui Titine a fait hîr dè l' cîse à vosse intention.

— Bin, tonne di bîre, èlle sé fer tot, vosse mèskène!

— Oh! gna pus rin à lî akseîgnî, èt portant qwant èlle à v'nou,

èlle n'âreu nin tant seul'mint sèpou cûre ine chaûd'nêye po lès pourçai; mais elle a 'ne si bonne tièsse, qu'èlle a stu rat'mint affaitêye dè fer tos lès ovrège dè l' since.

— Et vosse bon vârlet donc, cusène, w'è-st-i?

— Il è-st-èvôye à Sainte-Wâbeu, et j' so sûr qui n'tâg'rè pus waire dè riv'ni.

— Vollà louquîz l' bonheur di chal, dèri-t-èlle, tot-z-aksègnant Titine qu'aveu fini dè moûde ses vache, dè coler èt dè cramer s'lèssai èt qu'èsteu-st-intrèye è l' chambe.

— Ah! Bèbèth, dèri Mathy tot rabrouhi, qué dammage qui m' fi n'a nin s'posé 'ne sifaite kimére!

— Oyez-v', Titine, dèri Bèbèth tot-z-areignant l'jône feumme qu'èsteu div'nowe ossi roge qu'ine crèssaude èt tot li boutant l'èfant so lès brèsse.

Ainsi donc cusin, vos r'prindriz tot l' même vosse fi divin cès quèsse là?

— Oh! awè, ciète.

— Alors, dèri Bèbèth tot chôquant Titine divins sès brèsse, bahîz vosse fèye èt vosse pitit fî, ca c'è l' feumme èt c'è l'èfant d'à Piérre.

Li pauve vîx Mathy d'mora tot paf sins tant seul'mint poleur moti, adonc i s'awachiha so 'ne chèyire tot div'nant ossi blanc moirt qu'on liçou.

Bèbèth drova l'ouhe dè forni, èt Piérre, qui èsteu rèspouné, arouffla foû èt avou Titine s'agènihît d'vant leu pére tot li d'mandant pardon.

Li vîx sincî s' vola comme règuèder, mais d'on plein côp, lès lâme li aspitît foû dès ouye; i r'lèva ses èfants èt lès assècha so s' cour, tot lès bâhant comme on pièrdou et tot d'hant:

— Awè, ciète, mès èfant, ji v' pardonne, ca j'a-st-assez soffrou dispôye deux an, vos sèrez les binv'nou è l' since, allez. Et vos, dèri-t-i à si p'tit fi tot l'assèchant so s'hô, vos sèrez l'jôye dès dièrainès annêye di vosse vîx grand-papa, ca c'è vos qui sèrè m'aspouya, qwand j' sèrè div'nou on tot vîx malaidûle bouname.

— Et mi, hêye, dèri Bèbèth, n'a-ju nin on p'tit dreut-st-ossu â bonheur qui j'a fait.

—Sia, cusène, dèri Mathy tot li stichant sès deux main, mais vos âriz tot l' même bin d'vou m' dire çou qu'ènne èsteu, qui di m' prinde à l' chame d'ine sifaite manîre.

— Bin j' n'aveû wâde, ca j'aveu mi idèye, pa, mi, èt qwand j'a 'ne idèye è l' tièsse, ji n' l'a nin sûr aute pât. Ji v' l'aveu bin dit hîr èdon cusin, dèri-t-èlle, tot-z-aksègnant Piérre èt Titine qui choûlît d'jôye, qu'a tot pèchi misèricôre èt po d'ner l'côp d' maisse à l' bonne oûve qui j'a fai, comme ji deu digan'ler foû d'chal à l' hape, j'èls i donne sins nolle costinge mès bièsse èt totes lès bardah'rêye dè l' since. Qwand à mi p'tit fiyou, d'ha-t-èlle tot l' bâhant, nos waîtrans pus târd di li fer on sôrt. Mais s' ji v' donne cisse dèyeute, c'è so l' cisse qui j'ârè-st-è vosse logisse li jouwihance d'ine pitite chambe po m'y rastreinte, ca j' vou clôre mi viquârêye dilé vos autes pusqui v's èstez mès seuls at'nant,

— Po çoulà, v' polez compter qui vos ârez l' pus ahayante, dèri Mathy, èt tot-z-aringnant sès èfant : A c'ste heure qui vos allez riv'ni d'lé mi, j'ârè pus âhèye dè k'dûre li since, mais po l'aband'ner, ji n' sâreu. Nènni, nènni çoulà, ca j' vou viquer èt mori là wisse qui j'so-st-aplaqui.

— Oh ! cusin, v's ârez d' l'ovrège assez dè copiner avou mî èt dès waitî à cisse pitite gueûye chal, dèri Bèbèth tot d'nant dès rèsdondantès bâhe à l'èfant.

A c'ste heure qui Titine a-st-aponti l' tâve èt fait l' cafè, buvans-le èt d'vins l' coûse di nosse viquârêye, qwand n' veurans 'ne saqui qui frè 'ne mâkûle, ni roûvians jamâye dè dîre : A tot péchî, miséricôre.

Lès fi dè l'Vièrge

LÉGENDE

PAR

Guillaume MARCHAL.

DEVISE :
Lès lawri, florihèt-is por mi?

Ji v' jâse chal d'à co traze et co traze et co traze an.. ....

Eune vèye feumme, divnowe vève divin ses vîx joû, èsteût pauve comme Job; si n'aveût-èlle, po l'aidî qu'eune mièraîne bâcèlle, qu'on louméve Marèye.

Li mére malâde èt afflawihèye di l'age, ni poléve pus ovrer; par bounheûr qui s' fèye èsteû-st-eune ouveurrèsse qu'aveû-st-hèrité dè corège di s' mére.

Po tèhî, i gn'aveû nol à lî prinde long-z-èt lâge, téll'mint qu'èlle èsteû-st-abèye à s' mèstî. On jou avâ l'aute, èlle tèhéve sès treûs piéce di fi; mains c'èsteû çou qu'i gn'aveû d' pus fin qu'èlle ovréve èt avou l' frûte di sès souweûr, èlle poléve s'intritni, lèye èt s' mére tot pâhûlmint.

Seul'mint, èlle aveû si p'tit dèfât, comme lès jônès gins ènne ont sovint. Por lèye, i falléve qu'èlle fahe sès treûs pas; èlle aiméve li danse ottant qu'eûne sôlêye aime li pèquèt. Ossi, on n' féve lès jeu nolle pâ qu'on n'y vèyahe todi Marèye; et puis, fât v' dire qu'èlle èsteût foirt rikwèrowe so danse; âddizeur qu'èlle èsteû-st-eune nozêye èt amistâve bâcèlle, èlle aveû l' jambe lègîre; èlle féve co traze coroubèt tot pochtant, jans, c'èsteû plaisî dè l' vèyî danser; on-z-aveû bon rin qu'à l' louquî; on-z-âreû dit qu'èlle crèhahe à l'ouye quand èlle si trovéve so 'ne salle di danse.

Mains çoula n'alléve wère à s' pauve vèye mére qui s' chagrinéve tofér so s' câse là. Kibin di r'mostrance ni lî aveû-t-èlle nin dèjà d'né, èt çoula n'aveû-st-aidî à règne ! C'èsteû bai-z-èt bon po l' moumint, tote cès lèçon là; Marèye âveu promèttou tot, mains quand lès longuès sîsse d'octôbe rimnît, chèrrant so l'hivièr tot plein d' fièsse èt d' jama, quand Marèye oyéve diviser d'on bal ou d'on jeû ou l'aute, èt surtout quèlle vèyéve les jônès gins di si age qui s'y rindît, i gn'aveû règne à fer; èlle âreû pochî hâye et bouhon po s'y rinde; i gn'aveû ni frippe ni frappe qui t'nahe.

Ci n'âveû co s'tu qu'on d'mèye mâ s'èlle âreû sèpou rintrer à 'ne bonne heure; mains ninni, Marèye èsteû l' prumîre èt l' dièraîne so danse; èlle n'aveu bon qui quand èlle poléve dire qu'èlle aveû hové; anonc vos polîz èsse sûr qu'èlle s'ènne aveû d'né disqui d'zeû l'tièsse, dè bon timps.

Et s' pauve vèye mére si chagrinéve todis pus à l' rattinde; mains l' distourner dè l' danse, i gn'aveû nolle rimostrance à y parvini.

Eune fèye portant, èlle èl rattaqua co; c'èsteû po l' fièsse dè l' Vièrge dè qwinze d'aoûsse. — « Marèye, diha s' mére, promètte-mu hoûye qui ti sèrè rintrêye divant mêye nute èt qui ti n' t'amusrè nin avâ les vôye. C'è-st-hoûye li fièsse dè l' patronne dès mére di famille, èt quand lès èfant ni houtèt nin leûs parint, ci jou chal, is sont todi puni so plèce tot fant l' mâ »

.... Cès d'vise là allît dreût à cour d'à Marèye, si bin vrâye qu'èlle choûla comme on poupâ d'eune an : elle promètta-st-à s' mére qu'èlle n'îreû jamâye pus danser : « Ossi vrâye qui l' baité lû, là, è l'air! » di-st-èlle, tot l' mostrant.

Elle prinda-st-on crochèt èt k'minça-st-à-z-ovrer. I gn'aveû-st-à pône eune heûre qu'èlle ovréve, qu'èlle ètinda lès chanson èt l' musique di fièsse. Elle alla taper on cô d'hoûye à d'foû, vèya lès jônès fèye avou leu moncœur qui s' sitrindît vigreus'mint tot s' rindant-st-à l' danse. Onque et l'aute haira Marèye,

po qu'èlle vinahe avou, ca aimît turto s' kipagnèye. — D'abôrd, Marèye ni s' lèya nègne à dire, min l' joyeûse musique dè bal, lès hairège di tote sès camarâde, di sès vîx èt d' sès novais crapaut — ca èlle ènne aveû-st-à r'vinde, Marèye, èt puis l' vîx pleû qui vint todi r'prinde li d'zeûr, tot çoula firi qu'à l' fègne, Marèye rouvia l' promèsse qu'èlle aveû fait à s' mére : èlle alla danser.

.... Esteu mèye nute passé, dispô dèjà 'ne bèlle choque, quand c' fou qu'on propôsa di s' qwitter. Li musique vina-st-avou lès danseû so l' vôye èt quand tos èssonle is passît-st-à l'aite, vèyant l' bârrîre à lâge, is moussît d'vin èt on rikminça-st-à danser so l'air di l'ôrkèsse.

Marèye, qui n' songéve pu gotte à s' promèsse, sûva lès aute èt dansa, joyeuse èt dispièrtêye à l' clârté dè l' baité, qui s'aveû pôr vinou mètte dè l' fièsse.

So c' timps là, si pauve mére tote annoyeûse à rawârder ainsi à l' vûde après mèye nute, tot èstant qui s' fèye lî aveû juré dè cangî d' vèye, si pauve mére, di j', èsteû-st-assiowe tote pèneuse et pinsive è l' grande chèyîre èt choûléve à chaudès lâme, tot s' fant 'ne idèye qu'on mâleur èsteû-st-arrivé à si èfant, si bonne por lèye, mains si tièstowe po l' danse. .

Tot d'on côp, vola qu'èlle si lîve è s' chèyîre, ètindant chanter èt jower l' musique di bal.

Ah ! c'èsteû trop foirt !... èlle ni pola pus s' rat'ni ; elle broqua fou dè l' mohone èt alla vès wisse qu'èlle oyéve li musique, volant vèyî si s' fèye n'èsteû nin co dè l' pârtèye.

Elle arriva-st-ainsi so l'aite èt trova Marèye à mitan d'on trompai d' danseu. Estoumakêye, èlle maistriha tot l' même si colére èt lî k'manda dè rintrer d'vant lèye, tot dreût, è s' mohonne. Mains l' jône crapaute, esclâve dè plaisî : — « Mame, louquî-z-on pau di-st-elle, tot mostrant l' cîr, li baité è si belle ; èlle lû comme li solo à doze heure à diner... et s' fai-st-i si bon !... Allez-rz-è todi, ji v' va sûre. » —

Li vèye femme hina-st-on côp d'hoûye vès l' baité, on côp

d'hoûye comme li ci qu'adresse si dièraine prîre â cîr, tot louquant à stâre divant dè rinde l'âme... « Ji vôreû, d'ha-t-elle à mitan tot bas, ji vôreû qu'eune èfant qui hoûte ossi mâ s' mére qui çoula.. , qu'è si mâ consî qui dè rouvî les promèsse qui fai-st-à ses parint..., ji vôreû qui fouhe assiou po todis so l'baité èt qui fouhe condâmné à y tèhî è tot timps.... »

Lès d'vise lî èstî st-a hipe foû dè l' boque, qu'on vèya Marèye d'on côp s'èlèver fou dè l' trûlêye dès danseu èt monter divin lès air, comme eune alloumîre, avou s' mestî à tèhî è s' main : èlle bisa-st-è l' baité. Et dispô adonc, èlle y è todis d'monowe. Elle fai l' punichon qui s' mére lî a sohaitî. Assiowe, èlle tèhe jou èt nute, hivièr èt osté, è chaud timps èt è l' frudeur, à l' bîhe comme â vint, sins avu 'ne munute di r'pois.

Quand c'è qui l' baité lû comme i fâ, on pou vèyî tèhî l'jône fèye foirt ahèy'mint.

Elle fai dès fègne et doux fi qu'elle lai toumer vès l' meûs d' sèptimbe èt l' ci d'octôbe.

Dès cis racovièt l' térre, les jèpe, dès aute s'accroquè-st-âx hâye, âx bouhon, âx âbe qui lès ratnèt quand is d'hindèt dè cîr; èt si fèt-is turtos ottant d' tapis d' teule d'arogne.

Li vint lès k'chèsse, lès k'trawe èt lès èpoite là wisse qui lî sonle bon.

Lès gins lès noummèt lès fi dè l' vièrge.

SOCIÉTÉ LIEGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 15e CONCOURS DE 1891.

(CRAMIGNONS, CHANSONS, PIÈCES DIVERSES.)

MESSIEURS,

Pour ce concours, 36 pièces ont été soumises à l'appréciation du jury.

Voici les titres de ces productions :

1. *Kimint qui j' passe ine bèlle journêye d'osté.* — 2. *Li lanwihant.* — 3. *Çou qu'on veû so l'Avreu.* — 4. *M' timps passé* (cramignon). — 5. *Wahârlay.* — 6. *Mi Viyège.* — 7. *Lès deux orphilin.* — 8. *Mès préférince.* — 9. *Si tot l' monde èsteu comme mi.* — 10. *Lès mâlès k'pagnèye.* — 11. *Marèye.* — 12. *Mi p'tit viyège.* — 13. *Vorchal l'hiviér.* — 14. *Frûte d'amour.* — 15. *Ine pèneuse porminâde.* — 16. *Adiè Nanette* (cramignon) dialecte hutois. — 17. *Qui n'a-j' co bin vingt an* (cramignon). — 18. *A câbaret.* — 19. *Garite.* — 20. *Mea culpa.* — 21. *Deux sôrt d'ovri.* — 22. *Li chant dès briq'teu.* — 23. *Deur moumint* — 24. *Troquètte di rondèl.* — 25 *Marèye.* — 26. *Ine*

visite d'à Babèth. — 27. *Ine jône fèye à s' grand' mére* (cramignon). — 28. *Lucèye, accoirdez-m' vosse main.* — 29. *Vinez-v', Babèth?* — 30. *Li Pâvion èt l' Halènne.* — 31. *Rirè bé qui rirè l' dairé* (dialecte de Jodoigne). — 32. *On cèke wallon au village*, dialecte de Jodoigne — 33 *A mi p'tite Nanètte.* — 34. *L'aiwe èt l' pan.* — 35. *Li R'nâd èt l' Lion.* — 36. *Li sav'tî.*

Malheureusemet, la qualité est loin de répondre à la quantité, et, à une première lecture, 29 pièces ont été écartées, comme ne méritant aucune distinction; ce sont sont les numéros 1 à 7, 9 à 11, 13 à 21, 24, 26 à 28, 30, 31 et 33 à 36.

Certainement, dans quelques-unes d'entre elles, il y a de bonnes choses à signaler, mais les traits heureux sont si délayés dans les imperfections, les naïvetés :

> Ji n'èsteû nin tot seu so l' térre
> Quand Marèye èsteu tot près d' mi. (Pièce n° 7)

le manque de poésie, les accrocs à la langue .. qu'elles n'ont pas paru dignes d'être distinguées.

Signalons parmi les meilleures, le n° 14 dont le fond est assez poétique, le n° 16 que l'auteur donne comme un cramignon mais qui n'a rien du caractère de ce genre de pièce (l'air n'est pas indiqué) ; le n° 17, cramignon, d'une longueur interminable ; et le n° 36, originalité qui n'a rien de poétique, mais dont les termes, mis sous forme de lexique, mériteraient d'être conservés.

Dans ces pièces, certains vers sont durs, d'autres remplis de chevilles, d'autres encore ont trop de syllabes. Nous engageons les auteurs à travailler leurs compositions avec plus de soin et nous espérons qu'ils seront plus heureux une autre fois.

Nous ne saurions trop rappeler le précepte de Boileau :

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Qu'espère donc un auteur qui envoie au concours une œuvre faite à la hâte et sans aucun soin ?

Espère-t-il surprendre la vigilance des membres du jury ?

Cet espoir est peu flatteur pour ceux-ci et les excuse d'écarter à chaque concours, presque sans en parler, la majeure partie des compositions.

Il est certain que beaucoup d'auteurs pourraient faire mieux ; ne signalons par exemple que le concurrent qui a envoyé les nos 1, 2, 3 et 6 (le même pour les quatre évidemment).

Ce compositeur est certainement instruit, il pourrait faire bien s'il voulait se donner la peine de soigner ses œuvres et pour cela moins écrire... Il serait préférable qu'il envoyât au concours une bonne pièce, lentement élaborée et revue soigneusement, plutôt que quatre élucubrations sans poésie, dans lesquelles il abîme, par l'imitation, les plus beaux morceaux de la poésie française, qui pullulent de rimes pauvres et incorrectes, de chevilles,

d'expressions crues, de répétitions, de mots français, d'idées saugrenues, etc., etc.

Nous ne pouvons trop insister sur ce point, l'envoi de semblables rapsodies à un concours prouve peu en faveur de l'auteur et est injurieux pour les membres du jury.

Nous espérons que ces quelques observations feront comprendre l'inutilité d'envoyer des travaux semblables.

En somme, sept pièces seulement ont éte jugées dignes de distinction.

Le n° 8, bonne chansonnette à rimes riches, le mot *pinsif* est à remplacer, il n'est pas wallon; nous engageons l'auteur à modifier quelques vers et à supprimer le 5e couplet.

Le n° 12, bon tableau plein de vie; une revision de cette œuvre enlèverait les petites négligences qui s'y trouvent encore.

Le n° 22, chanson entraînante et bien faite, quelques incorrections

Le n° 23, pièce sentimentale, assez poétique, à revoir pour rendre meilleure.

Le n° 25, bonne composition, mêmes observations que ci-dessus.

Nous vous proposons d'accorder à ces 5 pièces une mention honorable (médaille en bronze).

Quant aux nos 29 et 32, nous proposons de leur attribuer à chacune un second prix (médaille en argent); ces pièces sont méritantes; sans doute, elles sont supérieures à toutes les autres, mais elles

ne nous paraissent pas réunir toutes les qualités voulues pour pouvoir prétendre au prix.

Les membres du Jury :

Herman HUBERT,
Armand RASSENFOSSE,
Charles DEFRECHEUX, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 15 janvier 1892, a donné acte au jury de ses conclusions.

L'ouverture des billets cachetés, accompagnant les pièces couronnées, a fait connaître que M Edmond Etienne, de Jodoigne, est l'auteur de la pièce n° 32 : *On Cèke wallon au village*, et que MM Emile Gérard, Charles Goossens, Godefroid Halleux, Charles Bartholomez, de Liége et Victor Carpentier, de Bressoux, sont les auteurs des pièces n° 8 : *Mes préférince*, n° 12 : *Mi p'tit viège*, n° 22 : *Li chant dès briq'teu*, n° 23 : *Deur moumint*, et n° 25 : *Marèye*.

Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

On cèke wallon au village

CHANSON.

PAR

Edmond ÉTIENNE.

PRIX : MÉDAILLE D'ARGENT.

Vo-les-là ! vo-les-là !
Les pus plaijants garçon.
Is v' frot rire, les luron,
A trôner dins vosse pia.
En avant les chanson !
Afforans -n' les tonnia !
Il è là ! Il è là !
Li cèke wallon !

I.

A chaque flèsse de village,
Vos les vèhoz turtos,
Arrèver pleins d' corage,
Chalé, bosseu, pid bot.
Aussiton, comme one blamme,
Les cœur sont deslachis
Et l' jouye, dins totes les âme,
Se mosteure sins taurgi.

II.

Po danser les v'là presse :
En avant l' rigodon !
I's ont l' fè dins les fèsse :
Vos diriz des démon !
Des diale dins l' bèneute aiwe,
Ne sont ni pus r'mouant.
Leus danseuse, sang et n'aiwe,
D'mand'nèt grâce è paumant.

III.

Po se r'poiser dè l' danse,
Is vont bwère on gourjon :
S' les verre n'arinn't pont d'anse,
Is desquindri'nt à fond.
C'è des chaussette trawêye :
Qué gazis ! qué gazis !
Is vont sayî l' dorêye :
Là mougni ! là mougni !

IV.

Is vont chanter, qu'on choute !...
Pa cintaine les coplet
Arriv'net sins qu'on boute.
Hie ! mon Dieu, qué chap'let !
Mins c'que nos rind binauche,
C'è qu' c'è tos air wallon ;
On z'a bon, on s'ècrauhe,
D'ètinde noss vix jârgon.

V.

Le daireune, po l' rawète,
C'è l' pus drôle, mes èfant ;
Après nos è rirans :
Pace que j' wès vos jônesse
Dins les brès d' nos gayard,
Et j'a peu, j'vos l' cofesse,
Dè l' bordon des brayard.

EN DIMINUANT.

Is è vont, is è vont !
Les pus plaijants garçon.
N's avans ri, les luron,
A trôner dins nosse pia.
C'è fèneu des chanson ;
A dimeigne se fai bia !
Il è r'va, il è r'va !
Li cèke wallon.

Vinez-v', Babèth ?

PAR X.

DEVISE : A deux.

PRIX : MÉDAILLE D'ARGENT.

Allansse fer comme les aute ; l'amour
N'a qu'ine saison, vinez-v', Babèth ?
È bois les hièbe sont comme dè v'lours
Et vosse mame nos lai, po l' rawette,
Tot seu,
Sins fer six vôye,
Corans èvôye,
Nos deux.

Fâreu-t-avu on cour di fiér,
Po m' dire nènni qwand vos deux ouye
Mi d'het-st-awè ; li cir è clér
Et so l' wazon, on joû comme houye,
On veû
Galant, maîtresse,
Y qwèri 'ne plèce
Po deux.

On a si bon di s'apprépi
D'vin les pasai wisse qu'on n' pou haye,
Po houter l's ouhai gazouyî
On s' rèspounêye dizos l' ramaye ;
Hureux
Si d'vins 'ne cachette
On pou s'y piède
A deux.

È bois, si n' fans même on sam'rou,
Personne ni houtrè nosse ramage,
On s' pou dire, sins avu pawou :
Ji v's aîme ! m'aîmez-v' ? dinnez-m' on gage.
On s' deu,
Dizo l' fouège,
Trinte-six bâhège
Po deux.

Li pâvion, po chouf'ter les fleur,
A câsi trop pau d' ses deux éle,
Li raskignou chante à s' mon-cœur
Qui lî sèrè todis fidèle ;
Plein d' feu
C'è lu qu' rispâde
Totes les roulâde
Po deux.

Po s' dire tos ces p'tits s'cret mawèt,
Po s' sofler des pouce è l'orêye,
Les honteu vont s'assir è bois
Tant qu'on veusse ad'hinde li nutêye.
Joyeux
D'èsse passé l'aiwe,
A l' vol on s' saiwe
A deux.

MES PRÉFÉRINCE

AIR : *Eh bin ! v'là ma richesse !*

PAR

Emile GÉRARD.

DEVISE :
A chaskeune sès gosse.

MÉDAILLE DE BRONZE.

Hoûye baicôp d' feumme si gâillotet
  Dè l' pu drole di manire ;
So leu coirps, tot çou qu'elles hâgn'net,
  On n'èl sâreu mâye dire.
Marèye, sins fer nou falbala,
  È comme ine rôse florèye.
J'aîme mîx Marèye qui tot çoulà,
  J'aîme mîx mi p'tite Marêye !

È français k'bin n'a-t-i d' chanson
  Qui n' valèt nin 'ne cûte pomme ?
Et po les dire, plate comme elles sont,
  I s' trouve co feumme, comme homme.
Lon d'houter ces baraguin-là,
  Ji stope mes deux orèye.
J'aîme mîx 'ne pasquêye qui tot çoulà,
  J'aîme mîx 'ne pitite pasquêye !

I n'a des riche foirt chagrineux
  Et qui passet 'ne pauve vèye ;
Li front clinchî et l'air pèneud,
  Is n' rièt mâye ine fèye.
Mi, tot joyeux qwand l' mèstî va,
  Ji chante èt ji huffèle.
J'aîme mîx m' sôrt d'ovrî qui çoulà,
  J'aîme mîx m' sôrt qui leus zelle !

On 'nnè veû tant qui ramasset
  So rin d' timps des cint mèye ;
Di quélle manire fet-is leus chet ?
  Po pus d'onc, c'è d' tromp'rèye !
Mi, ji n'a qu' quéques vîx can'tia,
  Et j' so pauve di manôye.
J'aîme co mîx l' dreute vôye qui çoulà,
  J'aîme co bin mîx l' dreûte vôye !

On sâye dè respâde li flamind
  So nosse belle térre wallonne.
Mais l' tiesse-di-hoye, lu, n'è vou nin,
  I trouve ine parèye bonne !
On jârgon, ma foi, comme cilà,
  M'a tot l'air d'esse sâvage.
J'aîme mîx nosse lingage qui çoulà,
  J'aîme mîx nosse vîx lingage !

MI P'TIT VIYÈGE

PAR

Charles GOOSSENS.

MÉDAILLE DE BRONZE.

I.

Il è tot là mi p'tit viyège,
Bin lon, pièrdou d'vins les cothai ;
C'è là qu' j'a k'mincî m' grand voyège
Hossî d'vins les fleur, les ouhai...
Pitite coine di térre, nid d'èfance,
Di toi ji m' sovairè todis,
Et ji wâdrè 'ne bin douce sov'nance
Di tes champs, di tes pré flori.

II.

C'è là qu' j'a k'nohou l' pâye èt l'jôye
Sins mâye tuser âx lèddimain ;
Et j'a rouvî si, so mès vôye,
L'hiviér a pris l' plèce dè prétimps ;
I m' sonle qu'è tos timps les fâbite
Nos fît-st-ètinde leu pus douce voix ;
Qu'à chaque aireure les margarite
Surdihît-st-à l' dilongue dè bois.

III.

Hoûye, ji r' veû co, divins m' pinsêye,
Mi p'tite mohonne â pîd dè thiér,
Li ri corant d'vins nosse prairèye,
Li grand molin âx éle di fiér !
È m' cour, j'a co l' sinteur dès piône,
Dès jamène, dès rôse, dès clawson,
Dès jalofrene èt dès matrône
Qu'y florihît d'vins l' belle sâhon.

IV.

Et tos ces bais moumint di m' vèye,
Divant mès oûye vinèt blawter ;
È m' songe, ji rik'mince lès annêye
Qui l' timps a trop vite èpoirté !
C'è là qu' ja r'çu l' prumire carèsse
D'ine bonne mére, qui ji r'veu todis !
J'y sawoura, d'vins m' coûte jônèsse,
Li pus belle pârt dè paradis !

V.

C'è là podrî li p'tite èglîse,
Diso l' wazon, inte deux saou,
Qu' les cix qu' j'aîméve ont pris leu gîse
Et po todis sont-st-èdoirmou.
Et j'a d'monou bin jône so l' térre,
Tot d'seulé, râmant sins vièrna !
J'a rèscontré bin dès misére
Divins l' corant qui m'èpoirta !

VI.

Mains Dièw qui, après lès nivaye,
Vin fer ravèrdi lès bouhon,
Qui nos èvôye è bai meus d' maye
Lès p'tits ouhai, les blancs pâvion,

A l'homme, ployant d'so l' poids des pône,
Avou l' corège a d'né l'èspoir ;
Adonc tot horbant l' plâye qui sône
Li malheureux si r'sin pus foirt.

VII.

A c'ste heûre, so l' fin di m' viquârêye,
Adlé l' doûce feumme qui l' cîr m'a d'né,
Ji r'sin comme ine gotte di rosêye
So mes blancs ch'vè douc'mint toumer.
Ca hoûye, ji trouve divins m' manège,
Tot rabrèssant mès p'tits èfant,
Lès jôye pahûle di nosse viyège
Et les plaisir di mes jônes an...

Li chant dès briq'teû

AIR : *La bière, d'Antoine Clesse.*

PAR

Godefroid HALLEUX.

MÉDAILLE DE BRONZE.

1er COUPLÈT.

Fou di s' bagnole, jans hope, qu'on s' dihombeûre,
L'âbion dè l' nute fai plèce à l' ponte dè joû,
Avou corège, haye à coûse qu'on ouveûre,
Mahans nos voix à l' cisse dè râsquignoû.

RÈSPLEU.

A pleins brèsse,
Gintis briq'teû, (*bis*)
Sins mâye lâquer, jans, haye, ovrans timpèsse,
A pleins brèsse
Gintis briqu'teû, (*bis*)
Ovrans timpèsse, tot chantant nos rèspleû.

2e COUPLÈT.

Prindans nos hawe, nos pâle èt nos truvèlle,
Châssant l' maronne, buvans 'ne gotte po k'minci,
Comme des qwârjeû, po qu' lès brique sèyèsse bèlle,
Hawans, raiwans, manoyans bin l' moirtî.

3e Couplèt.

Poirteû d'oûhat, haye, chèrgîz l' tâve à maque
Fôrmeû, toûrnez, comme on boulèt, vosse clâ,
Dimèye vûdeû, po qu'jamâye li brique plaque,
Rinèttîz l' foûme, sâvionnez-l' comme i fâ.

4e Couplèt.

R'lèvans lès brique, ovrans, qu'on n' tâge jamâye
Disos lès r'jèt dè chaud solo d'osté,
Souwans l' sâvion, ou covrans vite lès hâye
S' on gros toûbion d'orège vin-t-à toumer.

5e Couplèt.

A l' saint Lambièt, n's è rirans l' coûr à l'âhe,
Tot rèpoirtant on gros mag'sô d'aidant,
Frut d' nosse souweur qui nos rindrè binâhe,
Ca po l'hiviér, l' manège ârè dè pan !

DEUR MOUMINT

AIR : *Dans un baiser*

PAR

Charles BARTHOLOMEZ.

DEVISE :

I n'a nole mohinette
Qui n'âye si creuhette.

MÉDAILLE DE BRONZE.

1er COUPLÈT

Bertine, si j' na nin l'âme à l' jôye,
Si j'a d'moré sins v' dire on mot,
C'è qu' j'a rescontré so mès vôye
Ine mére qui poirtéve on marmot,
Ax grands oûye luhant comme dès pièle,
Ax chiffe rosêye, â front si blanc,
Qui, j'èl di, j'a crèyou, bâcèlle,
On p'tit moumint vèye noste èfant ?

2e COUPLÈT.

Ji m' plaihîve à tote sès jou'rèye,
Ax èfant, cesse-lal si suvèt,
Qwand n' si sèchive nin po l'orèye,
C'èsteû s'apougnî po les ch'vè,

Li mére èsteû jône, foite èt bèlle,
Comme vos èstîz vola dihe an;
Tot l' louquant, j'a crèyou, bâcelle,
Vis r'vèye qwand v' poirtîz noste èfant.

3e Couplèt.

Ine chaude lâme mi broula l' pâpire :
C'è qu'aveû l'air si binamé
Qu'on coirp sins âme, on cour di pirre,
Rin qu' tot l' vèyant l'areû-st-aimé ;
I souriyéve, li p'tite ficèlle,
A vint qu' féve voler sès ruban,
Tot vèyant s' bèlle houmeur, bacèlle,
J'a bin crèyou r'vèye noste èfant.

4e Couplèt.

A l' sure, j'aveu 'ne jôye sin parèye
Qui s' mahîve avou m' grand toûrmint,
Qwand dri mi j'ô r'dondi 'ne chantrèye ;
Ji m' ritoûne èt veû l'ètérr'mint
D'ine ange qu'on k'duhéve à l' chapèlle
Suvowe d'on pére si lamintant ;
Tot l' louquant, j'a r'vèyou, bâcèlle,
Li jou qu' j'ètèrra noste èfant.

MARÈYE

PAR

Victor CARPENTIER.

DEVISE :
Spich èt Mach !

MÉDAILLE DE BRONZE.

1er COUPLÈT.

Li neûre Marèye, ji m'è r'sovin,
Esteû 'ne foite avinante bâcèlle ;
Ses grands neurs oûye, sès p'tits blancs dint
El fît parètte mèchante èt bèlle.
Portant ci n'èsteû sûre wê-d'choi,
Qu'ine foirt mâle gueûye, vos m' polez creûre,
Mains ji l'aîméve, rin qu' d'oyî s' voix,
Si bèlle voix braire : Dès cûtès peûre !

2e COUPLÈT.

So l' trèvin qui j' hantéve avou,
Ji m'âreû fait dismour por lèye ;
Ji m' corréve les jambe fou dè cou
A pont dè l' sûr tot avâ l' vèye.
Qwante côp so sès vôye n'alla-j' nin,
Po l' vèye aponde è s' frisse mousseure ;
Adonc j' riv'néve li cour contint
Si j' l'oyéve braire : Dès cutès peûre !

3e COUPLÈT.

On m' disconsia dè l' siposer,
Pace qui ji n' freû mâye bon manège ;
Qu'à l' baguètte èlle mi freû roter
Et qu' tos lès joû j'âreû l'arège.

Si bin, qu'à l' longue, ji m' fa 'ne raison,
J'èl planta là, mains c' fouri deûr,
Ca m' cour battéve, qwand c'è qu' dâ lon
Ji l'oyéve braire : Dès cutès peûre !

4e Couplèt.

Marèye, po r'mètte lès cache è fôr,
M'avoya dès haut'lêye di lètte
Wisse qu'èlle dihéve : « Riv'nez trésôr !
Riv'nez qui ji v' bâhe à picètte ! »
Mâgré mi, ji n' rèsponda nin,
Pus vite po fer l' ci qu' n'aveû d'keure ;
Mains j' ploréve mi pârt l'â-matin
Qwand j' l'oyéve braire : Dès cutès peûre !

5e Couplèt.

On bai jou, Marèye m'arègna
Et d'hèrgea s' kleuse po m' fer dès r'proche ;
Puis, d'vins s' colére, èlle mi k'pougn'ta
Divant co cint gins dè l' poroche.
Tot pèneu, j'alléve mi mâv'ler
Et l' fer passer on laid qwart d'heûre,
Mains m' colére à l' vole à r'toumé,
Qwand j' loya braire : Dès cutès peûre !

6e Couplet.

Dispôye, j'a fait tot po rouvî
Lès prumirès brîhe di m' jônèsse ;
Mains ji n' pou, ca pus d'vin-ju vîx,
Pus Marèye mi troublêye li tièsse ;
Enfin, ji l'aîme, j'ènnè so sot,
Di chagrin, ji n' fai pu qu' dè beûre ;
Et tote nute, i m' sonle qui j' l'ô co
Braire avâ l' rowe : Dès cutès peûre !

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 14e CONCOURS DE 1891.

(SATIRES & CONTES.)

MESSIEURS,

Bien que le sujet du 14e concours soit un de ceux qu'affectionnent le plus les Wallons et qui se prêtent le mieux au caractère de leur pittoresque langage, nous ne pouvons vous proposer d'admettre dans nos publications qu'un petit nombre des pièces soumises à notre examen.

Plusieurs concurrents dont les travaux n'avaient pas, au surplus, de mérite bien sérieux, ont méconnu l'objet de ce concours. C'est le cas pour la pièce n° 1, épître adressée par l'auteur à son chapeau et dont quelques strophes retiennent seule l'attention du lecteur ; pour le n° 7 : *Pauve Lisa*, élégie assez terne; pour le n° 8 : longue énumération rimée des écoles de Liége; pour le n° 13 : *L'Espion*, récit mélodramatique en style ampoulé; pour le n° 16 : *Deux fré*, qui n'est guère qu'un sermon peu intéressant, et pour le n° 21 : *Nosse jeu d'bèye*, qui se réduit à la description de divers jeux.

Les autres pièces répondaient mieux à l'objet du

concours. Le n° 3 est un tableau de Pierreuse, dû à une plume trop facile pour que toutes ses productions soient également châtiées. Le n° 5 : *Li rèsponse dè voyageur*, n'est que la mise en œuvre d'un mot trop vif. Les n°s 6 et 9 : *Les deux mâles houmeur* et *les deux Brâkleu*, sont meilleurs, sans cependant se distinguer suffisamment pour mériter l'impression. Les n°s 10 et 17 : *Lu portrait d'à Fine* et *les treux Jônaî et l'vèye feumme*, sont absolument trop gaulois. Le n° 15 : *Li Trinité*, est une naïveté trop banale pour être intéressante. Le n° 18 : *Li boûse*, est une satire outrée de la police. Le n° 20 : *Miyin, garçon d'honneur*, est une histoire peu amusante d'une noce de bas étage et le n° 22 est : *Li pâvion èt l'halènne*, une fable dont le sujet a souvent été mieux traité.

Après élimination des pièces qui précèdent, il nous en est resté cinq présentant des qualités suffisantes pour que nous vous proposions de les récompenser. La meilleure est celle qui porte le n° 14 : *Li messe d'ânnêye*, qui est traitée lestement et dans une langue bien wallonne. Nous la plaçons au premier rang et la jugeons digne d'une médaille d'argent. Les quatre autres laissent plus à désirer et nous avons cru devoir les ranger un peu en dessous et vous proposer de leur accorder une médaille de bronze, avec impression au Bulletin. Ce sont les pièces n° 2 : *On mirâke mâqué*, conte qui aurait gagné à être traité plus lestement et avec une coupe de vers moins uniforme ; n° 4 : *Li rwène di l'ovrî*, assez bon tableau d'un type qui a si bien inspiré

l'auteur du *Bleu Bîxhe* et qui souffre peut-être un peu du rapprochement ; n° 12 : *Li novai Saint di Rotèkèwsse*, auquel on pourrait appliquer l'observation faite au n° 4, et enfin n° 19, qui fait partie d'une série de contes dont il est de beaucoup le meilleur et que l'auteur nous avait envoyés *àl' chûse*, s'il faut en croire sa devise.

Les membres du Jury :

Ch. Defrecheux.
Arm. Rassenfosse.
H. Hubert, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 15 mars 1892, a donné acte au Jury de ses conclusions. L'ouverture des billets cachetés, accompagnant les pièces couronnées, a fait connaître que M. Félix Poncelet est l'auteur de la pièce intitulée : *Li mèsse d'ânnêye*, M. Emile Gérard celui de : *Li rwène di l'ovrî*, et de : *On mirâke mâqué*, M. Louis Westphal, celui de : *Li novaî Saint d'Rotèkwèsse*, et M. Charles Semertier, celui du n° 19 : *Conte*. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

Li mèsse d'ânnêye

CONTE

PAR

Félix PONCELET.

DEVISE :
J'èl kinohe !

PRIX : MÉDAILLE D'ARGENT.

On prièsse rèsconteure, on joû,
Onque di sès paroissien,
Qu'èsteu dèjà foû d' doû
Di s'feumme dispôye longtimps.
— « Kimint donc, Piérre, » di-st-i,
— « N' fez-v' dire nolle mèsse d'annêye ? » — « Nènni. »
— « Poquoi çoulà ? Tusez
» Qu'i fâ qu'on songe âx trèpassé ;
» Et l' mèsse, vèyez-v', mi fi,
» C'è l' mèyeu dès prîre ! »
— « Awè, ji n' vou nin dire,
» Mains c'è l' pus chîre ossi
» Et si m' feumme è-st-è paradis,
» 'lle n'ènne a nin mèsâhe, mi sonle-t-i !
» S'èlle è-st-è l'infèr, c'è parèye. »
— « C'è vrêye,

» Mains, s'èlle è-st-è purgatoire
» C'è-st-ine aute histoire ? »
— « S'elle è là qu' vos m' dihez,
» Elle è tièstowe assez
» Po n'nin voleur sôrti
» D'vant d'avu fait tot s' timps.
» J'èl kinohe èdonc mi,
» Sûr'mint ! »

On mirâke mâqué

CONTE

PAR

Émile GÉRARD.

DEVISE :
Tot conte deu fer rire.

MÉDAILLE DE BRONZE.

On gros curé tot crâs, tot rond,
Qu'aveû treus ostège à s' minton,
A viyège n'aveû nin s'parèye,
Po fer dès blake et dès rirèye.
On joû, qu'il aveû bin dîné,
I dèrit-t'-à s' mârlî Bièth'mé :

« Bièth'mé, c'è dimègne li grande Pâque ;
» Tot magnant m' salâde â jambon,
» Ji vin dè tuser qu'sèreû bon
» Qu'à mèsse ji fahe on p'tit mirâke.
» Saint Elôye, t'el sé tot comme mi,
» A mèsâhe d'on novèl habit.
» Nos n'èl sârîs r'moussî sins cense ;
» I fâ portant qu' nos 'nnè trovanse,
» Et vocial, ji pinse, on moyin
» Dè jouer 'ne farce âx bonnès gins.
» Bièth'mé, li tour è dès pus drole,
» Louque dè bin rit'ni mès parole.
» Po dimègne qui vin, volà m' plan :
» Avant qui ji n' kimince grand' mèsse,
» I fâ qu'saint Elôye cange di plèce ;
» C'è d'zos l' pèrlôge qui nos l' mèttrans.

» Puis ti t' cach'rè divin s' mousseûre,
» Qu'è, ma foi, bin hoyowe à c'ste heure.
» Après, ti m'ètindrè préchî.
» Malhèreusès gins di m' viyège,
» Vos èstez totes po l'diale, dirè-j',
» Si vos n'vis lavez d'vos pèchî;
» Po v' pardonner, li cir dimande
» Qui vosse fésse chaskeune ine offrande
» A saint Elôye qu'è tot k'hiyî.
» I lî fâreû rach'ter 'ne mousseûre;
» Dihombrez-v' dè fer cisse bèlle keûre,
» Po l'pus grand saint di nosse pays!
» Bieth'mé, c'è cial qu'è l' côp âx gèye,
» Comme ji n'aîme nin lès longs sermon,
» Ji m'arrèstêye, puis ti rèspond
» D'ine voix qui vâye bin âx orèye:
» C'è bin comme mossieu l' curé di,
» J'a mèsâhe d'on novel habit.
» A mirâke! brairè tot l' viyège,
» Il aplourè, so nosse platai,
» Pus d' pèce blanke qu'i n' tome di grusai
» Avâ l' campagne on joû d'orège.
» J'èspére qui ti m'a bin compris,
» Et qui c'è-st-ine affaire conv'nowe. »

Treus joû pus târd, les Pâque vinowe,
On s'aringea comme c'èsteû dit.
« Bièth'mé, qu'èsteû sovint macasse,
Aveû bu comme qwate ci joû-là ;
Divins s' cachètte, qwand i moussa,
Il esteû co pus plein qu'ine basse !
Li curé ni s' dotéve di rin;
I monta è s' pèrlôge et puis k'mince
A consî dè fer pénitince,
Et dè rach'ter 'ne noûve rôbe po l' saint,

Cial, li mârlî divéve rèsponde;
Mais noste homme qu'èsteû st-accropou,
L'oûye pèsant, s'aveu-st-èdoirmou,
Et n' saveû pus qu'èsteû so l'monde.
Quî d'meûre tot paffe, c'è nosse curé,
Qui r'louque li saint tot èwaré.
Vèyant pôre lès gins rire inte zèlles;
Tot d'on côp, volà qu'i s'mâvelle:
« Saint Elôye! brai-t-i, gros bâbeau!
» Sèreû-ce quéque fèye div'nou sourdeau? »

Divin l'èglise, qu'èsteû tote pleinte,
Tot l'monde riyéve à s'tini l' vinte,
Et l' curé, todi pus mâva,
Dè pus foirt qu'i poléve brèya:
« Saint Elôye? rèspond donc vèye bièsse!
» È-ce pol' bon qui t'a pièrdou l' tièsse?
» Ti clô t'bèche, j'advène bin poquoi.
» Ah! saulêye, t'è co plein d' pèquet! »

Bièth'mé, d'ètinde totes lès gins rire,
Si dispiète è douve ine pâpire.
L'èsprit mahî comme i l'aveû,
I s'dimandéve wisse qu'il èsteû.
I r'trosse l'habit qui coûve si tièsse,
Et l' pauve mârlî si louque tot bièsse
Dè vèye hah'ler tot âtoû d' lu,
Hah'ler comme on n' l'ètindrè pus.
Li curé lî fai sègne di s'taire,
Mais nosse Bièth'mé si mètte à braire :
« C'è bin comme Mossieu l' curé di,
» J'a mèsâhe d'on novèl habit! »
Li curé pinséve rire dès aute,
Mais c'è lu-même qu'èsta moqué;
Dispôye si bai mirâke mâqué,
Allez, i n' magna pus tant d' vaute!

Li rwène di l'ovrî

SATIRE DE MOEURS LIÉGEOISES

PAR

Emile GÉRARD.

DEVISE :
Colèbeu, vîx bribeu.

MÉDAILLE DE BRONZE.

Batisse, avou tos vos colon,
J'èl rèpète, vos n'irez mâye lon.
Vos 'nne avez, ji pinse, ine trintaîne;
Trinte colon, quélle rinte chaque samaîne !
Por vos, qui n'è qu' simpe ârmurî,
Vos v' trovez tot fér èn èrî,
Quoique èstant bonne pâye, bonne pratique,
Divin les compte à vosse botique.
Mais qui volez-v' qui c' seûye aut'mint ?
Songîz qu' vos tapez foû d' vos main
Li tîze des gangne di voste ovrège,
Et qu' vos colon rwinèt l' manège !
Awè, ji l'a bin dit : rwiner,
Et j' donreû gros po v' distourner
Po tot fére dè t'ni 'ne colèbire,
Ca c'è-st-ine marchandêye trop chîre.
Qui l' riche, lu, qui vique âhèy'mint,
Tinse des colon comme amus'mint,

A çoulà, ji n' trouve rin à dire,
Et c' n'è mâye mi qu' lî jètt'rè l' pirre.
Mais po l'pauve ovrî qui n'a rin,
Conv'nez qu' c'è-st-on cas diffèrint.
Rin qui po nourri vos trinte bièsse,
Comptez 'ne çense chaque joû, po chaque tiesse,
Seûl'mint 'ne çense et v'là près d' cinq franc
Tos lès sèm'di foû d' vosse ridan !
Et les piède-timps ? — Kibin d' tournêye
Féve è vosse grignî so 'ne journêye
Divant vosse bleuve ou vosse may'té,
Ni v' sintant pus d' binâhisté,
Vos v' accropris deux heûre è rote,
Et so l'timps qui voste hôrloge rote,
L'ovrège qu'è là d'meûre â même pont :
Vos l' rouvirîz bin, j'è rèspond.
Mais jâsans dè l' saison dès tape;
C'è-st-adon qu'ine vrêye fîve vis happe;
I v' fâ dès çense, et tot dè long,
Po mètte â concours vos colon.
Vèyant l'ârgint sot qui s'allowe,
Vosse pauve minâbe feumme fai 'ne seûre mowe,
Et vos, vos n' rimarquez même nin
Qui l'aiwe va mâquer so l'molin !
Les voyège suvèt les voyège;
Comme on chèt qui piède sès poyège,
Vos div'nez chaque joû pus pèlé,
Et todi pus èmacralé.
Nouf fèye so dîhe, vos fez bèrwètte;
Vosse colon sût lès estafètte,
Ou, rassiou so l'boird dè chènâ,
I s' moque direu-t-on dè happâ !
Li jaive è l'air, divin les transe,
Vos n' pièrdez nin co l'èspérance,

Et l' dimègne sûvant, à long bot,
Li prumir vos v' risayîz co.
I fâ portant des çense po mette,
Mais vos prustez, vos fez dès dètte ;
Comme on sé qu' vos r'payîz todi,
J'è convin, on v' fai lâge crédit.
Awè, mais qwand vin l'heûre dè rinde,
C'è-st-ine aute paire di manche qui d' prinde,
Et k'bin d' longs joû v' fâ-t-i gretter,
Po r'mètte çou qu' vos avez prusté ?
A Lombârd, à çou qu'on raconte,
Vos avez ègagî vosse monte
Et l' rond-d'ôr di vosse feumme avou :
Vosse rond d'ôr ! Ji n' l'euhe nin crèyou !
Vos attrapez, quéque fèye, c'è vrêye,
On prix so l'corant di l'annêye.
Quélle aousse ! vos v'là tot foû d'vos,
Et v' chantez : victoire ! comme on sot.
Mais vos l'avez payî six fèye,
Ci prix-là qui v' sônne rinde li vèye !
Comptez vos piède, pauve ènocint,
Vos veurez qui ji n'mi trompe nin.
Et l'câbaret ? — C'è pôre l'affaire ;
Po vosse prix, k'bin payîz-v' di verre ?
Comme des vrêyès sangsowe, on beû
Ine nute ètire, inte colèbeu.
J'a 'ne fèye oyou vos longs ram'tège
So les colon, qués boignes mèssège !
Ji trossa mès guètte po 'nne aller,
Ni polant pus v's oyî pârler.
Et d'tot aute choi, vos n'jâsez mâye ;
Onque, c'è s'florèye, l'aute, c'è s'neûre mâye ;
On treuzaîme vis vante si bronzé :
Diale mi strône, qué hopai d'rusé !

Là-d'sus, s'èmanchèt des wageûre ;
Va po cinquante cognac à beûre !
Et tot fant rire li câbar'tî,
Di tote façon, on s'fai r'nèttî.
Li leddimain, po v' mètte â visse,
Vos avez l'cour malâde, aiwisse ;
L'ovrège vis peuse ; i v' fâreû l'lét :
Bai plaisir di s'avu sôlé !
On rattind portant vos fisique,
Et vos, pés qu'on moirt qui ravique,
Comme â supplice, l'ustèye è l' main
Vos v' sintez flâwi, chaque moumint.
Lèyîz-m' dire on mot d'vosse manège :
Trouv'rîz v' bin d'vin tot l'voisinège,
Dihez-m', ine ossi pauvriteu ?
Batisse, c'è-st-ine saquoi d'honteux !
Vosse feumme ènnè va-st-à clicotte,
Et vos èfant, louquîz-les 'ne gotte !
Is sont à brébâde, tot k'hiyî,
Comme lès bribeu qu'corèt l'pays
Qui di-j' ? Is n'ont nin même à mette,
Li dimègne, joû qu'tot l'monde si r'nètte,
Des solé, is n'ont qu'dès sabot,
Et tot l'blâme j'èl l'ritape sor vos.
Lèyîz ses èfant d'vin l'misére
Di s'fâte, c'é l'keûre d'on mâvas pére,
Ca vos qu'è-st-habèye èt ginti,
N'avez-v' nin d'quoi r'moussîv os p'tit ?
Mais nènni, c'è vosse colèbire
Qu'avant l'manège passe li prumire.
Batisse, qui n'mi volez-v' houter
Et mètte tos vos colon d'costé !
Po m'pârt, è vosse plèce, c'è-st-à rate
Qui j'ireû m'è disfer so l'Batte,

Ou bin tot lès mettant rosti
Vos prouv'rîz qui v's èstez sûti.
Vos veurîz d'cial à pau d'samaîne,
Foû d'vosse mohonne s'èvoler l'gêne,
Et qwand vos v' livrîz l'â matin,
Vos v' sintrîz lègir èt contint.
Adiè les higne-hagne, lès mèssège !
Vosse feumme vis va fer bai visège ;
Vèyant qu'èlle pou jonde les deux bout,
Vos n'l'ôrez pus groum'ter du tout.
Ainsi, vos ârez l'âhe èt l'pâye,
Et qwitte dè l' pus grande di vos plâye,
Vos direz qu'j'aveû bin raison
Dè tant préchî conte vos colon.

LI NOVAI SAINT D'ROTÈKWÈSSE

CONTE

PAR

Louis WESTPHAL.

DEVISE :
C'è po rire qu'on rèye.

MÉDAILLE DE BRONZE.

L'aute joû, v'la l'curé d' Rotèkwèsse
Qui s' boute è l'idèye dè r'nèttî
On saint qu' tot l' monde vinéve priyî
Principâl'mint qwand c'èsteû s' fièsse.
Vola, tot l' hof'tant 'ne gotte trop reud
Qu'el fai voler, foû di s' calbotte :
I tomme à l' térre ! vo-l-la so flotte.
Il aveû l' tièsse frohèye è deux,
Et tél'mint qu'il èsteû halcrosse,
On n' l'âreû nin polou r'plaquî;
Ça fai qui s' diha : vârè mix
Qui j' vâye trover l' châlî Rombosse.
So cinq minutes i fouri-là;
Li châlî qu'èsteû-st-à s' fignèsse;
Tot-z-aparçuvant nosse priyèsse,
Vina so l' poite, èt lî d' manda :

« Qu'è-ce qui n'âreû bin d'vosse chèrvisse
Areût-i 'ne saquoi d'arrivé ?
Ji veu qu' vos estez tot d' sofflé
Et puis qu' vos avez l'air si trisse ? »
« Awè, dit l' prièsse. I fâreu
Qu' vos m' frîz-st-on noû saint vite et rate
Ci-chal est cassé, j' vind d' l'abatte.
I m' fâreû-st-on parèye tot dreut. »
« Bin, di l' châlî ; nos allans vèye
Mains j' creû qui j' n'a pus wère di bois
Ji fai des marionnette, parait
È trèvin dè l' Saint-Nicolèye.
Ji n' deu pus aveur è mi-ovreu
Qu'on vîx moyou d' rowe di chèrètte
Mains c'è-st-on bois, ji v's èl' promètte,
Qu'on n' trouve nin baicôp dè mèyeu. »
« C'è todis bon tandis qu' ji l'âye
Po d'main vès sèpt heure â matin,
Rèspond nosse prièsse abèy'mint.
Sognî çoula, c'è mi qu'èl pâye. »
Mains deux feumme qu'elles avît-st-oyou
L'allît braire avâ l' voisinège
Ça fai qui l' lend'main tot l' viyège
A grand-mèsse èstant-st-accorou,
Mains d'ètinde rire les gins timpèsse
Nosse prièsse s'aparçuva bin
Qu'on féve dès moqu'rèie di s'noû saint.
Et v'la qu'â bai mitant dè l' mèsse
I s'ritoune et di : Vos riez ?
N'è-ce nin bin l'aute ? qu'a-t-i qu' lî mâque
Loukîz-l' ; si n' fai nin même mirâke,
Il a sur fait dès tour assez. »

CONTE

PAR

Charles SEMERTIER.

MÉDAILLE DE BRONZE.

Linâ, on joyeux forsôlé,
Aiméve à beure si p'tite roquêye
Divè Hèstà, èt les mèye-nute estit passèye
Qwant noste homme lèyîve là s' frèsé.
Ine nute qui l'heure èsteû tadrowe,
D'lez Coronmouse on grand laid rowe
S'apprépant, di : « Quélle heure è-st-i ?
Rèspond à l' vole si t'è sûti ! »
Tant à dire : I m' fâ ti-ognon.
Linâ, qui n'a nin foirt vite sogne,
D'ine trake li dâra on cop d' pogne
Qui l'èvoya rôler à lon,
Tot l'arainant : « Tin ! vola l' cop d'ine heure ! »
L'aute, tot moudri, si ramassa
Li cowe è cou comme i pola,
Dihant : « J'a tot d' même di l'aweure
Qu'il è d'ja passé lès doze heure ! »

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 11e CONCOURS DE 1891.

(PIÈCES DE THÉATRE.)

MESSIEURS,

Le concours de 1891 est loin de nous rappeler les beaux jours de *Tâtî* ou l'époque, plus lointaine, du *Galant dè l' Sièrvante*. Sur six pièces qu'on nous avait envoyées, deux seulement, la pièce n° 1 et la pièce n° 3, sont les seules qui rappellent, mais de loin, les qualités remarquables qui ont fait couronner ces deux belles comédies.

Passons rapidement en revue ce qui a été mis au rancart.

La pièce n° 2 intitulée : *N'y a nou timpesse qui n' vinsse à pont*, est une comédie satyrique en quatre actes La versification est très défectueuse. Il n'y a guère qu'une bonne chose à relever, quelques chants assez bien troussés. L'auteur sait ce qu'ils doivent être, l'expression de sentiments suscités par la scène où ils se trouvent. A noter

aussi cette phrase : *Boutez-v' â lâge fou di m' solo*, c'est la traduction exacte du mot de Diogène à Alexandre.

La pièce n° 5, *Li poyou*, est un drame en trois actes. C'est mal écrit, bourré d'expressions et de tournures françaises, et rempli d'invraisemblances choquantes.

La pièce n° 6, *Lès deux Nèveu*, est une comédie en deux actes. Elle est écrite en vers de huit syllabes, comme l'ancien théâtre wallon ; mais l'auteur a eu le tort d'employer les rimes plates. On y trouve quelques bons dialogues, assez de vers coulants et de bons apartés. Malheureusement, la force comique brille trop souvent par son absence. Il y a des invraisemblances, des platitudes ; les caractères y sont vulgaires, et Pierre, l'oncle riche, est un incompréhensible mélange de grossièreté basse et populacière et de tendresse très délicate

Quant à la pièce n° 4, *Ine keure di Flamind*, comédie en un acte, étant en prose, elle est hors concours. Nous l'avons néanmoins examinée. Et voici son bilan. Pour toute ponctuation, des virgules... et encore ! Une orthographe impossible ; un wallon parfois bon, mais souvent mauvais ; un sujet qui ne dit pas grand'chose : un coffre qui s'est trompé d'adresse, et où l'on croit un voleur caché ; des plaisanteries très déplacées sur les Flamands, mais, je me hâte d'ajouter, de temps en temps des éclairs de gaieté. Le type de Babeth, la *pèqu'trèsse*, et du gamin, ne sont pas mal.

J'arrive maintenant aux deux comédies que, d'un commun accord, le jury a distinguées de toutes les autres.

L'une est intitulée, *Li mariège d'à Grogntâ*. C'est une bluette en un acte assez agréable. Il n'y a que quatre personnages : *Grogntâ*, rentier ; *Joyeux*, son ami ; *Marie*, sa servante, tous trois âgés de 50 ans, et *Adèle*, couturière, âgée de 30 ans. Grogntâ est un célibataire endurci qui a beaucoup à se plaindre de sa servante, vieille grognon, forte en gueule, même avec son maître. Il conte ses doléances à son camarade. Nous assistons à deux ou trois scènes de disputes entre Grogntâ et la servante, où Joyeux s'entremet en pure perte, et qui l'édifient complètement sur la justesse des plaintes de son ami. Aussi, à plusieurs reprises, il lui dit qu'il n'y a qu'un remède : il lui conseille de se marier. Grogntâ rejette bien loin cette idée, tout en avouant, cependant, qu'autrefois il avait remarqué, dans la maison d'une maîtresse-couturière où il fréquentait, une jeune fille très accorte, dont il avait conservé un excellent souvenir, quoiqu'il l'eût perdue de vue depuis longtemps. Le hasard qui, dans la vie, et surtout sous la plume du dramaturge, provoque d'étranges coïncidences, amène chez lui cette jeune couturière. Elle vient demander à louer une chambre dans la maison de Grogntâ Notre homme qui ne l'a pas reconnue, la rudoie d'abord croyant qu'elle se présente pour la place de servante. Mais lorsqu'elle s'est fait connaître, il prend feu comme une vieille

allumette desséchée, et d'autant mieux qu'il en a plein le dos de le vieille servante, car elle lui fait, dans l'entre-temps, deux nouvelles scènes. Toutefois, prudent comme un vieux renard, et voulant savoir à quoi s'en tenir sur la jeune fille, il lui fait brutalement une proposition des plus équivoques. Elle sort honorablement de cette épreuve. Et Grogntâ, de plus en plus enflammé, se propose comme mari. Lisa se fait bien un peu prier, mais elle finit par accepter. Joyeux, qui survient, les surprend dans une conversation très tendre et est bien étonné en apprenant que son ami va entrer dans la grande confrérie, encore plus étonné quand Grogntâ lui dit que sa future femme est la jeune couturière. Après avoir félicité la jeune fille, Joyeux, goguenard, plaisante le vieux célibataire sur sa subite conversion. Mais sa surprise n'est rien en présence de l'ahurissement de Marie, qui venant prendre congé de son maître, apprend la nouvelle de son mariage. Adèle, Joyeux et même Grogntâ, bons princes, cherchent à apaiser la vieille et l'entraînent dans un entrechat accompagné de chant, qui termine la pièce.

Cette comédie est gaie, vivante, très naturelle et très liégeoise. Les caractères sont généralement bien décrits et suivis. L'action marche rapidement, sans ficelle, avec beaucoup de naturel et de logique. Elle est très scénique et gagnera à la représentation. La vieille servante et l'ami sont juste ce qu'il faut pour mettre en lumière le caractère du héros. Rien de

plus amusant que les rentrées de la servante qu'on chasse. La réconciliation de Grogntâ avec les idées de mariage est peut-être amenée un peu brusquement, mais elle peut s'expliquer par des souvenirs de jeunesse et par les ennuis du vieux garçon délaissé.

Voilà pour le fond. Au point de vue de la langue, bien que j'aie glané par-ci par-là quelques mots qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire : *el frè mâgré qu'i hoûsse* — quoiqu'il enrage —; *li baskènne di s'fraque; m'èharper d'ine belle-mére; tot nanti* — découragé —; *tote cacawe* — interdite, déconcertée —, le dictionnaire de l'auteur est parfois un peu pauvre; le vers qui, heureusement, est irréprochable à d'autres égards, fourmille de chevilles : *pas, dè, paret, sésse, si faite*, reviennent à tout bout de champs. J'ai essayé de supprimer quelques remplissages, et j'ai constaté que l'auteur en fera très aisément disparaître un grand nombre. Les spots sont bien amenés, et les scabreux, adoucis par un euphémisme. Ex. : *Ti ravisse les brocale.... ti n'a nou bai costé.*

Li côp d' moin dà Chanchet, tel est le titre de l'autre pièce. Comédie en trois actes, mêlée de chants, et en dialecte namurois.

Baptisse, apprenti cordonnier, aime *Lisa*, fille de *Colas*, maître-cordonnier, chez qui il travaille. Il se chagrine parce qu'il n'en est pas aimé. Pressenti par *Thérèse*, mère de Lisa, il lui avoue son amour pour sa fille. Baptiste se désespère surtout parce qu'il

suppose toutes sortes de choses en voyant Lisa sortir si souvent. Et en effet, il ne se trompe pas; il y a, comme on dit, anguille sous roche. Colas, son père, découvre le pot aux roses; il la surprend se promenant bras dessus, bras dessous avec son amoureux. Il la ramène chez lui tambour battant, et il lui fait à la maison, une scène terrible devant la mère, devant *Chanchet*, parrain de Lisa, et devant Baptiste. Lisa reste seule avec sa mère, qui apprend que l'amoureux est un ouvrier boulanger. Eh bien, lui dit la mère, s'il a de bonnes intentions, qu'il demande, comme on dit, l'entrée de la maison. Les parents se décident à la tenir de court. Toutefois, un soir, ils se relâchent de leur sévérité et Lisa accompagne sa famille au bal. Tous les personnages de la pièce s'y retrouvent, et même *Adolphe*, l'amoureux de la donzelle. Sous couleur de vouloir lui donner son congé, Lisa détermine Baptiste à lui ménager, en dansant avec elle, — elle le quittera un instant — le moyen de causer avec Adolphe. L'entrevue a lieu. Inutile de dire que Lisa persiste dans sa folle passion pour le boulanger volage, qui l'amuse de douces paroles, et finit par la mettre à mal. Au troisième acte, la famille est dans la désolation. C'est ici que Chanchet intervient. Assuré que Baptiste aime toujours Lisa, — car il a excité sa jalousie en lui laissant croire que Lisa ne le voit pas, lui Chanchet, d'un mauvais œil — il arrange si bien les choses, que Baptiste fait sa déclaration à Lisa, à la grande joie du père et de la mère, mais

au grand déplaisir de *Marjo*, mère de Baptiste, qui se fâche à l'idée de ce mariage, et invective contre Lisa et sa famille. Cela menace de gâter l'affaire, lorsque Chanchet, par un coup de main habile, sauve la situation. Marjo surprend, dans un entretien avec Lisa, son fils, qui lui fait part de sa résolution d'épouser la voisine. Elle se remet à injurier la jeune fille et ses parents. Chanchet connaît le caractère entier de Marjo. Il l'exaspère en lui disant qu'elle refuse parce que son mari *Mimi* ne veut pas de Lisa pour belle-fille. Ce coup de maître emporte la partie. Marjo se réconcilie avec Thérèse et donne son consentement au mariage. Elle montre ainsi que, dans sa maison, c'est elle qui porte la culotte.

Il y avait là certainement matière à quatre actes. Le troisième acte devrait être dédoublé. L'exposition est assez lente. Un grand nombre de chants sont intercalés dans la pièce; mais ils arrivent parfois mal à propos. Ainsi à la scène V du Ier acte, quand Thérèse pressent Baptiste. Ainsi encore la chanson de Lisa, après qu'elle a été houspillée par ses parents, et surtout celle de Colas, à la scène VI du 3e acte. Un père chante-t-il lorsque la honte s'est abattue sur sa maison. Les couplets de Chanchet sur la pêche et de Marjo sur le tabac à priser, sont des hors-d'œuvre. Il y a des longueurs; l'exposition, entre autre, est beaucoup trop lente. Il y a des détails parfois un peu réalistes. Ex. acte II, sc. 17 : *Où vasse? — Je va pichî. — V'la c' qui c'è d' trop*

boire. — Et plus loin, le personnage tardant à rentrer : *Ji crois qu'i piche on tonnia.*

Tels sont les défauts de cette pièce, défauts qu'il n'est pas difficile de corriger. Mais elle l'emporte sur la précédente par le naturel de la facilité des vers. Elle se distingue aussi par quelques scènes prises sur le vif, par exemple la scène VII du 1er acte, quand les parents se disputent le droit de morigéner leur fille, et la scène VIIII du 3e acte, la déclaration de Baptiste; il y a de très jolis vers dans l'expression de l'amour du jeune homme. Et enfin la scène finale, où Chanchet arrache le consentement de Marjo par esprit de contradiction, est de la bonne comédie. Il y a des caractères bien observés et bien tenus. La note sensible est touchée partout avec chaleur et vérité dans le personnage de Baptiste.

Enfin la pièce est morale et pleine d'un sentiment de charité très profond. Rien de plus nature, rien de plus vrai que la persistance de Baptiste à épouser Lisa malgré sa faute. C'est pris aux entrailles mêmes du peuple.

Le Jury décide :

1° Qu'il n'y a lieu d'accorder aucune distinction aux pièces nos 2, 4, 5, 6.

2° D'accorder une médaille de bronze avec impres-pression, à la pièce n° 3, intitulée : *Li mariège d'à Grogntâ.*

3° D'accorder une médaille en vermeil, à la pièce n° 1, intitulée : *Li côp d' moin d'à Chanchet.*

Il est entendu que les auteurs feront les changements indiqués dans le rapport.

Le Jury :

A. Falloise,
Ch. Aug. Desoer,
J. Delboeuf,
Julien Delaite,
et I. Dory, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 17 avril 1892, a donné acte au Jury de ses conclusions. L'ouverture des billets cachetés, accompagnant les pièces couronnées, a fait connaître que M. Auguste Vierset, de Saint-Hubert, est l'auteur de la pièce intitulée, ***Li côp d' moin d'à Chanchet***, et que M. Godefroid Halleux, de Liège, est celui de la pièce intitulée : ***Li mariège d'à Grogntâ***. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

L' COP D' MOIN D'A CHANCHÈT

PÎCE WALLONNE È TOIS AKE EN VERS

PAR

Auguste VIERSET.

DEVISE :

On a bai m' dire : « I fâ bin qu' t'èl rouvèye. »
È-ce qui j'èl pou ?

PERSONNAGE :

COLAS, *coimji.*
THÈRÉSE, *si feumme.*
LISA, *leu bauchèlle.*
CHANCHÈT, *on voisin, pârin d'à Lisa.*
BATISSE, *apirdisse d'à Colas.*
MARJO, *one voisine, li mère à Batisse.*
ADOFFE, *galant d'à Lisa.*
FLUPPE,
LI BLANC, } *camarâde d'Adoffe.*
JEAN,

Saquants danseu, danseuse, gârçon d' cafeu, voisins.

Li scène si passe à Nameur.

L'CÔP D' MOIN D'A CHANCHÈT

PÎCE WALLONNE È TOIS AKE EN VERS

AKE I.

One chambe d'ovrî.— A gauche, one pitite tauve di coimji avou tos lès ostèye. One tauve au mitan dèl coujène. One situve à droite. One armoire èt dès chèière. On huche au fond. On ôte huche à moin gauche.

Scène I.

BATISSE.

BATISSE (*assis d'vant li p'tite tauve, tot en battant li s' mèlle*).

(*I chante.*)
Pan, pan, li cia qu'a sogne
Di fer s' bèsogne
Sins arrîter,
Avant l' fin dè l' samoîne
Rovîe sès poîne
Et r'prind s' gaîté.

(*I s'arrête on momint.*)
Si l' chanson dijeuve vrai, portant ! Si noste ovrage
Poleuve nos mètte au cœur pus d' jôye èt pus d' corage !
Comme ji freuve dissu l' cû pèter lès côp d' maurtia
Et qu' j'aureuve bon d' chanter tot en tirant l' chètia !
(*Tot en choyant s' tiesse.*)
Mais li bonheur èt mi, nos n' suivans nin l' même vôye ;
Lisa ni m' riwaite pus... ji vois bin qu'elle mi r'nôye.
J' n'a nin grand chôse, ji n' so qu'on pôve ovrî, c'è vrai ;
Mais, on n' si fai nin fér, nèdon ? Dès côp qu' j'è brai.
(*I travaîe on momint, puis s'arrête.*)

L'amour, vèyoz, mès gin, eh bin ! c'è-st-one raubosse :
I gn'enn'a qu'ont lès pomme, èt d's ôte qui n'ont qui l'crosse.
Mi, j'a ïeu do guignon quand on a fai lès paurt ;
J'a ieu beau m'dispaichî, j'a-t-arrivé trop taurd.

(I chante, en travayant.)

Pan, pan, faureuve esse biesse
Di piède li tiesse
Por one maïon ;
Lèyoz l' cenne qui v' tracasse
Gn'enn'a one masse
Qui v' ripidront.

(Maugré li, i s'arrête et s' met à songi.)

Scène II.

BATISSE, THÈRÉSE.

THÈRÉSE *(elle interre, si caba dins s' brès).*

V'là co nosse sauverdia qui chirouffe dins s' gaïole.
Chantez, m' fi, ça rapauje.

(Vèyant qui brai.)

Eh bin ! v's estoz tot drole !
Qu'avoz ? Qu'è-ce qu'on v's a fai ?

BATISSE *(si frottant lès ouye).*

Rin, j'so on mau-adroit ;
En v'lant bouchî trop foirt, j' m'a causu spochî l' doigt.

THÈRÉSE *(riant).*

Por on ovrî, Batisse, v's avoz l' moin d'one tinre pausse.
Faut-i qu'èmon l' droguisse j' vauïe vos qwère one èplausse ?

BATISSE.

Vos v' moquez todi d' mi, nosse dame. A c'ste heûre, c'è tot.
Mais din l' prumî momint, ça pice.

THÈRÉSE.

On l' suce, gros sot !

(Tot en trottant din l' coujène è fiant s' bèsogne.)

Lisa è-st-elle riv'neue ?

BATISSE.

Quand elle sôrte di s' botique
Elle ripoite co sovint l'ovrage d'lé lès pratique.
C'sèreuve co bin po ça qu'elle n'è nin co vaici.

THÈRÉSE.

N'è v'nu persônne ?

BATISSE.

Sia. Saquants commande. Ossi
Li maisse ni s' plaindrait nin. Gn'enn'a por one samoîne.

Scène III.

LES MÊMES, MARJO.

THÈRÉSE (*à Marjô, qui interre*).

Tin ! c'è vos, Marjosèphe ! Qué bon vint vos amoîne ?

MARJÔ (*tote mouaiche*).

C' n'è nin l' bon vint, c'è l' bije Ji so co tote foû d' mî.

BATISSE (*si r'touruant*).

Qu'avoz, man ?

THÈRÉSE.

Avoz ïeu dès conte avou Mimi ?

MARJÔ.

Dès dispute avou m-y-homme ? Vos nè l' connichoz wère !
Non, c'è rappôrt à m' fèie. Elle esteuve ènawère
A droguer avou d's ôte dissu lès Ponspalau,
A l' place d'esse à-st-ovrage.

THÈRÉSE.

Allons, ni v's fioz pont d' mau,
Cà n'è vaut nin lès poîne. On a torto stî jône
Marjô, on sé ci qu' c'è ; èt d'nosse timps gna persône
Qui n'aureuve fai l' grand tour avant di ratèler.

MARJÔ.

V's è causez à voste auje.

THÈRÉSE (*ossant lès spale*).

A quoi bon berdèler ?

MARJÔ (*s'assiant, après awè pris one pènée*).

Choûtez, voisine. V's avoz dès ouye, v's n'estoz nin biesse.
Fuchîz sûr qu' nos bauchelle ont d's amourette è l' tiesse.

THÈRÉSE.

Qui mau gn'a-t-i à ça ?

MARJÔ.

Non, Thèrése, ci n'è rin,
Tant qu' ça n' va nin pus lon. Mais, qu' gn'euche on gros [dvantrin !
C' sèrè bin timps alôrs di fér dès chimagrawe !
I n'y a si bon solé qu'à foice dè l' mette qui n' trawe,
Et d' fèïe si bin appriche qui n' risque di fér l' faux pas.

THÈRÉSE.

Vos brôyî do cirage ! S' on v' choûtreuve, lès papa
S' raîne todi avou l' trique au cu di leus bauchelle
Lès nosse sont grande assez po qu'elles waitnuche à-z-elle.
Enfin ! lèyans tot ça. Qu'avoz fai aujoûrd'hu ?
Avoz stî à l' passée ? Tot s'a-t-i bin vindu ?

MARJÔ (*après awè pènté*).

Gna ïeu dès bons marchî à fer. Bevans-n' one gotte ?

THÈRÉSE.

Poquoi nin ? C' n'è nin ça qu' nos mettrè en ribotte.
Tin, Batisse, va nos qwère po chix cense.
(*Elle met l' main à s' poche.*)

MARJÔ (*lî arrêtant l' brès*).

Chacun s' paurt ;
Là tois cense.
(*Elle les met d'su l' tauve.*)

THÈRÉSE (*fiant comme Marjô*).

Et mi tois.

(*Batisse va qwère li botèye dins l'armoire èt vou nn' aller.*)

(*A Batisse.*)

Bin, t'èva sins lès caur.

(*Batisse vint les prinde et va fer s' commission.*)

(*A Marjô.*)

Ji n' sé c' qu'il a dins l' tiesse, mais gna one belle apée
Qu'i vique comme on pierdu, qu'il a l' bouche riclapée
Et qu' jè l' voi tos lès joû sèchi comme on sorèt.

MARJÔ (*ossant lès spale, tot pirdant one pènée*).

Quéque maïon qui l' cochesse. Ci n'è rin, ça s' rifrè.

THÈRÉSE.

N'cause-t-i nin di s' marier ?

MARJÔ.

Moûse s'rè co moinde côp grosse,
Avant qu'on d'vise di ça. Qu'i waite di gangni s' crosse ;
'L è todi timps assez di s'mette li coide au cô.

BATISSE (*qui rinterre*).

V'la, nosse dame.

(*I met l' botèye su l' tauve.*)

THÈRÉSE.

Met tois verre, èt wide.

(*Batisse appoite lès verre èt lès rimpli.*)

MARJÔ.

Bevans on côp.

(*I bèvnu.*)

THÈRÉSE (*tot fiant l' grimace*).

C'è do foirt, à c' qu'i m' chonne. Nè l' leyans nin su l' tauve.

MARJÔ (*si lèvant*).

Oï, j' dois fér m' soper, il è grand timps qu' ji m' sauve.

(*I bèvnu.*)

A 'n ôte rivèïchure.

(*A Batisse.*)

A tot rate.

THÈRÉSE.

Attindoz-me.
Nos sôrtirans èchonne. J' va qwè dè l' tripe po m-y-homme.
(Elles sôrtnu.)

Scène IV.

BATISSE, *puis* LISA, *puis* THÈRÉSE.

BATISSE *(tapant là sès ostèye, i s' mauv'lée p'tit à p'tit).*

A l' fin dès fin, i faut qui j' dischèche mi conscieince,
Qui ji m' solage li coûr, qui j' lî die ci qui j' pinse,
Qui j' vou qu' tot ça finiche, ou qu' l'affaire si brouyrè.
(I s' pormoine, one miette pus tranquille.)
Avou sès couratrie !
(I va r'mètte lès verre èt l' botèye.)
Oyî, qui j' lî dirè.
Elle saurè ci qu' c'è d' mi. Là trop longtimps qu' ji n' woisse.
(On ètind dès pas.)
J' crois qu' volà justumint ; abie, r'pirdans dès foice.
(I boit on côp à l' botèye èt va s' rimette à l'ovrage.)

LISA *(en intrant).*

Bonjoû, Batisse.
(Elle wide si cafeu èt s' côpe on târtine.)

BATISSE *(tot sèche).*

Bonjoû !
(A paurt.)
Ji vos d'mande d'où ça vint !
Ça rôle pa l' Poite-di-Fiér, Lès Tri ou l' Molenvint.
Et quand l' moman barbotte : « on a stî fer dès coûse ! »

LISA *(tot en r'çunant).*

Què d'joz ?

BATISSE *(travayant).*

Mi ? Ji n' dis rin.

LISA.

Avoz d'jà fai vosse boûse
Po l' grand bal di dimègne ?

BATISSE.

Ji n'y pinse seur'mint nin.

LISA.

Vinoz-y !

BATISSE.

Poquoi fer ?

LISA.

Lès aute s'amus' nu bin !

BATISSÉ.

Quand on n'a nin l' cœur gaie, i n' faut nin qu'on si stiche
Didins lès jambe dès gins.

LISA.

Vos m' froz plaiji, vos dis-je !
(*Elle boit, èt r'met s' jatte dins l'armoire.*)

BATISSE (*à paurt*).

(*I chante.*)
Quand jè l' rivois — j' n'y comprind rin —
Ji so do côp plat comme one vôte.

LISA (*à paurt*).

(*Elle chante.*)
J'a dè l' poîne, dè l' vôye si chagrin.
Mais, è pou-j', si j'enne aîme on ôte ?

BATISSE.

J' vôreuve awoi l' foice dè l' brûtî.....
Dilez lèye ji m' sin sins corage.

LISA.

Li pôve gârçon ! jè l' voi voltî,
Mais, di d'là à causer mâriage !

BATISSE.

Ji l'aveuve rêvé ad'lé mi :
D's èfant... on corti... one maujone !

LISA.

Du resse, ji n' lî a rin promi.
Ji so bin libe di fer c' qu'i chonne.
(Elle rimet à place li restant di s' riçuner.)

BATISSE.

Mais là qu' tot toûne à cul d' pouïon.
Est-ç' qui c'è si trisse qui ça, l' vie ?

LISA *(prête à sôrti)*.

Qu'i waite après one ôte maïon !
Gn'a pont d' chagrin qui n' si rovie.
(Au momint où elle vou sôrti, l'huche si douve.)

THÈRÉSE *(qui interre)*.

(A Liza.)
Eh bin, où avoz stî ? Poquoi riv'noz seul'mint ?

LISA.

Dès commande qui pressaîne. On m'a t'nu on momint.
Po z-achèver saqwants bot'nîre.

THÈRÉSE.

Nin tant d' ramage.
Vas-è !
(Liza sôrte.)

Scène V.

BATISSE, THÈRÉSE.

(Batisse s'a r'mettu à travayi. Thèrése met s' tripe su one assiette, li r'met dins l'armoire èt vin adlé l'apirdisse.)

THÈRÉSE.

Eh bin, estans-n' core annoyeu ? Ji wage
Qui c'è l' bal di dimègne qui v' trotte è l' tiesse ?

BATISSE (*tot travayant*).

Nôna.

THÈRÉSE (*riant*).

Ah ! m' pôve Batisse ! Tot ça, c'è l' vie histoire.
(*Tot fiant des gesse.*)
On a
One maïon, on s'abresse, c'è « m' coq », c'è « mi p'tite pouïe »
Puis, tot s' gâte, èt s' on brait,
(*Pirdant l' voix d' Batisse.*)
« J'a one poussère dins l'ouïe, »
Ou bin : « ouche ! cor one mièttе, ji m' sipocheuve li doigt ! »
Po p'lu m' cachî tot ça vos n'estoz wère adoit.
A on vî singe comme mi on n'apprind pont d' grimace.

BATISSE (*agacé*).

Mais qui v' dit, à l' fin d' tot, qui c'è ça qui m' tracasse ?

THÈRÉSE.

N's avans torto passé par là, Batisse. Ainsi,
C' n'è nin l' poîne di jouer au pu malin vaicî.
A vosse place, vèyoz, mi ? j'è r'pirdreuve one à m' môde.
C'è l' vrai r'méde, à m' chonnance. On dit qu'on clau chesse l'ôte ;
Et li spot a raison. Li cia qu'n'è nin contint
Qu'i tape èvôye à l'nait c'qui ly plaijê l'matin.

BATISSE.

Si v' croèyoz qu' c'è-st-aujîe ! J' vôreuve vos vôye à m' place !
On a vite dit : « Chove-lu pus lon ! « On n' sé, on n' woise,
(*A paurt.*)
Si elle saveuve quî qu' c'è, elle chantreuve on ôte air !

THÈRÉSE (*tot tripotant dins s' coujènne*).

V' n'avîz qu'à mia choisi ; en amour, faut do flair !

BATISSE.

Vos avoz beau flairer, allez, nosse dame ! Li diâle
Li même, por y vôye clér, allum'reuve moinde brocalle.
Lès cœur dès jônès fèye, c'è co pus noir qu'on for.

THÈRÉSE

I n' faut nin lès taper tortote foú, Batisse, por
One qui v' fai displaiji,

BATISSE (*tot fiant do chètia*).

L' mèyeu n' vau nin quatte gaye,
Et si on pleuve viquer sins cœur èt sins entraye.....

THÈRÉSE.

(*Elle prind one chèyire èt vint s'assite dilé li.*)
Causans one miette, Batisse. V's estoz on bon ovrî,
Vos n' vos fioz jamais sô ; ji so sûr qui vos frîz
On brave homme di moinage.
(*Li mèttant l' main d'su li spale*)
Què dîrîz d' nosse bauchèlle ?
I gn'a branmint d' pus laide, si gn'enn' a moinde pu bèlle.

BATISSE (*i lai chair l'aurpix d' saisich'mint*).

Ah ! ç'a todi stî m' rêve ! J'y a songî moin côp,
J'èsteuve au Paradis d'lé lèye.

THÈRÉSE.

Eh bin, grand fô !
Poquoi n'èl voloz pus ?

BATISSE.

J' sé bin qu' j'aureuve li couye.
Lisa d'on ôte costé a d'jà tapé sès oûye.

THÈRÉSE (*si lèvant*).

Allez, vos èstoz loigne ; quî v'loz qu'èlle vôye vol'tî ?
(*A paurt.*)
C'è po Lisa, mès gins, qu'il avè l' coûr nèyî !

BATISSE (*agacé*).

J' n'è sé rin, mi, nosse dame. D'mandez-lî qu'èlle vos l' mosse !
(*A paurt.*)
Ji crois qui d'su sès ouye, èlle a dès scaugne di mosse.

Scène VI.

LÈS MÊME, CHANCHÈT.

CHANCHÈT (*intrant one ligne à l' main, l' chènâ à s' dos*).

Bonsoir, voisine, bonsoir ! Colas è-st-i riv'nu ?

THÈRÉSE.

Volà qu'il è sèpt heûre. Ji crois qu'i n' tauj'rè pu.
Avoz fait one saquoi ?

CHANCHÈT.

Oï. L' samoîne passée,
Ji vos aveuve promi one pitite fricassée.
Et j' l'appoite.
(*I wide si chènâ d'sus l' tauve ; Thèrése mèt lès pèchon sur one assiette ; Chanchèt tape su li spale d'à Batisse.*)
Ah ! valet ! È l's amour ? Rin d' novia ?

BATISSE.

(*A paurt.*)
Ji crois qu'is ont juré di m' fer sôrti di m' pia !
(*Il assaye di rire.*)
Ah, Chanchèt ! si v's èstoz ossi contint dès vosse
Qui mi dès mènne... !

CHANCHÈT.

Què di-s, valèt ? Ah ! nom di Diosse !
Ji m'a mârié... j'a ieu one feumme... rin qu'one ! — Qui l'bon Diu,
L'aude ! — Eh bin...
(*D'on air terribe.*)
Èlle è moite à timps ; j'è l' sipiyè !
(*On rit.*)
Non, m' fi, non, c' dinrée là n'a pu rin qui m' pou plaire,
Rin qu' di songî maïon, j' crois qui j' chaireuve au r'viaire.
(*I va mètte si ligne dins on coin.*)

THÈRÉSE (*riant*).

C'è todi quand on n' sé pus aïe, qu'on rache dissu.

BATISSE.

Combin èstîz à l' pêche ?

CHANCHÈT.

J'èsteuve avou l' Bossu,
Nos avans stî pèchî do costé dè l' Pairelle.

BATISSE.

Commint pout-on passer s' timps à ça ?

CHANCHÈT.

V'là one bèlle !
Vou-s vinu pèchî d'main à l' poite Sint-Nicolè ?
T' m'è dirè dès novèlle en riv'nant, sése, valèt ?
Mais c'è l' pu bia passe timps qu'on pou rêver dè l' vîe !
J'y d'meurreuve nait è joû, sins qu' jamais ça m' naujîe !
Vos v's y frîz vite, allez, Batisse, vos poloz m' croire ;
C'è si bon d'esse assî d'su l' rivage, en plein air.....

Scène VII.

LÈS MÊME, COLAS *èt* LISA

COLAS (*di d'su l' reuwe*).

Allèz ! rote divant mi, prôpe à rin !
(*Il intèrre, chèssant Lisa, qui va s'aspouyî conte li meûr en brèyant.*)

THÈRÉSE.

Eh bin, qu'è-ce ?
Poquoi c' qui t'èl brûtîe ? Qu'a-t-èlle fait ?

CHANCHÈT (*arrêtant Colas qui vou batte si fèye*).

T'è-st-one bièsse !
Ti n' sèrè jamais crau, ti t' fai bin trop d' mouais song !

COLAS (*si r'sachant*).

Lais-m'. Ji so dins one rage !

CHANCHÈT.

C'è todi l' même chanson,
Ti t'èpoite po dès rin. Euche one miette pus d' patiïnce !

COLAS (*même jeu*).

Lais-m', ti dis-je, ou ça va toûrner mau.

CHANCHÈT (*li làchant*).

(*A paurt.*)
C' côp ci, j' pinse,
Qu'i vau mia r'claper m' bèche.

THÈRÉSE.

(*Elle vint s' mètte ètur Colas èt s' fèye.*)
Mais, m' dirè-s bine, à l' fin,
C' qui gn'a avou Lisa ?

COLAS (*mèttant su l' tauve si paquèt avou dès solé*).

J' riv'nè d'èmon Goffin
D'awè stî prinde mèseure. È-c' qu'au fond d' l'Arsinâle,
Dilé l' gendârmerie, ji n' chai nin su c'te èlla-l,
Brès d'seu, brès d'sos, avou on jône fleu d'embarras,
Qui lî fiè dès mamour èt lî causeuve tot bas ?
Ah ! l' sôrcîre !

(*I vout s'daurer sur lèye ; Chanchèt l' ractint.*)

BATISSE.

(*A paurt.*)
Ah, bon Diu !

THÈRÉSE (*tote saisie*).

Lèye, ça ?... lèye ?

COLAS (*s' lèyant chair sur one chèyère*).

Oï, t' fèye !

THÈRÉSE (*foû d' lèye*).

Ah ! l' mânètte ! ah ! l' coureuse !
(*Elle court su Lisa, Chanchèt l' ractint.*)

CHANCHÈT.

V'loz choûter on consèye ?
Vos alloz vos mouaiji tos lès deux, comme deux fô.
One bèlle avance, nèdon, quand v' l'auroz roué d' côp ?
..... Po dès queuwe di cèrége !

COLAS (*i s' lève è r'pousse si chèyère*).

Ji vôreuve bin t'y vôye !

CHANCHÈT.

Quand on n' vou nin s'attinde à ça, m' fi..... bin..... on lôye.
Si fèye pa l' patte !

THÈRÉSE (*tot fiant dès gèsse*).

Ah ! j' n'èl saurè rovî !

COLAS (*tot abattu*).

S'il arriv'reuve malheûr, ji crois qui j' va m' nèyî !

THÈRÉSE (*même jeû*).

One fèye si bin appriche, èt dont j'èsteuve si sûre !

CHANCHÈT.

Vos m' fioz rire à l' fin d' tot avou vos èsclamûre !
N' direuve-t-on nin qui v'là do côp l'honneûr pièrdu ?
Por one pove pormoinrâde, voisin, vos v'là strindu,
Sins foice, tot sang-è-n'aiwe ! Allons, v' n'èstoz qu'one pouye !

COLAS.

Taisse-t-u, don ! Di colére ji trône co comme one fouye !

CHANCHÈT.

Rimèttoz-v', èt choûtez-m' ; fioz vite one rôye là-d'su,
Ça n'è vau nin lès poîne, li bauchèlle n'è l' f'rè pu.
Quî-ç' qui n'a jamais ieu dès amour è cachètte ?
Qui n'a qu' cès pèchî là n' pou mau d'awè l' planchètte.
(*Mostrant Lisa.*)
Waite : èlle si brai tote moite. È-c' comme ça qu'on agit ?
One èfant qui jamais n' vos a fait displaiji !

Lisa è-st-one commére qu'on pou s' fiyî sur lèye,
Qu' tot-l' monde prie li bon Diu d'ènne awè dès parèye.
(Lisa, dins s' coin, brai sins brût.)

COLAS.

(A Lisa.)
Assez grognî comme ça, taisse-tu !

THÈRÉSE *(à-st-homme)*.

Lai-l' tranquille, hon !

CHANCHÈT *(à Colas)*.

Ji vos a tot à l'heûre appoirté do pèchon.
Si vos v' mèttoz à tauve sins vos rapauji l' tièsse,
Ji crois, mi pôve Colas, qu' vos aval'roz l's èrièsse.
(I va qwat s' ligne.)

THÈRÉSE.

N' n'allez, Chanchèt ?

CHANCHÈT.

Oï, 'l è timps.

THÈRÉSE.

Mèrci, savoz !

CHANCHÈT.

Ci n'è rin d' ça, Thèrése, quand gn'aurè pus, gn'a co.
(Huit heûre sonn'nu.)

THÈRÉSE.

Volà voste heûre, Batisse.

BATISSE.

(A paurt.)
J'a one tièsse comme on huche !
(I rôs si d'vantrin èt mè s' casaque.)

CHANCHÈT *(qui l'a attindu)*.

T'è prêt, valèt ?
(I donne one pitite tape su l' masalle d'à Lisa.)
Allons, qu' lès brairîe finich'nuche !
Qui l' timps si r'mètte au bia ! A r'vôye, voisin!

COLAS *èt* THÈRÉSE.

Bonsoir !

BATISSE.

A d'main.

COLAS *èt* THÈRÉSE.

Bonsoir, Batisse.

(*Chanchèt èt Batisse sórt'nu.*)

Scène VIII.

COLAS, THÈRÉSE, LISA.

COLAS (*qui s' pormôine dins l' chambe, en passant d'lé Lisa*).

Ah ! qui l' diâle ti vègne qwair,
Ti m'a tot r'toûrné l' coirps.
(*A paurt.*)
Quand j'y songe ! one rôleuse !
(*I s'assit, s'aspouye dissu l' tauve, puis si r'dresse à mitan èt li mosse li pougne.*)
Si ji n' mi rit'nè nin !

THÈRÉSE.

D'meure tranquille !
(*A Lisa.*)
Ah, coureuse !
C'è po ça qui v's avîz tant d' commande à fini !
Qu' vos n' savîz pu riv'nu aux heûre !
(*Elle li bourre li pougne dins l'anètte.*)
V's m'avoz minti,
Mais vos m'èl payeroz cher, toûrnisienne !

COLAS (*sachant Thèrése*).

Lai-l' là. Vass'
Li batte ? On caus'rait bin sins li chair su l' carcasse !
(*A Lisa.*)
Quî qu' c'èsteuve ?
(*Comme Lisa n' rèspond nin, Colas l' foice à r'waiti di s' costé.*)
Eh bin ?

THÈRÉSE (*mouaiche*).

Là, c'è ça, cotape-lu !
Èlle va t'èl dire do côp. Mi, ji n'a nin volu
Lî d'mander d'vant lès gin. Po qu'on l' sépe didins l' reuwe !
(*A Lisa.*)
Allons, qui è-c' qui c'èsteuve ?
(*Lisa n' rèspond nin, Thèrèse li cocheu.*)
Mi rèspondrès-se, tièsteuwe ?

COLAS.

Èlle n'èl cotape nin, lèye !
(*A s' feumme.*)
T'èl cocheu comme i fau !

THÈRÉSE (*èroyant Lisa d'lè l'armoire*).

C'è po vingî m' colére, mais ji n' lî fai pon d' mau.

COLAS (*s' lèvant*).

Là tot. Nin tant d' quèquès. Èlle ni vou nin rèsponde ?
C'è bin, qu'èlle fèye à s' môde. Mais, ècor one rèsconte
Di c' genre-là, è mi j' f'rè à l' mènne. Avoz compris ?
(*I fai on pas viè l'huche, puis i r'vint.*)
D'ailleurs, finichans-è. Nos avans stî appris.
A commincî di d'main, èlle f'rè vaici l' bèsogne,
Èlle cœus'rè, f'rè l' coujène,
(*A Thèrèse.*)
Èt vos, vos auroz sogne
Qu'on n'èl rèscontère pu trògnant pa tos lès coin.
(*I vou sôrti.*)

THÈRÉSE.

Où allez ?

COLAS.

J' vas riv'nu.

THÈRÉSE.

Èt l' soper ?

COLAS.

J' n'a nin faim.

THÉRÉSE.

È volà cor one ôte ! Sopez !

COLAS.

J' mougn'rè tot rate.

(I r'waite co Lisa avant d' sôrti.)

Èt qui j' n'èl rivôye pus. Li moin m' dimougne dè l' batte.

(Il èva.)

Scène IX.

THÈRÉSE, LISA.

THÈRÉSE.

Vos n' gangn'roz rin à braire. V'noz v's assîte dilé mi,
Allons, vinoz, vos dis-je, vinoz. Assez gèmi.

(Lisa vint s'assîte dilé l' tauve èt r'frotte sès oûye avou si d'vantrin.

Où l'avoz rèscontré ?

LISA *(d'one voix trônante).*

Là longtimps qu'i m' suiveuve.....

Quand j' sôrtè.....

THÈRÉSE.

Poquoi n'el dijîz nin ?

LISA.

Ji n' waseuve.

THÉRÉSE *(si lèvant).*

Vos wasoz bin sôrti avou !

(Après on mouminî, pu douc'minî.)

L' veyoz voltî ?

LISA *(tot bas).*

Oï.

THÈRÉSE *(tot flant dès gèsse).*

Alors, mi fèye, i faut danser sur on ôte pîd !

Quand on s'aîme honnêt'mint, on n' si cache nin dins l' cauve ;
Qu'i vègne ! Nos voirans bin di qué bois è-c' qu'i s' chauffe.
Si c'è-st-on bon ovrî qui vos aîme por di bon,
Nos n'èstans nin dès gin à polu vos dire non.
(A paurt.)
Pôve Batisse ! què dirè-t-i d' tot ça ?
(A Lisa.)
Eh bin ! qui è-ce ?

LISA *(bachant l' tièsse)*.

On gârçon bolègî dè l' Maursale.

THÈRÉSE.

R'lèvoz l' tièsse !
Do timps qui j' va à l' bîre, vos mougn'roz on boquèt,
Ji n' vou nin vos vôye là quand vosse papa r'vairè.
(Elle prind l' pot su l'armoire èt èlle èva.)

Scène X.

LISA.

LISA *(asstte ad'lé l' tauve, li tièsse aspouyte)*.

Dimèrer sins l' rivôye ! non, c'è-st-au d'seu d' mès foice,
È li, vinu d'mander l'intrée..... j'a peu qu'i n' woise.....
(Èlle si r'drèsse.)
Bon Diu s'i n' voleuve nin ! S'i s'aveuve moqué d' mi !...
A quoi vas-je songî-là..... Il è bin trop ginti !
Ci qui vint d' m'arriver, fau portant qu'on lî dîe !...
(Èlle songe.)
S' on m' lai aller au bal, ji l'y voirè quéqu' fîe !
(Èlle si lève.)
Nos avis'rans. I fau qui l'affaire vauye grand pas !...
Ah ! qué malheûr, todis, d'awè rèscontré m' pa !...
Qu' j'èsteuve heureuse ! c'è-st-è bin trop bon po qu' ça dure.
Si gn'a on bon Diè po lès sôlée, ji vos jure

Qu'i gn'a on diâle po fer dè l' poîne aux amoureux.

(Èlle songe on momint.)

D'mèrer vaici..... n' pu l' vôye. Qui m' coûr è st-anoyeux !

(Èlle dimeure l' tièsse bachte, puis èlle s'assid et s'aspouye tot songeant.)

Scène XI.

LISA, THÈRÉSE, *puis* COLAS.

(Thèrèse intèrre, mèt l' pot su l'armoire èt apprête li tauve.)

THÈRÉSE.

Avoz d'jà mougni ?

LISA.

Non.

THÈRÉSE.

Dispêchîz-v' donc, grande sotte,
Avant qu' vosse pa n' rivègne. S'i rintreuve en ribotte.
Vos aurîz one bèlle danse !

LISA.

Ji n' saurè, qui j' vos dis.

THÈRÉSE.

Bè, v's ètindroz chanter lès ange do Paradis,

(On ètind roter.)

Mâriâ, vol-là !

(A Lisa.)

Taurjî, i d'meure cor one galètte,
Vos l' mougn'roz dins vosse lé.

(Èlle va à l'armoire.)

COLAS (*intrant*).

(I r'waite Lisa.)

Eh bin ?

THÈRÉSE.

(A Colas.)

Li volà prète,

(A Lisa.)

Allez v' couchî tot d' suite.

(Tot en l' bourrant pa lès spalle, èlle li fourre li galètte dins l' poche di si d'vantrin.)

(A paurt, à Lisa.)

Va vite, n'èl mouaiji nin !

(Lisa intèrre dins l'ôte chambe.)

COLAS *(r'waîtant di s' costé-là).*

(I live si pougne.)

Sacrè..... sacrè.....

(Li mot qu'i vôreuve dire ni vin nin.)

THÈRÉSE *(appoirtant l' casserole su l' tauve).*

Allons, c'è bon. T'èl dirè d'moin.

(Li rideau chai.)

AKE II.

Bal aux Champs-Élysée. — One guirlande di lanterne vénitienne autoû dè l' place ou c' qu'on danse. A gauche, li façade do cabarèt, vis-à-vis, à droite, l'orkaisse. Dès gloriètte, dès tauve èt dès banc, dins l' fond. Au d'vant dè l' scène, à droite, one tauve avou dès chèyère ; à g uche, one gloriètte qu'on pou vôye tot c' qui s'y passe.

Tot l' timps di l'ake, dès homme èt dès feumme si pormoinr'nu ; dès gârçon d' cafeu sièv'nu lès gins dins lès gloriètte è autoû dès tauve.

Scène I.

ADOFFE, FLUPPE, LI BLANC, JEAN, BATISSE, CHANCHÈT.

(Dins l' gloriètte, Batisse èt Chanchèt divant one botèye di bire ; autoû dè l' tauve, à gauche, Adoffe èt sès camarâde.)

(L'orkèse 'oue one valse : lès cope dans'nu. Tot l' monde chante su l'air di l'orkèse.)

Faut s'amuser tant qu'on è jône,
Ni choûtez nin lès vèyès gins,
Ça n' fai jamais d' toirt à pèrsônne,
Di rire èt d' chanter d' timps in timps.
L' jônèsse ni dure nin pus qu'one bauye,
Waiti dè l' passer di vosse mia,
Li cia qu'è nauji, bin ! qu' l'èrvauye.
Nos aute, nos rattindrans l' solia.

Qu'on s' rabrèsse one miètte,
Galant èt maïon,
Dansez, mès pouyètte,
Dansez, mès pouyon,

(L'orkèse si tait, lès cope si pormoinr'nu.)

ADOFFE (*widant s' vèrre*).

(*Aux aute.*)

Et bin! qu'è-c' qui vos chonne? Nos n' p'lans nin prinde racènne
Vaici.

(*I s' lèv'nu tortos.*)

FLUPPE.

Allans vôye nos maïon.

ADOFFE.

(*A paurt.*)

Voirè-j' li mènne?

(*Tot songeant i suit lès aute qui èvont en chantant.*)

Qu'on s' rabrèsse one mièlte
Galant èt maïon.
Dansez, mès pouyètte;
Dansez, mès pouyon.

Scène II.

BATISSE, CHANCHÈT, *puis* THÈRÉSE *èt* MARJO.

CHANCHÈT (*à Batisse qu'è-st-aspouyi su l' tauve*).

Èt bin, valèt, qu'è faisse? Vasse dimèrer planté
Vaici? Mi, m' tièsse caboû di lès ètinde chanter.
Ah! si j'èsteuve co jône!

(*I s' ridrèsse.*)

Mais j'èl so! Qu'a-j' è l' vinte?
C'è t' même qu'à cinquante an èt c'è mi qu'ènne a vingt!

(*Mostrant Batisse.*)

Avoz jamais vèyu one tièsse di moirt comme ça?
A foice di t' chagriner, t' n'aurè pus qu' dès oucha.
Allons, bèvans on côp.

(*Do timps qu'i wide èt qu'i bèv'nu, Marjô èt Thèrése pas'nu en s' donnant l' brès.*)

MARJÔ.

Ah! Thèrése, qué-n' bèlle fièsse!

THÈRÉSE.

Èt tote cès lumiére-là qui hos'nu d'seu vosse tièsse !

MARJÔ.

I n'ènn' a chèyu one tote à l'heûre ad'lé nos,
Si ji n' mi r'culeuve nin, j' l'attrapeuve su mès gno.
C'è qu' ça v' brûl'reuve li cotte comme on rin !

THÈRÉSE.

J' vou bin l' croire !
È-c' qui nos fians tot l' toûr ?

MARJÔ.

Bè, poquoi nin ! Histoire
Di dire qu'on a stî d' tos costé. M' fèye èt Lisa,
Sont co priche po s' danse-ci ; nos avans l' timps.
(Elle achèv'nu l'eu toûr.)

Scène III.

BATISSE, CHANCHÊT.

CHANCHÊT.

Ah, ça !
È-c' qui t' va t' rimouer, lum'çon ?
(Gèsse.)
Ça vou ièsse jône !
Mais, t' n'è qu'on vî catî, Batisse, mi fi. Ti trône
Ti grogne, t'è tot dôrnisse, ti n' sé boire, t'a l' balzin,
È-c' déjà tot chènu ? Asse pièrdu tote tès dint ?
C' sèrè bin timps pu taurd quand t' sèrè à l' catrîe,
Di sahî do plaiji. Faut qu'on chante, faut qu'on rîe.
On n'a qui l' bin qu'on s' fai.
(Batisse apougne si vèrre èt l' wide.)
C'è ça, corage, valèt !
Ni songe pus à Lisa. Lai l' bauchèlle po c' qu'èlle è.

J' n'è vou pon dire di mau ! Non, c'è-st-one brâve commére.
Mais, m' fiyoule ni t' vou nin, ainsi l'affaire è clére ;
C'è-st-à toi di waitî aute pau.

BATISSE (*tot résolu*).

V's avoz raison,
È ji n' sôrtirè nin di d' ci sins one maïon.
(*A paurt.*)
A quoi bon sommagî ! I vau mia qu' j'èl rovîe !

CHANCHÈT.

A la bonne heûre, au moins. T'è-st-one homme. Ji m' rafie
Di t' vôye.
(*Batisse sôrte dè l' glorièttе èt attrape one bauchélle qui passe.*)
Bè ! ça n'a nin taurjî ! Li quéque !

Scène IV.

CHANCHÈT, COLAS.

(*Colas arrive di d'drî l' glorièttе.*)

CHANCHÈT.

Tins, Colas.
Gn'a longtimps qu' t'è vaici ?

COLAS.

N's avans one tauve vailà
Avou Mimi èt s' feumme.

CHANCHÈT.

On s'amuse ?

COLAS.

Oh ! mi, wère !
Ji n'y voleuve nin v'nu, tè l' sé bin, po l'histoire
Di londi. Mais Thèrése barbottè, m' fèye ossi.....
Dès conte èt dès ramage..... Ti voi bin ça di d' ci.
A l' fin d' tot.....

CHANCHÈT (*li côpant l' parole*).

T'as bin fait. C'aureuve sitî trop drole,
Vasse rissèrrer t' fèye comme on mouchon dins s' gayole ?
Riwaite-z-y, c'è t' divoir. Mais n' faut nin li spani
Dès p'tits plaiji dè l' vîe.
(*A paurt.*)
S'il è d'jà èruni
Lès jônès gins n'èl sont nin.
(*I fai on pa do costé dè l' gloriètte.*)
Bin, bèvans-n' one botèye ?

COLAS.

Vins, nos l' boirans vailà, ad'lé Thèrése è m' fèye.

CHANCHÈT.

C'è comme ti vou, allans !
(*Is è vont.*)

Scène V.

BATISSE.

(*On ètind l' baston do chef d'orkèse po l' deuzème pârtie dè l' danse. Lès cope s'apprêt'nu. Batisse passe avou s' commére.*)

BATISSE.

È bin m' fèye, y è-st-on ?
(*A paurt.*)
Elle è bièsse comme on pot,
(*A s' commére.*)
Allèz, mi p'tit crèton !
(*Li musique joue : il apougne li bauchèlle èt danse. Tot l' monde chante su l'air di l'orkèse:*)
Dansez, toûrnez, rin d' tél qui l' danse
Po l's amoureux qu' sont-st-anoyeux,
On fai dès novèlle connichance.
Tot c' qu'è novia chonne bin mèyeu.

Po fer plaiji aux jônès fèye
Valèt, ni toûrnez nin trop roid ;
Vos pôroz, tot bas, à l'orèye,
Leu dire comme ça ci qu'i v' chonn'rè.

Qu'on s' rabrèsse one mièlte,
Galant èt maïon,
Dansez, mès pouyètte,
Dansez, mès pouïon.

(*Li danse finie, rimouwe-moinage dins l' bal. Tot l' monde apougne lès chèyère èt lès tauve di libe. Fluppe, Li Blanc, Jean, s'assit'nu à l' tauve di gauche. — Batisse, Adoffe èt one commére inter'nu dins l' gloriètte.*)

Scène VI.

ADOFFE, BATISSE, *One commére*, FLUPPE, LI BLANC, JEAN.

ADOFFE (*qu'arrive en fiant dès saut*).

One dimèye heûre d'entr'ake !
(*I tape su l' tauve.*)
Eh ! garçon, dès botèye !
Rin d' tél qui dè l'bonne bîre po rinde dès foice, hein ! m' fèye ?
(*I vou rabrèssi l' commére qui li flanque on atout èt s' sauve.*)
(*Aux aute.*)
Qui è-c' qui chante on boquèt ? Commince, Blanc !

LI BLANC.

Ji n' saurè.

ADOFFE.

Allez, Fluppe.

FLUPPE.

J'a mougni po soper dès sorè,
Ça m'a côpé l' chofla.

ADOFFE.

Allez vos foute è l'aiwe
A Byau !
(I s' rifrotte li front.)
Ji n'è pou pus, ji so tot sang-è-n'aiwe.
(A Batisse.)
Eh bin, Batisse, qu'as-se fai di t' commére ?
(On garçon d' cafeu passe.)

LI BLANC.

Eh ! valèt !
(Li garçon n' si r'toûne nin.)

FLUPPE.

Eh ! garçon !
(Li garçon s' ritoûne.)
Deux botèye èt dès vèrre.

ADOFFE.

(Aux aute.)
Et l' coplèt ?
Qui è-c' qui l' chante ?
(A Batisse.)
Et t' commére, à propos ?

BATISSE.

Elle mi pèle !
Ji m' vas-è disnichî tot à l'heûre one novèlle.

ADOFFE.

T'ennè core onque à m' môde. V'là comme i faut agi !
Lès feumme ni sont su l' tèrre qui po no fer plaiji.
One mi plait ? Dins mès brès ! Elle mi gène ? Houp, à l'huche !
Faut todi qu' lès amour on bia joû finich'nuche.
Bin, j'aime mia lès brîjî avant qu' ça n' vauye trop long,
Si brouyî... puis s' rimètte, si fer tot plein d' mouai song....
Oui, tûtûte !... Ji lai ça aux cia qu'ont do corage,
Quand j' sèrè odé d' tot, ji song'rè au mariage.
(Li gârçon arrive.)
Ah ! volà nosse gârçon qu'arrive, il èstè timps,
(I disbouche one botèye èt wide.)
Pèrsônne ni vout chanter ? J' commince, mi, choûtez bin.

(*I chante.*)
Quand l' vint sofèle ou qui l' pleuve chai,
Si vos v'loz ièsse binauje,
Sôrti à deux l' dimègne à l' naît,
Sahî ci qu' c'è qu'one bauje;
Prinde one èplausse di timps in timps,
Po vos r'fer d' vos misére,
È v's ècrauchî comme on leuvrin :
Pirdoz vite one commére.

Si vos èstoz dès cia qu' fèy'nu
L'amour po qu'on-z-è cause,
È qui n' sav'nu jamais s' rit'nu
Di fer tote lès dicause ;
Si vos aimez, comme li pèchon,
Di viquer dins l'aîwe clére,
D'awè dins vosse lé on cruchon,
Pirdoz vite one commére.

Mais si, quand vos sôrtoz avou,
V's avoz peu qu'on n' vos l' prinde,
Si, pace qu'elle n'a nin v'nu on joû,
Vos attrapez mau l' vinte ;
Si por one tromp'rie qu'èlle vos fai,
Vos v' mèttoz è colére ;
Si c'è po n'aimer qu'one a fai,
Ni pirdoz pon d' commére.

(*On rit.*)

LI BLANC.

Sacrè Adoffe !

ADOFFE.

Bèvans, valèt ! Et vivent nos aute !

(*I bèv'nu.*)

Vinsse, Batisse ?

BATISSE.

Va todi, j' ti r'trouv'rè.

ADOFFE

Fai à t' môde.

(*Il è va.*)

Scène VII.

BATISSE, LI BLANC, FLUPPE, JEAN, *puis* ADOFFE.

BATISSE (*tot seu dins l' glorièlte*).

Ah ! si j' poleuve awè li coûr indiffèrint,
Rovî tot c' qui m' tracasse, ni m' fer dè l' bîle po rin !

FLUPPE (*à l'aule tauve*).

Bin, Jean, où c' qu'è t' maïon ?

JEAN (*après qu'il a bèvu*).

Li quénne ?

FLUPPE.

Li grosse boulotte.
T'a co sôrti dimègne avou lèye.

JEAN (*ossant lès spale*).

Dins sès cotte
Dangèreux ! avou s' tièsse qui passe ! Bè, ji vos l' di,
Mi chèrgî d'one commére quand gn'ènne a tant vaici !

LI BLANC.

T'a raison, vî stomac ! I faureuve èsse one bièsse !

BATISSE (*à paurt*).

Choûtez-lès diviser ! Ah ! qui j' voreuve bin ièsse
Comme-z-èlle !

FLUPPE (*aux aule*).

Voloz m' choûter ? Ji vin d'enn' èmanchî
One bin belle po t't à l'heûre !

LI BLANC.

Todi l' même po cangî.

JEAN.

Co sûr one fârce !

FLUPPE.

Oï, choûtez !

(I caus'nu tot bas èchonne èt rienu di timps in timps.)

BATISSE.

(A paurt.)

Ah ! lès arnauje !

I s' fout'nu di t't-à-fait comme on pourcia d'one bauje.

(I chante.)

C'è pus foirt qui mi,
J' n'èl sé bouter foû di m' tièsse,
Gn'a m' coûr qui gèmi
Quand ji songe qu'èlle è-st-à l' fièsse,
Èt qu' tot en dansant
D's aute il caus'nu à l'orèye.
L' bon Diè sé portant
Qui j' sèreuve heureux d'lé lèye !

(I songe, on ètind rire à l'aute tauve.)

LI BLANC.

Ça va.

FLUPPE.

Tot l' monde ènn' è ?

JEAN.

On rirè, gn'a pont d' mau.

(Adoffe arrive.)

LI BLANC (*à Adoffe*).

Bè, vo-t-là cor on côp !

JEAN.

T' n'è jamais bin nulle pau !

Vinse-avou nos ?

ADOFFE.

T't à l'heûre. Allez todi.

(Is è vont tos lès tot.)

Scène VIII.

BATISSE, ADOFFE.

BATISSE.

Bin qu'a-se ?

ADOFFE (*tot en riant*).

Taisse-tu ! Ècor one miètte, j'attrapeuve su m' carcasse !
Ti t' rappelle bin l' commére qui m'a d'né on atou ?
Nos avans rèscontré s' galant, plein comme on ou.
C'è-st-one pitite sôrcîre, wèspiante comme one marcotte.
J' lî causeuve, èlle jippeuve à pichî dins sès cotte,
Quand tot d'on côp, volà qu' l'ôte passe à costé d' nos ;
I l'ètind, i s' ritoûne, i vou m' chair dissu l' dos.....
Ji m' sauve..... èt l' pôve bauchèlle attrape one dispoûss'lée,
Qui n'èstè nin piquée dès viair.

BATISSE.

T' lai one solée
Batte one feumme, ti même ! Bè t'ènnè-st-on vètte !

ADOFFE.

Nôna !
Po sès bias oûye, j'aureuve stî risquer mès oucha !
Si t' pinse qui j' va quèri dispute por one commére !
On aureuve bèl à fer !... Choûte li rèstant d' l'affaire.
J'a co stî foû binauje qui s' avè stî di d'là,
Ji lès quitteuve à poîne, qui d'lé one tauve vailà.
Ji rèscontère li mènne. Ah ! m' fi, si t'èl vèyeuve !.....
T'è d'meurreuve tot sbaré. Ji so sûr qui t' chaireuve.
Au r'viair di saisich'mint... On visage ! On minton !
On coirps ! dès ouye ! dès lèppe ! A t' rimouer to t' song.

BATISSE (*riant*).

C' côp ci ji crois qu' t'è pris. M'invitrè se au mâriage ?

ADOFFE.

Ji crois qu' ti guègue, Batisse. Allons, m' voi-se è moinage ?
C' n'è nin po-z-è fer m' feumme, mais po-z-è fer m' maïon.

BATISSE.

È-ce qu'èlle ti voi voltî ?

ADOFFE (*I ol fiant on gesse*).

Ah, l' pôve p'tit pouïon !
Elle aureuve flauwi, sûr, di m' vôye avou one aute.

BATISSE.

Poquoi n'è-se nin avou ?

ADOFFE.

Elle ni fai nin à s' môde.
On nos a-t-attrapé èchonne, wè-se ? Et dispeu,
On l' tin à gougne.

BATISSE.

Is ont bin raison d'awè peu.
Si l' pére ti connireuve, i n' sèreuve wère à-st-auje.

ADOFFE (*riant*).

È pou-je, mi, si s' bauchèlle aîme bin d'awè dès bauje ?

BATISSE (*soriant*).

J'èl plain !

ADOFFE.

Taisse-tu, Batisse. Ti prèche comme on doèyin.

BATISSE.

T'èl rivoirè ?

ADOFFE.

Oï, èlle a trové moyin,
Di nos vôye tot à l'heûre, à l' prumaire danse.
(*I va r'trover lès aute.*)

Scène IX.

BATISSE.

BATISSE.

Pôve fèye !
Là c' qui j' dijeuve ! Lisa pou chair su on parèye,
Croire à totes sès bièstrie, è puis, quand on bia joû
L'affaire si discomèle, on brai sès oûye tot foû.

Scène III.

BATISSE, CHANCHET, LISA.

CHANCHÈT (*avou Lisa à s' brès*).

Tin, v'là Saint Jean-Batisse !
(*A Batisse.*)
Ti n' vique nin co d' suralle,
Di bâloûche, di scorlot, d' coq-d'awuos èt d' sautralle ?
Do timps qu' lès aute dans'nû, t'è gai comme on malton.
(*A paurt.*)
Mi qui l'avè t't à l'heûre si bin mèttu su l' ton !

BATISSE (*co tot r'moué d' vôie Lisa.*)

Ji m' ripoiseuve one mièttе, j'a co dansé tot rate.

CHANCHÈT.

(*A paurt.*)
I s'amuse comme on chèt qu'à dès scaugne à sès patte.
(*A Batisse.*)
T'appèlle ça èsse à l' fièsse ? Mais ti n' sé nin c' qui c'è !
(*Moutrant Lisa.*)
Volà comme on s' ripoise ! Walte, j'a co do succès !

BATISSE.

On vos vou bin vo, c' n'è nin comme mi.

LISA (*li r'waitant*).

(*A paurt.*)
Qu'il è trisse !
J' va co li fer dè l' poîne !..... I faut portant..... Batisse !
(*Grand brût dins l' fond ; on ètind dès cri, dès ramage.*)

ONE VOIX.

Grand vaurin

FLUPPE (*dins l' fond*).

Waîte qui c'è !

LI VOIX.

J' t'a vèyu.

FLUPPE.

T'a minti !

LI VOIX.

Vos n' savoz vôye lès gins sins lès fer assotti !
(*On voit on rassimblèmint dins l' fond.*)

CHANCHET (*si r'toûrnant*).

One dispute ! Ji m' va vôye !
(*A paurt.*)
Qu'i s'arrang'nuche èchonne !
(*Aux deux jônès gins.*)
Vos m' rattindroz vaici !
(*I court vôye.*)

Scène XI.

BATISSE, LISA.

BATISSE.

Vèyoz, Lisa, i m' chonne
Qui vos aurîz mia fait di n' nin m' fer v'nu vaici,
Vos volîz à tote foice ! Ji d'veuve y èsse ossi !
M'y v'là. So-je pus contint ?

LISA (*gênée*).

Vos avoz ïeu lès danse
Qui j' vos aveuve promis.

BATISSE.

C'è bran'mint d' complaisance
Di vosse pârt, j'èl sé bin. Vos avoz fait d' vosse mia,
Mais quand l'coûr n'y è nin, c'qu'on v'donne ni chonne nin bia.

LISA (*gênée*).

Voloz m' fer on plaiji ?

BATISSE.

È-ce li poîne qu'on vos l' dîe ?

LISA.

Invitez-m' à l' prumaire danse dè l' deuzaîme pârtie.

BATISSE (*lî pirdant l' moin din lès senne*).

C'è po d' bon ? Vos v'loz bin ? Ah ! mon Diè ! Ah ! Lisa !

LISA (*co pus gênée*).

Vos n' m'avoz nin compris.
(*Batisse, tot abattu, r'tire si moin, s' lait chair su one chèyère dè l' glorièttе èt s'asponye li tièsse su l' tauve.*)
(*A paurt.*)
Commint va-j' lî dire ça ?
(*Pirdant s' corage à deux moin.*)
Batisse !..... Ji vos è prie ! Choûtez ! V' savoz l'histoire,
Li jône homme è vaici.
(*Batisse fait on mouv'mint.*)
Vos n' vôrîz nin m' vòye braire,
Ni m' fer dè l' poîne, nèdon ? Eh bin, ji vôreuve bin
Lî causer... rin qu' lî dire on mot... qui m' pa n' vou nin,
Qu' ci doit ièsse tot, qu'i n'a pu dangî di m' rattinde.
(*A paurt.*)
I faut bin qui j' mintiche !

BATISSE (*one miette rapauyt*)

Èt s' on vin vos surprinde ?

LISA.

Nos dans'rans saquants toûr. Li m' rattindrè vaici,
Vos nos lairoz causer, puis quand j'aurè fini
D' lî dire c' qu'i faut qui sépe, v' n'avoz qu'à v'nu mi r'qwère.

BATISSE.

Bon Diè ! si one saquî alleuve conter l'affaire !

LISA (*tote solagie*).

On n' pou mau ! Poux-je compter sur vos ?

BATISSE.

Si vos y t'noz !

(*Hossant l' tièsse.*)

Mais j'a comme one idée.....

LISA (*lî flant signe*).

V'là Chanchèt, taijoz-vos !

Scène XII.

LES MÊMES, CHANCHÈT.

CHANCHET (*riant*).

Ah, lès warache ! ah, lès èragî ! Mi parole
D'honneûr, j'a rî plein m' vinte.

LISA.

Qu'èstè-ce ?

CHANCHÈT

One saquoi d' drole !
Dès feumme loyle !

BATISSE (*si foirçant po sourire*).

Què d'joz ?

CHANCHÈT.

Ossi vrai qui n's èstans
Vaici. Elles èstaîne quate, assîte dissu l' même banc.

One si lève tot d'on còp, èt chai dissu s' voisine,
Pinsant qui s' rôbe tineuve à one coche, èlle fait mine
Di s' bachî, lès toi aute si lèv'nu, su c' timps-là,
Et v'là qui tote lès quate chêy'nu èn on moncia !
On malin èstait v'nu keuse tote lès rôbe èchonne.
One sachè d'on costé, one aute, di l'aute.

BATISSE (*li tièsse aule pau*).

Y m' chonne
Qui j' voi l' pasquée di d' ci.

CHANCHÈT.

Ah ! Batisse, t' aureuve rî !
C'èsteuve dès èsclamure èt dès : « Maria Dèï ! »
Et lès cotte qui chèttaîne ! lès chapia è bolie !
Lès bodènne qu'on vèyeuve au t' truviè d' leus gobie !

LISA (*riant*).

I faut rire maugré tot, mais ci n'è nin bin fer.

CHANCHÈT.

C'è sûr, mais en l' vèyant, fallait rire à stoffer.
Ji paumeuve !

LISA.

Achèvans n' nosse toûr, Chanchèt ?

CHANCHÈT.

J' so prètte.
(*A paurt.*)
Is ont dû fer t't à l'heûre one bin drolle di binètte,
Quand ji lès a lèyî bèche à bèche !
(*Il è va avou Lisa.*)

BATISSE (*pinsif*).

A-je ieu toirt ?
A-je bin fait ?
(*Il è va; lès cope rivègn'nu po danser.*)

Scène XIII.

ADOFFE *puis* LISA *è* BATISSE.

ADOFFE (*arrivant d' droite*).

Lès commére ? J' croi qu'èlles ont l' diâle au coirps !
On aveuve rèssèrré m' Lisa tote li samoîne ;
V'là qu' c'è bal, èlle fait tant qui s' mére à l' fin l'y moîne.
Seul'mint l' pére si mèfie, èi tint l'ouye su tot,
Et t't à l'heure li fine mouche trouve moyin, padrî s' dos,
Di m' soffler on p'tit mot qui arrange tote l'affaire,
Vèyoz, hein, qué toupèt ! Ah lès chipies d'infer !
Ça vos a pu d' malice dins l' bout di leu p'tit doigt,
Qui nos aute dins tot l' coirps.
(*I r'watte autoû d' li.*)
C'è bin vaici qui j' doi
L 'rattinde.
(*I s' rifrotte lès main.*)
J'è connai onque qu'aurè co bon t't à l'heûre,
One bauje di lèye, parè, c'è comme dè l' laume. Et s' coûr
Qui saut'lée dins s' coirsage !
(*Lès coppe si promoîn'nu. Lisa passe au brès d' Batisse.*)
(*I mostère Lisa.*)
Waîtîz comme c'è ginti !
Vollà.
(*I r'connai Batisse.*)
Avou Batisse ? Commint s' connich'nu-t-i ?
I sont voisin, dang'reux !
(*On ètind l' baston do chef d'orkèse.*)
Gn'a pon d' mau qu' ça commince.
(*L'orkèse joue one danse.*)
Qui n's allans awè bon d' nos fer dès marimince !
(*Batisse èt Lisa pass'nu en dansant.*)
Bin ! v'là qu'i danse avou ! Si moqu'reuve-t-èlle di mi ?
Bè, c'è n'è sèreuve one !
(*Li cope-ripasse, Lisa lache Batisse èt vint d'lé Adoffe.*)
Ah ! vollà !

BATISSE (*stomaké*).

Li..... c'è li !

(*Il è va comme on pièrdu.*)

Scène XIV.

LISA, ADOFFE.

LISA.

Elle chante.

(*Tot l' duo s' chante su l'air di danse.*)

Ah ! mon Diè qui j'a l' coûr continl,
J'aveuve si peu di n' pu vos vôye !

ADOFFE.

Douter d' mi, ci n'ésteuve nin bin,
Ci n'è nin one comme vos qu'on r'nôye.

LISA

J'a tant brai tote ci samoîne-ci,
Èri d' vos j'ésteuve au supplice.

ADOFFE.

Qu' v's avoz bin fai di v'nu vaici !
J'ènn' èrirè li cœur moins trisse.

LISA.

Adoffe, ji n' sé comme ça toûn'rè,
Avou m' mére à c'ste heure j' fai l'ovrage.

ADOFFE.

Faut èspèrer qu' tot ça cang'rè,
Mi pôve Lisa, pirdoz corage.

LISA.

Si v's alliz m' rovî avou l' timps !
Rin qui d' songî à ça ji trône.

ADOFFE.

Après vos, Lisa, jè l' sé bin,
Ji n' saureuve pu aimer pèrsône.

LISA (*lî mettant ses brès au cô*).

Ah ! qui j' vos voi volti !

ADOFFE.

Lisa, qui j' sos binauje !

LISA.

Ji n' vos saurè rovî.

ADOFFE.

V'loz bin m' donner one bauje ?
(*I s' rabrès'nu. L' danse finit justumint. Marjô èt Thèrèse arriv'nu drî l' gloriètte.*)

MARJÔ (*drî l' gloriette*).

On n' voit d'jà pu tant d'monde. Là qu'i d'vin taurd. I m'chonne,
Qu'i s'rè timps d's è raller. Nos èrîrans èchonne.

LISA.

Pirdans gârde, là dès gins.

ADOFFE (*li rabressant*).

Pou mau.

THÈRÉSE (*drî l' gloriette*).

Mè l' chonne ossi !

LISA (*tote saisie*).

Maria Dèï ! c'è m' man ! Adoffe !

ADOFFE.

Filans pâr-ci !
(*Is è vont pa l' dotte.*)

Scène XV.

MARJO, THÈRÉSE *puis* BATISSE.

THÈRÉSE.

Volà l' danse qui finit. N's irans r'qwère nos bauchèlle ?

MARJÔ (*riant*).

L' mènne danse avou Chanchet.

THÈRÉSE.

'L è co pu jône qui-zèls,

Ah ! l' vi drole !

MARJÔ.

Mi, j'èl a todi connu comme ça.

N'avoz nin vèyu m' fi ?

THÈRÉSE.

Il è-st-avou Lisa.

Rallans-n' ad'lé nos homme ?

MARJÔ.

Oï, m' fèye, mi, j' commince

A soqui.

THÈRÉSE.

On è 'nnè pus vite nauji qu'on n' pinse,

Di cès fièsse-là.

(*Batisse arrive.*)

MARJÔ.

Ti v'là, Batisse ? D'où c' qui ti d'vin ?

THÈRÉSE

Et Lisa ?

BATISSE.

(*A paurt.*)

Elle n'è nin co vaici !

(*Sins songi à c' qu'i di.*)

J' waite justumint

Après.

THÈRÉSE (*saisie*).

V' waitiz après ! Mais vos dansiz èchonne !

BATISSE (*qui s' troube*).

On m'a roté su l' pîd.....

THÈRÉSE (*qui n'èl choûte nin*).

Bin, vos 'nnè là one bonne !

BATISSE (*continuant, tot pènu*).

J' m'a arrêté one miètte, ji lî a lachî l' brès. ...

THÈRÉSE (*sins l' chouter*).

Où c' qu'èlle pôreuve bin èsse ?

MARJÔ.

I fau waîtî après !

(*A Thèrèse, mostrant l' gauche.*)

Vos, pâr-ci.

(*Mostrant à doite.*)

Mi, pâr-là.

(*A Batisse.*)

Et, vos, d' peu qu'èlle ni passe,
D'mèrez vaici, Batisse.

THÈRÉSE.

Maria ! comme ça m' tracasse !

MARJÔ (*hossant les spales*).

N' direuve-t-on nin qu'èlle è pièrdeue ? Enfin, vau mia
Sawè tot d' suîte à quoi s'è t'nu.

(*Elles è vont ; l' danse ricommince.*)

Scène XVI.

BATISSE (*assis din l' gloriette*).

Bin, c'è do bia !
Où s' sèrè-t-èlle foûrrée !... One saquoi m'èl dijeuve...
Si j'avais sû m'y idée !... Mais qui è-c' qui s' rattindeuve
A ça ?

(*I songe, tot abattu.*)

Scène XVII.

BATISSE, CHANCHET *puis* COLAS.

(Li danse s'achève comme Chanchet arrive.)

CHANCHET.

Bin, qu'a-se, Batisse ? A-se do mau ? T'è tot blanc !

BATISSE *(qui s' lève)*.

Chanchet, fau nos aider ! Elle è-st-avou s' galant !

CHANCHÈT.

Lisa ?

BATISSE.

Oï, faut qu'on l' ritrouve, po n' nin qui s' pére
Li sépe. I n' manqu'reuve pus qu' dè l' bouter è colère.

CHANCHET.

T'a raison, j' cours.

BATISSE *(mostrant à droite)*.

Chanchet, allez di s' costé-là,
C'è par là qu'èlle doi ièsse.

(Colas arrive.)

(A paurt.)

Ah ! mon Dieu, v'là Colas !

(I file.)

COLAS.

Eh bin, Chanchet, où va-se ?

CHANCHET *(filant)*.

Attind-m', ji n' taug'rè wère.

Scène XVIII.

BATISSE, COLAS.

COLAS *(à Batisse)*.

Poquoi court-i si roid ?

BATISSE.

On vint dè l' vinu qwère
Po on tot p'tit momint.

COLAS.

È-ce qui t' t'a amusé ?
Ti m'a tot l'air d'on vî qui s' reuve dèjà usé
Avant l'âge !

BATISSE.

J' so nauji, j' n'èl cache nin !

COLAS.

Ah ! jônèsse !
Ci n'èsteuve nin d' nosse timps qu'on s' naujicheuve à l' fièsse !

BATISSE.

(A paurt.)
I fau qu'i file di d' ci !
(A Colas.)
N' n'allans-n' ?

COLAS.

On p'tit momint ;
Chanchèt d'jè qu'on l' rattinde.

BATISSE *(volant 'nne aller)*.

I d'meurrè trop longtimps.

Scène XIX.

LÈS MÊME, THÈRÉSE, MARJO, CHANCHET, LISA, ADOFFE, FLUPPE, LI BLANC, JEAN.

THÈRÉSE *(sin vôïe Colas)*.

(A Batisse.)
L'avoz vèïu ?

COLAS.

Qui, ça ?

THÈRÉSE (*saisie*).

(*A paurt.*)
Mi homme ! nos èstans prôpe !

(*A Colas.*)
Marjô.

COLAS.

V's èstîz avou.

THÈRÉSE.

Elle s'a-st-accrochî s' rôbe...
Et èlle è-st-èvôye qwair dès attache.

CHANCHÈT (*il arrive sin vôïe Colas*).

(*A Batisse.*)
L'a-se vèyu ?

COLAS.

Qui, ça ?

CHANCHÈT.

(*A paurt.*)
Il è co là !
(*Rèspondant à Colas.*)
Li sôlée qu'à chèyu
Tot à l'heûre ? Il aveuve du chufler moinde botèye !

MARJÔ (*sins vôïe Colas*).

(*à Thèrése.*)
L'avoz vèyu ?

COLAS.

Qui, don ?

MARJÔ.

(*A paurt.*)
J' n'èl vèyè nin.
(*rèspondant à Colas.*)
M' fèye !

COLAS (*intrigué*).

Ah ça, qu'avoz tortos ? Où-c' qu'è Lisa ?

MARJÔ

Adlé

Mimi.

COLAS (*one miette excité*).

I gna longtimps qu'elle divreuve esse au lé !
Rallan-r'-z'è. V'noz, Thèrése.
(*A paurt.*)
To ça n' mi chonne nin clér.

BATISSE.

(*A Chanchet.*)
Maudit bal! vos voèroz qu' gn'aurè co dès misére!
(*Is è vont tos lès deux. Les ôte vol'nu suire, mais à c' momint là Lisa èt Adoffe rivègn'u brès d' seu, brès d' so.*)

LISA (*sibarée*).

Ah! mon Diex!

ADOFFE (*saisi*).

(*A Lisa.*)
Qu'y gn'a-t-i?
(*Lès coppe si r'pormoinr'nu.*)

COLAS,

Là c' qu'i gn'a, wai!
(*Il èvôye Adoffe rôler dins l' bal.*)
(*A Lisa,*)
Eh bin!
D'où è-c' qui vos div'noz ?
(*I l' cossache pa l' brès.*)

THÈRÉSE.

Pon d' scène divant lès gin,
Colas, sôrtant tot d' suîte.
(*Elle ètraîne Lisa.*)

ADOFFE (*qui s' rilève*).

(*A Colas qu'è va.*)
Ti m' ripaïe'rè c't-ellalle!

COLAS (*si r'toûrnant*).

P'tit rôleu!

ADOFFE.

On s' fou d' vos, et d' vosse fèye, vî laid diâle!

(On ètind Lisa qui tape on crî.)

FLUPPE, LI BLANC, JEAN *(pass'nu au d'vant d'èl scène en chantant).*

(L'orkaise ricommince li valse d'èl prumère scène.)

Qu'on s' rabresse cne miette
Galants èt maïon,
Dansez, mès pouyètte,
Dansez, mès poïon.

(Rideau.)

AKE III.

One reuwe. A doite, li maujone da Chanchet fait l' coin, mostrant s'pègnon. On banc astoc do meur. A costé l' maujone da Marjô. A gauche, li maujone da Colas : one montée en pîre di tois mârche divant l' huche do coimjî.

Scène I.

THÈRÉSE *èt* MARJO *puis* COLAS, *puis* LISA.

(*Lès deux feumme sont au mitan dè l' reuwe.*)

MARJÔ.

J'a saquants coûse à fé, voisine. V'loz v'nu avou ?

THÈRÉSE.

Ji direuve bin comme l'ôte, Marjô, ji vou, ji n' pou.
Gna my-homme qui va sôrti...

MARJÔ.

C'è l'affaire d'on quart d'heure.
Nos irans.....

(*Elle s'arrête en vèyaut Colas qui sôrte justumint è passe sin rin dire.*)

Qu'è-ce qu'il a? E-ce qu'il è d' mouaiche humeur?

THÈRÉSE.

N' n'avans rin ïeu èchonne, Marjô... Mais d' peu qu' Lisa
A stî è couche. . èt qui s't èfant è moirt, il è comme ça.

MARJÔ (*d'one air d'intérèt*).

Et l' bauchelle?

THÈRÉSE.

Què v'loz fer? Elle commince à s' rimette.
Elle vèyeuve trop voltî s' galant. Elle estè prette
A s'aller foute è Mouse... Et puis, li p'tit qui mour!
Tènoz, c'è-st-on malheur di mau chair en amour !

MARJÔ.

(*A paurt.*)
Et d'lèyî couru s'fèye.
(*A Thèrèse.*)
L'vîe n'è nin todi rôse.
Mais Lisa è co jône, elle pou trover ôte chôse.

THÈRÉSE.

V'savoz beau dire, voisine, tot ça lî frè do toirt ;
Et po l'voïe si marier à c'te heure, mi, j'è doute foirt.

MARJÔ (*po lî fèr plaiji*).

Comme elle è là, riv'nante, travayeuse, èt nin biesse,
J'connais pus d'on gârçon à qui elle toûn'rè l'tiesse.
(*Lisa vin s'assîte su l'prumaire mârche, si tricot dins s'moin.*)

THÈRÉSE (*li vèyant*).

Taijoz-v' ; vollà d'su l'huche.

MARJÔ.

Vinoz jusqu'au bazar ?

THÈRÉSE.

Oï. (*A paurt.*) V'lait-elle causer di s'Batisse, par hasard ?
(*Elles è vont tote lès deux.*)

Scène II.

LISA, CHANCHET.

LISA (*tricotant, assîte su lès montée*).

(*Elle chante.*)
Gn'aveuve on côp one reîne,
— Qui m' pôve cœur, mi cœur a d'èl poîne ! —
Gn'aveuve on côp one reîne
Qui s'pormoinr'neuve au bois.

On biergî d'so on chêne
— Qui m'pôve cœur, mi cœur a d'èl poîne ! —
On biergî d'so on chêne,
Doirmeuve, pu bia qu'on roi.

Au brû d'èl rôbe à traîne,
— Qui m'pôve cœur, mi cœur a d'èl poîne ! —
Au brût d'èl rôbe à traîne
L'biergî s'a rèwèyî.

Poux-je vos siervu, belle reîne,
— Qui m'pôve cœur, mi cœur a dèl poîne ! —
Poux-je vos siervu, belle reîne,
Ji n'mi frè nin priyî.

(*Elle riwaite li maujone d'à Marjô.*)

I n's'a nin co mostré aujourd'hu, û c'qu'i m'chonne !

CHANCHET (*qui vin di s'mostré, fumant s'pupe dissu s't huche*).

(*A paurt.*)

Tot d'même, Batisse èt lèye fraîne one belle cope èchonne !

LISA (*continuant s'chanson*).

Excusez-m' di m'sins-gêne,
— Qui m'pôve cœur, mi cœur a d'èl poîne ! —
Excusez-m' di m'sins gêne,
Dist-elle en l'rabressant.

C'è l'amour qui m'amoîne
— Qui m'pôve cœur, mi cœur a d'èl poîne ! —
C'è l'amour qui m'amoîne.
Mi vloz bin, m'chér èfant?

Di vos mi âme è pleîne
— Qui m'pôve cœur, mi cœur a d'èl poîne ! —
Di vos mi âme è pleîne,
Vos sèroz roi, v'loz bin ?

Non, j'aime mia m'vesse di laîne,
— Qui m'pôve cœur, mi cœur a d'èl poîne ! —
Non, j'aime mia m'vesse di laîne,
Et Madleîne qui m'rattind.

CHANCHÈT.

Bravo, m'fèye !

LISA (*si r'toûrnant, tote saisie*).

Ah ! c'è vos ! v' m'avoz fai awè peu !

CHANCHET (*malignant*).

Ji v'choûtè, vos chantez si bin!

LISA.

Si j'avè seu!

CHANCHÈT.

Vos v's aurîz tai?

(*Tot hôt, à paurt.*)

Quén crême d'èfant, mès gin, quén crême!

LISA (*tricotant*).

C'n'è nin ça qui j'voux dire!

CHANCHÈT (*i s'lève et vin adlé lèye*).

Non, mais çà r'vint au même.
Par bonheur, ji n'so nin rancunier, mi, Lisa.
Ji m'va v's ô chanter one, si vos v'loz.

LISA (*lèvant l' tièsse tote containe*).

Oï, ça!
(*Elle si r' mèt à tricotter.*)

CHANCHÈT.

(*I chante.*)
Deux d' mès voisin s' vôï'nu volti,
Mais is n' wois'nu s'èl dire.
Is n' sav'nu par où commincî,
C'è ça l' pire.

LISA (*qui rogit*).

Alloz-v' vos taire?

CHANCHÈT (*soriant*).

I faut qui j' chante li menne ossi.
(*I chante.*)
Tot lès dimègne vos lès trovez
D'su l' huche dès heure ètire.
Mais l' prumî pa è co à fé,
C'è ça l' pire.

LISA.

(*Eile lai s' tricot su l' montèe èt vin li mètte li moin su l' bouche.*)
V'loz-v' vos taire?

CHANCHÈT (*li abachant l' moin*).

Fioz comme mi; mi, j' vos a lèyî dire.

(*I r'waite si on n' l'ètind nin, puis i s' penche à st' orèye.*)

(*I chante.*)

Chanchèt arrang'reure tot, s'i v lai.
Ça, ci n'è nin po rire.
Mais i n' sé co si s'è meirè,
C'è ça l' pire.

(*I court èvôye en riant.*)

LISA (*tot en rintrant*).

Allez v' cachî ! mouaiche linwe !

CHANCHÈT (*rintrant ossi*).

A vosse service, mi fèye !

Scène III

BATISSE (*sôrtant d'èl maujône da Marjô*).

Ji vôreuve bin sawè c' qu'i lî d'jeuve à l'orèye.

(*Choyant s'tiesse.*)

Qu'on s' moque di mi s'on vout ; ji m' mèfie di Chanchet.
C'è-st-on vî losse, allez ! Amoureux comme on chet.
Ji sé bin qui Lisa....

(*A li-même.*)

Qu'è-ce qui t' vou sawè, biesse ?
Pout-on jamais d'viner c' qu'one bauchelle a din l' tiesse ?
On è naujî dès jône, on vou sahî dès vî....
C'è tot clér, j' comprind ça.

(*Tot aba:tu.*)

Et mi, qui v'lè l'rovî !

(*Tot fiant dès gesse.*)

Ji m' dijeuve à mi-même : « Pusqui c'tellalle è prîche,
Waite après one ôte. Cange di maïon comme di ch'mîche.
A foice d'aller à l'aiwe, li verre sèrè r'netîf. »
E bin, ji v' di qui n'ont jamais vèyu voltî

Persône, mi, lès cinque qui vont comme ça d'one à l'ôte.
On n' met nin l' cœur su foûme comme lès chapia foû d' môde.
E po c' qu'è d'assayî d'y cangî one saquoi,
Ostant mette one èplausse dissu one jambe di bois.

(Chanchet sôrte.)

(Tot pinsif.)

Qu'è-ce qui Chanchet lî d' jeuve ?

(I s' croise lès brès, li minton din s' main, tot songeant.)

Scène IV.

BATISSE, CHANCHÈT.

CHANCHÈT *(qui a ètindu lès dairins mot).*

(I li tape su li spâle.)

Ah ! c'è ça qui t' tracasse ?

BATISSE *(saisi).*

Chanchet !

CHANCHET.

Ti n'èl vou pus ; ji fieuve l'amour à t' place.
E-ce qui j'a mau choisi ? E-ce qu'on pou mia trover ?

BATISSE *(tot disfait).*

(A paurt.)

Jè l' sintè !

CHANCHET.

Gna s' visage qu'è blanc comme do stoffé.

(A paurt.)

BATISSE.

Ça vos r'gârde, mais i m'chonne por vos qu'elle è trop jône.

CHANCHET.

(A paurt.)

Etindoz l' côp d' sonnette ?

(A Batisse.)

Ji m' poitte comme on chènône,
Ja co bon pîd, bon ouye, èt j' rotte co tot fin droit.

BATISSE.

(A paurt.)

I n' sa jamais vèyu va, probâbe, din s' miroi !

CHANCHET.

Po l' cia qu'aime bin d' crochi, Lisa è-st-one belle neuge !

BATISSE.

(A paurt.)

Ah ! l' mânette !

CHANCHÈT *(flant l' saisi).*

Eh bin qu'a-ce ? T'a l'air d'esse su dès breuje !

BATISSE *(surexcité).*

Mi ? Poquoi ? Qu'a-j à vôïe dins tot ça ?

(A paurt.)

Ah ! l' poison !

(A Chanchet.)

Vos voloz v' rimarier ? Vos avoz bin raison !
Mais gn'avè d's ôte assez, sin choisi one parèye !

CHANCHET.

Qu'è vou-se dire ?

BATISSE *(ènn' allant).*

Rin di tout.

CHANCHET *(li ractinant).*

Ji t'dimande on consèye
Et v'là qu'ti t'monte do côp comme one soupe au lacia.

BATISSE *(todi pus mouai).*

Mi? mi, ji m'mouaijireuve? Ji n'pou mau.

CHANCHET.

Oh! sia!
Si t' n'esteuve nin si mouai, ti m'direuve ti pinsée.

BATISSE *(foû d'li).*

Mi pinsée? Bin, vollà : c'è qu' c'è-st-one ripassée,

Qu'elle a à s'cœur on huche qui n'a pu pont d'loquet,
Et qu'po l'cia qu'aime lès resse, c'è-st-on foirt bon boquet.
(I rinterre tot mouat.)

Scène V.

CHANCHET (*riant*).

Cà s'appelle rachî d'su po-z-è disgosté l's ôte.
Ah! nom d'tot utte! Avoz vèyu li drolle d'apôte?
I n'aurè pus si lainwe è s'poche, allez, s'côp-ci.
Do diâle si s'doute portant qui d'vreuve mi dire merci

(I chante.)

Aux jônès gin, mi j'aime à rinde service
Quand ça va mau;
Affaire d'amour, is n'sont qu'dès appirdisse
Dès vrais bèzyau.
Quand par malheur, inte-zèls gna do tirage
Et qu'ça n'va nin,
Jl donne volîl po-s-arranger l'mariage
On p'tit côp d'moin.

C-t-affaire-ci, à foice d'alier sclin-boigne,
Va s'dismoli.
Vos m'respondroz qui Batis e è-st-on loîgne
Gna d's ôte qui li.
Ci qui gna d'sûr, èt tot l'monde pou bin l'croire,
Is s'vôraîne bin;
Et i n'fau pus, po-z-achèver l'histoire
Qu'on p'tit côp d'moin.

Bin j'èl donnerè; c'sèrè on bon ovrage
Et puis pus taurd,
J'aurè m'plaiji d'lès vôye dins leu moînage
Si fer do laurd.
Poquoi r'fuser d'aider lès ôte one miette?
Suffît sovint
Po qu'dins leur cœur li bonheur si dispiette
D'on p'tit côp d'moin.

(Colas vin pa l'reue di droite.)

Scène VI.

CHANCHÈT, COLAS.

CHANCHÈT.

Tins, Colas!

COLAS (*distrait*).

Ah! Chanchet.

CHANCHÈT.

Bin, où va-s?

COLAS.

Ji rinterre.

CHANCHÈT.

Tauje, don! T'è-st-ossi gai qu'one saqui qu'on èterre.
E-ce qui c't air-là, môrdienne! va t' durer co dès an?
Cange di binette. A l' fin dès fin, ça d'vint soyant!
Onque qui n' ti connè nin direuve qui ti t' va pinde!

COLAS.

Va, lai m' tranquille, Chanchet, ti n' saureuve nin m' comprinde,
Chacun ses poines.

CHANCHÈT.

Ti t'è fai trop.

COLAS.

Chacun sin s' mau.

CHANCHET (*lî pîrdant l' brès*).

Waite, Colas, là on banc; allan n's assîte on pau.
(*I s'assît'nu su l' banc.*)

COLAS.

Tot m'a chèyu d'su l' dos!

CHANCHÈT.

Voisin, c' qu'è iutte è iutte.
Quand l'malheur plou trop foirt, on n'a qu'à s' mette à iutte,
Et l' mèyeu dès moyen c'è di n' pus y songî.

COLAS (*choyant s' tiesse*).

Si t' saveuve, camarade, comme tot ça m'a rongî!
Nos estaîne si contint di voïe grandi nosse fèye.
On poîneuve, on souweuve; mais n'estè-ce nin por lèye?
On s' gêneuve, on metteuve di costé saquants caur.
« Todi ostant d' trové, » qu' nos d'jaîne « por lèye pu taurd. »
On waitrè d' lî trover on brave homme di moînage.
Et v' là qu'elle a siervu, li p'tite boûse di mâriage
A payî l'accoucheuse èt l' bacha di st-èfant.
(*l bache li tiesse tot abattu.*)

CHANCHET.

On a turtos ses croix, qui n'enn a nin ostant?

COLAS.

J'aveuve todis pinsé qui pu taurd, din m' vylesse,
Bin au culot do feu, èt m' pôve vî cœur à l' fiesse,
Ji freuve sautler les p' tits d' Lisa dissu mès gn'gnox.
Ji n' songeuve pu qu'à zèls, j'aureuve sopoirté tot
Po les voïe autoû d' mi avant d' serrer mes ouïe.
Les èfant di m'y èfant! Les p'tits pouïon di m' pouïe!
J' n'a jamais d'mandé qu' ça po m' paurt di paradis.

CHANCHÈT.

I gn'a co rin d' pierdu. T' les voirè, mi, j' t'èl dis!

COLAS.

J' n'a pu d'espoir.

CHANCHET (*i s' lève*).

Wageans; à quand lès noce?

COLAS (*s' lèvant ossi*).

Què dis-s?

CHANCHET.

Qui t'è st-aveule!

COLAS (*li r'waitant tot saisi*).

Commint ça?

CHANCHÈT.

N' voi-se nin qu' Batisse

Et fô di t' fèye?

COLAS.

Dins l' timps, oï, mais dispeu lôr...

CHANCHÈT.

I n'è pidrè pon d'ôte, aureuve-t-elle li cu d'òr!

COLAS.

Bon Diex, c' sèreuve possibe! Is sont d'accôrd èchonne!

CHANCHÈT.

Ji m' va t'èl prouver d' suîte. Inte one miette è l' maujone.
(*Is inter'nu è mon Chanchèt.*)

Scène VII.

BATISSE.

BATISSE (*sortant tot pinsif, lès brès croisé*).

Ji n'l'a nin co rovî! Dire qui ji n'vèyè rin!
C'è-st-à n'y rin comprinde!... Chanchet!... Ah! l'vî vaurin!
I gna l'mostaude qui m'monte au nez chaque côp qu'j'y pinse!
Fîyoz-v' à leu maniére, à tote leus marimince!
Ah! Lisa, p'tite coirpesse do diâle!...
(*Choyant s'tiesse.*)
Avou Chanchet!
(*Mostrant l'maujone da Colas.*)
Vèyoz ci p'tite pouïe-là dins lès patte do mochet?
Allons, c'n'è nin possibe, jamais j'n' il pôrè croire,
I s'aurè foutu d'mi, avou tote si-t-histoire.

Fau qui j'sépe li fin mot !

(*Lisa vin s'assite su lès marche.*)

Ah ! vollà justumint.

(*I s'ritoûne comme po-z-è-raller.*)

Scène VIII.

BATISSE, LISA.

LISA.

Vos passez là bin fiér, Batisse.

BATISSE (*bourru*).

Vos n' l'estoz nin

Assez, vos, v'là l'affaire.

LISA (*saisie*).

Què vloz dire ?

BATISSE (*v'lant nn'aller*).

Rin, à r'vôïe !

LISA (*one miette mouaiche*).

Expliquez-v', là, au moins, avant d'passer vosse vôïe.
Qu'avoz à m' riprocht ?

BATISSE.

Mi ? mon Dieu, rin du tout !
On è tortos bin libe di choisi l'cia qu'on vou.

LISA.

Què v'sa-t-on raconté ? Gna tant d'mouaiche linwe dins l'monde!

BATISSE.

Gna nin dangî d'minti po d'viser d'su vosse compte.

LISA (*s'lèvant tote mouaiche*).

Qu'avoz dit?

BATISSE (*fiant chonnance d'ènn' aller*).

Ji n'dis nin deux messe por on squellin.

LISA (*l'riwaitant dès ptd à l'tiesse*).

S'i n'estè nin si timpe, j'direuve qui v's estoz plein.

BATISSE (*abattu*).

N'euchîz nin peu, allez : j'èl sèrè tot à l'heure
A chair moirt dins l'couro!
(*A paurt.*)
Plai-st-à Diè qui j'y d'meure!
(*Lisa l'vèyant si trisse si rassid èt li prind l'moin.*)

LISA.

Allons, Batisse, dijoz-m' on pou. Què vos a-je fait?
A-je dit, sins y pinser, one saquoi qui v'displai?
Si vo n'mi voloz pus, poquoi v'lu m'fér d'èl poîne?

BATISSE (*foû d'lî*).

Mi, mi, ji n'vos vou pus? Ji donn'rè l'song d'mès weîne
Po iesse vaici.... comme ça ... tote mi vie.... à vos gn'gnox.
(*I chai à gn'gnox en li t'nant l'moin.*)
Vos fér d'èl poîne, Lisa? Mi? Mi qui n'pinse qu'à vos !

LISA (*tote pierdeuwe*).

Bin sûr, vos m'voloz bin ? Mon Diè, qui j'sos contaîne!
Poquoi m'brûtîz alòrs ?

BATISSE.

Si j' vos a fait d'èl poîne,
Rovî tot, j'estè fô ! Lèyîz-m' baujî vosse moin !
(*A paurt.*)
I m'avè minti.
(*A Lisa.*)
M' tièsse hûle comme one paralmoin !
Lisa ! mi p'tite Lisa !
(*I li bauje lès deux moin comme on fô.*)

LISA.

Pirdoz gârde ! dissu l' reuwe !
S'i passeuve one saquî !

BATISSE (*li r'waitant*).

Ji vos mougn'reuve tote creue !

LISA (*soriant*).

T't à l'heure vos n' songîz wêre à m'app'ler vosse pouîon !

BATISSE (*tot pènu*).

C'è Chanchèt qu' m'avè dit qui vos estîz s'maïon....

LISA (*riant*).

Mi parrain ! V's ènn' avoz avalé one parèye ?

BATISSE (*honteux*).

J' l'avè vèyu, t't à l' heure, qu'i v' causeuve à l'orèye.

LISA.

L'maïon d'Chanchèt ! Grande bièsse ! Chanchèt ! Qui v's estoz fô !

BATISSE (*v'lant l' rabrèssî*).

Mi p'tite Lisa ! Leyîz-v' rabressî cor on côp.

(*Chanchèt èt Colas sort'nu d'èl maujone. Marjô èt Thèrése rivègn'nu.*)

Scène IX.

LÈS MÊMES, CHANCHÈT, COLAS, MARJO, THÈRÉSE.

CHANCHÈT (*mostrant l' cope*).

Vèyoz, voisin ? Qu'è-ce qui j' vos di jeuve ènawère ?

COLAS (*one miette mouais*).

Nom d'tote utte ! c'è trop foirt !

(*Aux deux jônes gin.*)

Bin, vos n' vos gênoz wère !

(*Lisa èt Batisse, tot pènu, s' sépar'nu onque di l'ôte.*)

CHANCHÈT.

Is ont raison; taisse-tu ! N'è-ce nin çà qui t' volè ?

THÈRÉSE (*à Marjô*).

Nos èfant n' s'ètind'nu nin mau, à c' qu'i parai !

MARJÔ (*tote mouaiche*).

Trop bine à m' môde !

THÉRÉSE (*stomaquée*).

Trop bin !

MARJÔ (*à Batisse*).

Allèz, Batisse, rintèrre !

(*A Thèrése.*)

Quand on a dès bauchelle comme ça, on lès ressèrre.

COLAS (*mouais*).

Què d'joz ?

MARJÔ.

C' n'è nin co vos, qui m' frè d'mèrer astoc.
Si ça vos plai qu'vosse pouye coûr après tos lès coq,
A voste auje ! Mais m' fi n'a nin dangî d'one parèye.

COLAS (*fiant on pas viè Marjô*).

One parèye !

THÈRÉSE.

Elle vau bin ti grande daudée di fèye,
C'qu'i gna d'sûr !

LISA (*pirdant s'mére pa l'brès*).

M'man.

THÈRÉSE.

Tai-s-tu !

CHANCHET (*qu'a choûlé tot saisi*).

Qu'è-ce qui vos prind tortos?

(*Chanchet è-st-au prumî plan, à doite; Marjô è d'lé li, à costé di s'fi. A gauche Colas, s'feume, puis Lisa qu'è comme ça avou Batisse one mièlte padri l's ôtes, au mitan d'èl reuwe.*)

MARJÔ (*à Thèrése*).

L'menne n'attraprè jamais on èfant dissu s'dos.

THÈRÉSE.

Persône n'èl ramas'reuve, èh! l'mânette fayée gatte!

MARJÔ (*les pougnes su lès hanche*).

Rèpètez-l' one miette!

BATISSE.

M'man?

MARJÔ.

Vas-è.

CHANCHET.

E-ce qu'on va s'batte?
Por one pitite bièstrie alloz-v' vos apougnî?

MARJÔ (*mostrant Thèrése*).

C'è lèye.

CHANCHÈT.

E s'roz pu crau quand vos v's auroz mougnî?

BATISSE (*à s' mére*).

Taijoz-v'.

MARJÔ (*mostrant Thèrése*).

Po cès rin-là?

THÈRÉSE (*foû d' lèye*).

Dès rin!

(*Elle vou s' daurer d' su. Lisa èt Chanchèt l' ractègn'nu*)

COLAS.

Mille Dio!

(*Chanchèt l' ractin; Colas vou s'arrachi di sès brès.*

THÈRÉSE (*même jeu*).

Côrie!

CHANCHÈT (*qui coûr d'onc à l'ôte*).

(*A Lisa.*)

Waitîz d'èl fer rintrer !

(*A Marjô*).

Marjô, ji vos è prie....

MARJÔ (*ètraînée par Batisse*).

Mi taire po cetti-là ?

THÈRÉSE (*ètraînée pa Lisa*).

Cetti-là v' val'nu bin !

CHANCHET.

Po l'amour do bon Diè, taijoz-v' po lès voisin !

MARJÔ (*même jeu, si r'toûrnant*).

C'è m' fi qu'i lî falleuve ! On vlè lî toûrner l' tiesse !

THÈRÉSE (*ètraînée pa Lisa èt-si-homme*).

(*Si r'toûrnant.*)

On s'fou d' vos.

COLAS (*à s' feume*).

Vou-s ti taire ?

(*I l' pousse din l' maujone. Lisa rintèrre avou lèye.*)

MARJÔ (*si r'toûrnant*).

On vos l' rind bin, vîe biesse !

(*Elle rintèrre, poussée pa Batisse. — Colas r'vin d'lé Chanchet qu'è d'mèré tot sbaré au mitan d'èl scène. Saquants gins, qui s'sont mostré on momint, rintèrr'nu.*)

Scène X.

CHANCHET *èt* COLAS.

COLAS.

Ah ! milliard di milliard ! Ji n' mi sin pus, Chanchet.

CHANCHET.

Dès dispute di commére ! Pah ! on sé bin c' qui c'è.
D'moin on n'è caus'rè pus !

COLAS (*abattu*).

Là l'affaire au fond d' Moûse !

CHANCHET.

Po l' rapèchî pu vite, j' mettrè lès aiwe à coûse !

COLAS.

I gn'ènn'a, wai-s, Chanchet, qu'ont do guignon din tot.
Mi, ji sos d'cetti-là ; l'bonheur mi toûne li dos.

CHANCHET (*qui songe*).

Choûte ! rintèrre. Dis à t'feume qu'elle ni vègne pu fer l'biesse,
Qu'elle ni s'mèle pu d'l'affaire, èt mi ji m'chèche do resse.

COLAS.

Avou t'même on n'sé nin s'on vou rire ou gèmi.
Qu'è-ce qui t'vou dire ?

CHANCHET.

C'è bon, vas-è, t'dis-je !

COLAS (*tot rintrant*).

Ti t'fou d'mi !

CHANCHET.

Nos è r'caus'rans. T'bauj'rè tos lès pas où-s qui j'passe.
(*Colas lève lès spales èt rintèrre.*)

Scène XI.

CHANCHET.

J'a beau awè l'air d'esse à m-y-auje ! Tot ça m'tracasse.
Mi qui moinr'neuve si bin l'affaire, ji n'sé c'qui j'frè.
J'aveuve bin dangî d'cès commére là d'su mès brè.
Quénnè-s èplausse, tot d'même qui cès feume là, Matère !
Avou leu racontars à vos fér chair au r'viair...
Leu lainwe qui pète comme one ramonasse...
(*tot rintrant.*)
Què va-je fér ?

Scène XII.

LISA (*sôrtant tote pinsif*).

I gna m'coûr qu'èva tot. I m'chonne qui j'va stoffer !
E-ce qui j'a mèrité qu'on m'fèye tant d'avanie ?
Si j'a mau fai dins l'timps, n'so-je nin assez punie ?
Mi galant qui m'lai là ! Mi pôve èfant qui moûr !
N'ènn' èstè-ce nin assez po m'discopècî l'coûr ?
Combin d'joû, combin d'nait qui j'a passé à braire !
I gn'avè qu'one saquî po plu sawè m'distraire.
Do côp qui j'l' ètindè, i m'chonnè qu'j'èstè mia.
Tot r'lûjeuve didins l'fond di m-y-âme, comme si l'solia
Y spaurdeuve li gaieté en même timps qui l'lumiére !
E l'vèyant, ji roviè mès poîne èt mès misére
Et tot c'qui j'a souffri, èt tot c'qui j'a passé ;
Et ça m'chonneuve si bon, qui j'n'y waseuve pinser...
J' l'avè tant cochessî dins l'timps, li pôve Batisse !
J'm'aveuve tant moqué d'li quand j'èl vèyè tot trisse
Mi r'waitant d'su l'costé d'on ouye qu'è dijè lon !...
Ji n'waseuve y pinser !... I gn'enn a moinde, nèdon ?
Qui, quand l'frû è trop vette, n'attind'nu nin qu'fuche meur.
(*Elle songe.*)
Mon Dieu, qu'j'a stî heureuse quand i m'a dit t't à l'heure,
Qu'i gn'avè rin d'cangî, qu'i m'aimeuve comme dins l'timps !
Faut-i qu'tot chaie à l'aiwe quand ça rotè si bin !
Què va-je fer ! Què va-je fér, bon Diè, s'i fau qu'j'èl pièdde...
(*Li nait chai douc'mint.*)

Scène XIII.

LISA, BATISSE.

BATISSE (*arrivant tot douç'mint*).

Lisa.

LISA (*saisie*).

Commint wasoz rivnu ?

BATISSE (*lî pirdant l'moin*).

Choûtoz-m' one miette.

LISA (*v'lant r'tirer s'moin*).

S'on v' vèyeuve !

BATISSE (*lî ractinant l'moin*).

Rin qu'on mot !

LISA.

Mâria ! vos èstoz fô !

BATISSE.

Lèyîz-m' vos dire....

LISA (*r'waitant pa drî à droite*).

I m'chonne todi qu' j'ètind Marjô.

BATISSE.

Elle ni pou mau; choûtez-m'.

LISA.

Non, Batisse, ji v's è prîe !

Rallez r'-z-è.

BATISSE.

One minute, Lisa. Fau qui j'vos dîe
Qui maugré tot c' qu'is font, ji n'srè jamais qu'à vos,
Qu'is y pièdront leu poîne.

LISA (*lî pirdant lès moin*).

Ah ! mon Diè :

BATISSE.

Bin, qu'avoz ?

LISA (*chantant*).

I m' chonne qui ça n'è qu'on rêve
Qu'è trop bîa po plu durer.

BATISSE.

I n' tint qu'à vos qu' ça s'achève
D'vant l' bourguimaisse èt l' curé.

LISA.

Trouv'rè-je co l' bonheur su l' terre?
Jamais rin n' m'a rèussi.

BATISSE.

Lisa, voloz bin vos taire?
C' n'è nin bin d' causer ainsi.

LISA.

C'è si bia qui j' n'èl wase croire,
Commint ploz co m' vôïe volir?

BATISSE.

Lèyoz là li vie histoire
Li bia timps va r' commincî:
Nos s'rans heureux à moinage,
Onque adlé l'ôte, què v'chonne-t-i?
Nos poin'rans avou corage.

LISA.

Batisse, vos valoz mia qu' mi.

(*Echonne.*)

LISA.	BATISSE.
Ah! qui j' sos contaîne!	Pos vos vôïe containe
Comme ji vos aim'rè	I gna rin qu' ji n' frè.
J' rovîer'è mès poîne	Po rovî vos poîne
Là... didins vos brès.	Vite, didins mès brès.

(*I s' rabrèss'nu.*)

(*Chanchet arrive su-st-huche.*)

Scène XIV.

LÈS MÊME, CHANCHÈT, *puis* THÈRÉSE, *puis* MARJO.

CHANCHÈT.

(*A paurt.*)

Ah lès deux èragi! Waitîz-lès, ça s' rabresse
Comme deux pôve. Ah! môrdienne, qué bia timps qui l' jônesse!
I fau qu' nos lès mârianche, gna rin à dire à ça.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Dgoz mè l'!

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] mpe ou [illegible] m'è mèle.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] un p'tit moomint,

[illegible] bin j' vos fai sermint

[illegible] l'moin ji m'ègage.

(Lou. de Marnac).

[illegible]

(CHANCHET (le Marji)).

[illegible]

[illegible]re c' qu'i vou.

BATISSE.

(I s' toûne viè Marjô qu'è d'lé li, à s' doite, Chanchèt è-st-ètur lès deux feume; Lisa adlé s' mère, à gauche.)

M'man, ji n' voux nin vo fer d'èl poîne dins vos vî joû!
C' qui vos diroz sèrè bin dit. Ji frè c' qu' v' chonne,
Mais Lisa è gintîe...

THÈRÉSE (*à Chanchèt*).

Po c' qu'è d' ça, elle mi r'chonne.

BATISSE.

Elle ni doi nin dissu s'-t-ovrage. Elle sé s' mestî
Et po c' qu'è iutte, puisqui nos nos vèyans voltî,
Qu'è-ce qui ça fai?

MARJÔ.

Euchîz d's èfants! Passez vosse vîe
A bin lès èlèver! Volà comme ça v' rovîe.

CHANCHÈT.

Is n' polnu nin d' mèrer à vos cotte.

THÈRÉSE.

I faut bin
Qu'is s' mètt'nuche à leu pîce comme tote lès jonès gin!

MARJÔ.

A vingt an ça s'croi homme, ça v' traugnéye din lès reuwe
Et puis, ça s' vou marier avou l' prumaire vineuwe.

THÈRÉSE.

L' prumaire vineuwe!

(*Elle si ractint ; à paurt.*)

Et dire qu'i faut qu' ji m' têye, don!

LISA.

m'avoz promis.....

THÈRÉSE.

Oï, oï, c'è bon!
nin por vos!...

BATISSE.

Bin, m'man, qu' faut-i qui j' fêye?

MARJÔ.

Bin, t'è fô, va, dang'reux.

THÈRÉSE (*qui s' morfond*).

(*A paurt.*)

Et dire qu'i faut qu' ji m' têye!

LISA (*à Marjô*).

Què vos a-je fait, Marjô, po iesse si mouaiche conte mi?

CHANCHÈT.

Elle ti vôreuve bin, m' fèye, mais elle a peu d' Mimi.

MARJÔ.

Mi, ça?

CHANCHÈT (*l'excitant*).

N'èl voi-je nin bin?

MARJÔ

Mi, qu'aureuve peu di m'y-homme?

CHANCHÈT.

Nin tant d' quèquèsse, voisine, on sé bin qu' vos floz comme I vou.

MARJÔ (*foû d' lèye*).

Bin, è vla one!

CHANCHÈT.

Et i n' vou nin, là mia.

THÈRÉSE ÈT MARJÔ.

Mimi, ça?

CHANCHÈT (*i fai on signe à Thèrése*).

I m'ènn' a causé.

THÈRÉSE (*à paurt*).

C'ènn è st-on bia!

MARJÔ.

Li, ca?

(ossant les spales.)

Di quoi qu' ji m' mèle!

CHANCHÈT.

Il a bin l' doi ; 'lè maisse.

MARJÔ.

Li p'tit.

(Batisse a sti douc'mint d'lé Lisa et Thèrèse. Is wait' nu tos saisi lès deux ôtes qui s' disput'nu.)

CHANCHÈT.

C'è li qui tin li baston à l'orkèse
Lès joû qu'i v' fai danser.

MARJÔ.

Ji voreuve vôïe c't-ellà!

CHANCHÈT.

Vos v'noz fér d' vos grands air, mais vos l' choûtez po ça.
Qui j' vou dire!

MARJÔ.

Oï, va!

CHANCHÈT *(mostrant Marjô).*

(Aux ôte.)

On vint fér d' sès maniére
D'vant lès gin, mais d'lé st-homme, on n'pou mau di fér l'fiére !

THÉRÈSE *(à Lisa èt Batisse).*

Ji n'y comprind rin.

BATISSE.

Qu'è-ce qui Chanchet a dins l'coirps?

MARJÔ.

J' fai c' qui m' plait dins m' moînage.

CHANCHÈT.

On l' voi bin.

MARJÔ.

C'è trop foirt !

(A Batisse.)

Et bin.... fai comme ti vou.

(A Chanchèt.)

J' vos proûvrè qu' j'à d'èl tiesse !

(Lisa èt Batisse chate'nu dins lès brès onque di l'ôte.)

THÈRÉSE *(qui comprind)*.

(A paurt.)

Ah ! li m' vé !

CHANCHÈT *(à Marjô)*.

Tajioz vos ! Mimi vos traitrè d' biesse !

MARJÔ *(foû d' lèye)*.

On voirè, à l' fin d' tot, qu' c'è mi qui fai c' qu'i m' plait !

Scène XV.

LÈS MÊME *èt* COLAS.

COLAS *(di d'su-st-huche)*.

Eh bin, qu'è-ce qui gn'a co ?

THÈRÉSE.

(A paurt, à st-homme.)

Elle vou bin !

CHANCHÈT.

Rin d'mau fait,

Marjô di dès bièstrie.

(I fai on clin d'ouye à Colas, padri l' dos d' Marjô.)

MARJÔ.

I frè c' qu'i vou, vos dis-je.

COLAS (*dischindant lès mârche*).

Ah! Marjô!

CHANCHÈT (*à Marjô*).

Bin, alor, il faut qu' tot ça finiche,
Fioz l'paix avou Thérèse.

THÉRÈSE.

Elle nos a traité d' rin.

CHANCHÈT.

Elle èsteuve èpoirtée; quî pa dès côp n' l'è nin?
Elle a lachî c' mot là comme elle aureuve dit : m' fèye!
(*Lisa quitte Batisse avou qui elle causeuve tot bas.*)

LISA.

(*A Thèrèse.*)
Allons, man!

BATISSE.

(*A Marjô.*)
Causez-lî.

MARJÔ.

(*A Chanchèt.*)
Elle m'appelle cûrîe, lèye!

CHANCHÈT.

C'è l' manôye di vosse pîce. N' mettans pont d'ôle su l'feu.

COLAS.

Allons, Marjô, v'noz d'moin prinde one jatte di cafeu.
(*A s' feume.*)
È-ce dit?

THÈRÉSE.

Oï.

COLAS (*à Marjô*).

Eh bin?
(*Batisse fai signe à s' mère.*)

MARJÔ.

Oï.

(*R'waitant de costé di s' maujône.*)

Ah, Mimi! i vos chonne
Qui j' n'a pu rin à dire! Nos è r'caus'rans èchonne.
Ça n'a nin deux idée è l' tiesse. Ça vous causer!

CHANCHÈT (*malignant*).

Pinsez qu'i vôrè bin!

MARJÔ (*qui n' là nin èlindu*).

(*Tot songeant : à paurt.*)

C'è trop taurd po r'culer!

(*Résoleuwe.*)

Ostant Lisa qu'one ôte, du reste.

COLAS

Causans d'ôte chôse!

CHANCHÈT (*riant*).

Et po l' cafeu don, mi? Chanchèt si suç'rè l' pôce?

THÈRÉSE.

L' pârrain sèrè d'èl fiesse, Chanchet, vos l' savez bin.

CHANCHÈT.

E bin si ça va d' là...

(*r'waitant Marjô.*)

Po qu' Mimi seuïe contint,
J'a là saquants biyèt qui doim'nu dins on cange.
C'è po nosse jône moinage.

THÈRÉSE

Chanchèt, v's estoz on ange!

LISA ÈT BATISSE.

Ah! Chanchèt.

(*Colas li serre li moin.*)

MARJÔ.

C'è po d' bon?

(*A paurt.*)

E bin, j'a ieu do flair,
Mi qui v'nè d' dire oï su one parole è l'air!

THÈRÉSE.

Vos m'avez tot r' moué, Chanchèt. Ji wase bin l' dire,
I gn'a pon d' mèyeu qu' vos.

MARJÔ.

Ainsi, c' n'è nin po rire?

CHANCHÈT.

(*A paurt.*)
Ci qu' c'è qu' lès caur, tos d' même!

(*Mostrant Lisa à Marjô.*)

Pah! c'ò mi qu'è s' pârrain!

COLAS.

C'ènn è trop!

CHANCHÈT (*mostrant lès deux jônès gin*).

Por z-èl, wai-s? C' sèrè on p'tit côp d' moin.

(*I chante.*)

Aux Jônès gin, mi j'aime à rinde service
Quand ça va mau,
Affaire d'amour, is n' sont qu' dès apirdisse
Dés vrais bègyau.
Quand par mâlheur, inte-zèl gna do tirage,
Et qu' ça n' va nin,
Ji donne voltî, po-z-arranger l' mâriage,
On p'tit côp d' moin.

(*Rideau.*)

Li mariège d'à Grogntâ

COMÈDÈYE ÈN INE AKE

PAR

Godefroid HALLEUX.

PERSONNÈGE :

GROGNTA, *rintî* . . . . . 50 an.
JOYEUX, *camarâde* . . . . . 55 „
ADÈLE, *costîre* . . . . . 30 „
MARÈYE, *chèrvante* . . . . . 50 „

Li scène si passe à Lîge.

Li Mariège d'à Grogntâ

GOMÈDÈYE ÈN INE AKE.

AKE I.

Li théâte riprésinte on salon on pau k'tapé. È fond, ine pareuse avou 'ne ouhe à mitan, so l' dreut costé ine fignièsse, et so l'hinche ine ouhe.
Li role di Marèye deu-t-èsse tinou par ine homme.

Scène I.

GROGNTA.

GROGNTA.

(Si lèvant foû di s' fauteûye èt tapant s' gazètte so l' tâve.)
Marèye ! !
(Houquant pus reud.)
Marèye ! ! !
(Drovlant l'ouhe dè fond èt brèyant.)
Marèye ! ! ! !
(Riv'nant avâ l' scène tot mâva.)
Diâle qui spate lès chèrvante.
On 'nnè sâreu-t-èsse maîsse di totes cès mâgriante.
Volà-st-appreume qwinze joû, qui c' vîx diâle di l'infèr,
Mi chève so pâ, so foche èt c' m'a dèjà 'ne laide air.
Ah ! 'lle ni f'rè nin long feu chal.
(Tot-z-allant vès l'fignièsse.)
Mains w'è-st-èlle nahèye.
(Louquant âx qwârat.)
Vo-l-là co qu'èlle chaf'tèye avou treus s'faite qui lèye.
(Drovlant l' fignièsse èt brèyant.)
Marèye ! ! ! Marèye ! ! !

MARÈYE *(brèyant d'â-d'-foû).*

Hèye ! !

GROGNTA (*même jeû qu' Marèye*).

Hêye ! !

(*Tot mâva.*)

Allons, hop ! tonne di Diu.

(*I r'clape li fignièsse*).

Et volà lès èplâsse qui fâ qu'on s' fèye dissus.

(*I r'louque âx qwârrai.*)

Mains c'è qu'èlle ni s' gêne nin po riv'ni l' lôye mi nôye,
Ah ! j' pou dire qui cisse-là, c'ènnè-st-eune qui m'annôye.
V'ni rèsponde à s' maîsse : Hêye ! ! ! bin jans, c' massî trognon,
N' convèreu-t-èlle nin mîx po k'dûre dès longs grognon.
Ah ! d'vins totes mès chèrvante ji n'a mâye avou 'ne seule
Brave, èt j' n'a mâye toumé qui d'ine boigne so 'ne aveule.
Ca ji wage qui j' trouv'reu pus vite on blanc mâvî,
Qui d'ènnè trover 'ne seule capâbe di m' bin chèrvî.

(*On bardouhêye â-t-foû.*)

Enfin v'là qu'èlle rinteure, j' l'ô bardouhî.

(*Brèyant tot-z-allant vès l'ouhe.*)

Marèye !

Vèrrez-v' hoûye, tonne di Diu.

(*A moumint qui broque so l'ouhe, Joyeux inteûre avou dès paquèt.*)

Scène II.

GROGNTA, JOYEUX.

JOYEUX.

Tot doux, vîx stoc ; èye, èye,
Asse hagnî d'vins 'ne seure pomme, qu'asse donc ?

GROGNTA.

Mi ! j' vôrreu, hein.
Qui l' diâle èpoirtahe hoûye totes lès chèrvante.

JOYEUX (*tot mèttant sès paquèt so l' tâve*).

D'où vin ?

GROGNTA.

È l' plèce dè fer si ovrège, li meune, li laide vèye gawe,
N'è mâye qui so l' pavêye à fer rôler s' mâle lawe.
Et c' mi poche-t-èlle âx oûye qwand j' li di co 'ne saquoi.

JOYEUX.

C'è qu' ti n' mètte nin dès want qwand ti t' mâvèlle, sésse toi.

GROGNTA.

J'a l' dreût, pusqui ji pâye.

JOYEUX.

Ti n' barbotte nin, t' gueûyêye.

GROGNTA.

Pa, tot-rate, ti tinrè, j' wage, avou c'ste affrontêye,
Comme ji t'ô là d'viser.

JOYEUX.

Po çoula, ji n' pou mâ,
Ca j' sé qu' t'è-st-on bon homme, mains t' fâ k'nohe comme i fâ.
Ti t' magriyêye bin trope. Va, qwand t' chèrvante barbotte,
Ti n' sâreu l'èspêchî, c'è comme on teut qui gotte.
Qwand i plou.
(*Marèye inteûre avou on chèna d' verdeure.*)

Scène III.

LÈS MÊME, MARÈYE.

GROGNTA (*rasbrouwant Marèye*).

Vo-v'-chal, vos; wisse av' co stu cotî,
Qui v's avez tant d'manou.

MARÈYE (*tot mèttant s' chèna so l' scène*).

Wisse qui v' m'avez voyî.

GROGNTA.

V's âriz d'pôye ine happêye seûr'mint d'vou-t-ésse riv'nowe.
Mains v's aîmez mîx, èdonc, d' batte carasse avâ l' rowe,
Et d' fer dès âdiosse avou des s'faite qui vos.

MARÈYE.

Dès s'faite qui v' valèt bin.

JOYEUX (*à Grognta èt à Marèye*).

Èye donc, è-ce câsi tot.

GROGNTA (*tot mâva à Marèye*).

Apprindez, tonne di Diu, qu' ji v' pâye po fer mi ovrège,
Et nin tant charmar'ter ni fer d' vos sots mèssège.
Et s' ji v' veu co jamâye.....

MARÈYE.

Et bin là ! qu'âreu-t-i ?

JOYEUX (*à Marèye, tot li mèttant l' chèna è l' main*).

Jans, allez-è foû d' chal.

MARÈYE.

C'è qui j' n'a nin sogne, mi.

GROGNTA.

Nènni, ca ti ravisse co mîx l' diâle qu'on peu d' souque.

MARÈYE (*tot mèttant l' chèna so l' scène*).

Oh ! dès gueûyâ comme vos n'ont jamâye touwé nouque.
J'a dès poyège è nez si vos 'nne n'avez-st-ossu.

GROGNTA.

Awè, j' creu qu' t'ènne a même d'so lès pîd, tonne di Diu.

JOYEUX (*à Marèye tot li d'nant l' chèna*).

Allez-è, jans, Marèye.

GROGNTA (*à Marèye*).

Ti n'è qu'ine vèye maqu'ralle.

MARÈYE (*rimèttant l' chèna sô l' scène*)

Hein !

JOYEUX (*à Grognîâ*).

Jans, valèt, taisse-tu.

GROGNTA (*à Marèye*).

Ti ravisse lès brocale,
Ti n'a nou bai costé.

MARÈYE.

C' n'è nin sûr todis mi,
Qui v's sârîz fer moussî divins on trô d' soris.
V' n'avez nin l' hasse di coûr.

(*Joyeux li donne li chèna, tot li fant sègne di s' taire èt d'ènne aller.*)

GROGNTA.

Clô t' bèch, mâle acclèvêye !

MARÈYE (*rimèttant l' chèna so l' scène*).

Mâle acclèvêye ! C'è bon, ji v' proûv'rè bin mî, hêye,
Qui v' l'èstez pusse qui mi.

GROGNTA (*foirt mâvas*).

Proûve-mu tot çou qu' ti vou,
Mains bague-mu foû d' mès oûye, lai-m' è pâye, asse oyou.

JOYEUX (*à Marèye tot li d'nant l' chèna*).

Jans, èvôye.

MARÈYE (*à Grognîâ tot 'nne allant*).

Vîx grognâ !

Scène IV.

GROGNTA, JOYEUX.

GROGNTA.

Tonne di Diu, l' vèye chabraque !

JOYEUX.

Bin, èlle ni s' gêne nin, lèye, èlle t'è l' tape plaque èt zaque.

GROGNTA.

Vîx grognâ ! ! Jans, n' vâreu-t-i nin co mîx s' chèrvî
Dè diâle qui d'eune sifaite, qui n' mi fai qu'assottî,
Et m' fer toûrner à chin.

JOYEUX.

Et c'è qu'èlle n'a nin sogne,

GROGNTA.

Mi non plus.

JOYEUX.

Comme j'èl veû ti r'çureû vite ti gogne,
Et sins baicôp d' façon.

GROGNTA.

Et poleur pa, c'è deux;
Louque, s' èlle m'attouchéve, hein, j' l'ahore sins fer nou pleu.
C'è tot l' même deur, Joyeux, d's' ènne ôr dire pés qu' po pinde
D'eune chaffètte, sins qu'on n' pôye mâye rin li fer comprinde.
Vîx grognâ ! A-ju l'air si vîx, mi, tonne di Diu?

JOYEUX.

Bin... à d'mèye... là.

GROGNTA.

Tot-rate t'èl vêrrè dire ossu.

JOYEUX.

Va-z-è, po t' rajôni, ni t' fai nin tant dè l' pône ;
On veu, rin qu'à louquî t' maquètte, qui t'n'è pus jône.

GROGNTA.

Pace qui j'a cinquante an, t' vôreu dire qui j' so vîx.

JOYEUX.

N'è-ce nin l'âge, camarâde, qu'on k'mince tos à clinchî.

GROGNTA.

Oh ! mi, ji n'a co wâde, louque comme ji so doguèsse
Et qui j' so bin poirtant.

JOYEUX.

Awè, t'a co 'ne bèlle tièsse.
Et t'a 'ne clapante bodène, t'è foirt comme on tèrra,
Mains tot a 'ne fin, vix fré, t'ârè l' teune ossu, va.

GROGNTA.

Çoula, nos l' sèpans bin, mains por mi, j' n'a co wâde,
Mâgré qui m' mâle chèrvante m' freu bin toumer malâde.

JOYEUX.

I gn'a qn'on r'méde por toi, valèt, c'è di t' marier.

GROGNTA.

Oh ! çoula, tonne di Diu, ti n' m'èl frè jamâye fer.
Prinde ine feumme, ine lân'rèsse, ine èplâsse, ine èhale,
M'èharper d'ine bèlle mére, ji n' so nin si bouhalle.
Veusse chal tot avâ l' chambe ine hiède di p'tits coirpaî,
Qui m' vêrît spiyî tot èt gueûyî pés qu' dès vaî.
Et qu' f'rît d'vins totes lès coine,
(*Tot s' stpatant l' narène.*)
Puff ! puff !
(*A Joyeux qni rèye.*)
Awè, rèye, rèye,
Ji n' so nin co si bièsse po fer 'ne si grande bièstrèye.

JOYEUX.

Po 'ne bèlle mére, ji n' di nin, j' sé-st-à quoi m'ènnè t'ni,
Ca 'ne sifaite è manège, c'è l' diâle èt sès displi.
Mi, l' meune, qwand èlle viquéve, n'aiméve qui plâye et bosse,
Mains, s' t'aveu tot l' même chal ine pitite feumme à t' gosse,
Il y freu pus plaihant.....

GROGNTA.

Po lès camarâde, hein !
Qu' m'è vêrît fer poirter çoula, ji n'è dote nin.

JOYEUX (*tot riant.*)

Ha, ha, t'a sogne !

GROGNTA.

Mi ! sogne, di quoi ?

JOYEUX.

Qu'is n' ti rindèsse
Çou qu' t'a tant d'né âx aute, tote li manôye di t' pèce.

GROGNTA.

Ji n'ârè mâye mèsâhe d'aveur sogne di zèls, va,
Ca nolle feumme ni sâreu m'ahèrchî-st-è s' hèrna.

JOYEUX.

Èco n' sé-t-on, vîx stoc.

GROGNTA.

Va, ji t' l'acèrtinêye,
J'a tant stu trompé d' zèlles, qu' hoûye li crôye è r'boutêye.

JOYEUX.

Ti n' va nin lès r'mètte tote âx cisse qui n' hâbitîs,
Qwand n's èstîs jône.

GROGNTA.

Sia, j'lès r'mètte totes so l'même pîd.
Et j'n'a wâde dè hoûter l'sot consèye qui ti m'donne;
Va, j'a dè l'pône assez rin qu'avou mès mohonne,
Qu'j'a dè rûse dè louwer. Tin, louque, j'ènne a co deux
Po l'moumint so lès rein, si c'n'è nin mâlhureux !

JOYEUX (*tot z'aksègnant 'ne plaque à louwer qu'è-st-à l'fignèsse*).

T'a co portant 'ne saquoi chal à louwer.

GROGNTA.

Ine plèce,
Cisse-là, c'è sûr ine bèlle, ca n'li mâque nolle ahèsse,
Ah ! Joyeux, ji n'so nin sègni dè Pâcolèt,
Tot-à-fait m'toune li cou.

(*On bouhe.*)

Ji creu qu'on bouhe.

JOYEUX.

Awè.

GROGNTA.

Intrez.

(*Marèye inteure.*)

Scène V.

LÈS MÊME, MARÈYE.

GROGNTA (*à Marèye, tot l'rasbrouwant*).

Poquoi n'intrez-v' nin sins bouhî, vos.

MARÈYE.

Êye,
C'è po v's aksègnî dai, qui j' so bin acclèvêye.

GROGNTA.

C'è d'pôye tot-rate ainsi.

MARÈYE.

Vos n' mi fer nin sogne, pa.

GROGNTA.

Nenni, l' diâle n'a mâye sogne.

MARÈYE.

J' so brave dans tous lès cas.

JOYEUX.

Allans-gn' co rikmincî.

MARÈYE.

Mi, j' so-st-ine feumme di tièsse.
J'a chèrvou, j'èl pou dire, divins cint èt cint plèce.

GROGNTA.

Çoulà v' fai bin d' l'honneur.

MARÈYE.

Awè, j' m'è pou vanter.
Et d'vins tos cès posse-là, tot fér on m'a r'grètté.

GROGNTA.

C'è qu'on n'èsteu nin glot.

MARÈYE.

C'è pace qui j'aîme l'ovrège.

GROGNTA.

Awè, ti t'coûq'reu d'sus.

(*Tot s'mâv'lant.*)

D'ailleurs, nin tant d' mèssège
Bague mu foû d' chal.

JOYEUX (*à Grognta*).

Taisse-tu.

MARÈYE (*à Grognta*).

Ni gueûyîz nin si foirt.

GROGNTA.

Ji gueûyêye comme i m' plai.

MARÈYE.

Nos sèrans vite d'accoird,
Ca ji v'donne mès qwinze joû, j'aîme mix d' trossi mès guètte,
D' prinde mès clique et mès claque...

GROGNTA.

Coûr â diâle qui t'èpoite,
Lai-m' è pâye.

JOYEUX (*à Marèye, tot l'choquant èvôye*).

Jans, Marèye.

MARÈYE (*à Grognta, tot 'nne allant*).

Vix grognâ.

GROGNTA.

Tonne di Diu.

(*I vou brokî so Marèye qu'ennè va, Joyeux l'ritin.*)

Scène VI.

GROGNTA, JOYEUX.

JOYEUX.

Tin-t' keu, ti n' wangn'rè rin à voleur bouhî d'sus,
Ca 'lle gueûy'reu pés qu'ine âwe.

GROGNTA.

Sacri vèye canne-a-bûse,
Todis m' braire vîx grognâ, tonne di Diu, comme ji mûse.
Oh ! cisse mâdèye chèrvante, fâ qu'èlle mi faisse mori.

JOYEUX.

Ax grands mâ, lès grands r'méde, Grognta, ji t' la co di.
Tot t' mariant, ti sèrè pus pâhûle, ti m' pou creure.

GROGNTA.

Po çoula ji r'clape l'ouhe, valèt, so l' trô dè beure.

JOYEUX.

Èco n' sé-t-on, rawâde, ca l' mariège, çoula t' prind,
D'on côp, tot chaud, tot reud, comme on mâ d'vintraîn'mint.

GROGNTA.

Ta, ta, ta.

JOYEUX.

Ti veurrè.

GROGNTA.

Vîx bâbô, ti m' fai rire,

JOYEUX.

Rèye, rèye, çoula t' prindrè va t'ârè bèl à dire,
Et ci n'è nin co toi qui f'rè bourder li spot.

GROGNTA.

Qué spot ?

JOYEUX.

Oh, l' ci qui di, vîx stoc : pus vîx, pus sot.

GROGNTA.

I bourdrè sûr por mi, t' veurrè, ca c'è-st-appreumme
A c'ste heûre, qui ji n'a wâde di m'èharper d'ine feumme.
Ca j'ènnè k'nohe nin 'ne seule qu'âye on bon sintumint;
Sia, j'ènne a k'nohou portant eune divins l' timps.

I gn'a qwinze ou saze an, c'èsteu 'ne pitite jônèsse
Qu'apprindéve li mèstî d' costîre amon Laguèsse.
Comme ji hâbitéve là, j' sèpa qui c' pauve èfant
Èsteu-st-ine ôrphulène qu'aveu-st-à hipe saze an,
Qu' sès parint èstît moirt dèjà d'pôye ine hapêye,
Tot l' lèyant pauve comme Job.

JOYEUX.

C'èsteu 'ne pauve aband'nêye.

GROGNTA.

Qwand ji r'tûse à lèye, hein, i m' sonle qui j'èl veu co
Et portant ji n'a mâye tant seul'mint d'mandé s'no.

JOYEUX.

J'a k'nohou l'feumme Laguèsse, c'esteu 'ne vèye taratamme.

GROGNTA.

Elle gueûyîve so s'costire, tot-fér sins rime ni rame.
Mais lèye, qu'èsteu tote bonne si lèyive même fèri
A côp d'pid, à côp d' pogne sins tant seul'mint moti.
Ah! 'lle ènne a vèyou, va, cisse là qwand 'lle èsteu jône,
Ossu mi, po sayi d' li fer rouvî sés pône,
Ji li d'héve è cachètte, tot prindant m' pus douce voix :
Patiince, pitite wihètte, patiince bon timps vêrè.
Il irè mîx pus târd, rit'nez bin mès parole
Et n' fez nin attintion si l' fenmme Laguèsse è drole.

JOYEUX.

Et c' costire, wisse è-st-èlle à c'ste heure?

GROGNTA.

Oh! qui sé-ju!
Elle è surmint tournêye comme lès aute, tonne di Diu.
Ca j'attrapa-st-avou l' feumme Laguèsse ine quarèlle.

JOYEUX.

Et t' n'a jamâye avou tant seul'mint d' sès novèlle.

GROGNTA.

Nenni, ca so c' trèvint, li feumme Laguèsse mora
Et j' n'a jamâye sèpou wisse qui s' costire baga.

JOYEUX (*tot louquant l'heure à s' monte*).

Eye, mi qui copinêye èt gn'a m' feumme qui m' rawâde;
I fâ qu' ji m' dihombeure;
(*Tot prindant sès paquèt.*)
jusqu'à, sésse, camarâde.
(*On bouhe.*)

GROGNTA.

Intrez.

JOYEUX.

Tûse èt ratûse qui l' mariège çoulà t' prind
Comme...

GROGNTA.

C'è bon, t' l'a co di.
(*On bouhe.*)
Intrez.

JOYEUX (*tot volant drovi l'ouhe.*)

Ha, tûse-y bin.
(*Marèye droûve l'ouhe èt rouffèle so l' scène tot r'chôquant d'vant lèye Joyeux, qui rèscoule tot piérdant s' chapai èt sès paquèt.*)

Scène VII.

LÈS MÊME, MARÊYE.

GROGNTA (*à Marèye*).

Qui volez-v' co 'ne fèye vos!
(*Joyeux ramasse si chapai èt sès paquèt.*)

MARÊYE.

Ji v' vin dire plaque èt zaque,
Qui n' mi plai pus, pa mi, d' taper ni côp, ni maque.
J' so r'pahowe di vosse posse, j' va-st-apontî mès hârd.

GROGNTA.

Tant mîx vâ.

MARÈYE.

J'aîm'reu mîx d'aller hawer âx sârt
Qui d' chèrvi st-on s' fai qu' vos.

GROGNTA.

On s' fai qu' mi, vèye maqu'ralle.
Vanne-mu foû d' chal.

MARÈYE.

S'i m' plai.

JOYEUX (*à Marèye*).

Allez-è.

GROGNTA (*à Marèye*).

Coûr â diale.

MARÈYE.

A diale ! Gn'a nin mèsâhe, ca j' so chal dilé lu,
Avez-v' oyou, vîx sot.

GROGNTA.

Po c' côp-là, tonne di Diu,
T'm'èl va payî, rawâde, fâ qu' ji t' kihèye è qwate.
(*I vou broquî so Marèye, Joyeux l'rattin.*)

MARÈYE.

Ha, ha, sayîz-l'on pau.

JOYEUX (*mèttant inte deux*).

Halte, ji n' vou nin qu'on s' batte.

GROGNTA.

Ah ! t' n'a nin sogne lân 'rèsse.

MARÈYE.

Allez-è, vîx lolâ,
Vosse plèce è-st-è l' Volire.

GROGNTA (*doguant conte Joyeux qu'èl rattind*).

Tonne di Diu.

MARÈYE.

Vîx grognâ !

(*Joyeux ratin todis Grogntâ d'ine main, tot chôquant avou l'aute Marèye à l'ouhe, adonc i r'hape sès paquèt tot broquant so Marèye qui fai mène dè rintrer, èt-z-èl chôque èvôye tot 'nne allant avou.*)

Scène VIII.

GROGNTA.

GROGNTA (*tot nanti*).

Et volà l'vèye qui j'mône, sins poleur èsse pâhûle
Tant seul'mint 'ne pitite choque. Et j'ireu fer l'mâkule
Di m'mètte li coide è cô ? Mèrci, ji d'vêreu sot.
(*Tot r'tûsant à Marèye.*)
Vîx grognâ ! Vîx grognâ !
(*Sèrrant lès pogne di colère.*)
Hein !
(*On bouhe.*)
Mais j'creu qu'èlle bouhe co.
(*Tot man'çant vès l'ouhe.*)
Louque à toi, vîle houpralle.
(*On bouhe co.*)
Fâ qu'ji t'râye tès clicotte.
(*I fai 'ne hoppe jusqu'à l'ouhe, èl drouve, tot-z-assèchant rud'mint Adèle qu'à bouhi.*)
Qui vousse co, tonne di Diu ?

Scène IX.

GROGNTA, ADÈLE.

GROGNTA (*à pârt, tot r'louquant Adèle, qui tronle lès balzin èt vèyant qu' s'a trompé*).

Bon, v'là-st-aute choi qu' dè l'jotte.
C'è co seur'mint 'ne chèrvante qui vin po s' présinter.

ADÈLE (*à pârt, tot r'louquant Grogntâ*).

Mon Diu, mossieu Grogntâ, d'vin-t-i sot!

GROGNTA (*rasbrouwant Adèle*).

Qui v'nez-v' fer,
Vos, bâcèlle!

ADÈLE (*tote cacawe*).

Mossieu, ji...

GROGNTA.

Qui v'nez-v' fer, è-ce po 'ne plèce ?

ADÈLE.

Mains, Mossieu..... ji vin po ....

GROGNTA.

Pa tant de qu'è-ce, ni d' mèsse,
Est-ce po 'ne plèce di chèrvante, v' rèspondrîz bin seur'mint;
È-ce awè ou nènni?

ADÈLE.

Nenni, mossieu.

GROGNTA.

Et bin,
Quoi?

ADÈLE.

C'è po louwer 'ne chambe.

GROGNTA.

V' l'ârîz bin polou dire
On pau pus vite èdon, qui d' tant fer d' vos manire.

ADÈLE.

Vos n' m'avez nin d'né l' timps tant seul'mint dè d'viser ;
Comme ine sope â lèssai vos v's avez-st-èmonté.

GROGNTA.

Emonté, èmonté, pa v's allez dire tot-rate
Qui j' so-st-on vîx grognâ, comme l'aute, li vèye savatte.

ADÈLE.

Mi, qu' direu çoulà d'vos, j' n'a wâde, ca v' n'èstez nin
Si diâle qui v's avez l'air, po çoulà, j'èl sé bin

GROGNTA (*on pau rapâhté*).

C'è bon, j' so çou qui j' so, ji n' so nin sûr dè l' crême.

ADÈLE.

Et l' chambe qu'è-st-à louer, wisse è-st-èlle?

GROGNTA.

A deuzême,
L' prumire ouhe, à l' clinche main.

ADÈLE.

Et l' prix, donc mossieur?

GROGNTA.

L' prix!
Ci n' sèrè nin pus chir por vos qu' po 'ne aute.

ADÈLE.

Nènni!

GROGNTA.

Qwand j'a st-on lôcataire, ji n'èl sitronle jamâye.

ADÈLE.

Ji m'è dote.

GROGNTA.

Allez-c' vèye si cisse chambe-là v's ahâye
Et n' rid'vis'rans d' çoulà.
(*Tot-z-allant vès l' fond po prinde ine cléf.*)
Rawârdez, volà l' cléf.
(*I n'èl trouve nin.*)
L'âreu-ju cangi d' plèce? minute, vos m' chal, savez.
(*Ennè va po l'ouhe qu'è-st-à clinche costé.*)

Scène X.

ADÈLE.

ADÈLE.

Li pauve mossieu Grogntâ po 'ne chichêye, i s'ènonde
Et-z-èst-i bon comme pan, quoique vôye magnî tot l' monde.
Ji so bin èwarêye qu'i n' m'a nin rîk'nohou;
Il è vrêye qu'i gn'a d'jà 'ne bèlle choque qui n' mâye vèyou.
Po l'pus sûr qu'è marié dispôye ottant d'annêye
Qui v'nez-v' amon Laguèsse... Qwinze an, c'è d'ja 'ne hapêye.
Ah! ji m' sovin todis, qwand m' dihéve di s' grosse voix :
Patiince, pitite wihette, patiince, bon timps vêrè.

Scène XI.

ADÈLE GROGNTA.

GROGNTA.

Ji l'a trové, jône fèye, t'nez, allésse vèye à coûse
Si l'chambe vis ahây'rè.

ADÈLE.

Vos n'sitronl'rez nin m'boûse
A m'èl louwer trop chire, èdonc s'èlle mi dû bin,
Ca j' so pus riche di pône qui ji n'èl seûye d'âgint.

GROGNTA.

Chal, qwand l' joû d' payî vin, i fâ qu' l'âgint seûye prète.
(Adèle ènnè va.)

Scène XII.

GROGNTA.

GROGNTA.

Elle a l'air di m'kinohe, cisse pitite mam'zulètte,
Mais mi j' so k'nohou comme Barrabas à l' passion.
Ci n'è qu'bon joû, jo-wâde tot costé, tot dè long.

Wisse l'âreu-ju vèyou... J'èl kinohe... i m'èl sonle !
Mais wisse ? volà l'hiquèt... pau vèye... qui l'diâle mi stronle
Si j'mè rapinsse seul'mint... èt portant... Ah ! bah, bah,
Ni nos spiyant nin l'tièsse... Portant... portant... nônna,
Ci n'è nin lèye... nènni ci chal è mîx fôrmêye,
Mais 'lle pou bin èsse cangèye dispôye ottant d'annêye;
Portant à l'ôr jâser on direu câsi s'voix.
Oh ! qui c'seuye çou qui s'vôye, c'n'è nin todis grand choi,
Po s'vini-st-achôqui dilé-st-on vîx jône homme
Qu'nè nin co chin po 'ne preune, nènni, qwand il atome.
(*Marèye inteure.*)

Scène XIII.

GROGNTA, MARÈYE.

(*Marèye mousèye en grande tenue, cornètte à falbalas, roge cotte.*)

MARÈYE.

(*D'ine air di couyonnâde, tot s'akseignant d'seur.*)
È-ce vosse novèlle chèrvante, cisse-là, moncheu Grogntâ ?

GROGNTA.

Çoulà ni v'rigarde nin.

MARÈYE.

C'è dès parèye qu'i v'fâ !
Moncheu aîme bin, louquîz, d'èsse miné so l'douce pirre
Par tote sôrt di mamêye qu'ont dès bèllès manire ;
Des bravès feumme comme mi, parèt, ni v'dûhèt nin.

GROGNTA.

A çà, bâcèlle, ji v'prèye dè rèspècter lès gins
Qu' ji r'çu chal.

MARÈYE.

Elle ârè, cisse-là, vite si cocogne.

GROGNTA (*lèvant l'main comme po fèri*).

Louque dè clôre ti mâle jaive, ou ti va r'çûre ti gogne.
(*Adèle inteure à moumint qu'il a l'brèsse lèvé.*)

Scène XIV.

LÈS MÊMES, ADÈLE.

MARÈYE (*à Adèle, tot fant dès Jésus-Maria*).

Volà, louquîz, jône fèye, çou qu'c'è d'on vîx moudreu
Qui fîre so sès chèrvante tot fér di sès pus reud.

GROGNTA.

C'n'è nin vrêye, vèye canaye.

MARÈYE (*à Adèle*).

Ji v'prévin, pauve bâcèlle,
Qui n'si passe nin qwinze joû qu'i n'li fâye ine novèlle.

GROGNTA (*à Marèye*).

T'a boûrdé, tonne di Diu, c'è bon dès s'faites qui toi
Qui n'dimorèt qu'qwinze joû d'vins leu posse.

MARÈYE (*à Grogntâ*).

Et bin quoi !
I m'plai d'prév'ni l'bâcèlle.
(*A Adèle.*)
Qwand v's ârez vosse bobonne
I sèrè trop târd, pa, di v'houwez di c'mohonne.

GROGNTA (*tot drovant l'ouhe*).

Oh ! po c'côp-là rawâde.

ADÈLE (*qu'a sogne, à Grogntâ*).

Mon Diu ! n'èl bouhîz nin.

MARÈYE (*à Grogntâ*).

Oh ! j'na nin sogne dè diâle.

GROGNTA (*apougnant Marèye po l' hanètte èt l' pai dè cou èt tot l' fant vanner foû dè l' scène.*)

Oh ! t' n'a nin sogne ? Bin, tin.

(*I r'clape l'ouhe, Marèye gueûyèye on pau â-d'-foû, Grogntâ vou co broqui vès l'ouhe, mais Adèle èl rittn.*)

Scène XV.

GROGNTA, ADÈLE.

GROGNTA.

Jans, n'è-ce nin mâlhureux d'avu 'ne si mâle chèrvante !
Tonne di Diu, l' vîle cannaye.

ADÈLE.

C'ènne sûr ine mèchante.

GROGNTA.

Et volà l' viquârêye qui ji mône tos lès jou.
Ah! cisse-là, j'èl pou dire, ni r'mont'rè mâye mi soû,
Ca fâ qu'èlle mi bague hoûye ou sins quoi, j'èl kitèye,
Li vîx hame di potince.

ADÈLE.

Bin, èlle pinse seur'mint, lèye,
Qui j' vin po m'ègagi comme chèrvante adlé vos.

GROGNTA.

Jâsant d'aute choi, jône fêye, ca 'lle mi f'reu div'ni sot;
Et l' chambe?

ADÈLE.

Oh! 'lle mi dû bin.

GROGNTA.

Tant mîx-vâ.

ADÈLE.

J'èl trouve bèlle.
Mais k'bin l' louw'rez-v' par meus, donc?

GROGNTA.

C'è qwinze franc, mam'zèlle.

ADÈLE.

Ie, comme vos l' tinez chîre!

GROGNTA.

Chîre!

ADÈLE.

Jans, lèyîz-m' préhî.
C'è trope di cense por mi, n' vôrîz-v' nin l' rabahî.

GROGNTA.

L' rabahî, l' rabahî! ji n' sâreu l' mètte è l' câve
Portant.

ADÈLE.

Jans, jans, allez, ni fez nin l' si hèyâve,
J'arè si bon d'èsse chal adlè dès bravès gins.

GROGNTA.

Qui sèpez-v' çou qui j' so donc vos, qui n' mi k'nohe nin.

ADÈLE.

Oh! sia, ji v' kinohe.

GROGNTA.

Di wisse alôrs, jône fèye.

ADÈLE.

Vos n' mi rik'nohez nin?

GROGNTA.

Nènni.

ADÈLE.

R'louquîz-m' co 'ne fèye.

GROGNTA.

I m' sonle...

ADÈLE.

Ie, qu'è rouvisse! èt vos n' mi r'mèttez pus!
C'è mi, li p'tite wihètte di d'vins l'timps.

GROGNTA.

Tonne di Diu!
Ji v' rimètte bin à c'ste heure, v's èstez li p'tite costire
Di mon Laguèsse.

ADÈLE.

Awè.

GROGNTA.

Bin, j'aveu bèl à m'dire
Tot-rate, w'a-ju vèyou cisse pitite wihètte-là?
Si j' l'a k'nohou quéque pârt, c' nè nin d' hoûye en tous cas;
Bin, vos èstez cangèye sûr à voste avantège.

ADÈLE.

Ji pou dire qui c'è vos qu' m'a d'né l'foice èt l' corège
D'passer lès deurs hiquèt qu' so m'vôye j'a rèscontré,
Qwand l' pauve madame Laguèsse n' féve qui di m' barbotter.
C'è-st-à vos qui j' tûséve, à vos bonnès parole;
Ca d'vins lès pône, vèyez-v', on bon sov'nir console.
On n' deu jamâye roûvî l' cî qui v's a stu foirt bon,
Et ji n' vis rouvîve nin, c'èsteu mi d'voir, èdonc?

GROGNTA (*tot rattindri*).

(*A Adèle.*)
Bon, bon, bon.
(*A pârt, tot mèttant s' main so s' cour.*)
Hein! hein! mais qu'à-ju là qui m' gatêye?

ADÈLE.

V' m'avez-st-ècorègî.

GROGNTA.

Gn'a rin d' râre là, jône fèye.

ADÈLE (*tot fant l' binamèye*).

Vos, qu'è si binamé, jans, fez 'ne saquoi por mi,
Pusqui l' chambe è-st-à m' gosse, v' bah'rîz bin on pau l'prix.

GROGNTA.

Eh bin, j' va fer por vos, çou qu' nou propriétaire
Ni fai câzi jamâye avou sès locataire,
Ji v's èl va rabahî.

ADÈLE.

Mais nin è l' câve, savez.

GROGNTA.

Ha, ha, pitite wihètte.

ADÈLE.

Qui v's èstez binamé.

GROGNTA.

Vos n' mi don'rez qu' doze franc par meus, èstez-v' binâhe?

ADÈLE.

Oh ! awè, ciète, ca chal dè mons j' sèrè-st-à mi âhe,
Ca j'aîme bin dè d'morer wisse qui ji k'nohe lès gins,
Ine bàcèlle qu'è tote seule, vèyez-v', a dès toûrmint,
Surtout qwand èlle è pauve. Ah! fâ dè caractére
Po todis d'morer brave, qwand on a dè l' misére.
Mi, pus vite qui d' clinchi dè costé dè d'shonneur,
J'aîm'reu mix dè mori, rascrâwêye di mâlheur.

GROGNTA.

Et bin, louquîz, jône fèye, sûr qui c'è-st-hoûye apreume
Qui j'ô si bin d'viser, j'èl pou bin dire, ine feumme.

ADÈLE.

Tinez volà doze franc.

GROGNTA (*s'âssiant èt s'apontant po s'crire*).

Volez-v' mi dire vosse no ?

Po fer li r'çu.

ADÈLE.

Baurgard, Adèle.
(*Marèye inteure.*)

Scène XVI.

LES MÊME, MARÈYE.

MARÈYE (*à Grognta*).

Dihez donc vos !

GROGNTA (*si lèvant d'on côp*).

Hein!

MARÈYE (*tapant s' livrèt so l' tâve*).

Fâ signer m' livrèt.

GROGNTA (*s' rassiant*).

J'èl frè, qwand j' sèrè prète.

MARÈYE.

V' l'allez fer l' pôce â haut, ji n' rawâde nin 'ne miètte.

GROGNTA (*si lèvant tot mâvas*).

C' n'è nin vos qu' m'èl frè fer.

MARÈYE.

Vos l' frez, v' di-je, sins târgî,
Ca ji k'nohe l'ognon, mi, vos 'nne èstez st-obligî.

GROGNTA.

Bin louque, i n' mi plai nin.

MARÈYE.

Çoulà c'è voste affaire,
Mais mi, ji m' va qwèri tot fî dreut l' commissaire.

GROGNTA (*s'èmontant*).

L' commissaire, vèye cannaye!

MARÈYE.

C'è qu' mi, ji k'nohe lès loi,
Ca j'a chèrvou qwate joû d'lé l'procureur dè roi.

ADÈLE (*à Grogntâ*).

Signez-lî s' livrèt, jans.

MARÈYE (*si moquant d' Grogntâ*).

El frè mâgré qu'i hoûse,
Ha, ha, vos avez sogne.

GROGNTA (*à Marèye*).

Vanne-mu foû d'chal à coûse.

(*Li tapant l' livrèt après l'tièsse.*)

Tin, louque, vo-l-là t'livrèt.

MARÈYE (*ramassant s'livrèl*).

Vîx grognâ !

GROGNTA (*tot foû d'lu, tot drovant l'ouhe*).

Rawâde, va.

(*Tot-z-apougnant Marèye, Adèle sèche Grogntâ po lès baskenne di s'fraque.*)

Oh ! j'so-st-on vîx grognâ.

(*Tot l'fant vanner ad'fou d'on côp d'pîd.*)

Tin, fâ qu'ji t'plaque cilà.

(*I r'clape l'ouhe, Marèye gueûyèye on pau à d'foû.*)

Scène XVII.

GROGNTA, ADÈLE.

GROGNTA.

(*Si lèyant toumer so 'ne chèyire tot pipant èt tot s'lamintant.*)

Oh ! j'tom'rè sûr reud moirt, ca ji sin m'songue qui mowe,
Ou 'lle mi f'rè div'ni sot. D'nez-m' à beure.

ADÈLE (*à pârt, allans vès l' tâve po prinde on vèrre.*)

Comme i sowe !

GROGNTA.

D'nez-m' on côp d'aîwe, s'i v' plaî.

ADÈLE (*vûdant on vèrre d'aiwe foû d'ine caraffe èt tot l' fant beure à p'tit côp*).

So l'côp, so l'côp, tinez.

La ! la ! ni v'mâv'lez pus.

(*Rissouwant Grogntâ avou s'norè d'poche.*)

Vinez, ji v'va r'souwer.

(*A pârt tot-z-allant qwèrri l'caraffe so l'tâve.*)

Seur'mint qu'madame Grogntâ n'è nin chal po l'qwârt d'heure,
Ca 'lle ni laireu nin fer à si homme dès s'faitès keure.

(*A Grogntâ tot li d'nant on vèrre d'aiwe.*)

V'beurez co bin on côp, la, buvez tot douc'mint.

(*Tot l'rissouwant.*)

V'n'avez d'jà pus si chaud, i m'sonle qui r'va d'jà bin.

GROGNTA (*qui s'ra di p'tit à p'tit*).

Awè, m'tièsse ni toûne pus, oh ! j'nî vèyéve pus gotte,
Ji sintéve mi songue boûre.

ADÈLE.

V'souwîz dès bèllès gotte.

GROGNTA.

Mèrci, jône fèye, d'avu v'nou si vite à m'sécoûrs.

ADÈLE.

Oh ! ci n'è rin d'çoulà, j'l'a fai dè fond dè coûr,
Tot l'monde è f'reu-st-ottant.

GROGNTA (*à pârt tot s'porminant comme on pièrdou avâ l'scène*).

Il a bin bon tot l'même
Li cî qui s'fai sognî d'eune pitite feumme qui l'aîme,
Ah ! s'j'èsteu sûr dè mons, qu'elle ni m'ribout'reu nin ;
(*I s'jâse tot fant dès gèsse èt tot r'louquant timps in timps è coisse Adèle qu'a sogne.*)
Bin qui f'reusse, donc, valèt ? Çou qui j'freu ? j'èl sé bin,
Qu'a-ju d'keure di Joyeux èt d'tos lès camarâde ;
V'là por zèls, tonne di Diu, v'là po leu couyonnâde.
Si j'a trové-st-ine feumme qui vôye bin poirter m'no,
Çoulà c'è mon affaire, d'ailleurs, ji hoûte li s'pot
Qui di : qui fâ coyî l'bonheur, là wisse qu'on l'troûve.
Mais d'vant d'nos èmanchî pus long, fans lî 'ne èsprouve.

ADÈLE (*à pârt*).

J'a m'idèye qu'i d'vin sot, volà qu'i jâse tot seu.

GROGNTA.

Dihez, mais s'ji v'dinéve, jône fèye, ine pomme po l'seu,
Vos v'dotez bin poquoi, qu'dirîz-v' sins v'fer nolle pône.

ADÈLE (*si rècrèstant*).

Wârdez vos cense, mossieur, ji n'vou nin r'çûre l'âmône.

GROGNTA (*s'èpoirtant*).

R'çûre l'âmône, r'çûre l'âmône, v's èstez glotte, tonne di Diu.

ADÈLE (*à pârt*).

I d'vin todis pus sot, ca s'èmonte todis pus.
(*A Grognta.*)
Pus vite qui di m'mâ k'dûre, j'aîm'reu mix d'piède li vèye,
Dè mori d'faim.

GROGNTA (*apougnant Adèle po lès brèsse*).

Sav' bin çou qu' vos èstez, jône fèye,
Dihez?

ADÈLE (*qu'a sogne*).

Nenni... quoi... donc?

GROGNTA (*tot l' lachant è tot brèyant*).

'Ne brave bâcèlle, av' oyou?

ADÈLE.

Ie, comme mi coûr toctêye, quélle sogne qui j'a-st-avou.

GROGNTA (*à pârt*).

Si coûr toctêye, di-st-èlle, èt mi l' meune grabouyêye
Comme si j'avahe divins dès froumihe à niyêye.
(*A Adèle.*)
Vos èstez l' prumire feumme qui j'ô si bin d'viser,
Ji n' sâreu trope èl dire. Avez-v' on galant, d'hez?

ADÈLE.

Mi, j' n'a mâye rilouqui seul'mint 'ne homme inte deux oûye.

GROGNTA.

Et bin dès s' faite qui vos, sont bin râre po l' joû d'hoûye.
A-je l'air d'on mimbe di Diew!

ADÈLE.

Oh! nenni po çoula,
Ca v's èstez bon-z-èt gros, èt foirt comme on tèrra.

GROGNTA (*qu'a chaud si r'sowe sovint*).

A-ju l'air vîx?

ADÈLE (*à pârt*).

C' côp chal, i d'vin sot, fans les qwanse
Dè l' continter.
(*A Grogntâ.*)
Bin... bin... nin co trope à m' sonlance.

GROGNTA.

Nin co trope! ji n' so nin Mathy salé portant.
A-j' l'air d'on vîx grognâ?

ADÈLE.

Mais...

GROGNTA.

Gn'a pas d' mais là d'dans.
A-j' l'air ou n'a-j' nin l'air? vos n'avez qu'à m' responde.

ADÈLE.

Jans, c'è nènni, parèt.
(*A pârt.*)
J'a sogne ; comme i s'ènonde!

GROGNTA.

N'a-ju nin po fer, mi? çoula v' n'è sèpez rin.

ADÈLE.

Oh! ji n'a nin mèsâhe...

GROGNTA.

Nin mèsâhe! poquoi nin?
Tihe èt tahe, j'a tos l's an cinq bons mèye franc d' riv'nowe,
Qwand mès rinte rintrèt bin.
(*I s' rissowe li visège tot s' tournant d' costé.*)

ADÈLE (*à pârt*).

Ie, mon Diu! comme i sowe!
(*A Grogntâ.*)
V's èstez-st-on pau malâde, d'hez l'vrêye, èdonc, awè?

GROGNTA.

Nonna, ji n'èl so nin, mais j' sin qu' j'èl divêrè.

Awè, j'èl divèr'rè, j' creu qu' vos m' polez bin creure,
Si v' n'acceptez nin çou qu' ji v' va d'mander à c'ste heure;
(I s' pormône comme on sot avâ l' scène, tot s' rissouwant.)

ADÈLE *(à pârt)*

Il è-st-avâ lès qwârt, fans douc'mint avou lu.
(A Grogntâ.)
Qui m' volez-v' dimander!

GROGNTA *(brèyant).*

E mariège, tonne di Diu.
(A pârt tot cacawe.)
T'è pris Grogntâ, t'è pri.

ADÈLE.

Si vos v' fîz mètte dès boite,
Donc, mossieu.

GROGNTA.

Mi, dès boite, bin j'èl trouve on pau foite;
E-ce pace qui ji v' dimande è mariège?

ADÈLE *(tot fant mène d'aller vès l'ouhe.)*

Rawârdez,
Ji m' va houquî vosse feumme.

GROGNTA.

Ça, jône fèye, apprindez
Qui j'so todis jône homme.

ADÈLE *(èwarêye).*

Ie, sainte vièrge, è-ce di vrêye!

GROGNTA.

V'polez bin m'creure seur'mint.

ADÈLE.

Ie, qui j'so-st-èwarêye!
(A pârt.)
Mi, qu'pinséve qu'èsteu sot.
(à Grogntâ.)
Vos n'vis moquez nin d'mi!

GROGNTA.

Ji v'dimande è mariège, c'è sérieux çou qu'ji v'di.
(*Adèle rèye.*)
Ji creu qu'd'eune télle dimande, èdonc, gn'a nin d'quoi rire.

ADELE.

Vos m'dimandez çoulà d'eune si drôle di manîre
Et d'ine air !

GROGNTA.

Et d'ine air ! tot comme ine aute seur'mint,
Pusqui ji v'fai 'ne dimande, j'creu qu'vos m'rèspondrîz bin.

ADÈLE.

C'sèreu baicôp d'l'honneur por mi, qu'on s'fait mariège;
Et mâgré qu'j'a 'ne saquoi là vès vos qui m'ahèche,
Ca vos bonnès parole, ji n'lès a nin rouvî,
Bin, ji r'fûse.

GROGNTA.

È-ce pace qui ji so-st-on pau trop vîx
Qu'vos m'riboutez ?

ADÈLE.

Nenni, m'jônesse a stu so l'térre
Si rascrâwêye di pône èdonc, qui m'caractére
È div'nou vîx d'après lès pône qui j'a-st-avou ;
Di c'manîre-là, j'so vèye, ca j'ènne a bin vèyou,
J'a passé dès deurs nouque, allez, à n'nin comprinde ;
Mais j'ènne a mâye moti, ca wangne-t-on s'vèye à s'plainde ?
D'ailleurs, ji n'so pus jône, ca j'bèche so mès treus creux.
Saz-v' bin qu'volà qwinze ans qu'on n' s'âye vèyou, mossieu.
È c'timps-là, vos èstîz-st-on bèl homme.

GROGNTA.

Et à c'ste heure ?

ADÈLE.

Oh ! v's estez todis bai, mais vosse tièsse n'è pus neure.

GROGNTA.

Mi ! n'mi mâque nin on ch'vè.

ADÈLE.

Ji v'va dilahî m'coûr,
Et v'veurrez qui por vos, si j'n'aveu nin d'l'amoûr,
Pusqui ji n'sé çou qu'c'è, c'èsteu dè l'riknohance ;
Ca gn'a mâye avou qu' vos qu'mâye diné l'èspérance ;
Eh bin, dispôye qui j'sé qui v'n'èstez nin marié,
(Tot mèttant s'main so s'coûr.)
J' sin 'ne saquoi là qu'toctêye èt qu'batte bin foirt, allez.

GROGNTA.

Mi, c'è co bin aute choi, ji sin qu'çoulà m'hôppèye,
C'è comme s'on m'sitriyasse co pés qu'avou 'ne sitrèye

ADÈLE.

Vos, qu'a si bin po fer, qu'diri-t-is donc, lès gins ;
Si vos v'marîs jamâye avou 'ne feumme qui n'a rin ?
C'è qu'n'irît nin r'qwèri qui v'là 'ne choque qu'on s'kinohe.

GROGNTA.

L'ci qu'liv'reu seul'mint l'laîwe, d'vins mès deux main j'èl [crohe.
V'là po lès gins, louquîz ; v'sèrez madame Grogntâ,
S'i gn'a qu'çoulà qui v'geîne, ca ji v's aîme comme i fâ.
Et si j'so même pus vîx qu'vos di quéquès annêye,
J'a-st-ossu l'expériince.

ADÈLE.

Çoulà, gn'a rin d'si vrêye.

GROGNTA.

D'ailleurs, qui fai-t-i l'age, qwand i s'agihe d'amour,
N'avans-gn'-ju nin tot-fér vingt an d'vins 'ne coine dè cour.

ADÈLE.

Oh ! qwand ine homme sé fer tocter li coûr d'ine feumme,
A sès oûye, n'è nin vîx, j'm'ènne apperçu-st-appreume.

GROGNTA.

Jans, fez m'bonheur, Adèle, d'nez-m' vosse rèsponse.

ADÈLE.

Eh bin,
Mi rèsponse è tote simpe : c'è-st-awè, t'nez v'là l'main.

GROGNTA.

Gn'a nou mâ, tonne di Diu, ca gn'a 'ne choque qui j'hêrrêye.
Poquoi nin l'dire so l'côp, c'èsteu bin pus âhêye.

ADÈLE.

D'vins dès s'faitès affaire, çoulà n'va nin si reud,
Fâ qu'on y mètte on pau dè l'façon, dai, Mossieu.

(Joyeux inteure èt d'meure so l'ouhe tot èwaré, Grogntâ èt Adèle ni l'ont nin vèyou.)

Scène XVIII.

LÈS MÊME, JOYEUX.

GROGNTA (*lot fant mamèye à Adèle*).

C'è drôle, dispôye qui j'sé qui v's allez-t-èsse mi feumme,
C'è comme s' on fahe à m'coûr raccachon avou 'ne pleume.

ADÈLE.

Et mi, donc.

GROGNTA.

Hein ! qu'ji v's aîme !

ADÈLE (*lot fant mamèye à Grogntâ*).

V's avîz raison, parèt,
D'vins l'timps dè m'dire : patiince, wihette, bon timps vêrè,
I va v'ni, pa, l'bon timps.

GROGNTA.

Ein, m'brave pitite Adèle.

(A moumint qui s'bâhèt is vèyèt Joyeux qu'a fait quéques pas, et qu'lès louque ; is sont tot èwaré.)

ADÈLE (*à pârt, tote gênêye èt s'rissèchant*).

Mon Diu, qui j'so honteuse.
(*à Grogntâ.*)
Ie, j'a rouvî mi ombrèlle
Chal diseur, ji m'va v'ni.
(*Elle si sâve tote honteuse.*)

Scène XIX.

GROGNTA, JOYEUX.

JOYEUX (*tot chantant so l'air : T'a bu Colas*).

T'è pris Grogntâ, t'è pris Grogntâ,
'è pris.

GROGNTA.

C'è bon.

JOYEUX (*couyonnant*).

Aha ! t'è pici, gn'a nou mâ !
Ainsi donc, ti va prinde ine èplâsse, ine èhalle.

GROGNTA.

C'è bon.

JOYEUX.

T' va donc div'ni comme lès aute, ine bouhalle.

GROGNTA.

C'è bon, t' di-je.

JOYEUX.

Ainsi chal, il y frè pus plaihant
Po lès camarâde, hein ? Ha ha, vîx malignand.

GROGNTA.

S' ji m' marêye, c'è qui m' plai, wâde totes tès couyonnâde
Por toi-même.

JOYEUX.

Ha, ha, ha, por mi, bin va, j' n'a wâde ;
Veusse, qui ti n' frè nin co c' côp chal boûrder li s'pot,
Ti sé bin l' qué qui di...

GROGNTA.

C'è bon.

JOYEUX.

Pus vîx, pus sot.

GROGNTA.

Clô t' bêch.

JOYEUX.

Ça fai qu' t'ârè l' pus laide plâye dè manège,
Li bèlle mére, la, t' sé bin, hein, l' vèye feusse di mèssège.

GROGNTA.

J' n'ârè nolle.

JOYEUX.

Tant mîx vâ. Ti veu bin qu' çoula t' prind...

GROGNTA.

Ti tairèsse, tonne di Diu.

JOYEUX.

Comme on mâ d'vintraîn'mint.

GROGNTA.

S' ji m' marèye, c'è po-z-èsse on p'tit pau pus pâhûle,
J' hoûte tès consèye, d'ailleurs.

JOYEUX.

Oh ! ti n' fai nolle mâkule,
Ti n'a nin toirt, vîx stoc.
(*Adèle rinteure.*)

Scène XX.

LÈS MÊME, ADÈLE.

JOYEUX (*à Adèle*).

Mès félicitâtion,
Mam'sèlle, po vosse bonheur èt j' pinse bin qu' sèrè long ;
Ca m' camarâde Grogntâ, c'è sûr fleur di brave homme,
Mâgré qu'l a todis l'air dè hagnî d'vins 'ne seure pomme.

ADÈLE.

Oh ! j'èl kinohe bin, dai, j' sèrè-st-heureuse avou.

JOYEUX (*tot èwaré à Grogntâ*).

Kimint donc, vîx pindârd, di wisse l'asse kinohou.

GROGNTA.

Amon Laguèsse.

JOYEUX (*à Adèle*).

Kimint ! c'è vos li p'tite costire.

ADÈLE.

Awè.

JOYEUX.

Comme on s' ritrouve, on a bin raison d' dire
Qui tot arrive.

ADÈLE.

Edonc.

JOYEUX (*à Grogntâ*).

T' va-st-avou l' coide è cô
Ti n' mi trait'rè mâye pus, sésse valet, d' vîx bâbô.
(*I veu Marèye qu'inteure, avou on coffe plein d' camage.*)
Waye, vochal co Marèye.

Scène XXI.

LÈS MÊME, MARÈYE.

MARÈYE (*tot tapant s' coffe so l' scène èt tot l' droviant*).

D'hez donc ? v'là mès camage,
Ca vos pins'rîz co bin qu' ji v's a hapé, dai, j' wage.
Comme ji v' kinohe.

GROGNTA.

C'è bon.

MARÈYE (*tapant sès camage avâ l' scène.*)

(*Joyeux vou todis l'èspécht.*)

Volà, tinez, louquîz.

GROGNTA.

S' ti n' rimètte nin çoula, ji t' lès r'chôque à côp d' pîd

ADÈLE (*à Grogntâ.*)

Tinez-v' keu, jans.

MARÈYE (*vâdant s' coffe avâ l' scène mâgré Joyeux et k'pitant sès camage*).

I m' plai, louquîz mi, d' vûdî m' coffe,
Po v' mostrer qui j' sô prôpe.

GROGNTA (*k'pitant quéque camage, mâgré Adèle*).

Puff', pa fâreu dès moffe,
Po-z-attoucher çoula.

JOYEUX (*à Marèye, tot r'chôquant dès camage è coffe*).

Jans, jans, r'chôquî vos hârd.

MARÈYE (*à Joyeux*).

I m' plai, mi, qu'i lès louque.

JOYEUX (*qui r'chôque todis lès camage*).

I lès louqu'rè pus târd.

MARÈYE (*à Grogntâ*).

C'è qu' mi ji m' pou vanter d'èsse ine feumme prôpe èt nètte.

GROGNTA.

Toi, qu'è prôpe !

MARÈYE.

Awè, mi.

GROGNTA.

Comme ine massîte lavrètte,

ADÈLE (*à Grogntâ*).

Jans, taihîz-v'.

MARÈYE (*à Grogntâ, tot-z-ak'seignant Adèle*).

C'è dès s'faite, à c'ste heûre, parèt, qui v' fâ,
Po k'dûre tot vosse bazâr, èdonc, moncheu Grogntâ?
Mais 'l a plou d'sus, savez, vos 'nne ârez mâye li s'treume.

GROGNTA (*tot s' mâv'lant*).

Ni lîve nin t' linwe sor lèye, ca j'ènnè va fer m' feumme.

MARÈYE (*èwarêye*).

Vosse quoi?

JOYEUX (*à Marèye qui r'louque Adèle*).

Si feumme.

ADÈLE (*à Marèye*).

Awè.

(*Joyeux èt Adèle rapâh'tet Grogntâ tot faut les qwanze di s'èxpliquer.*)

MARÈYE (*à Adèle*).

Oh! madame... èscusez.

(*A pârt.*)

S' j'aveu tot l' même sèpou qu' gn'aveu mèche dè l' marier,
Ji l'âreu-st-assèchî d'vins mès lèsse por mi-même,
Mi qu'a dès bèllès air èt qu'è doûce comme dè l' crême.

JOYEUX (*à Marèye*).

Aha! v's èstez pètoye, èdonc, di c' novèlle-là.

MAREYE.

Çoula m' fai téll'mint pau, louquiz, qui j' m'ènnè va.
(*Elle vou prinde si coffe.*)

ADÈLE (*à Marèye*).

Allons, allons, mam'sèlle, tos èssonle rifans l' pâye,
(*A Grognta èt à Joyeux.*)
Edonc?

JOYEUX.

Awè, Marèye.

MARÈYE (*lot-z-akseignant Grognta*).

Avou lu? mi, jamâye.
Il è trop bin è m' manche, li ci qu' m'a fait displi.

JOYEUX (*prindant Marèye po l' main*).

Jans, jans, avou nos autes, v'nez chanter po fini.
(*Is chantèt so l'air di Madame Angot :* MARCHANDE DE MARÈE.)

COUPLET.

ADÈLE.

Pusqui l' jôye nos rassonle,
Chantans chal à pus reud.

JOYEUX.

D'on même accoird èssonle,
On couplèt, on rèspleu.

GROGNTA.

Et s' on s' dispute jamâye,
Mi, j' dirè : Tonne di Diu...

MARÈYE (*à Grognta*).

Èye ! èstez-v' là, bai mâye,
Po v' marier, 'l a plou d'sus.

RESPLEU.

(*Essonle tot fant dès entrichat.*)

Vive li jôye,
Qui rallôye.
Tos lès coûr vraimint wallon,
Qu'on s' rassonle,
Tos èssonle.
Et qu'on danse on rigodon.

bis.

LI TEULE TOME.

FIN.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 15 Décembre 1891. — La société décide d'envoyer des délégués au Congrès wallon qui se tiendra à Namur le 25 décembre. Elle nomme MM. Delaite, Delbœuf et Remouchamps.

Ce dernier fait savoir à la Société qu'il ne peut accepter le mandat dont elle a bien voulu l'honorer.

— M. Joseph Defrecheux propose de demander au gouvernement la nomination de Comités de lecture, tels qu'il en existe pour la littérature française et flamande, à l'effet de faire accorder des subsides aux pièces wallonnes jugées dignes de distinction.

Cette proposition est adoptée et M. Defrecheux est chargé de fournir les documents pour rédiger une requête qu'une délégation ira porter au ministre.

Séance extraordinaire du 28 Décembre 1891. — M. Godfroy de Paris offre à la société un exemplaire de son dictionnaire roman, en échange des bulletins de la société.

— La société ayant pris l'initiative de réclamer du gouvernement la mise sur un pied d'égalité des langues wallonne, française et flamande, M. le président donne lecture d'une requête qu'il propose à la société d'envoyer ou de porter au ministre. M. Delbœuf propose de voter des remerciements à M. le président pour la peine qu'il s'est donnée en faisant un jour éclatant sur la question. La société adhère avec empressement. Il est ensuite procédé à la nomination d'une commission chargée d'examiner cette requête et d'y faire les observations qu'elle croira fondées. Cette commission est composée de MM. Chauvin, Jos. Defrecheux, Delaite, Falloise et Simon.

— M. Delaite rend compte de la mission dont il a été chargé

par la société au Congrès de Namur. Il expose les vœux et les conclusions prises à ces assises, et forme l'espoir que la Société liégeoise de Littérature wallonne adhérera au Congrès wallon permanent, dont la prochaine session se tiendra à Liége.

La Société décide de porter à l'ordre du jour de la prochaine séance et de l'y discuter la question de savoir si la Société adhère au Congrès wallon.

Séance du 15 Janvier 1892. — La Société décide d'adhérer au Congrès wallon permanent.

— Le bureau de la Société est réélu par acclamation.

— La commission nommée pour examiner la requête formulée par M. Dejardin décide, qu'après quelques modifications peu importantes, cette requête sera communiquée aux diverses sociétés wallonnes du pays avec prière d'y adhérer. A cet effet, la circulaire suivante leur à été adressée.

Liége le 15 Janvier 1892.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous informer que notre Société va faire les démarches nécessaires pour obtenir du Gouvernement la nomination de Comités de lecture dans les provinces wallonnes, afin de pouvoir faire participer nos auteurs wallons aux subsides qui sont alloués pour les encouragement à l'art et à la littérature dramatique.

Je vous prie de me faire savoir *le plus tôt possible,* si vous voulez bien signer, au nom de votre Cercle, la requête ci-jointe, qu'une délégation présentera à Monsieur le Ministre de l'Intérieur.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération,

Le Président de la Société liégeoise de Littérature wallonne,

J. DEJARDIN.

A cette circulaire était jointe la requête dont voici la teneur :

A Monsieur le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Nous avons l'honneur, au nom de différentes sociétés de littérature wallonne, de vous prier de bien vouloir mettre l'art dramatique wallon, à tous les points de vue et suivant ses besoins, sur le même pied que l'art dramatique français ou flamand; tout spécialement, de bien vouloir le faire participer aux subsides accordés pour l'encouragement de l'art et de la littérature dramatique et à cet effet, de nommer dans chaque province wallonne des Comités de lecture chargés de donner leur avis sur les pièces de théâtre qui leur seraient présentées.

Nous nous permettons, en effet, Monsieur le Ministre, de penser que les motifs qui ont fait prendre les arrêtés royaux du 31 mars 1860, du 27 octobre 1879 et du 24 décembre 1883, ainsi que les arrêtés ministériels du 26 décembre 1870, du 24 janvier, du 11 février, du 12 août, du 25 septembre 1871 et la circulaire du 18 octobre 1871, s'appliquent à l'art dramatique wallon tout aussi bien qu'à l'art dramatique flamand.

« Des sociétés dramatiques flamandes, disait M. le Ministre Rogier dans son rapport annexé à l'arrêté royal du 31 mars 1860, sont répandues jusque dans les plus modestes localités et s'y font les interprètes d'écrivains dont les productions forment un délassement recherché avec empressement par de nombreuses populations; les auteurs flamands ont en quelque sorte justifié la faveur qu'ils sollicitent. »

« On s'était borné jusqu'à présent à des encouragements individuels aux écrivains et compositeurs dramatiques. Une tentative plus énergique doit être faite pour les aider à suivre leur vocation et une mesure reposant sur des principes généraux conviendra mieux à la fois aux intérêts et à la dignité des auteurs. »

Et, plus loin, l'éminent homme d'Etat ajoutait :

« La Belgique n'a plus à donner des preuves de son génie musical et les facultés de ses écrivains pour la littérature dramatique, facultés qui se sont d'ailleurs produites déjà et que la scène flamande continue à manifester chaque jour, ne demandent sans doute pour se développer que des facitités et des stimulants qui leur font défaut aujourd'hui. »

Si vous vouliez bien, Monsieur le Ministre, jeter un coup d'œil sur l'histoire du théâtre wallon, vous constateriez facilement que sa situation répond mot pour mot à celle que M. le Ministre Rogier dépeignait quand il parlait du théâtre flamand.

En effet, après un éclatant début en 1758 avec quatre pièces qui sont demeurées justement célèbres, la muse dramatique wallonne n'avait produit, dans la première moitié du XIX' siècle, que sept ou huit œuvres, restées inédites. Mais depuis la fondation de la Société liégeoise de Littérature wallonne en 1856, le théâtre wallon a pris un essor extraordinaire. Les concours ouverts par cette Société avaient, dés le début, donné naissance à quelques pièces qui étaient dignes de celles du siècle précédent et que l'on a jouées avec un succès aussi éclatant que durable, une foule d'auteurs, vraiment nationaux et par leur langue qui ne se parle qu'en Belgique, et par les sujets qu'ils empruntent tous à leur propre fond, entrèrent en lice et remportèrent succès sur succès, à tel point que la Société liégeoise de Littérature wallonne a reçu, pour ses concours, plus de cent cinquante pièces de théâtre ou scènes dialoguées et qu'elle a distribué trois médailles d'or de 200 francs, six médailles d'or de cent francs et, en outre, un grand nombre de médailles de vermeil, d'argent et de bronze. A tel point encore que l'Annuaire pour 1892 de l'Association des Auteurs dramatiqnes wallons énumère près de deux cents pièces de théâtre composées par ses membres dans ces dernières années et jouées partout où se parle le wallon. Il y a

même une autre comédie, le *Tâtî l'pèrriquî* de M. E. Remouchamps, qui a été représentée deux cents fois de suite et qui a valu à son auteur la décoration de Chevalier de l'Ordre de Léopold; et ce n'est pas sans orgueil que nous rappellerons que S. M. la Reine a daigné assister à l'une des représentations.

La décoration accordée à un littérateur wallon n'est d'ailleurs pas la seule reconnaissance officielle des droits de la langue wallonne, la seule application à cette langue de l'article 23 de la Constitution. Dans le même ordre d'idées, nous pouvons citer la publication par l'Administration des Eaux et Forêts d'un livre intitulé *Poissons et crustacés des eaux douces et saumâtres de la Belgique et poissons étrangers y introduits ou dont l'acclimatation serait désirable*, où les noms wallons figurent au même titre que les noms français, néerlandais ou allemands.

De même, le Gouvernement, sur la proposition du Conseil de perfectionnement de l'Instruction primaire, vient de décider que le *Vocabulaire de noms wallons d'animaux*, ouvrage de M. Jos. Defrecheux, couronné par la Société liégeoise de Littérature wallonne, sera porté au catalogue des livres recommandés par lui pour les bibliothèques scolaires, les distributions de prix, les bibliothèques des conférences cantonales d'instituteurs et celles des écoles normales.

Mais, malgré cette reconnaissance officielle, la littérature wallonne n'a obtenu jusqu'à ce jour que des subsides minimes; elle est beaucoup moins bien traitée que la littérature francaise, beaucoup moins bien encore que la littérature flamande. Il vous serait facile, Monsieur le Ministre, de vous en convaincre, si vous vouliez bien vous faire présenter le relevé détaillé des sommes dépensées à charge du chapitre X du budget en faveur de la littérature flamande et de le comparer avec celui des subsides alloués à la littérature française et à la littérature wallonne.

Nous osons espérer, Monsieur le Ministre, que vous voudrez

bien examiner avec bienveillance les considérations que nous venons d'avoir l'honneur de vous exposer, et que vous déciderez la création de Comités de lecture comme nous croyons être fondés à vous le demander.

Veuillez, Monsieur le Ministre, agréer l'assurance de nos sentiments de profond respect.

Presque toutes les sociétés et quelques littérateurs wallons distingués ont envoyé leur adhésion à la requête; voici les noms et qualités des signataires :

Jos. DEJARDIN, Président de la *Société liégeoise de Littérature Wallonne.*

Julien DELAITE, Secrétaire-adjoint de la *Société liégeoise de Littérature Wallonne.*

A. TILKIN, Président de l'*Association des Auteurs dramatiques Wallons.*

Jos. WILLEM, Président du *Caveau Liégeois.*

J. LEJEUNE, Président du *Cercle Royal le Lion Belge.*

L'Abbé RENARD, auteur de Jean d'Nivelles.

G. WILLAME, Président de la *Gavotte* de Nivelles.

Fernand COCQ, Président de la *Ligue Wallonne* d'Ixelles.

L. LOBET, Président des *Soirées Populaires de Verviers.*

Henri BRAHY, Secrétaire de l'*Association des Auteurs dramatiques Wallons.*

Victor RASKIN, Directeur du *Théâtre Wallon.*

HANON DE LOUVET, Echevin de la ville de Nivelles.

E. PARMENTIER, Secrétaire de la *Gavotte* de Nivelles.

Em. DESPREZ, Littérateur, Nivelles.

Ed. ETIENNE, Littérateur, Jodoigne.

Albert ROBERT, Président de la Société *Nameur po tot.*

Max VANOLANDE, Directeur du *Théâtre Wallon montois.*

Jos. RAICK, Secrétaire du *Cercle Royal le Lion Belge.*

Dr DEVROYE, Littérateur, Nivelles.

C. PETIT, Littérateur, Nivelles

A. Lefebvre, Échevin de la ville de Tournai, Président du *Cercle Tournaisien*.

Jules Decléve, Littérateur, Mons.

Le 9 février, M. le président Dejardin a demandé audience à Monsieur le ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique.

M. le Ministre a fixé cette audience particulière au 20 février 1892.

Une délégation composée de MM. Dejardin et Delaite pour notre société; Hansen, délégué par l'Association des auteurs dramatiques wallons; Robert, président du cercle Nameur po tot; Jos. Defrecheux, délégué du Caveau liégeois; Termonia, président du Congrès wallon permanent; Leroy, vice président du Cercle tournaisien; l'abbé Renard, littérateur à Bruxelles, et Hanon de Louvet, échevin à Nivelles, a été présentée à Monsieur le Ministre par M. Flechet, représentant de Liége, accompagné de Messieurs Henricot et baron Snoy, représentants de Nivelles, qui avaient bien voulu appuyer la requête.

M. Dejardin a remis a Monsieur le Ministre un exemplaire de la requête que M. Flechet avait eu l'obligeance de faire apostiller par Messieurs les membres de la Chambre des représentants dont les noms suivent:

Jamme (Liége); Neujean (Liége); Magis, (id.); Hansens, (id.); Flechet, (id.); Anspach-Puissant, (Thuin); Henricot, (Nivelles); Baron Snoy, (id.); Chaudron, (Charleroi); Bara, (Tournai); Dereine, (id.); Paternoster, (Soignies); Philipot, (Charleroi); Deprez, (id.); Fagnart, (id.); De Kerkove, (Ath); d'Andrimont, (Verviers); Grosfils, (id.); Peltzer, (id.); Houzeau de Lehaye, (Mons); Steurs, (id.); Carlier, (id.); Scoumanne, (Soignies).

Monsieur le Ministre a fait le plus gracieux accueil à la délégation, et après qu'on lui eût fait remarquer l'inégale répartition des subsides de l'Etat, entre les littératures française et flamande, et l'absence complète de ce subside pour la littérature

wallonne si florissante, il promit d'examiner la demande des wallons avec le plus grand soin et la plus grande bienveillance.

Après une demi-heure d'entretien, les Wallons se retirèrent remplis d'espoir quant au résultat de leur démarche.

30 JUIN 1892. — *Arrêté royal. — Encouragement à l'art et à la littérature dramatiques.* (Moniteur du 8 juillet 1892.)

RAPPORT AU ROI :

Bruxelles, le 25 juin 1892.

SIRE,

La littérature dramatique wallonne a pris dans ces derniers temps un grand développement. Plusieurs de ses œuvres ont été justement remarquées et peuvent être classées parmi les bonnes productions de notre littérature nationale. La population wallonne a suivi ce mouvement avec un vif intérêt; elle ne cesse d'encourager les auteurs qui répandent dans le peuple, à l'aide d'un idiome qui lui est familier, des idées saines et morales, et lui procurent des distractions honnêtes.

Aussi, me paraît-il équitable et opportun d'admettre ces œuvres au bénéfice des primes instituées par arrêté royal du 31 mars 1860 et dont l'allocation est réglée par l'arrêté royal du 24 décembre 1883 en faveur de la littérature dramatique nationale française et néerlandaise.

Ce but sera atteint par l'application du règlement aux pièces wallonnes et par la création d'un comité spécial de lecture wallon.

En conséquence, Sire, j'ai l'honneur de présenter à l'approbation de Votre Majesté les modifications aux articles 1er, 4 et 10 du règlement par lesquelles des mesures sont prises pour l'admission des ouvrages dramatiques wallons au bénéfice des primes.

L'expérience ayant démontré que *trois* années suffisent pour faire connaître les œuvres de mérite, la période de *cinq années*, fixée par l'article 5 pour le droit à la prime, peut être réduite à *trois*.

Enfin, les droits acquis seront sauvegardés par les dispositions transitoires libellées à la suite de l'article 30 du règlement.

J'ai la confiance, Sire, que les écrivains dramatiques wallons sauront reconnaître la marque de sympathie dont ils sont l'objet de la part du gouvernement de Votre Majesté, et qu'ils consacreront leurs efforts à fortifier par leurs œuvres les sentiments patriotiques et moraux de leurs concitoyens.

Le ministre de l'intérieur
et de l'instruction publique,
J. DE BURLET.

— Arrêté ministériel nommant le *Comité de Lecture.* — Administration des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts.

COMITÉ DE LECTURE WALLON.

Le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique

Vu l'arrêté royal du 31 mars 1860, instituant des subsides et des primes en faveur d'ouvrages dramatiques d'auteurs belges;

Vu l'arrêté royal du 24 décembre 1883, portant règlement sur l'allocation des subsides institués par l'arrêté royal du 31 mars 1860;

Vu l'arrêté royal du 30 juin 1892, en vertu duquel les articles 1er, 4, 5 et 10, du règlement sont modifiés dans le but d'admettre les ouvrages dramatiques wallons au bénéfice des primes dramatiques;

Arrête :

Article 1er : sont nommés membres du Comité de lecture pour l'examen des ouvrages dramatiques wallons :

MM. DEFRECHEUX (Joseph), à Liége;
CHAUVIN (Victor), à Liége;
HANON (Alphonse), à Nivelles;
MICHEL (Ch.), à Tournai;
ROBERT, à Bruxelles.

Art. 2 : Est nommé secrétaire du Comité de Lecture wallon, M. WILLAME, commis-rédacteur de 1re classe au département de l'intérieur et de l'instruction publique.

Art. 3 : Les nominations qui précèdent sont faites pour une période qui prendra fin le 31 août 1895.

Bruxelles, le 16 juillet 1892.

J. DE BURLET.

(*Moniteur belge*, 12 août 1892, page 2391.)

Le bureau voulant témoigner la reconnaissance de la Société à M. l'abbé Renard, membre correspondant depuis 1858, pour son dévouement aux revendications wallonnes, et le remercier des démarches qu'il a faites afin d'obtenir du gouvernement la création de Comités de lecture pour l'art dramatique wallon, décide qu'il lui sera offert un diplôme d'honneur.

M. l'abbé ayant invité quelques littérateurs wallons a passer la journée du 22 août à Sept Fontaines, près de Rhode-St-Genèse, sa résidence d'été, ce jour a été choisi pour lui remettre ce diplôme. Il lui a été présenté par M. Dejardin, président, à qui s'étaient joints MM. Jos. Defrecheux et Colson (Liége); Hanon de Louvet, Willame, Petit et Parmentier (Nivelles); Robert (Namur); Etienne (Jodoigne); et Brulé (Bruxelles).

Le compte rendu de cette cérémonie ainsi que les discours prononcés à cette occasion ont été publiés dans le *Sauverdia*, journal de Jodoigne n° 11, 4 septembre 1892.

Séance du 15 octobre 1892. — La Société décide que, vu le retrait du subside que lui alloue annuellement le Conseil provincial, sa situation financière ne lui permet pas de publier un annuaire pour 1893.

Le 11 décembre est décédé M. Alphonse Falloise, conseiller honoraire à la cour d'appel, membre titulaire et vice-président de la Société. Lors des funérailles, M. Dejardin, président a prononcé le discours suivant :

« C'est avec une profonde émotion que je viens adresser un dernier adieu à mon bon et excellent ami Alphonse Falloise.

Notre liaison remonte bien haut: elle date de son entrée à l'Université; depuis cette époque jusqu'aujourd'hui, nous avons toujours été intimes, et je n'ai cessé d'avoir pour lui la plus grande affection. C'est avec lui que j'ai étudié mon examen de candidat notaire, et c'est à sa complaisance et à ses bons conseils, que je dois d'avoir réussi avec succès. Quoique par nos occupations respectives, nous étions souvent éloignés l'un

de l'autre, nous nous cherchions et nous nous retrouvions toujours.

Aussi lorsqu'en 1856, nous avons fondé la Société Liégeoise de Littérature Wallonne, Falloise demanda de suite à en faire partie comme membre adjoint ; il fut choisi comme membre titulaire quelques années après, puis appelé à la vice-présidence de la Société, en remplacement de M. Hock.

Falloise n'a produit que quelques chansons wallonnes, toutes de circonstances, mais il nous fut d'un grand secours, en qualité de membre des jurys appelés à juger les questions qui nous étaient soumises en réponse à nos programmes. Son esprit était délicat et son jugement certain et très consciencieux ; ses collègues avaient une grande déférence pour ses opinions. Très assidu à nos séances, il apportait dans les discussions toute l'aménité de son caractère et ses observations très écoutées étaient toujours suivies.

C'est une grande perte pour notre Société : il sera difficilement remplacé. Son souvenir lui survivra et il emportera dans la tombe les plus vifs regrets de tous ses amis.

Adieu, Alphonse, adieu. »

Séance du 15 décembre 1892. — L'assemblée décide à l'unanimité de postposer, à cause du décès de M. Falloise, le banquet annuel, primitivement fixé au 17 Décembre

— L'Assemblée procède au dépouillement des pièces envoyées au concours de 1892. Ces pièces sont :

4e concours. Mots wallons omis dans les dictionnaires. — Un mémoire.

8e concours. Une étude sur les articles, adjectifs, pronoms et particules wallons, — Un mémoire.

10e concours Conte ou nouvelle en prose. — Cinq pièces.

POÉSIE WALLONNE.

11e concours. Pièces de théâtre. — Sept pièces.
13e concours. Scènes populaires dialoguées. — Trois pièces.
14e concours. Satires et contes. — Dix pièces.
15e concours. Crâmignons et chansons. — Dix pièces.
16e concours. Une pièce de vers en général. — Dix-neuf pièces.

Hors concours :

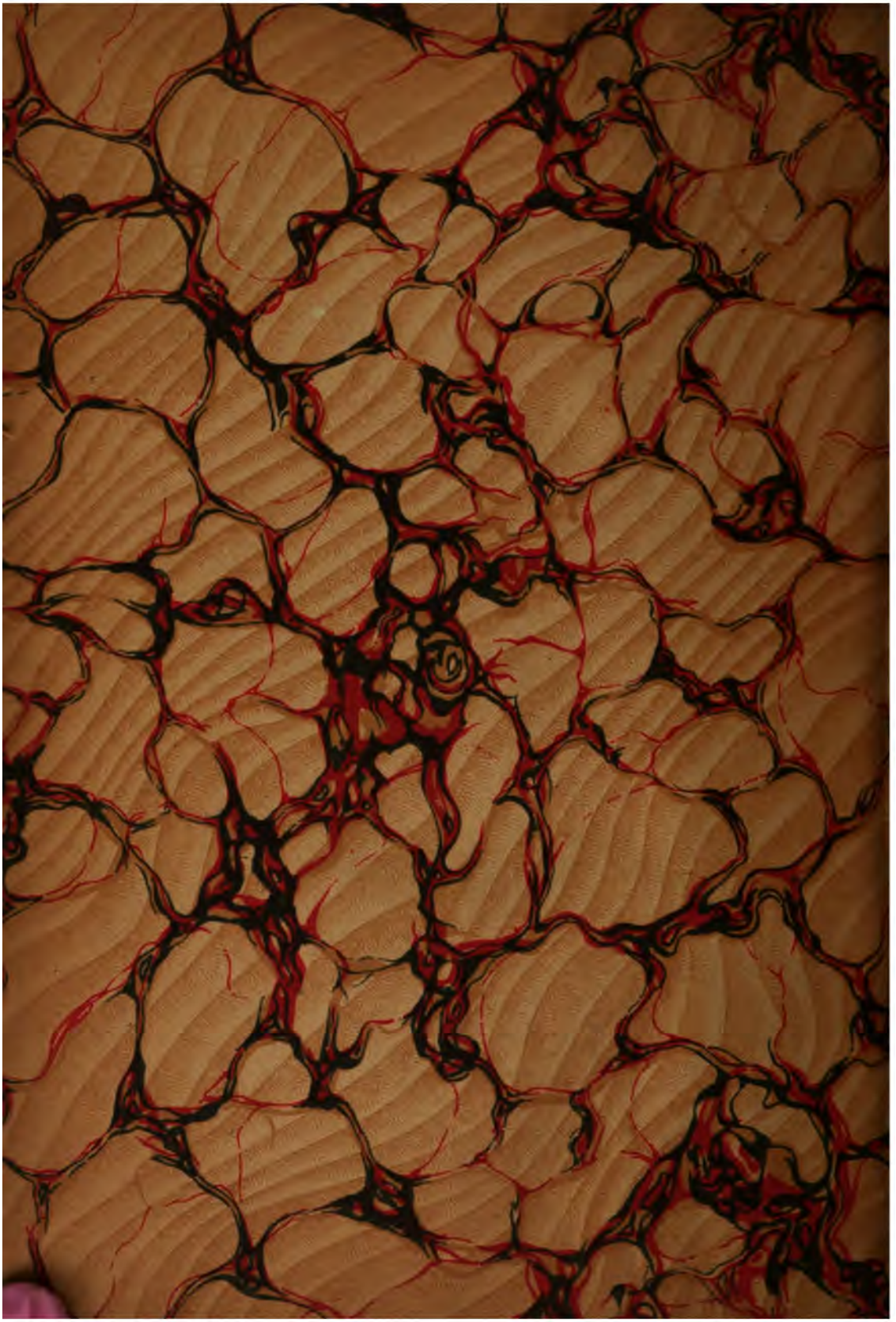
N° 1. Lois qui régissent la francisation du wallon.
N° 2. Vocabulaire des poids, mesures, monnaies, etc.
Les jurys sont constitués pour ces divers concours.

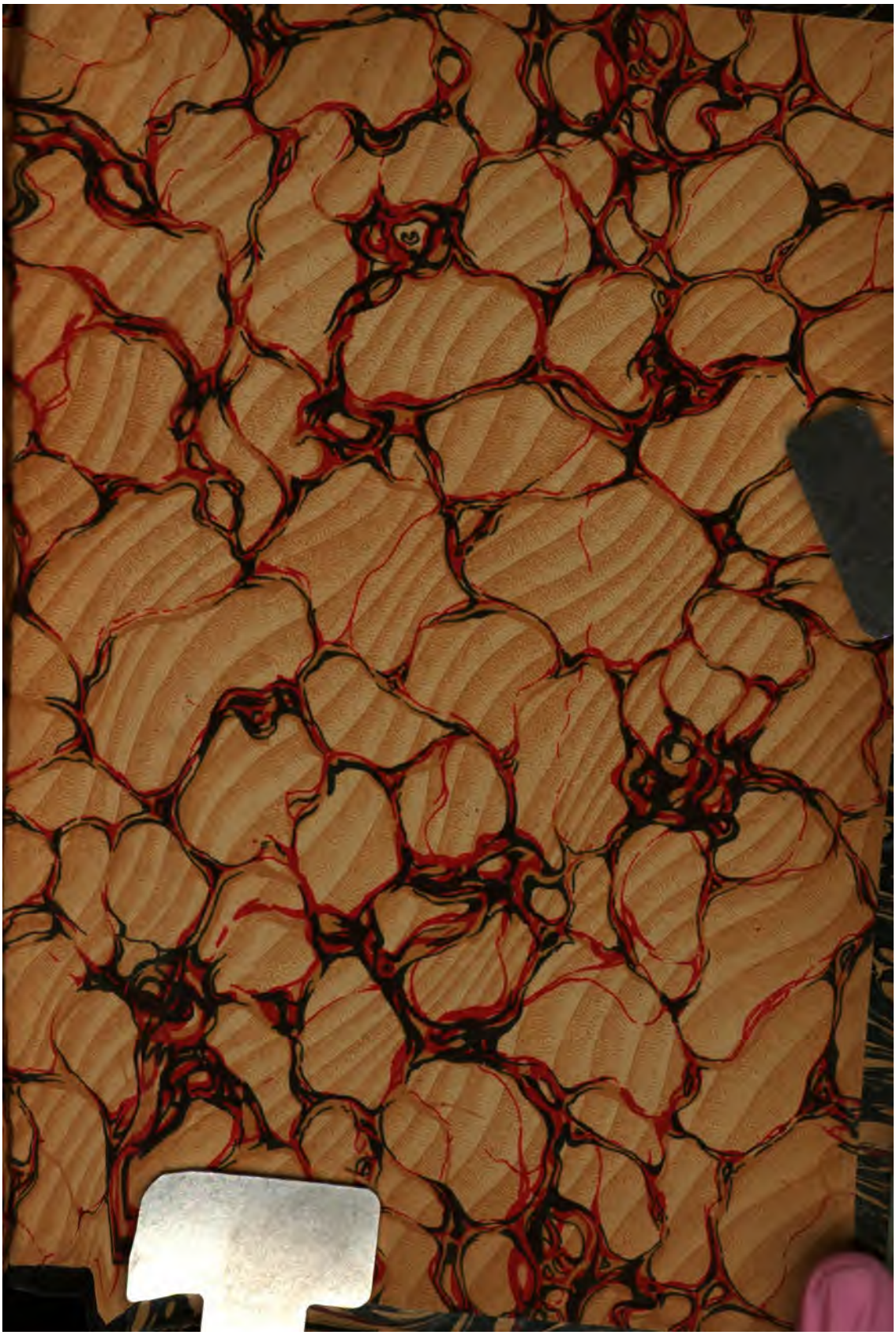
Le Secrétaire-adjoint,

JULIEN DELAITE.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Liste des membres au 15 janvier 1893	V
Rapport sur le 11e concours de 1890 : Conjugaison wallonne	1
Tableau et théorie de la conjugaison dans le wallon liégeois, par Georges Doutrepont	15
Essai de grammaire wallonne : Le verbe wallon, par Julien Delaite	135
Rapport sur le 2e concours de 1891 : Vocabulaires technologiques	217
Vocabulaire de l'armurerie liégeoise, par Joseph Closset	223
Rapport sur le 9e concours de 1891 : Histoire de la chanson	259
Rapport sur le 8e concours de 1891 : Mots wallons francisés	263
Rapport sur le 13e concours de 1891 : Scènes populaires dialoguées en vers	265
Rapport sur le 12e concours de 1891 : Musées de Liége	267
Rapport sur le 10e concours de 1891 : Contes et nouvelles en prose	269
L'idèye d'a Bèbèth, novelle par Godefroid Halleux	273
Les fi dè l' Vièrge, légende par Guillaume Marchal	285
Rapport sur le 15e concours de 1891 : Cramignons, chansons, pièces diverses	289
On cèke wallon au village, par Edmond Etienne	294
Vinez-v', Babèth? par X.	297
Mes préférince, par Émile Gérard	299
Mi p'tit viyège, par Charles Gossens	301
Li chant des briqu'teû, par Godefroid Halleux	303
Deûr moumint, par Charles Bartholomez	306
Marèye, par Victor Carpentier	308
Rapport sur le 14e concours de 1891 : Satires et contes en vers	311
Li mèsse d'ânnèye, par Félix Poncelet	314
On miràke mâqué, par Émile Gérard	316
Li rwène di l'ovri, par Émile Gérard	319
Li noval Saint d' Rotèkwèsse, par Louis Westphall	324
Conte, par Charles Semertier	326
Rapport sur le 11e concours de 1891 : Pièces de théâtre	327
L' côp d' moin d'à Chanchèt, pîce wallonne è tois ake, par Auguste Vierset	337
L' mariège d'à Grogntâ, comèdèye èn ine ake, par Godefroid Halleux	417
Chronique de la Société	459





Widener Library
3 2044 098 627 466